

REVUE
DE PARIS.

IMPRIMERIE DE A. MERTENS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

4me ANNÉE. — TOME 8me.

Bruxelles,

H. DUMONT, RUE DU PERSIL, N° 12.

—

1832.

LES VOLEURS DU RHIN.

Pendant les dernières années de la révolution française, les bords du Rhin et les contrées voisines, depuis la Hollande jusqu'à Mayence, devinrent le théâtre d'exploits qui eussent mérité sans doute une place dans l'histoire, si les héros qu'ils illustrèrent n'appartenaient exclusivement aux chroniques et aux traditions populaires dans notre moderne civilisation. Les lois françaises n'étaient pas encore généralement respectées dans la Belgique ; le conflit des opinions et des partis y entretenait le désordre et cette désorganisation sociale, conséquence des grands évènemenspolitiques qui avaient ébranlé l'Europe ; enfin l'esprit d'indiscipline et d'indépendance développait chez les hommes de toutes les classes des talens et une énergie dont le germe eût été étouffé dans des circonstances ordinaires, et qui malheureusement enfantèrent plus de crimes que de grandes actions.

De la Belgique un proscrit pouvait passer facilement en Hollande ou dans les contrées voisines du Rhin, et là, grâce aux nombreuses subdivisions de la confédération germanique dont chaque état affectait une jalouse indépendance, il était à peu près inutile de continuer à le poursuivre. Mais lorsque le génie plus hardi de quelques voleurs eut rassemblé les élémens d'un pouvoir ennemi des lois, et fait une société compacte des diverses bandes errantes, ils prévirent que l'accroissement de leur masse obligerait les gouvernemens alarmés à se liguer contre eux, et que leur ruine naîtrait de leur force même. Comment remédier à ce danger en augmentant leur nombre au lieu de le diminuer?

comment resserrer plutôt que relâcher leurs liens d'union, sans présenter un corps saisissable aux autorités constituées? C'était la grande question, et elle fut résolue enfin par le plan d'un association singulière.

La bande des voleurs compta en apparence moins de membres connus sous sa nouvelle constitution. Les plus audacieux, enrégimentés sous un chef élevé à ce grade par son courage ou ses talens, établissaient leur quartier-général dans un vieux château ou un moulin en ruines, ou bien ils dressaient leur camp volant au milieu des ombres d'une forêt. Il était aisé de trouver un asile de ce genre à une époque où tant de familles, habitant naguère la campagne, avaient fui les horreurs de la guerre derrière les remparts plus sûrs et mieux défendus des villes. Les routes étaient par la même raison comparativement désertes; on n'y rencontrait plus que les voyageurs ou les marchands, et les communications entre villages devenaient de plus en plus rares.

Après avoir fixé le camp ou lieu de rendez-vous, ce qu'il y avait de plus important était d'assurer le passage des bandits à travers le territoire, en établissant partout une ligne de postes où chaque détachement pût trouver au besoin des secours et un asile. Cela devint facile en enrôlant dans la cause tous les aubergistes indigens ou fripons. Quelques-uns de ces hommes avaient été laissés seuls et misérables, comme des barques échouées, derrière le flot décroissant de la population; et comme cette profession a toujours été d'une probité suspecte, on les trouva en général prêts à accepter les propositions qui leur furent faites.

Dans l'argot des voleurs, jargon composé d'hébreu, de hollandais, d'allemand, de français, les lieux de refuge s'appelaient *kochemer-beyes*, que ce fussent des auberges ou non; et là tout membre poursuivi était sûr de trouver avis et protection; ce système avait été tellement perfectionné qu'un voleur pouvait voyager de l'extrême frontière de la Hollande jusqu'au Danube avec la certitude de passer chaque nuit avec des amis. Enfin les fonctionnaires de la police, depuis le commissaire jusqu'au dernier agent, étaient quelquefois à la solde de la bande, et on observa souvent

que l'inquiétude du voleur pris en flagrant délit se dissipait comme par enchantement dès qu'il entendait prononcer le nom du digne magistrat devant lequel on allait le conduire. Ces industrieux et intelligens aventuriers changeaient de nom, de costume, de personnage et de physionomie avec une facilité merveilleuse. On cite qu'une dizaine d'entre eux s'avisèrent même d'aller passer une saison aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et y firent d'excellentes affaires en se donnant pour des barons allemands et des négocians hollandais. Quant aux passe-ports, c'était la partie des femmes de les fabriquer, et il ne manquait rien à leur talent en ce genre.

Mais où se tenaient tous ces nombreux bandits qui répandaient la terreur dans la contrée, qui, au milieu du bruit des armes à feu qu'on entendait dans une moitié de la province, enlevaient d'assaut des villages, des villes même, les dépouillaient de toutes leurs richesses portatives, ou les forçaient sous la pointe du sabre de se racheter par une rançon ? Ces mystérieux voleurs demeuraient dans les villages, dans les villes, dans des fermes isolées, dans d'obscures ou lointaines hôtelleries. Les chefs étaient l'ame, ceux-ci étaient les membres de l'association, la grande masse de la bande distribuée sur la surface du sol, habitant leur domicile bourgeois, travaillant à leur métier, mais prêts à obéir à un signal compris d'eux seuls pour déserter leurs maisons, leurs familles, et suivre leurs chefs jusqu'à la mort. C'étaient eux qu'on appelait les *apprentis*, liés à la société par les plus terribles sermens qu'ils étaient rarement tentés de violer, sachant bien qu'un poignard invisible restait partout et toujours suspendu sur leur tête. Un misérable bandit tombé au pouvoir de la police et jeté dans un cachot révéla, dans les angoisses de la peur, le rendez-vous de son chef, le fameux Picard. La nuit suivante, pendant qu'il se disait peut-être en frémissant que sa trahison même ne pourrait probablement pas le sauver, il entendit prononcer son nom à demi-voix, et regardant il vit un bras passé entre les barreaux de fer de sa fenêtre. « Qui est-tu ? demanda le voleur. — Ton maître..... Picard. J'ai hasardé ma vie, comme mon devoir m'y oblige, pour te rendre la liberté. »

En quelques minutes, les fers du prisonnier furent limés et un des barreaux détaché de la fenêtre. Le prisonnier suivit son guide, escalada la muraille après lui et respira bientôt l'air libre de la forêt voisine. La bande les attendait, rangée en demi-cercle, silencieuse et sous les armes.

« *Schleichener!* traître! dit le chef à celui qu'il venait de délivrer, t'imaginais-tu donc que ta perfide révélation serait ignorée de Picard, parce qu'elle était prononcée dans les profondeurs d'un cachot? Meurs, lâche, meurs dans ton crime!

— Grâce, grâce, s'écria le misérable, en sentant le canon du pistolet sur son oreille. Donnez-moi la mort, mais que ce soit dans un combat! Conduisez-moi cette nuit même contre une armée entière, pour que je périsse au moins par le fer ennemi.

— Non, non, répondit Picard avec calme, tu es indigne de la mort des braves. Camarades, je vous le demande, un misérable de cette espèce mérite-t-il qu'on viole en sa faveur les lois de la troupe?

— Non! » dit le lieutenant d'une voix sourde et grondeuse, et *non* fut répété comme par écho dans les rangs des voleurs, les uns franchement inexorables, les autres effrayés. Picard lâcha la détente de son arme, et le condamné tomba à ses pieds.

Les apprentis étaient distribués dans tout le pays, et il leur était défendu de se rassembler même dans les foires, ou d'aller, en ces occasions, plus de trois ou de quatre ensemble : si le chef les rencontrait en plus grand nombre, il les dispersait aussitôt par un coup-d'œil significatif, ou leur désobéissance était sévèrement punie. La même politique les faisait envoyer quelquefois assez loin pour exercer leur industrie. Ce n'était pas chose rare pour les citoyens de Mayence d'être visités par les bandits de la Meuse-inférieure, ou pour le Weser et l'Elbe, d'être exposés aux incursions des voleurs errans du Rhin.

Rarement une expédition importante était entreprise sans l'avis préalable et sans l'intermédiaire d'un des espions juifs, appelés *baldovers* dans la langue des bandits. Ces baldovers n'étaient pas plus tôt instruits de l'existence d'un

butin et de l'état des lieux, qu'ils entraient en négociation avec un chef à qui ils imposaient ordinairement des conditions exorbitantes avant de lui faire les révélations nécessaires. Une entreprise ainsi entamée devait finir par le sang, car les juifs, pour justifier l'extravagance de leurs demandes, mentaient comme ont toujours menti les juifs fripons depuis le temps de Jacob. Les voleurs, séduits par leur propre cupidité, les croyaient volontiers sur parole, et leurs malheureuses victimes leur payaient cher tout ce qui manquait au trésor qu'ils avaient espéré trouver chez elles. Quand ensuite le pillage avait eu lieu, le baldover s'offrait encore pour jouer le rôle de *scherfendspieler* ou recéleur, et il achetait les dépouilles opimes de la bande de manière à faire un double bénéfice sur les *Égyptiens*.

Pour rassembler ses camarades le chef procédait avec la prudence politique qui distinguait cette association remarquable.

Les divers membres généralement convoqués par un messager confidentiel, ou peut-être par le chef en personne, partaient pour le rendez-vous, quelquefois isolément, quelquefois deux à deux, jamais plus de trois. Chacun voyageait selon ses habitudes ou selon son rang dans le monde; quelques-uns à cheval, quelques-uns en voiture, d'autres à pied; et il y en avait aussi qui conduisaient les charettes destinées au transport du butin. Comme la route était ordinairement longue et coupée de ravins et de forêts, une première halte avait été désignée aux voyageurs dans un endroit suffisamment connu de tous, où chaque groupe successif cherchait des yeux les *Kochemeresinks*, c'est-à-dire les signes indicateurs préparés par les chefs. Ces signes, placés à l'entrecroisement de plusieurs routes, consistaient simplement en une ligne tracée sur le chemin qu'il fallait prendre, et chacun en passant la coupait par une ligne plus courte, de sorte que tous les voleurs non seulement recevaient la direction définitive du rendez-vous, mais encore apprenaient le nombre des amis qui les avait déjà précédés. Quelquefois, quand plus de précautions semblaient indispensables, on jetait comme par hasard sur le chemin une branche d'arbre dont l'extrémité la plus fournie en feuil-

lage était tournée du côté du sentier à suivre. Fréquemment le voyage s'exécutait dans la nuit, et on avait besoin alors d'un signe de reconnaissance qui ne s'adressât pas à la vue. Le sifflet trop connu des voleurs ordinaires avait été remplacé par l'invention du *kochemloschen*, cri aigu et prolongé que le voyageur anuité attribuait plutôt à la voix des hiboux ou à celle des esprits qu'au voisinage des voleurs.

Quand ils étaient tous arrivés au lieu de rendez-vous, le chef passait l'inspection des armes, faisait charger les *schnelles* ou pistolets; donnait les mots d'ordre, et puis les mots de convention pour l'attaque ou la retraite; il distribuait des torches pour être allumées instantanément à un signal particulier, et la colonne s'avançait dans le plus profond silence.

Le capitaine marchait en tête, armé entre autres instrumens d'attaque ou de défense d'un levier, son bâton de commandement. Après lui on traînait *le bélier;* c'était une poutre de douze pieds de long, machine classique, dont on se servait pour renverser les portes et les murailles. Venaient ensuite les officiers subalternes, portant les autres outils du métier, qu'ils appelaient *clamones,* et enfin les simples soldats de la bande, armés jusques aux dents comme les autres. Ils avaient tous le visage noirci ou déguisé de toute autre manière, soit pour ne pas être reconnus, soit pour persuader qu'ils étaient du voisinage, quoiqu'en réalité ils ne fussent peut-être jamais venus dans l'endroit où le vol devait se commettre.

Parvenus au bourg ou village dans lequel nous supposerons qu'une seule maison était le but de l'attaque, ceux qui connaissaient les localités allaient s'assurer des cloches et des crieurs de nuit. Cela fait, la troupe marchait sur la maison condamnée, qu'elle entourait tout-à-coup d'un cordon militaire.

Aucune notification de l'attaque, aucune invitation de se rendre, n'étaient adressées aux *assiégés:* une clameur épouvantable annonçait seule la présence et les intentions des ennemis. Leurs torches allumées tout-à-coup brillaient comme des météores dans les ténèbres, et le bélier était appliqué contre la principale porte au bruit d'une décharge

de mousqueterie. Le feu était bien nourri et dirigé sur toutes les fenêtres. Les propriétaires, étourdis par ce vacarme soudain, étaient privés de toute leur présence d'esprit, et les bourgeois, croyant qu'on livrait dans les rues une bataille rangée, barricadaient leurs portes, éteignaient leurs lumières et se cachaient dans leurs caves.

La porte cédait enfin aux coups redoublés du bélier, et le capitaine entrait le premier dans cette *terre promise* dénoncée par les juifs. Si un de ses voleurs montrait la moindre hésitation, il lui brûlait la cervelle sur la place... c'était un droit à lui attribué par le code de la troupe. Cette exécution martiale était d'ailleurs rarement nécessaire. Ainsi rapprochés de leur proie, les plus timides devenaient braves et tous fondaient sur la maison, en combattant avec valeur si les habitans revenaient de leur première surprise, et osaient résister. La maison prise, hommes, femmes et enfans, étaient garrottés et enveloppés dans des matelas ou des tapis : on illuminait tous les appartemens depuis le grenier jusqu'à la cave, et le pillage commençait.

Malheur aux propriétaires si le butin était au-dessous des promesses du baldover! ni sermens ni protestations ne pouvaient convaincre les voleurs que le prétendu trésor n'existait que dans l'imagination du coquin de juif. Sourds à la raison comme à la pitié, ils vous infligeaient les plus horribles tortures. Lorsque le butin était enfin réuni, empaqueté et emballé, pour être transporté, le capitaine rappelait ses limiers. S'il y en avait parmi eux qui fussent blessés sérieusement, ils étaient placés sur les épaules des autres; s'il survenait une alarme, on les tuait, d'après ce principe que les morts ne parlent plus. Si des forces supérieures menaçaient réellement la retraite, les bandits l'opéraient militairement et quelquefois avec succès sous le feu des troupes régulières. Si leur victoire n'était pas inquiétée, ils allumaient un feu de joie, et commençaient leur marche en agitant les torches en l'air, avec des cris épouvantables; mais à peine parvenus au lieu de rendez-vous, ils éteignaient toutes leurs lumières simultanément, gardaient le plus profond silence, et, se séparant en petites bandes, s'évanouissaient comme les mauvais esprits dans les ombres de la nuit.

Ayant ainsi brièvement décrit les institutions de cette société remarquable, il nous reste à consacrer quelques pages aux diverses bandes qui la composaient, ainsi qu'aux chefs les plus fameux qui les conduisaient à la *gloire* ou à l'*échafaud.*

Un homme appelé Moïse, juif de nation, et dont le prénom était Jacob, passe pour avoir été le patriarche de cette race vagabonde. Ce fut lui qui donna une forme et une organisation aux élémens discors de la grande famille des voleurs, et qui investit le coquin isolé et errant de la dignité du bandit. Sa femme, sa digne compagne, dressa son sexe dans l'art de pénétrer au fond des prisons et d'entretenir la correspondance générale; enfin leur fils, vrai sang de son père et de sa mère, devint à son tour un chef célèbre, et leurs deux filles épousèrent des hommes qui moururent par la corde et la guillotine, en les laissant mères d'une postérité de francs voleurs.

La résidence de cette noble famille était Windschoot, près de Groningue, en Hollande. Abraham Jacob, le fils, plus célèbre sous le sobriquet de Snyder, peu content des lauriers qu'il avait cueillis en Hollande et en Belgique, fit trois campagnes jusque sous les murs de Paris, et des deux filles Rebecca et Dinah, l'une fut mariée à Francis Bosbeck, capitaine de la bande hollandaise, et l'autre à Picard, surnommé Kotzo, juif belge, un des plus fameux bandits de l'Europe.

La bande du Brabant se fit bientôt connaître, grâce aux talens et à la cruauté de deux chefs rivaux, Picard et Bosbeck: celui-ci surtout était un démon incarné, ce qui ne l'empêcha pas d'aimer la belle Rebecca Moïse, et d'en être aimé. Rebecca était cependant trop bonne israélite pour accorder sa main à un chrétien; elle exigea de son amant qu'il se conformerait à l'ancienne loi, et après avoir hésité quelque temps entre son Dieu et sa maîtresse, Bosbeck se fit juif et prit le nom de Jéhu. Rebecca fut alors la plus tendre, la plus dévouée et pendant quelque temps la plus heureuse des femmes légitimes... Mais enfin Jéhu se rendit coupable d'une infidélité conjugale. Ses malheurs, il est vrai, eussent suffi pour aigrir un caractère plus ferme que

le sien. Son premier accident après son mariage fut une captivité de dix-neuf mois dans un cachot souterrain, si profond et si étroit qu'il pouvait à peine y respirer. Ses pieds étaient chargés de lourdes chaînes qui les tenaient plongés dans une vase humide, et il ne pouvait espérer un changement de position que lorsqu'il était quelquefois transporté sur l'instrument de torture. Il persévéra cependant avec fermeté dans son refus de rien avouer, et fut enfin relâché; mais, comme pour se refaire la main, il commit un vol en plein jour. Pris une seconde fois, il fut délivré par le dévouement vraiment héroïque de sa femme, qui donna sa liberté pour la sienne; cependant, quand le sort les réunit, il ne la remercia qu'avec des coups et des malédictions. Les mauvais traitemens ne purent l'arracher à son amour... Rebecca aimait toujours l'ingrat; mais enfin Jéhu fut infidèle! Sa femme le vit, de ses propres yeux, se promenant bras dessus bras dessous avec sa rivale, et indignée elle courut le dénoncer à la police. Sa rage ne fut satisfaite que lorsqu'il fut suspendu au gibet de La Haye.

La bande de Jéhu avait été surnommée la Fille du Diable; mais quand le *Diable* fut duement exorcisé par les autorités, — un démon nouveau se montra, Jean Bosbeck, frère de Jéhu. Au récit des atroces prouesses de ce scélérat, nous préférons une anecdote de sa générosité, d'autant plus qu'elle se lie à un trait d'héroïsme également admirable de la part d'un ministre luthérien.

La bande de Jean Bosbeck pénétra dans le bourg de Mulheim, sur le Rhin, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt. S'étant assurés, comme de coutume, de tous les crieurs de nuit, les voleurs cernèrent la maison condamnée et allumèrent les torches, selon la tactique accoutumée, puis se mirent à tonner à la porte avec le bélier. Leur visite était si peu attendue, qu'au premier bruit la femme du pasteur réveilla son mari, en lui disant que c'était quelque malade qui avait sans doute besoin de ses consolations. Pithahen (ainsi se nommait le ministre) mit la tête à la fenêtre, et reçut aussitôt une volée de balles. Il prit alors son propre fusil, riposta et blessa deux des assaillans. L'assaut n'en continua pas moins jusqu'à ce qu'un des panneaux de

la porte ayant cédé au bélier, un des voleurs s'introduisit par cette brèche et ôta les verroux. En une minute, toute la troupe fut dans la maison, s'empara des domestiques, les garotta et les enferma dans une écurie. Pithahen et sa femme restèrent seuls.

Le courageux pasteur n'ignorait pas le danger; mais il combattait pour sa vie et pour une vie qui lui était plus chère que la sienne. La porte du bas de l'escalier était encore entière : par une petite ouverture supérieure, il ne cessa de fusiller les voleurs que lorsque ses munitions furent épuisées... « A la porte de derrière! s'écria-t-il alors; fuis, ma chère femme, appelle les voisins, crie au secours! » Sa femme alla crier, et cria long-temps; ses cris ne firent qu'effrayer davantage encore les lâches qui les entendirent : aucun ne bougea. Le dernier retranchement de Pithahen fut enfin renversé avec fracas, et les bandits se précipitèrent dans l'escalier, en hurlant comme des loups affamés. Mme Pithahen tombe à genoux en recommandant son ame à Dieu.

« Dites-moi ce qu'il vous faut et vous l'aurez, dit Pithahen aux voleurs lorsqu'il les vit au moment de pénétrer dans sa chambre, où il avait battu en retraite.

— Ton sang!

— Eh bien! mon sang ne coulera pas seul! répliqua-t-il; sauve-toi, ma femme chérie, sauve-toi pas la porte derrière le lit. Je puis encore te gagner une ou deux minutes, et je te suivrai, si c'est la volonté du ciel. Après un moment d'irrésolution, — un cri de désespoir, Mme Pithahen obéit et disparut; mais déjà les voleurs entraient, et ils virent le pasteur, debout au milieu de la chambre, son fusil en joue et son doigt sur la détente.

« En avant! en avant! » se disaient les voleurs les uns aux autres, mais aucun n'avança. Le pasteur fit feu, et s'élançant par la petite porte, la referma sur lui. Il trouva sa femme évanouie dans le grenier, la prit dans ses bras, descendit avec elle au moyen d'une échelle heureusement oubliée là depuis le matin, et la déposa de l'autre côté du mur d'une cour extérieure. Malheureusement, au moment où il allait mettre lui-même pied à terre, il fut retenu par

un jeune apprenti-voleur, et en se débattant fut renversé par une vedette dont les cris amenèrent toute la bande de ce côté.

« Parle, avant de mourir, lui cria-t-on, où sont tes clefs, — ton argenterie, — ton argent ? Parle, chien! »

Sans pitié pour le malheureux, encore étourdiàleurs pieds des coups qu'il venait de recevoir, un de ces coquins le frappa si violemment au visage pour le faire parler que le sang jaillit en abondance.

« Est-ce loyal ? demanda Pithahen, regardant avec une dignité sévère le chef des bandits. — Cet homme a-t-il agi par *ton* ordre ? » Jean Bosbeck, tout brutal qu'il était, ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de respect et d'admiration pour sa victime. « Non, dit-il; Hersen, voici pour t'apprendre à frapper sans attendre les ordres de ton chef. » Et il renversa par terre le voleur d'un coup de bâton. Le pasteur dit alors où était déposée son argenterie, et où on trouverait les clefs de ses armoires. « Maintenant que j'ai parlé, ajouta-t-il, et que ma mort est inévitable, puisque j'ai mis plusieurs des vôtres hors de combat, montrez-vous hommes de cœur en abrégeant mes souffrances. » Le capitaine, au lieu d'égorger le pasteur, donna l'ordre de la retraite. Un murmure d'indignation se fit entendre ; mais lui, suspendant son bâton à son épaule, et mettant son poignard entre ses dents, prit un pistolet dans chaque main, et promena sur sa troupe des regards féroces. Les voleurs commencèrent à défiler lentement et en silence, Bosbeck le dernier de tous.

La bande de Crevendt ou de Neuss, comme on l'appela depuis, quoique presque aussi nombreuse que celle de Bosbeck, employait une tactique différente. N'ayant recours à la force qu'à la dernière extrémité, ce ne fut que lorsqu'elle fut commandée par Mathieu Weber, surnommé Fetzer, qu'elle se servit du bélier pour pénétrer dans les maisons. Un voyageur égaré frappait à la porte au milieu de la nuit, ou une pauvre fille, à la voix douce et argentine, suppliait, par le trou de la serrure, quelque publicain endormi de lui vendre un peu de vin pour sa mère malade. Si la porte s'ouvrait au voyageur ou à la jeune fille, la mai-

son était au même instant remplie d'hommes armés, qui l'avaient dévalisée bientôt de fond en comble. Point de bruit, point de danger, et les joyeux voleurs faisaient fréquemment un bon souper qui durait jusqu'à l'aurore. Si les voisins entendaient leurs chants et le choc de leurs verres, ils regrettaient de n'être pas invités au repas. Fetzer même était un si bon vivant qu'il força maintes fois ses hôtes à banqueter et à boire avec lui. Fetzer fut un des chefs les plus audacieux qui aient répandu l'alarme sur les bords du Rhin, et voici un échantillon de ses aventures, puisé dans un mémoire qu'il dicta lui-même en prison, et qui fut produit aux assises lors de son procès.

« Michel de Deutz et moi nous fûmes pris au bourg de Neuss et logés dans un vieux moulin qui servait habituellement de prison à des personnages importans comme nous. Ce moulin, en raison de son élévation et de sa situation isolée sur les remparts, semblait devoir ôter aux captifs tout espoir de fuite ; mais je pensai qu'il ne nous en coûterait pas davantage de tenter l'aventure. Après bien des projets, je conclus qu'il était nécessaire de parvenir jusqu'à l'étage au-dessus de celui où nous étions enfermés. Je montai sur les épaules et puis sur la tête de mon camarade, et à l'aide d'une barre de fer que j'avais détachée de son lit, je réussis à pratiquer une ouverture dans le plafond, à travers laquelle je me glissai assez facilement ; mais il me fallut toute ma force pour hisser Michel après moi. Il y avait une fenêtre dans la chambre où nous nous trouvâmes, mais elle était solidement grillée, et nous vîmes la sentinelle qui allait et venait au bas, de sorte qu'il nous fallut encore monter à un étage supérieur. Nous y parvînmes encore par le même moyen, et là nous n'avions plus sur nos têtes que la coupole en bois qui sert communément de toiture aux moulins. Il ne s'agissait donc plus de monter, mais de descendre. Comment faire, à une hauteur dont la vue seule donne le vertige ? Il me vint à l'idée que les vieilles voiles du moulin nous seraient utiles, si nous pouvions nous en emparer sans être aperçus ; nous en tirâmes en effet deux à nous. « Avec la première nous pourrons, me dis-je, nous laisser glisser jusqu'à la galerie qui entoure la tour à la hauteur de la

meule, et avec la seconde sauter jusqu'à terre. « Aussitôt fait que dit : la voile fut fixée tant bien que mal au balcon où nous étions, et saisissant étroitement la toile dans mes bras, je me mis à descendre. Le vent par malheur soufflait comme le diable, et une bourrasque qui éclata me froissa si violemment contre ces maudites murailles que tous mes os en craquèrent. Aveuglé par les plis de la voile, étourdi par les contusions, je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais. Avais-je atteint la galerie ? l'avais-je dépassée ? Les forces me manquèrent ; mes doigts s'engourdirent et lâchèrent prise...... je tombai.

» Le choc de ma chute fut tel que je me crus mort. Cependant Michel, en tombant sur moi le moment d'après, rappela mes sens. La sentinelle prit l'alarme et cria à la garde; il fallait fuir sans plus de retard, et trouvant à ma grande surprise que je n'avais aucun os brisé, nous courûmes jusqu'à l'Erp, qui était tout proche, passâmes la rivière à la nage, et gagnâmes la forêt. »

Fetzer fut exécuté à Cologne, et il serait mort repentant sans un sentiment qu'il exprima à son confesseur quelques minutes avant d'être guillotiné.

« Oh ! si j'étais libre pour deux heures seulement, s'écria le bandit.

— Et que feriez-vous, mon fils ?

— Je commettrais le plus beau vol dont on ait entendu parler... Mais vous ne savez pas pour quel motif, ajouta-t-il d'une voix tremblante et l'œil humide de larmes... il est un enfant, — une jeune fille, le seul être que j'aime au monde, qui va tomber dans la misère quand je ne serai plus. Si je pouvais seulement lui laisser de quoi lui faire donner une bonne éducation chez les Ursulines de Cologne! »

La bande de Newied, composée des débris de toutes les autres, quand elles furent dispersées par les autorités, tint quelque temps la campagne contre les troupes françaises, et leur livra même bataille; mais ce fut le dernier coup porté à cette armée de bandits qui menaçait ainsi ouvertement la société politique. La plupart des chefs périrent les armes à la main, et l'institution fut ramenée à ses élémens primitifs, — les voleurs isolés, — les groupes de nuit, —

les joueurs, les filous et les obscurs vagabonds, qui se vengent par tous les moyens de la société dont ils ont encouru la haine et le mépris.

Il me reste à parler de la véritable bande du Rhin, commandée par le fameux SCHINDERANNES. Les autres pouvaient s'appeler aussi bien bandes de Belgique et de Hollande que bandes du Rhin; mais Schinderannes, excepté lorsqu'il servit comme volontaire sous Picard ou d'autres chefs, ne s'écarta jamais des bords de ce fleuve.

Schinderannes était né à Nastœtten en 1779, dans la plus basse classe du peuple. Un châtiment public, le fouet, qu'il reçut pour quelque délit de jeunesse, décida de sa carrière. Dévoré par la honte et la rage, il ne rechercha plus que la compagnie de ceux qui bravaient les lois, par lesquelles il avait été à jamais flétri. S'étant rendu digne de ses associés par un vol audacieux, il alla joindre Frick, surnommé Tête-Rouge, qui l'accueillit à bras ouverts, et le présenta successivement à Mosebach, Seibert, Iltis, Jacob et Zughetto, qui étaient alors les plus fameux bandits de la contrée. Le jeune voleur montra bientôt qu'il était plutôt fait pour précéder les autres que pour les suivre, et ne tarda pas à être nommé capitaine de la bande. Sa capture devint alors importante, et il fut surveillé de si près qu'il finit par être pris dans le moulin de Weiden. Pendant qu'on le transportait à Oberstein, il voulut s'échapper, au moyen d'une corde, par le toit d'une prison où il avait été déposé pendant la halte de la nuit; mais la corde se cassa lorsqu'il était encore assez loin de la terre, et le bruit de sa chute le fit reprendre. Plongé dans la forteresse de Saarbruck, il semblait qu'il ne devait plus revoir le soleil que pour subir sa sentence, lorsqu'au bout de trois jours une circulaire annonçant son évasion répandit la consternation dans le pays.

Schinderannes, ayant rejoint ses camarades, les trouva sous les ordres de Petri, surnommé Pierre-le-Noir. C'était une espèce de géant avec une forêt de cheveux noirs sur la tête et une barbe touffue qui lui tombait sur la poitrine. Son teint était livide, et sa voix ressemblait au croassement d'un corbeau. A jeun, il restait dans une indolente indiffé-

rence, prêt à couper la gorge d'une victime comme à incendier une église; ivre, il y avait en lui un mélange du loup et du tigre; dans l'état intermédiaire cependant, lorsque son esprit était tout juste assez excité pour pouvoir tuer par principe plutôt que par passion ou par un instinct stupide, Pierre-le-Noir pouvait se dire l'égal des plus grands chefs de bandits non encore pendus; mais il ne fut pas long-temps un obstacle à l'ambition de Schinderannes. S'étant laissé surprendre, et ayant passé quelque temps dans un cachot souterrain, où il n'y eut pour lui aucun moyen de se procurer une seule goutte d'eau-de-vie, il conçut un tel dégoût pour la rive française du Rhin qu'il franchit le fleuve, et ne reparut pas de plusieurs années.

Schinderannes lui-même fut, bientôt après, arrêté et logé dans le même cachot, à Simmerm. C'était un trou voûté, creusé à vingt pieds de profondeur, sous les fondations d'une prison, avec une simple ouverture au faîte, par laquelle on descendait le prisonnier, comme un seau dans un puits. On n'aurait pu, il est vrai, fermer cette ouverture sans l'étouffer; mais il paraissait impossible d'y grimper, pratiquée comme elle était au milieu même du toit, tandis que la chambre où elle conduisait n'était elle-même qu'un second cachot occupé par un autre bandit. Le jeune chef ne désespéra pourtant pas de sa fortune. Il tissa une corde avec la paille sur laquelle il couchait, et la jeta à son voisin d'en haut. Celui-ci la fixa solidement, et Schinderannes put monter jusqu'à lui. Là il creusa la muraille, pénétra dans la cuisine, força les barreaux d'une fenêtre, et sauta dans les fossés de la ville, où il se disloqua le pied. Il lui fallut trois jours et trois nuits pour se traîner à la porte d'un ami, restant étendu dans les bois pendant le jour, comme une bête fauve, et recommençant la nuit son pénible voyage.

Ayant retrouvé sa bande, il la fortifia par plusieurs recrues importantes, entre autres Karl Beuzel, jeune homme d'une famille respectable, et caractère singulièrement romanesque. Redouté au point que les mères faisaient taire leurs enfans criards en les menaçant de son nom, Schinderannes était cependant aimé des paysans, qui ne

l'eussent trahi à aucun prix; et une des plus belles filles de l'Allemagne abandonna ses parens pour partager sa vie aventureuse, en costume d'homme. Gai, brave, généreux, humain, il sut jeter sur ses actes les plus audacieux un vernis de poésie qui le rendait intéressant. Il aimait la musique et les vers. On chante encore aujourd'hui, sur les bords du Rhin, la chanson qu'il fit pour sa maitresse. Adonné au plaisir, adorateur des femmes, il fut volage dans ses amours tant qu'il ne connut pas Julia Blasius, la jeune fille dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui sut le fixer par ses charmes.

Cependant Schinderannes ignorait encore la grandeur et la dignité qui relevaient le caractère du voleur en Belgique, et lorsque, voulant rendre honneur à sa haute renommée, Picard l'invita à prendre part à une expédition sur les bords du Mein, Schinderannes s'attendait à voir un chef errant comme lui, allant d'un moulin abandonné à un château en ruines, parcourant à pied les forêts, et balayant les grands chemins quand l'occasion se présentait. Quel fut donc son étonnement lorsqu'il rencontra ce célèbre bandit à la tête de cinquante cavaliers, régulièrement armés et équipés, et payés comme des soldats, outre leur part du butin! Les voleurs belges ne furent pas moins surpris de voir la troupe du grand Schinderannes, qui consistait en une poignée de brigands à pied, chacun accoutré à sa fantaisie ou selon ses moyens, et conduits par un jeune homme dont la jolie figure et les bonnes manières sentaient plus le boudoir que le camp.

C'était la première fois que Schinderannes se mettait en contact avec les autres bandes ou branches de la vaste association à laquelle il appartenait; et lorsqu'il retourna dans ses bois, à la fin de la campagne, il s'cocupa sérieusement d'introduire l'ordre et la discipline, dans son propre système. — Tout au contraire des autres bandits, Schinderannes poursuivait les juifs avec une sorte d'acharnement. Il se fit même tellement redouter de tous les enfans d'Israël établis aux environs du Rhin, qu'ils sollicitèrent la faveur de composer avec lui, en payant un tribut semblable au *black-mail* (impôt du voleur) des montagnes d'Écosse. Un

de ces tributaires, Isaac Herz, riche marchand de Sobernheim, craignant encore pour sa vie, n'osait pas toutefois sortir sans une escorte de gendarmes. Schinderannes l'ayant su somma le juif de comparaître devant lui pour répondre de cette défiance.

A l'heure convenue, la face cadavéreuse d'Isaac se montra à la porte du voleur où une sentinelle était en faction. S'étant nommé, il monta l'escalier et trouva sur le palier du premier étage une autre sentinelle qui l'annonça. La porte s'ouvrit et le juif, la tête basse, se glissa dans la chambre plus mort que vif. Schinderannes, entouré de ses officiers sous les armes, était assis avec un télescope devant lui, à côté de sa belle Julia, tous deux magnifiquement vêtus.

» On nous a rapporté, dit le capitaine d'un ton sévère, que tu ne voyages qu'avec une escorte de gendarmes : pourquoi cela? — Le juif voulut répondre, mais la parole expira sur ses lèvres.

— Ne sais-tu pas, continua Schinderannes avec plus de douceur, que je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire loger une balle dans la tête quand tu serais au milieu d'un escadron? » Isaac se prosterna en signe d'acquiescement, mais il ne put prononcer une syllabe. Il paya vingt-six francs pour les frais de cette audience et renonça à ses inutiles précautions.

Il y a un roman tout entier dans la vie de Schinderannes (1). Ayant enfin été pris sur la rive allemande du Rhin, il fut transporté à Francfort et de là à Mayence pour y être jugé par les autorités françaises, ayant pour compagnons de ce dernier voyage sa belle et fidèle Julia, et le fameux voleur Fetzer. En chemin une roue de la voiture se brisa : » Camarade, dit Fetzer, c'est l'image de la roue de notre vie qui bientôt ne roulera plus. » A Mayence ils trouvèrent une grande partie des gens de leur bande dont on instruisait aussi le procès. Le jour du jugement tous ces bandits, ayant comme naguère leur chef à leur tête, mais escortés

(1) M. D. L. Ritchie, à qui nous empruntons ces détails, doit publier un roman sous le titre de SCHINDERANNES LE VOLEUR DU RHIN.

par de nombreux détachemens de troupes et entourés par la moitié de la population du pays, se rendirent en long cortège à l'ancien palais électoral. En entrant dans la grande salle de l'académie, dont les murailles de marbre avaient tant de fois retenti des sons d'une musique de fête, Schinderannes alla tranquillement s'asseoir sur son banc et promena ses regards sur le concours des spectateurs qui étaient accourus pour voir ce redoutable brigand. On eût dit qu'il éprouvait un étrange plaisir à être le héros de ce spectacle. Peut-être son imagination lui retraçait-elle le souvenir de son enfance méprisée, du châtiment qui l'avait flétri, et peut-être le contraste lui donna-t-il de l'orgueil.

Pendant tout le cours de l'audience il joua avec son jeune enfant, parla bas à sa Julia et lui pressa souvent les mains. Quand on lui lut sa sentence, il fut agité d'une émotion inattendue. Ses craintes pour sa Julia l'emportèrent sur son sang-froid. « Elle est innocente, s'écria-t-il, elle est innocente! c'est moi qui l'ai séduite! » Ce cri du cœur fit verser des larmes à tout l'auditoire.

Julia ne fut condamnée qu'à deux ans de prison: mais Schinderannes et dix-neuf membres de sa bande eurent la tête tranchée. L'exécution eut lieu le 21 novembre 1803, où l'on vit tomber vingt têtes en vingt-six minutes!

H.-C. Saint-Michel.
(*Extrait du* Picturesque Annual.)



Souvenirs

D'UN

VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE.

§ I.

ROUTE DE LYON A ARLES PAR LE RHÔNE. — ARLES.

Il y a quelque chose qui influe souverainement sur l'impression que nous cause la vue d'une cité célèbre : c'est la manière d'y arriver. Autre chose est d'arriver par terre ou par eau; autre chose est de faire son entrée par une porte ou par une autre. Ceux qui viennent à Paris par l'avenue de la rue de Charenton, à travers toutes les montres d'ébénisterie qui sont pendues aux murs ou étalées devant les portes, s'en retournent beaucoup moins frappés de la grandeur de la capitale que ceux qui ont descendu la magnifique avenue des Champs-Élysées. Et ce n'est pas seulement une impression du moment qui peut être corrigée par des impressions d'une autre nature, c'est une prévention qui résiste à toutes les merveilles d'art et de civilisation qu'un long séjour nous permet d'y voir. Le voyageur qui s'apprête à de grands spectacles, qui s'attend à des plaisirs de curiosité exquis, qui a rêvé pendant plusieurs jours le rare,

l'extraordinaire, l'inouï, et qui trouve des rues sales, des faubourgs misérables, des cabanes délabrées, s'irrite de son désappointement et garde une certaine rancune à la ville qui s'est annoncée si mal. Je me souviens qu'en approchant pour la première fois de Paris, quand j'y vins, comme on dit, achever mon éducation; c'est-à-dire apprendre quelques manières de plus de me trouver mal à l'aise dans notre excellent état social, j'étais resté long-temps la tête hors de la voiture, le cou tendu, l'haleine courte, le pouls presque nul à force d'attention, craignant de n'avoir pas assez d'yeux pour tout voir, ayant beaucoup de peine à ne pas prendre pour des palais les petites guinguettes qui se sont placées hors barrière afin d'échapper au fisc de la grande ville, et pour des jardins de Lenôtre les chétifs et poudreux acacias qui prêtent le dimanche leur ombre aux buveurs. Cependant il fallut bien descendre de mes hautes espérances: j'entrais justement par cette rue de Charenton que j'ai si bien vue cette fois que je la vois toujours. Il me prit tout-à-tout un si grand dégoût de Paris, et une si grande incrédulité sur ses prétendues merveilles, qu'on fut obligé, pour que cette affection ne dégénérât pas en marasme, de me mener, tout en descendant de voiture, devant la colonnade du Louvre et les cariatides de Jean Goujon, lesquelles me frappèrent beaucoup, quoiqu'un peu moins pourtant que les bois de fauteuils et de chaises de la rue Charenton. J'ai vu beaucoup de gens qui ont été désappointés comme moi, et qui encore à présent ne peuvent point pardonner à la ville de Paris de ne pas s'être parée pour les recevoir. Je ne pousse pas la rancune jusque-là, mais je ne puis parvenir à rien trouver à Paris qui m'entre plus avant dans la mémoire que la rue Charenton. Ce sont des susceptibilités, ou, si vous aimez mieux, des petitesses d'esprit qui donnent lieu, à notre insu, à de très-grands et souvent de très-impertinens jugemens. Je connais en province un très-gros dormeur, un dormeur qu'on ne réveillerait pas à coups de canon, lequel dit qu'on ne connaît pas le sommeil à Paris, parce que, la première fois qu'il y a couché, le bruit des voitures l'a empêché de dormir. Dans l'ordre moral, les préjugés s'introduisent chez nous à peu près de la même

façon. Ce ne sont pas toujours plusieurs désappointemens à la suite l'un de l'autre, sur le même homme ou sur la même chose; ce n'est qu'un premier désappointement venu dans un moment de surexcitation et d'illusion. Mille expériences contraires s'useront vainement contre cette impression d'un moment sans pouvoir l'effacer; et tel de nous se vengera souvent toute sa vie, à ses propres dépens, d'avoir été désenchanté une première fois. Considérations très-bien placées à propos de la manière dont il faut arriver à Arles.

La meilleure manière d'arriver à Arles, c'est de descendre le Rhône dans le bateau à vapeur. Le Rhône est l'avenue naturelle qui conduit de Lyon à la touchante ville d'Arles, jadis l'une des villes municipales du grand empire, plus tard petite république faisant son principal commerce d'enterrer dans son Élysée les morts qu'on lui expédiait de tous les points de la France; aujourd'hui simple commune qui n'a pas même un tribunal de première instance, et qui est obligée de s'aller faire juger à trois lieues de là, à Tarascon, elle qui a joui jadis des bienfaits d'un pouvoir exécutif responsable, et qui n'a pas eu de roi parce qu'elle n'a pas cru que la monarchie fût un gouvernement digne d'elle. Suivez sur la carte le cours du Rhône à partir de Lyon; vous trouverez tout au bout, à l'endroit où le fleuve forme deux embranchemens et va se jeter dans la mer par deux embouchures, un petit point noir avec un nom en petites lettres : c'est Arles. Toute cette route par eau est délicieuse. Nous nous étions embarqués le matin à Lyon avant le lever du soleil, qui ne se lève pas tous les jours à Lyon. Le temps était brumeux, l'air humide et froid; la pluie était suspendue sur cette triste belle ville pavée de cailloux pointus qui déchirent les pieds, noircie par les brouillards, et qui a l'air tout à la fois affairée et misérable. Le bateau descendait avec une merveilleuse rapidité. Après quelques heures de navigation, nous rasions déjà les côtes du Dauphiné, passant tour-à-tour en revue, de face et de profil, de jolis villages à demi cachés dans les mûriers et dans les saules, des villes avec leurs ponts en fer qui nous forçaient de baisser la cheminée du bateau ; parmi ces villes, Vienne, la capitale du Dauphi-

né, dont la belle cathédrale est la dernière qu'on rencontre dans la direction du midi, comme si le catholicisme du nord avait craint l'air trop chaud ou les traditions trop romaines de la Provence. Il n'y a rien de plus piquant que ce passage des climats tempérés dans les climats chauds; chacun se prépare à la transition; on interroge les vents, on cherche à voir par-delà cette voûte de nuages gris s'il n'y a pas quelque petit coin d'azur qui promette d'autres rivages et d'autres cieux; on voudrait sentir la barre qui sépare le nord du midi; on voudrait voir se lever lentement, comme la toile d'un théâtre, ce voile de vapeurs qui couvre encore les terres fortunées. Je ne dis pas que ce fût là la disposition de tout le monde, et je ne permettrai pas d'affirmer, par exemple, que le commis voyageur qui allait vendre à Avignon une cargaison de bière de Lyon fût préoccupé d'azur, de barre, de toile de spectacle : ce que je puis assurer c'est que cette disposition était la mienne, et me paraissait être celle de quelques étrangers inaccoutumés comme moi aux beaux horizons et aux beaux soleils.

Cependant la toile ne se levait pas; nous étions à la moitié de la journée, et le vent du nord n'avait pas cessé de souffler. Le soleil ne pouvait pas percer les nuages; l'air était toujours chargé de pluie, et plus d'une fois il avait fallu s'abriter dans ces cabines basses et infectes qu'on décore du nom de chambres. Depuis mon départ de Paris, je n'avais pas encore senti la chaleur, ni vu le soleil; il faut tant de temps à l'homme pour changer d'horizon, tandis qu'il en faut si peu à la Providence pour couvrir de nuages toute une partie du monde. Enfin, vers midi, comme j'étais las d'attendre la levée de ce rideau mystérieux, et qu'enveloppé dans mon manteau je m'étais résigné, faute d'avoir mieux à faire, à entamer une conversation politique avec un de mes compagnons de voyage, il se fit tout-à-coup une déchirure à l'horizon; les vapeurs grises montèrent lentement dans les airs, et bientôt nous plongeâmes avec ravissement dans une mer d'azur dont la transparence seule nous réchauffait, et dont la pureté infinie caressait délicieusement nos yeux. En peu de temps l'air devint plus doux, le vent tomba, le ciel se débarrassa des nuages et les renvoya vers le nord d'où nous

venions, et mes réflexions politiques s'en allèrent avec les brouillards.

Ce fut alors une suite de magnifiques tableaux. Un fleuve plein de sinuosités et de caprices, tantôt se développant en nappes immenses, comme un lac, tantôt ramassant toutes ses eaux dans un espace à peine deux fois plus large que le bateau, et se pressant comme un torrent pour y passer tout entier; tantôt coulant à fleur de sable et si bas que la quille du paquebot raclait le fond, ce qui donnait un certain attrait de danger au voyage ; tantôt éparpillant ses ondes en plusieurs branches, et jetant des ruisseaux autour de petits îlots de sable sur lesquels nous voyions marcher gravement des hérons *au long cou ;* des rives d'une variété infinie; des montagnes à tous les horizons et qui semblaient nous enfermer de toutes parts, et le fleuve perçant cette barrière changeante, et nous faisant voir de profil tout ce qu'il nous avait d'abord montré de face; des collines arides ou fertiles, ici couvertes de petits arbres nains qui sortent d'entre les cailloux et de loin semblent un épais gazon, là nues et grises comme le roc, là taillées à pic et hautes à donner des vertiges, ailleurs doucement inclinées et paraissant se laisser glisser vers le fleuve pour y tremper leurs pieds, quelquefois se dressant par étages et passant leurs têtes les unes par-dessus les autres, comme pour voir les deux rives; quelques-unes cultivées en gradins, au moyen de petits murs qui s'élèvent à des distances égales pour soutenir des veines de terre végétale plantées de vignes : des vieilles ruines de châteaux-forts pendus aux sommets des monts comme des nids d'aigle, travaux inconcevables que le temps et le tonnerre ne peuvent jeter bas, et que la corvée explique; de temps en temps le château-fort en ruines à côté de l'abbaye encore debout, le château-fort en haut et l'abbaye en bas, et tout à l'entour le village dont les plus hautes maisons n'atteignent pas le portail de l'abbaye ni les fossés du château-fort; le château-fort qui était l'aigle et l'abbaye qui était la colombe, l'aigle et la colombe se réunissant souvent pour plumer le village; d'innombrables ponts de fer qui joignent les deux rives et qui paraissent n'être faits que pour le temps des basses eaux, tant

leurs arches sont frêles et délicates ; des attelages de cinquante chevaux tirant à la remorque des bateaux marchands qui remontent le Rhône et qui mettent deux mois à faire le chemin que nous devions faire en un peu plus de douze heures. Voilà en abrégé ce qu'on voit en une traversée, entre le lever et le coucher du soleil ; et tous ces spectacles passent et se suivent avec assez de rapidité pour qu'on n'ait pas le temps de s'en lasser, condition essentielle, surtout en voyage, où l'attention est aussi distraite qu'exigeante.

Parmi mes compagnons de voyage, l'un n'était préoccupé que de l'aridité des montagnes, c'était un propriétaire de la Beauce ; un autre remarquait avec beaucoup de justesse qu'il y aurait du danger à se promener souvent sous les débris des châteaux-forts, c'était un Picard ; un troisième n'admirait que les ponts en fer, c'était un élève de l'école des mines. Le commis brasseur répétait souvent qu'il commençait à faire chaud ; une dame jouait avec un serin qu'elle avait apporté de Paris dans une petite cage ; mon interlocuteur politique profitait quelquefois des ponts de fil de fer pour me tâter sur le gouvernement. Pour aucun de ces personnages le bateau ni le temps n'allaient assez vite, et les mêmes gens qui font tant de pas pour ne rien voir se fatiguaient de voir tant de choses sans bouger de place.

Il était six heures du soir quand on vint nous dire que le bateau n'irait pas jusqu'à Avignon, les eaux étant si basses qu'il y avait du danger à tenter de nuit certain passage difficile pour lequel le capitaine prend sur les lieux un pilote. Il fallut relâcher à Roquemore, village à quelques lieues d'Avignon, sur la rive droite du Rhône. On y trouve quelque peu de cuisine à l'huile, et des paillasses sur lesquelles sont étendus deux ou trois pouces de laine clairsemée entre deux morceaux de toile : ce sont là les lits du midi. On s'y accoutumerait, n'étaient les cousins, les scorpions et les autres insectes communs au nord et au midi, qui ne vous laissent pas dormir. Il y a une belle ruine à Roquemore : c'est un reste de tour carrée qui domine le fleuve et se tient en l'air on ne sait comment. Elle est ron-

gée à sa base, à une profondeur effrayante; mais quoique coupée à moitié par le pied, elle pose de tout son poids et de toute sa hauteur sur cette vaste entaille, pareille à ces troncs pourris qui supportent encore une tête de feuillage, sans qu'on puisse voir par quels conduits secrets la sève monte de la terre aux branches. Si ce sont les hommes qui ont entamé cette tour, ils ne peuvent donc pas toujours détruire ce qu'ils ont fait : si c'est le temps, il faut convenir qu'il est bien autrement hardi que nous dans ses ouvrages, lui qui coupe des tours par le pied sans qu'elles tombent. Mon Picard ne manqua pas de placer ici sa remarque favorite qu'il y aurait de l'imprudence à se tenir habituellement sous cette tour, « surtout, » ajouta-t-il par une variante qui marquait un progrès, « en temps d'orage. »

C'est à Roquemore que j'ai vu pour la première fois un coucher de soleil et un crépuscule de Provence. J'étais à quelques pas de la tour, tournant le dos au fleuve, qui coulait languissamment, avec à peine un peu plus de bruit qu'un ruisseau. J'avais devant moi un horizon de montagnes, dont les lignes gracieuses se dessinaient sur un ciel d'or. Ces lignes paraissaient si pures et en même temps si proches, qu'il semblait que la crête des montagnes fût polie comme l'acier, et que si quelque chose se fût détaché de cette crête, soit un brin d'herbe, soit un insecte de nuit, il eût fait saillie sur le miroir transparent du ciel. Excepté le murmure du fleuve, qui traînait lentement sur un lit de sable ses ondes épuisées, il n'y avait nul bruit dans l'air, et même ce faible murmure ne servait qu'à augmenter le silence. Les arbres paraissaient frappés d'immobilité par la baguette d'un enchanteur, comme ceux des jardins de *la Belle au bois dormant*. L'ormeau, le platane, arbres presque étrangers dans ce pays, et dont la feuille est si agitée dans le nôtre, paraissaient dormir comme la tour, comme les montagnes, comme le ciel. Il n'y a que dans le midi que les poètes ont pu parler du sommeil de la nature. L'amandier, si commun en Provence, arbre languissant, maigre, sans ombre, même sur le sol où il prospère, mais dont le feuillage rare et clair semble fait pour découper le ciel du soir en mille dessins fantastiques, perçait impunément

les airs de sa petite feuille effilée et immobile. Hélas! il n'y avait pas plus de parfums que de souffle dans l'air; et c'était à peine si, en foulant les herbes aromatiques qui croissent au bord et souvent au milieu du chemin, je parvenais à soulever quelques molécules d'odeur salutaire, dont j'avais grand besoin pour corriger une assez forte émanation de marécages, qui sortait de quelques affluens desséchés du Rhône. Cette émanation fiévreuse gâtait singulièrement mon spectacle, si bien, qu'appliquant à mon tour aux marécages la remarque que mon Picard appliquait aux tours ruinées, je regagnai l'auberge, où je le trouvai s'arrangeant de son mieux pour passer la nuit sur une table de la salle à boire, par cette raison également judicieuse que si l'on veut dormir il ne faut pas coucher dans les lits d'auberge.

Quant à moi, je me fis donner une lampe dans une des chambres de l'auberge, et je passai la nuit sur un grabat, moitié endormi, moitié éveillé, me tenant bien sur la défensive, et résolu à vendre chèrement mon sang. Tout en sommeillant, je me demandai si ce coucher de soleil et ce crépuscule m'avaient bien frappé, si je n'avais pas eu une de ces admirations obligées de voyageur, s'il y avait plus d'or dans ce coucher de soleil que dans tous les couchers du soleil du monde, et si le crépuscule de Roquemore n'était pas comme tous les crépuscules, après une belle journée; et quoiqu'il me coûtât d'abord de confesser que je venais de faire deux cents lieues pour ne rien voir de nouveau, en fait de coucher de soleil et de crépuscule, je finis par trouver dans mes souvenirs d'enfance des couchers de soleil aussi dorés et des crépuscules aussi calmes que ceux de Roquemore. J'éprouvais alors, en présence de ces grands spectacles, de petites extases d'enfant, qui, pour n'être pas subtilement analysées, n'en étaient ni moins vives ni moins profondes. J'avais même cet avantage, que, n'allant pas voir un coucher de soleil pour le décrire, je n'étais pas exposé à décrire quelquefois ce que je n'avais pas vu. Il faut, pour bien goûter une belle soirée, une ame d'enfant, qui sente vaguement toutes ces harmonies, qui les reçoive l'une après l'autre, sans songer à les enregistrer dans sa mémoire, ou toutes ensemble, sans chercher à les débrouiller. Il faut

une imagination toute passive, qui ne rende pas des images en retour de celles qu'elle reçoit, qui ne se croie pas obligée de répondre par une certaine exaltation aux beautés dont elle est frappée, qui les sente pour son compte et non pour le besoin de les communiquer à autrui, qui surtout ne fasse pas de style, séance tenante, comme cela est inévitable quand on est en compagnie ou qu'on fait métier d'écrire. Dans l'enfance, nous avons toute la réalité des jouissances que donnent les beautés naturelles; nous les sentons avec indolence, avec naïveté, sans savoir ce que ces sensations nous rapporteront plus tard, ni pour combien elles pourront compter dans le développement de notre intelligence. Dans l'âge mûr, nous avons toutes les expressions et toutes les façons de dire nécessaires pour faire croire aux autres que nous sentons comme les enfans; mais déjà la plupart de nos impressions ne sont plus que de convention; nous nous faisons très-émus pour qu'on nous croie très-sensibles, à peu près comme nous nous faisons très-roués pour qu'on ne nous croie pas innocens. C'est la vanité, ou si vous aimez mieux, c'est une certaine convenance d'assez bon goût, qui nous fait apprécier les beautés naturelles; et quand par hasard il se mêle encore à nos impressions travaillées ou formulées d'avance quelque chose de naïf et d'inattendu, c'est un souvenir de celles de notre enfance, c'est un instinct retrouvé, ce sont d'anciennes traces par lesquelles nous repassons.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étions en route pour Avignon. Le passage dangereux fut doublé sans encombre, et au bout de quelques heures: nous vîmes l'ancienne ville des papes, avec ses petits restes de remparts crénelés et ces lourdes masses de pierre qu'on appelle l'ancien château des papes. Avignon se voit d'abord de face; et, comme toutes les villes qui bordent le Rhône, on dirait que le fleuve va mourir aux pieds de ses parapets. L'aspect de la ville gagne à l'éloignement; ses petits remparts, qui pourraient tenir dans une armoire d'antiquités à côté de vases étrusques, grandissent par l'imagination et l'optique; son château des papes a presque l'air menaçant. Mais, de près, ces ruines n'ont que peu d'intérêt, si ce n'est pour ceux qui

sont déterminés à en trouver à toutes les ruines. Les remparts, ou plutôt la partie des remparts qui borde le fleuve, est assez bien conservée, sauf quelques pans qui en ont disparu, et qu'on a remplacés par des murs de maison, couture ignoble, qui déshonore presque tous nos vieux monumens. La couleur des pierres est d'un jaune de feuilles mortes; mais les constructions n'ont rien de viril : il y a là quelque chose du soldat de la Vierge Marie. On ne pouvait guère défendre de tels remparts qu'avec un rang de pénitens blancs ou gris, présentant la croix aux assiégeans, en guise d'arme défensive. Ce qui reste du château des papes est informe; mais tous ces débris sont caractéristiques, en ce qu'ils représentent assez bien la petite et obscure histoire d'un fief papal. Cette ville d'Avignon, qui a été tour-à-tour le pied-à-terre, en France, des papes romains, ou le lieu d'investiture de quelques anti-papes, qui ne pouvaient pas venir à bout de se faire sacrer dans la ville de saint Pierre, a dû avoir une espèce d'art en harmonie avec ses destinées. Puisque les comparaisons empruntées à la pâtisserie sont devenues de mode, à propos des édifices, je puis dire que les remparts d'Avignon ressemblent à des croûtes de pâté; et comme ils sont d'ailleurs merveilleusement conservés, propres et presque sans rugosités, qu'ils ne portent ni la trace du bélier ni celle du canon, et que ce qui en est tombé paraît avoir été miné lentement par les fraîches vapeurs qui s'élèvent du fleuve, dans les matinées d'automne, on dirait que ce sont des échantillons de remparts modernes en projet ou des commencemens de travaux extérieurs pour les octrois, plutôt que des ruines du moyen âge.

Je n'en dirai pas autant du vieux pont d'Avignon, qui est vénérable, et qui figure je ne sais plus dans quel dicton populaire. C'est ce qu'on connaît le plus généralement de la ville d'Avignon. Ce pont est en bois; il est très-vieux, et j'ai vu peu de choses plus pittoresques dans le midi qu'un paysan des villages voisins, enveloppé dans une espèce de capuchon, couvert du large feutre qu'on portait il y a huit siècles, et passant ce pont à dos de mulet, sous le coup de dix heures, par un de ces soleils brûlans qui font flotter sur tous les objets une espèce d'auréole sans couleur, et

qui expliquent pourquoi le large feutre est toujours de mode sur le pont d'Avignon. Je croyais voir passer l'ombre d'un anti-pape, venant visiter *incognito* son ancienne capitale. Mon Picard, qui n'avait pas des illusions si compliquées ni si prétentieuses, estimait que ce paysan avait eu bien raison de se couvrir de son grand feutre par une telle chaleur, et il comparait fort ingénieusement ce chapeau à un parasol. C'est la coiffure ordinaire du peuple des campagnes dans le midi; hommes et femmes s'abritent, de temps immémorial, sous ces hangards héréditaires. Dans le moyen âge, les hautes classes en faisaient autant, et il n'y avait rien de plus pittoresque ni de plus sensé que cette forme de chapeau, dans un pays où il n'y a pas d'ombre, et où le soleil est dévorant. La civilisation, qui perfectionne tout ce qui d'abord a été imparfait et incommode, mais, qui, par contre, gâte tout ce qui avait atteint, dès l'origine, son but d'utilité et de commodité, a fait quitter aux hautes classes le feutre à large bord : elles portent le chapeau gris parisien, à rebords courts, si nécessaire ici pour ne rien perdre des rayons du soleil, et elles ont l'avantage d'être à la mode et de se rôtir le visage. La persévérance de certaines coutumes populaires est souvent la meilleure critique de la civilisation; elle pourrait presque toujours en être le plus utile contrôle.

Au reste, ce que les papes et les anti-papes n'ont pas pu faire, dans le moyen âge, pour la ville d'Avignon, une fantaisie d'un ministre oublié de Charles X l'a fait. La garance, petite racine qui produit une belle couleur rouge, donnera plus de vie à la préfecture d'Avignon que toutes les querelles religieuses n'en ont donné jadis au Comtat. Le jour où l'on a décidé que les armées permanentes quitteraient le pantalon bleu pour le pantalon garance a été le jour de la renaissance d'Avignon, à moins toutefois qu'une fantaisie contraire de quelque autre ministre ne substitue plus tard au pantalon garance le pantalon couleur de safran ou tout autre. Dans ce cas, la pauvre ville retomberait sur ses anciennes fabriques de foulards, sur ses petits remparts crénelés et sur son château des papes. Sa prospérité tient à une certaine disposition de l'organe visuel d'un ministre, à de *hau-*

tes préférences pour le jaune ou pour le vert, ou peut-être à un certain goût pour les pots-de-vin administratifs, que l'indigo pourrait offrir, si on lui faisait l'honneur de le substituer à la garance. La ville des papes doit être pour le parti de la guerre, car la guerre déchire les pantalons que la paix blanchit; elle fait des trous qu'on ne répare pas avec des reprises, comme ceux que font les bancs des corps-de-garde et les amorces brûlées dans les petites guerres. Il faut dire cependant que peu de campagnes ont consommé plus de pantalons que la paix dont nous avons le bonheur de jouir.

Je me séparai, à Avignon, de mes compagnons de voyage. Je regrettai mon Picard, à cause de sa rare sagacité à voir le côté le plus simple et le plus pratique des choses. C'était un homme qui ne s'embrouillait pas dans le moyen âge ni dans la couleur locale, qui estimait les objets à leur valeur, et ne voyait dans une ruine qu'une masse de pierres, qui peut nous tomber à chaque instant sur la tête; dans un large feutre, qu'un préservatif contre le soleil. Il ne s'informait pas des papes ni des anti-papes, mais des heures de départ de la diligence de Marseille, où je soupçonnai qu'il allait faire des achats de fruits secs d'Orient. Il ne regardait la distance de son établissement de commerce au lieu de ses achats que comme du chemin, ressemblant à tous les chemins, sous le point de vue de la perte de temps, la seule chose dont il parût préoccupé. Il trouvait peu d'occasions d'exercer sa sensibilité; et il la gardait sans doute pour le jour où il aurait à goûter ses dattes et ses pistaches. J'ai retenu quelques-uns des aphorismes dont il semait son discours, sans savoir que ce fussent des aphorismes. Je lui souhaitai bon voyage et de bon cœur, et il ne me vint pas dans l'idée de trouver qu'il fût beaucoup plus ridicule avec ses réflexions à la La Palisse que moi avec tous mes frais de curiosité, de conjectures, de reconstructions poétiques ou historiques. Puisse-t-il avoir acheté ses fruits secs bon marché, et les avoir revendus très-cher!

Le bateau à vapeur descendit jusqu'à Arles et me débarqua seul sur le quai, avec quelques barils de bière de Lyon. A peine arrivé à l'auberge, je me fis conduire aux Arènes

par un petit savoyard qui parlait français. Ces petits savoyards sont d'une grande ressource dans toute cette partie de la France. Leur principale industrie consiste à parler français aux nationaux qui viennent du nord ou du centre. J'allais aux Arènes, parce que mon Guide des voyageurs m'indiquait les Arènes, comme la principale curiosité de la ville d'Arles. Chemin faisant, mon petit savoyard me demanda si je voulais voir *une autre curiosité* avant d'arriver aux Arènes. En même temps il me montra une petite porte pratiquée dans une espèce de mur d'enceinte, tout à la fois grossier et moderne, et qui n'annonçait rien de curieux. Toutefois je vis au-dessus de la porte un petit bout de fronton joliment sculpté, qui paraissait avoir été rapporté là de quelque ruine voisine, et qui m'avertit de me tenir sur mes gardes. Je suivis mon guide comme à la découverte, enchanté de voir une *curiosité* qui ne fût pas consignée dans l'*Almanach des Voyageurs*. Quelle fut ma surprise, lorsque je me trouvai au milieu d'un cloître parfaitement conservé, sans réparation, sans maçonnerie moderne, sans badigeonnage, un cloître aérien, dont les quatre galeries parallèles n'attendaient plus que la procession des moines venant de chanter vêpres à Saint-Trophime. Je ne veux pas faire ici de l'enthousiasme d'antiquaire, parce que je suis très-peu enthousiaste et point du tout antiquaire ; mais ce fut pour moi un plaisir exquis de tomber au milieu d'un cloître inattendu, inespéré, quand j'avais fait toilette d'habit et d'esprit pour rendre visite à une ruine romaine, quand je m'étais préparé au plaisir froid et sérieux que donne la vue d'une grande civilisation qu'on exhume de terre, lambeaux par lambeaux. Si je m'étais attendu à un cloître, si j'avais lu le livret des antiquités d'Arles, j'aurais été averti d'avoir du plaisir; j'en aurais eu conformément à cet avis; j'aurais tout accordé. Oui, ce cloître est beau; oui, il est présumable que sa construction remonte à tel siècle; oui, l'architecture en est gothique ou bysantine ; oui, vous avez raison, il n'y a rien de mieux conservé que ce cloître.... et j'aurais dit un peu plus tôt à mon petit savoyard : « Mène-moi aux Arènes. »

Mais j'arrivais là par hasard, sans dessein, que dis-je

après avoir presque résisté au petit savoyard, tant j'avais fait mon thème pour les Arènes, tant mon esprit était préoccupé de gladiateurs, de bêtes féroces, d'esclaves retournant avec un râteau le sable de l'arène pour faire disparaître les taches de sang, tant j'avais mes comparaisons toutes prêtes entre les vers de Martial sur les spectacles, et les lieux où se donnaient les représentations sanglantes qu'il a mises en épigrammes. Qu'il y a de bonheur quelquefois à être ignorant, à n'avoir pas de parti pris sur les choses, à être forcé de donner un jugement venant de soi, qui n'ait pas été appris dans un livret, ni imposé par la présence d'un *cicerone* savant! J'ai senti ce bonheur en visitant le cloître de Saint-Trophime, avec un *cicerone* qui ne savait pas même le nom de *la chose curieuse* qu'il m'avait mené voir, et qui faisait rouler des cailloux sur les dalles du cloître, pendant que je m'extasiais devant ses délicieuses arcades. Il fallait, bon gré mal gré, juger ce monument; il fallait demander à mon instinct si c'était un bel ouvrage d'art; il fallait me faire une science telle quelle pour le moment, et avoir une opinion au moins pour mon honneur. Ignorant tout-à-fait les termes d'art, sauf une demi-douzaine qu'on apprend presque malgré soi, et n'ayant pas voulu jusqu'ici m'initier à ce vocabulaire, dans la crainte d'admirer les choses parce que j'en connaîtrais les noms, et peut-être aussi de gâter des jouissances instinctives dont j'ai peine à croire que la science des mots n'emporte pas la fine fleur, j'avais à deviner l'âge, l'école, la destination de mon adorable cloître. Ce fut d'abord une impression vague, hésitante, mais pleine de charmes. Je demandais au monument de parler, de me donner un écho des pieux cantiques qui avaient retenti sous ses voûtes gracieuses, de me nommer les saints ouvriers qui avaient fait cette œuvre de génie, croyant ne faire qu'une œuvre de piété. Je me défendais des conjectures; j'écoutais et je regardais, attendant qu'il me vînt une révélation d'art et de foi. J'avais l'idée du beau dans sa plus grande généralité; elle m'entrait par l'esprit et par le cœur. J'étais saisi par je ne sais quoi d'harmonieux, de pur, de sacré, qui émanait de tout l'édifice, par sa solitude, par ses mutilations, par cette sainteté qui empreint toutes les vieilles

pierres, par cet invariable sourire du ciel, qui verse le même azur sur le cloître florissant et sur le cloître en ruines, par la pensée qu'un édifice consacré avait pu devenir profane, et que la destruction ne protégeait pas aussi bien une terre catholique que la chute de la foudre un sol païen.

Il faut dire pourtant que ce cloître n'était pas la maison de Dieu, mais seulement de saints hommes qui le servaient. Une de ses galeries se termine par un escalier descendant qui conduit à l'église de Saint-Trophime, laquelle est contiguë. Ce qui donne au monument un caractère tout particulier, c'est précisément qu'il n'était ni tout-à-fait sacré, ni tout-à-fait mondain. Des hommes l'ont habité, lesquels avaient des passions, des vices, et n'étaient trop souvent religieux que par l'habit; mais ces hommes avaient aussi des fonctions saintes, ils vivaient solitaires, ils chantaient les louanges de Dieu, ils faisaient des aumônes, et ceux d'entre eux qui étaient souillés de quelque péché immonde le cachaient dans les ténèbres, et ne profanaient pas de leur présence les galeries du cloître. Dans ces galeries toute la communauté se réunissait, soit pour se rendre aux saints offices, soit pour aller célébrer les prières du matin et du soir, et là où les hommes sont réunis ils sont meilleurs. J'imagine aussi qu'aux heures de loisir ils se promenaient à l'abri du soleil sous ces voûtes si délicates et si fraîches, et qu'ils s'y entretenaient des intérêts du monde temporel, ou de travaux littéraires qui ne devaient jamais quitter l'ombre du cloître. L'architecture de l'édifice est parfaitement en harmonie avec sa destination. Ce n'est pas le grandiose des églises, mais ce n'est pas non plus la petitesse sans caractère des maisons des hommes, cette demeure devait être habitée par des intermédiaires entre les hommes et Dieu. C'est le même art, inspiré par la même pensée, qui a fait l'église et le cloître, qui a voûté les galeries du cloître comme la nef de la cathédrale, et qui a jeté ces arêtes hardies qui s'élancent du sommet des piliers et vont se rejoindre au milieu de la voûte; seulement la pensée du cloître est plus humble. La maison des serviteurs et la maison du maître se ressemblent, mais on sent que les servi-

teurs n'ont pas besoin de tant de place que le maître, et que l'art a dû descendre de l'église au cloître.

A quelle époque le cloître de Saint-Trophime a-t-il été construit? Qui le sait? Qui est-ce qui tenait registre des fondations d'édifices dans le moyen âge? Quelles archives faisaient mention de la pose de la première pierre? Il y avait peut-être alors plus de grands artistes que de greffiers, et plus de mains qui sussent manier le ciseau que la plume. Un monument était commencé sans bruit et achevé sans bruit; deux ou trois générations y travaillaient tour-à-tour, reprenant l'œuvre où la génération précédente l'avait laissée, y mettant chacune leur pierre, et mourant dans la croyance que le monument viendrait à sa fin. Les cathédrales se bâtissaient comme les troncs des églises se remplissaient, pierre à pierre, denier à denier. Les peuples ne dévoraient pas l'avenir comme aujourd'hui; ils avaient au milieu d'eux uelque chose qui devait durer plus qu'eux; ils ne préoyaient pas sa fin, et ils étaient patiens, parce qu'ils ne croyaient pas qu'en prolongeant une vie d'homme au-delà du terme commun on pût arriver à voir quoi que ce soit qu'ils n'eussent pas vu. Un aïeul pouvait raconter à son petit-fils qu'il avait vu bénir la première pierre d'une cathédrale que le petit-fils ne devait pas voir finir. L'art avait alors un instinct d'éternité qui lui faisait entreprendre des ouvrages pour lesquels le temps ni la peine ne comptaient. En jetant les fondemens d'une église, il ne croyait pas que cette église pût devenir après dix ans un temple de la gloire, après vingt ans un théâtre, après trente ans un magasin à fourrages. Le maître ouvrier ne s'engageait pas à *livrer* le monument à un délai prescrit, sauf à payer un dédit; il disait à ses supérieurs spirituels : « Vous m'aurez tant que je vivrai. » Cette foi échappée à tant de naufrages, qui avait vu crouler la plus grande nation du monde, et qui s'était trouvée au milieu des plus grandes destructions dont l'histoire des hommes fasse mention, sans être atteinte d'aucune idée de fin ni de découragement, ne craignait pas d'engager des siècles dans ses entreprises gigantesques; elle obtenait des hommes le plus grand désintéressement qu'on en puisse attendre, celui de reprendre humblement et en

sous-œuvre des travaux commencés par un autre, et de travailler à un monument auquel ils ne devaient mettre ni la première, ni la dernière main.

Le cloître de Saint-Trophime n'est pas un édifice bâti dans les grandes proportions des cathédrales, mais, tel qu'il est, il a peut-être usé deux ou trois générations d'artistes. La conception en est une; c'était la pensée religieuse sur laquelle personne ne variait. L'exécution présente trois systèmes qui ont été chargés tour-à-tour, et à des époques nécessairement reculées, d'achever l'édifice. La forme du cloître est un quadrilatère; ce sont quatre rangs de galeries parallèles qui se coupent à angle droit, et enferment un terrain carré qui devait être la cour du cloître. De ces quatre rangs de galeries, qui toutes reçoivent le jour par des arcades posées sur pilastres, deux présentent seulement le plein cintre romain. On voit que le catholicisme n'ose secouer encore les traditions de l'art romain. Les Arènes d'Arles sont là tout auprès avec leurs pleins cintres si doux à l'œil, qui se découpent sur le beau ciel de la province d'Arles, et qui semblent former des tableaux d'azur dans des cadres de pierre. Qui oserait innover en présence de modèles si purs et si populaires ? Le troisième rang innove pourtant, mais avec timidité; ce n'est plus le plein cintre, et ce n'est pas encore l'ogive. L'art tâtonne; il est honteux de ses imitations païennes; il essaie de s'en affranchir; il brise la forme circulaire; mais la véritable inspiration catholique ne lui est pas encore venue. C'est de l'art de transition; art informe, sans caractère, mais non pas sans mérite, car il mettait sur la trace de l'ogive; il commençait comme le christianisme, par l'humilité; il rendait à l'art romain ce qui appartenait à l'art romain; mais en réalité il tentait déjà de s'en émanciper. Le plein cintre ne suffit plus au catholicisme; ces belles formes arrondies sont trop molles; et d'ailleurs, où le plein cintre ne s'est-il pas prostitué ? Il a été au cirque, il a été dans les bains publics; il a été dans les théâtres : les aqueducs, les ponts sont à plein cintre; le plein cintre est le lieu commun de l'architecture païenne. Il faut pour le catholicisme une forme plus élancée, plus aérienne; cette forme, ce sera l'ogive. L'ogive est trouvée

La quatrième galerie est toute percée à l'ogive ; c'est la galerie de la prière chrétienne : l'art est sorti tout d'un jet des langes de la transition. Le plein cintre se courbait sous le poids des entablemens, comme pour recevoir sa charge; l'ogive les soulève plutôt qu'elle ne les supporte; ces lourds massifs de pierre ne l'empêchent pas de s'élancer vers le ciel, de même que le poids de la chair n'empêche pas l'ame chrétienne de s'élancer vers Dieu. Dans les galeries à plein cintre, l'arceau posait sur deux colonnes adossées au pilastre, dont elles augmentaient disgracieusement le volume ; dans la galerie à ogive, les deux branches de l'ogive se perdent gracieusement dans le pilastre, qui reste pur et effilé. Cette galerie est celle qui communique avec la cathédrale ; l'ogive conduit à la nef : le spiritualisme chrétien a trouvé sa forme caractéristique, et cette forme durera des siècles ; la mode n'y changera rien ; l'ogive sera respectée comme un dogme ; l'art apocryphe ne commencera qu'avec les déchiremens de l'unité catholique.

J'ai visité une seconde fois le cloître de Saint-Trophime avec un homme distingué, qui mettait à mon service, avec une grâce sans prix, les conjectures les plus savantes et les plus ingénieuses sur un monument qu'il n'a pas peu contribué à sauver d'une entière destruction (1). J'aurais pu être très-savant, très-technique, et en même temps très-intéressant en prenant note de tout ce qu'il m'a dit sur ce cloître et sur toutes les antiquités de la ville d'Arles ; mais, outre que je n'ai pas tout retenu, j'aime mieux laisser peser sur lui l'obligation tout entière de nous expliquer quelque jour, dans la langue qu'il manie si bien, des merveilles dont il a la clef. M. Clair est un de ces hommes qui ont passé leur jeunesse à Paris, dans la ville des idées avancées, des études fortes, des grandes lumières; qui ont vécu dans cet air qu'on trouve épais quelquefois, mais dont on ne

(1) M. Honoré Clair, avocat, éditeur du *Barreau français*. Je devais à l'obligeance de M. le directeur de la REVUE DE PARIS, ami intime de M. Clair, une lettre de recommandation auprès de cet homme de toutes sortes de mérites, et qui m'a laissé des souvenirs aussi de toutes sortes. J'ai du plaisir à en remercier les deux amis.

peut pas se passer; qui ont été avancés parmi ceux qui l'étaient le plus, et qui sont des exilés dans leur terre natale, soupirant après nos brouillards et nos soleils capricieux, comme fait quelquefois M. Clair sous son ciel beaucoup trop long-temps bleu, et sous ce soleil impitoyablement beau qu'on ne peut éviter qu'en se privant de lumière et de jour; car en Provence le demi-jour n'est pas une délicatesse, c'est une nécessité.

Il y a quinze ans à peine que le cloître de Saint-Trophime était enterré dans des maisons qui remplissaient la cour. Une espèce de colonie s'était établie là et vivait dans cette enceinte, d'où il a fallu la faire sortir par expropriation pour cause d'utilité publique. Quand l'homme trouve un pan de mur encore debout, que ce mur ait appartenu à un temple ou à un théâtre, que toutes ces pierres soient historiques, peu lui importe; il ne voit là qu'un mur de moins à faire, des quatre qui lui sont nécessaires pour abriter sa vie insignifiante. Il a sur les ruines des générations qui ne sont plus un droit de premier occupant; il ne conçoit guère des pierres sans emploi, des travaux de maçonnerie sans utilité, et il croit faire bien plus pour l'immortalité d'une ruine en y recousant grossièrement la cabane où il vit du fruit de ses sueurs, que ceux qui la laissent s'achever sous l'effort du temps et qui la signalent officiellement comme une curiosité. On m'a mené voir, dans des murs extérieurs de défense, des pierres délicatement sculptées qui avaient appartenu à un théâtre. J'ai remarqué des feuilles d'acanthe dont les siècles n'ont pas encore effacé le gracieux dessin; des amours ou des génies agitant des banderolles; ici une tête, là un corps; des oiseaux, débris tombés des frises délabrées, et qui ont servi de moellons pour construire les remparts. Il fallait aller vite alors en ouvrages défensifs; la guerre ne s'annonçait point par des courriers ni par des télégraphes; elle fondait comme la foudre sur un pays. Alors toute pierre taillée était bonne pour protéger une ville, et personne ne croyait faire une profanation en incrustant des bas-reliefs dans une muraille destinée à arrêter la guerre. Si les dieux de l'art païen, si tous ces génies qui déployaient leurs ailes dans les enroulemens des frises, si la religion

du vieil Olympe, pour qui l'art avait créé tant de merveilles, avaient pu défendre les populations contre les barbares, les bas-reliefs seraient restés à leur place, et les villes ouvertes auraient été mieux défendues que les villes fortifiées. Mais comment le paganisme, qui n'était pas à l'épreuve de la hache et du sayon des Huns, pouvait-il faire respecter les statues et les maisons de ses dieux? Alors, ni le laurier, ni le sanctuaire ne garantissant plus de la foudre, il ne restait plus qu'à cultiver le laurier comme épice, et à porter hors de la ville les pierres du sanctuaire pour en faire des tours.

Le cloître de Saint-Trophime n'a jamais été converti en ouvrage de défense; il appartenait à une religion dont la guerre respectait les édifices. Protégé par l'église, au pied de laquelle il est bâti, placé dans l'intérieur de la ville, ses gracieuses colonnettes n'ont jamais été battues par les machines du siège. Mais quand il fut arrivé à l'état de ruine, il s'y vint loger de pauvres gens, qui, n'ayant plus rien à demander à la porte du cloître, y placèrent leur domicile sans opposition de la part de l'autorité, laquelle, à toutes les époques, est, ou indifférente pour les ruines, ou trop pauvre pour les conserver, et souvent les deux choses à la fois. On a enfin démoli les maisons et déblayé la cour, qui n'est plus qu'un carré couvert d'un gazon languissant. Les enfans du voisinage y viennent jouer à l'ombre; et le soir les amans s'y donnent rendez-vous. Les amans recherchent ce lieu pour sa solitude et ses ténèbres, et point pour sa poésie; ils en ont une plus belle et plus riche dans le cœur, si toutefois ce sont des amans parfaitement en règle, et qui n'ont rien à démêler avec la police. Les enfans sont les barbares les plus aimables et les plus pardonnables du monde; il faut les voir viser à coups de pierre les nez des saints qui sont dressés dans leurs niches, aux quatre coins du cloître, et rire aux éclats quand ils ont défiguré une de ces belles faces graves, dont l'impression est à la fois si une et si variée. J'en ai chassé, dans une belle colère, une demi-douzaine qui s'étaient fait une cible d'un de ces nez, le dernier peut-être de tout le cloître, et qui éraillaient toute la statue à l'occasion; ils se mirent à fuir en

me disant des injures en patois. Je n'aurai peut-être que compromis un peu plus le nez que je voulais défendre. Que faire à cela ? Mettre un gardien ? Ces gardiens gâtent tout votre plaisir par les historiques dont ils vous poursuivent. Et puis les ruines sont des ruines et non pas des musées ; il faut y laisser venir les enfans comme les souris, comme les lézards, comme les figuiers sauvages. Les enfans *font bien* sur les ruines ; ils aiment à détruire parce qu'ils ont l'instinct du renouvellement ; et ils aident le temps dans ses destructions sans être beaucoup moins insoucians que lui. Il en résulte une impression morale bien plus utile, selon moi ignorant, que le très-petit avantage scientifique qu'on peut retirer d'un peu moins de dégradations.

En sortant du cloître, j'ai été voir les Champs-Élysées, nom païen d'un ancien cimetière chrétien. C'est dans ce cimetière, réputé inviolable, que toutes les personnes pieuses voulaient être enterrées. Il venait des morts à Arles de tous les pays ; on les abandonnait au cours du Rhône, dans des cercueils bien fermés, avec le prix de la sépulture que la famille demandait pour eux. Ces cercueils descendaient au gré du flot, avec des destinées diverses, comme tout ce qui flotte sans rame ni gouvernail ; les uns arrivaient ; ceux-là sans doute étaient visiblement protégés par les saints du ciel ; les autres étaient brisés contre les rochers ou déposés dans un lit d'herbes fluviales sur quelque rive abandonnée. J'ai peur qu'il n'y ait eu alors une espèce d'industriels qui détroussaient ces cadavres, à moins que le clergé d'Arles, dont ces convois de morts devaient être le plus beau revenu, n'eût des douaniers sur la côte pour protéger les arrivages. Chose singulière que ces cadavres qui voyageaient encore après leur dernier sommeil, et qui allaient chercher au milieu de tant de périls une sépulture lointaine et aventureuse ! J'imagine qu'il y avait en permanence dans le petit port d'Arles des bateaux chargés d'épier le passage des nouveaux venus, afin que le mort et l'argent ne descendissent pas jusqu'à la mer. Quand ils étaient débarqués, on ouvrait le cercueil, on lisait les dispositions de la famille, on creusait au défunt une tombe en pierre dans le prix qu'il avait voulu, plutôt au-dessous qu'au-dessus, j'imagine,

et on le couchait dans les Champs-Élysées pour l'éternité. Arles était la ville des funérailles catholiques, après avoir été la ville des fêtes païennes; on faisait vœu d'être enterré à Arles, comme on faisait vœu d'aller en Palestine !

Qui est-ce qui a bouleversé de fond en comble les Champs-Élysées? Est-ce quelque crue du Rhône qui a raviné cette terre consacrée et mis à découvert les tombeaux ? Est-ce le sol qui s'est soulevé et a rejeté toutes ces sépultures? Le cimetière réputé inviolable a été dispersé, les cendres des morts ont été jetées au vent, et les tombes vides servent maintenant d'auges dans toutes les fermes du pays. La croix de Saint-Trophime n'a pas pu protéger les dépouilles qu'on lui avait confiées. Est-ce qu'il y aurait eu quelque révolution de tombeaux à la suite d'un déchaînement populaire? Le catholicisme est encore debout; il est encore la plus grande religion du monde, et il est entouré de ruines inexplicables; le cloître est désert à côté de l'église florissante; aux Champs-Elysées, les tombes chrétiennes jonchent le chemin à côté d'une église inachevée. Vous ne pouvez vous reposer là qu'en vous asseyant sur une grande pierre creuse, de votre longueur, qui a servi de tombeau, soit à un seul mort, soit à deux; les places sont séparées et le coussin de pierre est pour deux têtes, comme si on avait craint que les deux cadavres ne s'y disputassent leur dernier lit. Vous ne pouvez marcher là sans heurter des tombes qui sont à fleur de terre, et qui font trébucher les passans; partout des tombes, des deux côtés du chemin, sur le chemin, sous le chemin; il y aurait là un étrange monument à bâtir avec tous ces matériaux sur lesquels le catholicisme avait mis un sceau d'inviolabilité et de repos éternel. Çà et là vous voyez quelques pierres qui sont brisées; ce sont des paysans maladroits qui sont venus de nuit marauder des tombes, et qui les ont cassées en les enlevant. Quelle dérision que cette perpétuité promise à nos tombeaux! Ne faut-il donc pas que toutes les générations trouvent à leur tour une place dans la terre, et la terre est-elle si vaste qu'il puisse y avoir des domaines inaliénables de mort? Nous nous y casons d'abord dans des tombes solitaires, isolés les uns des autres, par un reste d'égoïsme ter-

restre; puis nous nous plaçons à côté les uns des autres, puis enfin les uns sur les autres, et alors il faut bien que les premiers venus cèdent la place aux derniers arrivans. Et d'ailleurs, la terre se charge bien de nos restes, de notre dépouille à nous; mais elle ne se charge pas de tous ces vêtemens de marbre, de pierre ou de plomb, où la vanité de nos héritiers enferme nos cendres. Dès que notre corps est retourné à la poussière, la terre ne nous doit plus rien. Alors l'enveloppe de marbre est déposée comme une relique d'art dans nos musées; la pierre sert d'abreuvoir aux bêtes de somme, et, si elle abonde, de cailloux pour ferrer le chemin; le plomb va couvrir les toits de ceux qui sont en vie.

Je ne saurais pas dire quelle impression étrange m'est restée de ma promenade aux Champs-Élysées. C'était une peine d'esprit indéfinissable, mêlée de tristesse et d'ironie; de tristesse à la vue de cette quantité de tombes, d'ironie à la vue de cette profanation permanente que tout le monde tolère, que tout le monde va voir, qui est devenue un objet de curiosité banale, un moyen de plus d'attirer les étrangers à Arles. Admirez les contradictions de notre pauvre espèce. C'est un souci réel dans la vie de beaucoup de gens, grands et petits, que la pensée d'un accident de fortune ou de révolution qui pourrait les priver d'une sépulture particulière, d'une pierre ou d'une croix marquée de leur nom. Eh bien! lequel d'entre eux donne une pensée triste, un regret, une larme à ces sépultures dispersées? C'est qu'en réalité cette inquiétude pour les restes, que nous prenons pour un instinct d'immortalité, n'est qu'un scrupule de vanité posthume. Nous ne demandons pas une tombe *à perpétuité*, nous la demandons pour tout le temps qu'on se souviendra de nous; nous la demandons pour ceux qui nous ont connus, et que le hasard pourrait amener au lieu de notre dernière demeure; nous tenons presque plus à ce qu'on sache notre mort que notre vie. Quand il n'y aura plus personne qui se rappelle notre nom, alors il adviendra que pourra de nos cendres.

Ce qui rend l'aspect des Champs-Élysées plus triste, c'est une petite église ou chapelle des morts qui se trouve au bout

du chemin des tombes, et qui n'a pas été achevée; de telle sorte que la promenade aux Champs-Élysées est un pélerinage à une ruine à travers des morts. Rien de plus désert que cette église. C'est le gardien du musée d'Arles qui en a la clef; on la conserve précieusement; on veut que le temps seul ait l'honneur de son entière destruction. Je ne crains pas que mes petits barbares du cloître osent y entrer, tant cette ruine est lugubre. De grandes herbes aromatiques croissent autour des murs et dans la cour intérieure. A l'époque de mon séjour à Arles, ces herbes étaient brûlées par le soleil et faisaient sous les pieds un cliquetis funèbre. L'humidité ronge les voûtes de l'édifice, écaille les pierres, fait bâiller les murs. Des débris noirâtres tombent du haut de la coupole; c'est une humidité de sépulcre; tous les sens en sont affectés, on a froid et on étouffe : ce doivent être les deux sensations de la tombe. J'ai pourtant remarqué une trace de vie dans cette maison qui n'a jamais été habitée ni de Dieu ni des hommes; c'était un pampre vert, échappé à une vigne grimpante, laquelle a pris racine au pied d'un des murs extérieurs. Ce pampre entrait dans l'église par la fenêtre basse et étroite d'une chapelle latérale, et formait un rideau de feuillage à travers lequel une lumière pâle et douce arrivait sur nos têtes et descendait dans nos cœurs comme un souvenir réchauffant du monde que nous avions quitté. Une grappe de raisin qui ne devait point mûrir pendait sur le rebord intérieur de la fenêtre; je ne sais qui cette grappe aurait pu tenter, car elle était nourrie d'humidité et d'exhalaisons fétides. Dans la cour d'entrée, où le pied s'empêtre dans les hautes herbes, quelques tombeaux ont été pratiqués dans les murs : c'étaient des sépultures privilégiées; il fallait avoir un fief et pouvoir mettre un blason sur la pierre de sa tombe pour être enterré là. A peine trois ou quatre privilégiés sont morts assez vite pour être couchés le long de ces murailles. En peu de temps l'on n'y a plus vu ni morts ni vivans.

L'aspect d'un édifice inachevé est peut-être plus pénible encore que celui d'un édifice en débris. Là du moins, c'est une pensée qui a eu sa force, qui a fait son temps, qui l'a fait glorieusement, et qui est morte, parce qu'il faut bien

que tout meure : ici c'est une pensée qui a été impuissante, qui s'est trompée d'époque, qui a avorté. Quand on a jeté les fondemens de l'église des Champs-Elysées, la piété des peuples promettait encore de subvenir à cette pieuse dépense ; les aumônes ne manquaient pas, les corvées volontaires, au moyen desquelles on se rachetait de ses péchés, venaient aider les ouvriers qui touchaient un salaire ; le souffle du christianisme suffisait encore pour soutenir ces immenses travaux, et pour faire sortir les églises de terre. Tout-à-coup la piété des peuples s'est retirée ; l'argent a manqué : on a fini l'édifice comme on a pu ; on y a jeté une toiture telle quelle pour couvrir la nudité du sanctuaire ; et puis on l'a laissée là pour servir à cacher des voleurs et à nicher des hiboux ; et à quelques pas des débris païens, qui ont commencé par être des monumens qui ont accompli leur destinée, il y a des débris chrétiens qui n'ont jamais été que des débris. Le christianisme a bâti pour ne pas habiter ; l'architecte qui croyait avoir conçu le plan d'un monument destiné à vivre n'a conçu que le plan d'une ruine! Une église catholique figure tout entière sur le catalogue du musée d'Arles!

Je n'oublierai jamais ma promenade aux Champs-Élysées. C'était par une soirée de septembre. A cette époque, il n'y a plus de verdure dans la campagne d'Arles, si ce n'est peut-être celle des mûriers et des vignes. La terre est sèche et poudreuse ; le gazon est brûlé ras ; quelques-unes de ces fleurs qui poussent obstinément partout où il y a un peu de terre végétale, nées de la fraîcheur des nuits, sont desséchées avant le soir ; le chardon jaune d'or, qui n'a besoin ni de pluie ni de culture, qui pousse sous les pas des hommes, conserve seul quelques fleurs encore vives sur une tige flétrie. Le temps était alors à l'orage ; l'air était calme et lourd. Nous avions derrière nous l'église, devant nous la ville d'Arles, couverte d'un immense nuage noir. Le ciel paraissait divisé par égale moitié, une moitié sereine, azurée, profonde ; l'autre sombre, chargée, et si près de terre qu'on eût dit que les nuages allaient se déchirer contre les arceaux des Arènes. L'horizon ressemblait alors à un vaste amphithéâtre, sur lequel on n'avait déployé que la moitié

du *velarium*. Nous étions dans la partie sereine, et cependant nous sentions le souffle du vent qui agitait la partie orageuse. L'esprit rempli de tristesse, nous voyions le nuage s'épaissir de plus en plus sur la ville, et nous nous attendions à quelqu'une de ces grandes explosions de la foudre qui font souvent des ruines que nous mettons sur le compte des hommes; mais notre attente fut trompée. Le nuage se fondit, et disparut en quelques minutes; une main invisible replia le *velarium*, et tout annonça pour la nuit un ciel étoilé, et pour le lendemain un ciel bleu. Les Arlésiens, qui venaient d'avoir trois mois de sécheresse, ne virent pas sans chagrin ces trésors de pluie s'en aller dans la direction de la ville de Lyon, qui en a toujours plus qu'elle n'en veut. Quant à nous, je crois bien que notre tristesse se dissipa avec le gros nuage; car l'homme n'a que des quarts d'heure de sympathie pour le passé; c'est autant de temps qu'il en faut à un nuage pour traverser un horizon de la Provence.

Je pourrai bientôt parler des ruines romaines de la cité d'Arles. Ces ruines appartiennent à tout le midi, tandis que les ruines du moyen âge n'appartiennent qu'à Arles, et c'est par là qu'elle est intéressante par-dessus toutes les villes. Elle a eu deux histoires, deux vies, l'une générale avec tout ce qui tenait à l'empire romain, l'autre particulière et locale. Ces deux histoires ont leurs monumens; ces deux vies ont leurs biographies. Ce sont quelques pierres sur lesquelles on pourra rêver encore, mais où il n'y a déjà plus que les savans de profession qui puissent lire. La cité d'Arles aura-t-elle une troisième histoire, vivra-t-elle d'une troisième vie? Ce n'est pas ce qu'on peut croire en la voyant. Rien ne s'y bâtit qui puisse faire à son tour des ruines historiques. L'homme s'y loge bien ou mal: bien s'il est riche, mal s'il est pauvre. L'humanité ni l'art ne sont pour rien dans tout cela. Arles est une ruine qu'on entretient et qu'on reblanchit. Tout ce qu'il y a d'esprits cultivés et intelligens dans cette ville célèbre se tourne vers le centre, vers la cité qui représente l'unité française, et ne songe point à appliquer ses forces à recréer une nationalité qui s'est perdue dans le grand tout. Quant à la foule, elle ne s'inquiète ni du passé ni de l'avenir, semblable à la foule de toutes les

époques et de tous les pays, pour qui l'heure du besoin est le seul temps. Elle apprécie les ruines d'après leur utilité immédiate. Il en revient de l'argent au pays; donc elles sont curieuses. C'est un raisonnement que j'ai entendu faire à Arles et ailleurs, même par des gens qui tenaient à n'être pas de la foule.

Tous les souvenirs que j'ai emportés d'Arles, sauf quelques souvenirs d'affection dont la confidence n'aurait droit à intéresser personne, sont tristes et presque douloureux. La saison était pour beaucoup dans cette impression mélancolique. Le soleil, quoique affaibli, était encore accablant. Il n'y avait aucun mouvement dans la ville; les fenêtres étaient closes, les rues désertes; quelques boutiques sans chalands et presque sans étalage ne servaient qu'à faire sentir plus vivement cette solitude. Un jour pourtant qu'il faisait un vent frais, le besoin de respirer amena sur le quai et dans les rues quelques promeneurs. C'est alors seulement que je pus voir de charmantes figures de femmes et me faire une idée suffisante des beautés arlésiennes, si vantées dans les livrets de voyage. J'avais à ce sujet quelque défiance, ayant été désappointé une première fois dans un pays dont les beautés ne sont pas moins vantées, le pays de Caux. Or, au pays de Caux, je n'avais pas même eu le bonheur de rencontrer une femme qui eût des dents. A Arles, il y a de belles dents et de beaux visages; ce sont des beautés de race, avec de grands traits, sans coquetterie, du moins apparente, qui sont belles sans le savoir, sans vous le jeter au visage du moins, comme font les beautés chiffonnées des pays de sang mêlé. Toute vie n'est donc pas éteinte dans l'ancienne ville municipale de l'Empire, dans l'ancienne capitale des Gaules, dans l'ancienne république du moyen âge, puisqu'on y trouve encore à aimer. L'amour, c'est une histoire domestique qui se fait sans bruit et sans éclat, chez les peuples qui fleurissent et chez les peuples qui s'éteignent; histoire qui ne laisse point de monumens, maisqui jette une lueur bien vive et bien profonde sur les des tinées des individus, surtout dans un pays jonché de ruines, où l'homme ressemble à un mourant qui veille sur des morts. O

qu'un amour serait poétique dans la vieille cité d'Arles! tantôt sous les voûtes solitaires du cloître ou sur le chemin pavé de tombes qui mène aux Champs-Élysées, tantôt sur les gradins des Arènes ou du haut des tours carrées qu'on a bâties sur l'attique, et d'où l'on voit dans le lointain les marais s'approcher lentement de la ville, et la ceindre d'un rideau de vapeurs léthifères, — tantôt sur le fût d'une colonne païenne, tantôt sur le couvercle d'un sépulcre chrétien. Pourquoi la librairie ne songe-t-elle pas à expédier un romancier à Arles pour exploiter un tel amour?

Allez voir Arles, vous tous qui aimez les arts; car c'est la ville la plus poétique et la plus touchante parmi celles qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été. Allez y chercher un peu de cette tristesse savoureuse et nourrissante que donne la vue des ruines; surtout arrivez-y par le Rhône, dont les beaux rivages prédisposent aux émotions des arts, aux souvenirs de la poésie et de l'histoire. Je sais qu'il n'est pas d'usage de descendre le Rhône jusqu'à Arles, parce que cette noble cité n'est pas sur la route de Marseille, la ville *vivante*, comme disent les commis voyageurs, où il fait si beau voir s'agiter, autour de la mare infecte qu'on appelle le port, une population cosmopolite à laquelle les calculs du lucre donnent uniformément une physionomie empressée, avide, crochue; je sais que le bateau à vapeur a coutume de relâcher à Avignon, que c'est à Avignon qu'on a coutume de prendre la diligence pour Marseille; que c'est encore par Avignon qu'on a coutume de commencer la tournée du midi, pour de là se rendre à Marseille, puis de Marseille à Toulon et retour, puis de Marseille à Avignon, d'Avignon à Nîmes; car ainsi l'a voulu la direction des postes; je sais qu'Arles n'est, comme on dit, sur la route de rien, qu'elle fait un coude très-fâcheux, qu'il est désolant de ne pas passer par où passe tout le monde; je sais et je sens très-bien tout cela. Mais par combien de nobles jouissances la pauvre ville solitaire ne dédommage-t-elle pas celui de notre espèce moutonnière qui a le courage de se détourner du chemin battu, et d'aller à Marseille en deux traites, et par deux voitures! Pour moi,

qui ai eu le courage de me faire débarquer seul, sur le quai d'Arles, avec des barils de bière de Lyon, après avoir été le cinquantième peut-être d'un équipage qui se rendait à Marseille, conformément à l'usage, j'en ai été payé par des plaisirs que Marseille même la ville *vivante* ne m'a pas fait oublier. C'est encore aujourd'hui un des rêves de ma vie de revoir Arles quelque jour, dans la saison de la verdure et des fleurs; car on m'a dit qu'au mois de mars la vieille cité est fraîche et parée comme au plus beau temps de sa grandeur. Aussi bien, elle ne s'abandonne pas, et paraît disposée à vivre le plus long-temps possible; car j'ai bien vu vingt ou trente ouvriers qui paraissaient occupés sérieusement à creuser un canal, lequel doit recevoir les eaux des marais qui s'infiltrent sourdement dans les campagnes d'Arles, mais qui cesseront d'être malfaisantes quand on leur aura donné un cours. Que Dieu m'accorde du loisir et un printemps pour aller rêver encore sur les ruines de la cité endormie, sur les débris de deux religions, dont l'une est morte, et dont l'autre ne peut pas relever ses temples qui tombent! C'est un vœu par lequel il est bien temps que je finisse.

NISARD.



ESQUISSES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES (1).

—

GRÉGOIRE DE TOURS.

§ II.

Un des fléaux de la société sous Grégoire de Tours, ce sont les guerres privées. A cette époque les guerres privées tiennent sans doute à la violence des passions du temps, à l'indiscipline des grands, mais surtout au principe de la constitution germanique qui était l'indépendance de l'individu. En Germanie chaque individu, la main sur son épée, était roi et souverain. Cette constitution fut transplantée de la Germanie dans les Gaules. Mais quelle différence! Jetée au milieu de la civilisation romaine et de ses biens, la convoitise de ces hommes sauvages s'enflammait à chaque instant. Ne reconnaissant d'autre droit que leur épée, ils se servaient de cette épée pour acquérir tout ce qui était à leur convenance. La conquête fut donc une corruption et une décadence nécessaire de la constitution germanique. En Germanie, l'individu défendait la terre salique, la terre héréditaire; chacun avait la sienne: personne ne pen-

(1) Voir le tome 6, 4me année.

sait à empiéter. En Gaule, il y avait un territoire immense à se partager. Que d'occasions d'empiétemens et de luttes ! que de causes de procès et partant de guerres à une époque où les procès étaient vidés les armes à la main !

Je vois dans la préface des *Lois* de Platon, traduites par M. Cousin, un morceau remarquable sur la décadence de la confédération dorienne. Platon, dans son troisième livre, fait remarquer comment cette confédération dorienne, qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à la société germanique, périt après les conquêtes faites par les Achéens, non pas assurément faute de courage guerrier, les lois doriennes avaient exclusivement en vue le courage guerrier; mais faute d'institutions capables de consacrer et d'entretenir cet autre courage tout autrement important qui consiste à maîtriser les passions, l'envie, la cupidité, l'ambition. Ce courage, c'est la tempérance, vertu aussi nécessaire aux états qu'aux individus. La confédération dorienne périt faute de tempérance. Or, qu'est-ce que la tempérance? C'est tantôt une vertu, tantôt un gouvernement. Quand c'est une vertu, il n'y a pas besoin de gouvernement. En effet, ôtez aux hommes la convoitise de la propriété d'autrui, il n'y aura plus besoin de gouvernement; car le gouvernement n'est institué que pour tempérer et pour contenir les passions. Mais les hommes n'ayant pas tous cette vertu angélique, la tempérance, il faut qu'un gouvernement vienne y suppléer, et mette l'équilibre entre les passions rivales. Le but du gouvernement, c'est d'établir la tempérance. Le problème que cherche la société mérovingienne, c'est d'établir un gouvernement qui tempère et contienne les passions violentes des barbares; elle cherche à créer un centre d'autorité, et à grouper la société autour de ce centre. Elle ne peut pas y réussir. Il est curieux de voir combien d'efforts se font, et tous impuissans. Les individus sont plus forts que l'état. La vieille constitution germanique, si favorable à l'individu, résiste aux entreprises que fait la royauté pour fonder une autorité centrale. Quand la mort enlève un roi, la société semble prête à retomber dans le chaos.

Voyez l'effet que produit la mort de Chilpéric. « Lorsque

Chilpéric, dit Grégoire de Tours, eut trouvé la mort, les Orléanais et les Blaisois réunis se jetèrent sur les gens de Chateaudun et les massacrèrent à l'improviste. Ils incendièrent les maisons, les provisions, et tout ce qu'il leur était difficile d'emporter. Ils s'emparèrent des troupeaux et pillèrent tout ce qu'ils purent enlever. Pendant qu'ils se retiraient, les habitans de Chateaudun et de Chartres s'étant réunis, et ayant suivi leurs traces, leur firent subir le même traitement qu'ils en avaient reçu, et ne laissèrent rien dans les maisons ni dehors. »

Voilà la condition de la société à cette époque : point de pouvoir stable qui tempère les passions, qui réprime les désordres. La mort d'un roi est une cause de trouble. Le gouvernement étant tout dans un homme, quand l'homme manque, la confusion arrive. D'ailleurs que pouvaient les rois, même pendant leur vie, pour fonder un gouvernement? Sans cesse menacés, en butte à toutes les perfidies, entourés de poignards, occupés de défendre leur vie, comment auraient-ils pu maintenir l'état et gouverner la société ? Le roi Gontran, dans Grégoire de Tours, exprime ses inquiétudes d'une manière touchante. Il n'allait jamais à l'église ou dans quelque autre des lieux qui lui plaisaient sans être accompagné d'une garde considérable. Il arriva qu'un certain dimanche, après que le diacre eut fait faire silence au peuple pour qu'on entendît la messe, le roi, s'étant tourné vers le peuple, dit : « Je vous conjure, hommes et » femmes qui êtes ici présens, gardez-moi une fidélité inviolable, et ne me tuez pas comme vous avez tué dernièrement mes frères. Que je puisse au moins pendant » trois ans élever mes neveux, que j'ai faits mes fils adoptifs, de peur qu'il n'arrive, ce que veuille détourner le » Dieu éternel! qu'après ma mort vous ne périssiez avec » ces petits enfans, puisqu'il ne resterait de notre famille » aucun homme fort pour vous défendre. » A ces mots tout le peuple adressa pour le roi des prières au Seigneur.

La violence n'éclate pas moins dans les discours que dans les actions. L'injure et l'emportement troublent les conférences; les entretiens sont des querelles. Aucun respect de rang ne peut contenir la colère de ces hommes sauvages.

On sent que la société tout entière, si je puis parler ainsi, n'a point reçu d'éducation, et qu'elle s'emporte comme le fait un homme grossier. Voulez-vous un exemple des manières et du ton de la diplomatie au septième siècle? En voici un :

Il y avait eu quelques difficultés entre le roi Childebert et le roi Gontran ; Childebert envoie à Gontran des députés : c'étaient l'évêque Ægidius, Gontran-Bozon, Sigewald et beaucoup d'autres. Lorsqu'ils furent entrés, l'évêque dit : » Nous rendons grâces au Dieu tout-puissant, ô roi très- » pieux, de ce qu'après bien des fatigues il t'a remis en » possession de tes pays et de ton royaume. » Le roi lui dit : « On doit rendre de dignes actions de grâces au roi » des rois, au seigneur des seigneurs, dont la miséricorde » a daigné accomplir ces choses. On ne t'en doit aucune à » toi qui, par tes perfides conseils et tes fourberies, as fait » incendier l'année passée tous mes états ; toi qui n'as ja- » mais tenu ta foi à aucun homme ; toi dont l'astuce est » partout fameuse, et qui te conduis partout non en évê- » que, mais en ennemi de notre royaume. » A ces paroles l'évêque, saisi de courroux, se tut. Un des députés dit : » Ton neveu Childebert te supplie de lui faire rendre les » cités dont son père était en possession. » Gontran ré- » pondit à celui-ci : Je vous ai déjà dit que nos traités me » confèrent ces villes, c'est pourquoi je ne veux point les » rendre. » Un autre député lui dit : Ton neveu te prie » de lui faire remettre la criminelle Frédégonde, qui a fait » périr un grand nombre de rois, pour qu'il venge sur elle » la mort de son père, de son oncle et de ses cousins. » Le » roi lui répondit : « Elle ne pourra être remise en son » pouvoir, parce qu'elle a un fils qui est roi. Je ne crois » pas à la vérité de tous les crimes que vous lui imputez. » La conférence continue pendant quelque temps sur ce ton d'amertume et de violence; enfin un député dit : « Nous te » disons adieu, ô roi, puisque tu ne veux pas rendre les » cités de ton neveu. Nous savons que la hache est entière » qui a tranché la tête à tes frères, elle te fera bientôt sau- » ter la cervelle. » Et ils se retirèrent après ce bruyant » débat. A ces mots le roi, enflammé de colère, ordonna

» qu'on leur jetât à la tête, pendant qu'ils se retiraient, du » fumier de cheval, des herbes pourries, et la boue puante » des rues de la ville. »

Le problème que cherchait à résoudre la société mérovingienne, c'était donc d'établir un gouvernement. Elle ne le put point. Le pouvoir n'avait pas encore la force de contenir la société. Ne nous y trompons pas : le même problème s'agite aujourd'hui. Assurer à chacun la libre jouissance des droits individuels, et en même temps établir un gouvernement qui soit assez fort pour brider les passions des individus, tel est le problème éternel de la politique. Nous cherchons aujourd'hui ce que cherchait la société mérovingienne. Les individus doivent être forts, ils doivent avoir de quoi se défendre ; et cependant le gouvernement ne doit pas être faible contre les individus. Voilà la question, elle est difficile à résoudre ; ne nous étonnons donc pas de la difficulté qu'y a trouvée la grossière société des Mérovingiens ; ne nous étonnons pas non plus de celle qu'y trouve notre société, toute savante et tout éclairée qu'elle est.

La seule chose qui à cette époque contînt la violence des passions, c'est la religion. La religion est la seule force morale du siècle, le seul pouvoir qui servît de centre et de lien à la société ; il n'y a ni administration ni justice pour protéger la vie ou la fortune des hommes : il n'y a que la religion. Elle supplée à tout. Tout ce qu'il y a d'ordre et de sécurité dans la société mérovingienne vient de la religion. Le zèle de l'Église est infatigable pour prévenir et pour réparer les malheurs. Son influence en même temps est immense. Quand elle parle, elle se fait écouter de ces barbares, sourds à toute autre voix. Souvent même la conscience n'attend pas que l'Église parle, et les remords du pécheur précèdent l'avertissement du prêtre.

Je citerai deux exemples : l'un, des efforts du clergé pour adoucir le malheur des hommes ; l'autre, de l'influence de la religion.

Il n'y a plus de cruauté aujourd'hui ; la barbarie est passée de mode, grâce à Dieu ! A l'époque de Grégoire de Tours, au contraire, il y a un mépris de la vie et des souffrances de l'homme qui passe toute idée. La cruauté semble

une passion et un plaisir. C'est en vain que l'Église cherche à la réprimer; elle échappe à l'Église par toutes les manières, par la ruse , par la violence ouverte. Tout lui est bon pour satisfaire sa soif de sang. Un des hommes les plus cruels de cette époque était le duc de Rauchingen, au témoignage du saint évêque. Deux de ses serviteurs , un homme et une jeune fille, prirent, comme il arrive souvent, de l'amour l'un pour l'autre; et après que cette affection eut duré l'espace de plus de deux ans , ils se réfugièrent ensemble dans l'Église. Rauchingen l'ayant appris alla touver le prêtre du lieu, le priant de lui rendre sur-le-champ ses domestiques moyennant promesse de ne pas les châtier. Alors le prêtre lui dit : « Tu sais quel respect on doit rendre à l'église de » Dieu; tu ne peux prendre ceux-ci sans leur avoir juré ta foi » que tu les uniras pour toujours, et sans avoir promis en même » temps de les exempter de toute punition corporelle.» Il demeura quelque temps en suspens sans rien dire; puis se tournant vers le prêtre, il mit les mains sur l'autel et prêta serment en disant : « Je ne les séparerai jamais, mais plutôt aurai » soin qu'ils demeurent unis. Ce qui s'est passé m'a été désa» gréable parce que cela s'est fait sans mon consentement. » Cependant je m'en accommode volontiers, puisque lui n'a » pas pris pour femme la servante d'un autre, et qu'elle n'a » pas choisi un serviteur étranger. » Le prêtre crut de bonne foi la promesse de cet homme rusé, et lui rendit ses serviteurs, après qu'il eut donné la garantie exigée. Il les reçut de lui, et l'ayant remercié s'en retourna à sa maison. Aussitôt il fit couper un arbre, en fit abattre la tête, et ayant fait fendre le tronc avec un coin, ordonna de le creuser, ensuite fit ouvrir en terre une fosse de la profondeur de trois ou quatre pieds, et donna ordre d'y déposer ce tronc creusé; puis, y arrangeant la jeune fille en manière de morte, fit jeter dessus le serviteur, le fit couvrir d'une planche, remplit la fosse de terre, et les ensevelit ainsi vivans, disant : « Comme je ne veux pas manquer à mon » serment, ils ne seront jamais séparés. » Le prêtre, averti de la chose, accourut en toute hâte, et, reprochant à cet homme son action, obtint à grand'peine qu'il fit découvrir

la fosse. On en retira le serviteur, vivant, mais on trouva la jeune fille suffoquée.

Ici nous voyons l'Église, protéger deux pauvres esclaves et la ruse de Rauchingen éluder la protection de l'Église, puisque des deux amans elle n'en sauve qu'un. Nous allons voir un exemple plus frappant du pouvoir de la religion. Frédégonde a des remords, qui le croirait? Frédégonde s'humilie devant Dieu et veut réparer ses crimes; Frédégonde veut soulager les peuples, elle s'adresse à son complice, à son époux le roi Chilpéric. « Voilà long-temps, dit-» elle, que la miséricorde divine supporte nos mauvaises » actions; elle nous a souvent frappés de fièvres et autres » maux, et nous ne nous sommes pas amendés. Voilà que » nous avons déjà perdu des fils, voilà que les larmes des » pauvres, les gémissemens des veuves, les soupirs des or-» phelins, vont causer la mort des derniers, et il ne nous » reste plus l'espérance d'amasser pour personne; nous » thésaurisons et nous ne savons plus pour qui. Nos trésors » demeureront dénués de possesseurs, pleins de rapine et » de malédiction. Est-ce que nos celliers ne regorgent pas » de vin? Est-ce que le froment ne remplit pas nos greniers? » Nos trésors ne sont-ils pas comblés d'or, d'argent, de » pierres précieuses, de colliers et d'autres ornemens im-» périaux? Et voilà que nous avons perdu ce que nous » avions de plus beau, nos fils. Maintenant, si tu y consens, » viens et brûlons ces injustes registres; qu'il nous suffise » pour notre fisc de ce qui suffisait à ton père le roi Clotaire. »

Après avoir dit ces paroles, en se frappant la poitrine de ses poings, la reine se fit donner les registres qu'on lui avait apportés des cités qui lui appartenaient. Les ayant jetés dans le feu elle se tourna vers le roi et lui dit: « Qui t'arrête? » fais ce que tu me vois faire, afin que si nous perdons nos » chers enfans nous échappions du moins aux peines éter-» nelles. » Le roi, touché de repentir, jeta au feu tous les registres de l'impôt; et, les ayant brûlés, envoya partout défendre à l'avenir de lever ces impôts.

Donner des remords à Frédégonde et faire diminuer les budgets, quel miracle! et qui pouvait le faire alors si ce n'est la religion?

Un pareil pouvoir devait tenter les usurpateurs. Les pouvoirs ont toujours leur contrefaçon : le pouvoir de la tribune a les clubs. L'Église alors avait ses faux prêtres, faiseurs de miracles, qui séduisaient le peuple et se faisaient redouter jusqu'à ce que le masque tombât. Alors le peuple abandonnait l'imposteur démasqué et courait à un autre. Il y a au septième siècle plusieurs histoires d'imposteurs pareils. J'analyserai rapidement celle de Didier.

Didier est une sorte de Gusman d'Alfarache de l'Église au septième siècle; c'est un aventurier ecclésiastique séduisant le peuple par ses ruses; il avait, disait-il, une correspondance suivie avec les apôtres Pierre et Paul, et montrait leurs lettres au peuple. On lui apportait de tous côtés des malades, des aveugles, des paralytiques. Quant à ces derniers, il les faisait prendre par ses valets, les uns tenant les pieds, les autres les mains, et les faisait tirer et secouer violemment. Ceux qui ne mouraient pas d'une pareille torture se trouvaient guéris par une pareille secousse; et comme le peuple ne fait jamais attention qu'aux guérisons, Didier passait pour un saint dans le peuple. Saint Martin, disait-il lui-même, n'était rien auprès de lui.

Didier arriva à Tours, apportant avec lui de prétendues reliques de saint Vincent et de saint Félix. Il venait d'Espagne, pays de la superstition dès le septième siècle. C'était le soir. Grégoire de Tours était à table, l'abbaye était fermée; Didier fit dire à Grégoire de venir au devant des saintes reliques. Grégoire répondit que l'heure de sortir était passée, et qu'il irait le lendemain recevoir les reliques. De grand matin, Didier prit sa croix et entra tout-à-coup dans la cellule de l'évêque. « Pourquoi ne m'as-tu pas » mieux reçu ? dit-il à Grégoire, je m'en plaindrai au » roi. » Puis entrant dans l'oratoire, sans faire attention à l'évêque, il s'y mit en prières et sortit au bout de quelques minutes.

De Tours Didier vint à Paris. Il arriva pendant une procession que faisait l'évêque de Paris, Raymond ; et, comme il était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes de la campagne, il se joignit à la procession, et fit entonner des chants, comme il avait coutume. L'évêque Raymond,

plus hardi que Grégoire de Tours, le fit arrêter. Il s'échappa de prison et alla se réfugier dans l'église de Saint-Julien. On l'en tira pour le faire paraître devant une assemblée d'évêques. Là, un des évêques le reconnut pour un de ses esclaves qui s'était enfui. Il fut rendu à son maître.

Ce prophète, autrefois domestique d'un évêque, parodiant contre l'Église tout ce qu'il a appris dans l'Église, et se faisant suivre d'une foule innombrable de peuple, donne une idée de l'état grossier de la foi à cette époque.

Il nous est resté deux autres ouvrages de Grégoire de Tours qui ont trait à l'histoire. Le premier est intitulé : *De Miraculis martyrum* (des Miracles des martyrs); le second *de Gloria confessorum* (de la Gloire des confesseurs). Ce sont deux recueils de légendes curieuses à consulter pour quiconque veut savoir ce qu'on croyait au septième siècle. On y croyait, il faut l'avouer, à de singuliers miracles, et l'on se faisait une bizarre idée de Dieu en s'imaginant qu'il déployait sa puissance dans de pareils détails. Ces miracles cependant, tout ridicules qu'ils sont, ont ceci de remarquable qu'il n'y en a pas un seul dont le peuple qui y ajoutait foi ne pût tirer quelque leçon morale. Ce sont les préceptes que donnent la religion et la morale pour la conduite de la vie mis en actions et proposés à l'imitation du peuple sous la forme frappante et persuasive d'un récit merveilleux. Le récit d'un miracle fait plus d'effet et instruit mieux le peuple qu'une règle de morale toute sèche. Ouvrez où vous voudrez ce recueil de légendes, il n'y en a pas une seule qui n'ait servi à améliorer le peuple, qui n'ait prêché, enseigné les vertus qui importent à l'homme et à la société; qui n'ait enfin contribué pour sa part à la civilisation européenne. C'est avec ces légendes que s'est bâti l'édifice de la morale chrétienne, de cette morale qui survit à la foi et qui fait aujourd'hui la règle de conduite de tous les hommes.

Me pardonnera-t-on de citer un de ces miracles qui font sourire de pitié les esprits forts, aujourd'hui les esprits superficiels, mais dont la moralité et la leçon ont été si salutaires au monde.

Saint Éloi, évêque de Lyon, ayant été enterré, un païen vint pendant la nuit pour dépouiller son corps. Il ouvre le sépulcre, dresse le cadavre devant lui, et se prépare à lui ôter son linceul. Le cadavre étend les bras, saisit le profanateur, et ne lâche point prise jusqu'au lendemain matin. Le juge condamne à mort le païen pour avoir violé une sépulture, et ordonne de le prendre et de le supplicier. Le cadavre ne lâche point le coupable et le serre plus fort que jamais. Le juge comprit ce que cela voulait dire, et fit grâce au condamné. Aussitôt le saint abandonna son homme et rentra dans son tombeau.

Où trouver une histoire plus fabuleuse et en même temps une plus vive leçon du respect qu'on doit aux tombeaux; et surtout un plus touchant exemple de cette justice clémente qui proportionne la peine au crime, et ne veut pas que le vol d'un linceul soit puni de la peine de mort?

Saint-Marc Girardin.



VOYAGES

ET

ESQUISSES DE LA VIE MARITIME.

BRUME ET NAUFRAGE.

Le 9 mai, nous arrivâmes à Halifax et nous fûmes retenus bien désagréablement à la hauteur de ce port pendant trois jours, au milieu d'une de ces brumes de la Nouvelle-Écosse dont tout le monde a entendu parler. Je n'en saurais donner une idée par la description; mais je crois qu'on peut en comparer les effets à ceux du sirocco, avec cet inconvénient de plus que tant qu'elles durent, on ne saurait y voir au-delà de son nez. Elles sont même pires que la pluie, car elles vous mouillent encore plus vite jusqu'aux os ; tandis qu'elles jettent un voile noir sur tous les objets et vous accablent de langueur et de tritesse.

Le jour que nous atterrâmes, nous fûmes tout-à-coup enveloppés d'une vapeur si épaisse, que pendant les trois jours qui suivirent, nous ne pouvions rien distinguer à vingt toises autour de nous. Il n'est rien de plus impatientant que ces brumes d'Halifax, car, comme elles accompagnent justement le vent du sud-est, qui est le meilleur pour entrer dans le port, le marin se dit avec amertume que deux heures de plus de beau temps eussent terminé son

voyage. Aussi rien n'est doux comme de voir ces maudits nuages vous montrer en se dissipant la côte et l'azur du ciel : tout alors vous apparaît brillant, frais et plus beau que jamais. Tel est le mouvement qui se fait en ce moment sur tout le navire, que même les individus demeurés à fond de cale sentent que l'horizon s'éclaircit. Bientôt se fait entendre le rapide piétinement des matelots sortant vivement des écoutilles à la voix du contre-maître qui crie : « Faites de la voile ! » A ce commandement succède celui de l'officier qui hèle les gabiers de misaine pour leur dire de délacer les garcettes, d'élever les voiles d'étai, et de pousser dehors ; enfin, cette espèce d'écho bien connu par lequel la voix vous est renvoyée des voiles humides, contribue encore à exciter une plus vive et plus joyeuse élasticité d'esprit.

Un an ou deux après l'époque dont je parle, on résolut de placer un gros canon sur le rocher où est bâti le phar Sambro ; ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à en hisser un de vingt-quatre livres de balles jusqu'au point le plus élevé de ce cap. Il fut ensuite convenu que si un navire arrivant en vue du port par un jour de brume voulait tirer le canon, on lui répondrait du phare ; et que par ce moyen on aurait établi une sorte de télégraphe invisible, mais parlant. Si les officiers du navire étaient suffisamment familiers avec la côte, et se sentaient assez de hardiesse pour tenter cette navigation à tâtons, toujours périlleuse pour le moins, ils pourraient entrer heureusement dans le port en étudiant le son du canon et en faisant attention à la profondeur de l'eau.

Je ne me suis jamais trouvé dans aucun vaisseau qui ait osé risquer cet exploit ; mais je me rappelle parfaitement une aventure curieuse de la frégate de Sa Majesté *le Cambrien*, qui avait donné dans la rade enveloppé d'une de ces épaisses brumes. Naturellement l'équipage dut penser que le phare et la côte adjacente, Halifax compris, étaient également couverts d'un impénétrable nuage ; mais je ne sais par quel caprice de dame nature il se fit que la brume fût ce jour-là bornée à la pleine mer, de sorte que nous autres, qui étions dans le port, nous pouvions l'apercevoir à la distance de plusieurs milles de la côte s'étendant sur l'Océan

comme une énorme couche de neige dont l'extrême bord faisait face au rivage. *Le Cambrien*, perdu au milieu de ce banc de vapeurs, se supposa près de la terre et tira un coup de canon; le phare y répondit, et le vaisseau et le phare échangèrent ainsi leurs signaux pendant la moitié du jour sans se voir l'un l'autre. Les gens du phare n'avaient aucun moyen de communiquer à la frégate que, si elle voulait seulement attendre encore un peu, elle se débarrasserait du nuage dans lequel, comme le Jupiter du vieil Olympe, elle consumait en vain son tonnerre.

Enfin le capitaine, désespérant de voir l'horizon s'éclaircir, commanda à l'équipage de dîner; mais comme le temps était d'ailleurs beau, sauf cette abominable brume, et qu'il y avait assez d'eau sous la quille, il fit gouverner le vaisseau vers le rivage sans discontinuer d'aller la sonde à la main. Vers une heure de l'après-midi, il commençait à s'inquiéter de sentir progressivement diminuer le brassiage et d'entendre le son du canon du phare de plus en plus rapproché; mais, ne voulant pas interrompre le dîner de ses matelots, ils résolut de se porter encore sur le rivage pendant dix minutes. Tout-à-coup, à peine *le Cambrien* avait-il marché un demi-mille de plus, que le bâton de clinfoc dépasse le mur de vapeur, — puis le mât de beaupré se montre au jour, — et enfin la frégate tout entière sort du brouillard et brille aux rayons d'un magnifique soleil. Tous les bras en un moment sont en l'air pour faire de la voile, et les matelots, en courant sur le pont, ne pouvaient en croire leurs sens lorsqu'ils apercevaient derrière eux le banc de brume, au devant l'entrée du havre, avec les rochers escarpés du cap Sambro à gauche, et plus loin les navires au mouillage, pavillons et flammes se déroulant, secs et légers, au souffle de la brise.

Un sort bien différent, hélas! fut celui du vaisseau *l'Atalante*, capitaine Frédéric Hickey. Le matin du 10 novembre 1813, ce vaisseau se dirigeait vers le port d'Halifax par un temps très-sombre, étudiant soigneusement sa route avec le plomb et ayant des hommes en vigie au bâton de foc, aux bouts de vergue d'artimon, et partout ailleurs d'où l'on pouvait espérer de voir la terre. Après le déjeûner le capi-

taine fit tirer un signal de brume, espérant que le canon du cap Sambro, près duquel il croyait être, allait lui répondre. Au bout de quelques minutes il entendit en effet un canon dans la partie du N.-N.-O. (nord-nord- ouest) exactement là où il devait estimer qu'était le phare. Le bruit s'accordant avec la position présumée du vaisseau, et les canons de l'Atalante qui tiraient à quinze minutes d'intervalle recevant une réponse régulière dans la direction de la côte, il résolut de s'avancer toujours de manière à entrer dans le port, guidé par ces sons amis. Une fatale coïncidence voulut cependant que ces coups de canon en réponse à ceux de l'Atalante fussent tirés non par le cap Sambro, mais par le vaisseau de guerre *le Barossa*, qui était aussi pris dans une brume, et qui supposa de son côté, comme l'Atalante, qu'il correspondait avec le phare.

Il était certes passablement dangereux de se diriger avec ces indications vers le port d'Halifax. Mais il est souvent du devoir d'un officier de risquer son vaisseau et sa vie. Or le capitaine Hickey se trouvait chargé de dépêches relatives à la flotte ennemie, qu'il était important de remettre sans une heure de retard; tout semblait faire croire que la brume était de nature à durer une semaine; et, comme ses officiers et lui qui avaient cent fois déjà fait la même route la connaissaient aussi bien qu'aucun pilote, ils résolurent de ne pas attendre. Ils n'avaient encore parcouru que quelques milles lorsqu'une des vigies s'écria : « Brisans en avant à nous ! tout à tribord ! » mais il était trop tard : avant qu'il pût mettre la barre au vent, le vaisseau se trouvait parmi ces formidables rescifs connus sous le nom de Rochers des Sœurs, ou chaînes de rochers de l'île Sambro. Le gouvernail et la moitié de l'étambot, avec une grande partie de la fausse quille furent emportés au premier choc et flottèrent le long du bord. Il est à croire qu'une partie de la carène, chargée d'un lest de fer du poids de 120 tonneaux, fut arrachée des hauts du vaisseau, et que l'Atalante, qui à l'instant se remplit d'eau, fut ensuite remise à flot par les barriques vides, jusqu'à ce que les ponts et les pièces latérales se crevassent ou fussent fracassés par les vagues.

Le capitaine, qui pendant toute cette scène resta aussi

calme que s'il n'était rien arrivé de remarquable donna ordre de jeter les canots à la mer ; mais avant qu'un seul pût être détaché, ou une estrope d'affût coupée, le vaisseau s'enfonça tellement que les matelots ne purent demeurer aux sabords. Ce fut donc avec beaucoup de difficulté qu'on put tirer quelques coups de canons en signaux de détresse. En même temps qu'il donnait cet ordre, le capitaine Hickey avait commandé de décrocher les bouts de vergues afin qu'on se tînt prêt à mettre la pinasse à la mer; mais comme les mâts, privés de leurs fondemens , vacillaient de côté et d'autre , tout l'équipage fut rappelé à son poste. Les bateaux de pilote furent alors mis à l'eau non sans peine; mais le petit canot qui se trouvait en réparation sur la dunette frappa , en étant lancé par dessus le bord, contre un des boute-hors de l'avant, creva et coula à fond. Le vaisseau cependant s'affaissait toujours sur son maître-bau, et l'ordre fut donné d'abattre le mât d'artimon et le bas-mât qui heureusement tombèrent sans faire aucun dommage à la chaloupe encore sur les potences placées entre les deux gaillards. C'était la dernière espérance de l'équipage. En cet instant le vaisseau se partagea en deux entre le grand mât et le mât de l'arrière : quelques secondes après il se fendit encore en travers entre le mât d'artimon et le grand mât , de sorte que la pauvre *Atalante* n'était plus qu'un triple débris se démolissant de plus en plus à chaque mouvement des lames.

Pendant ce temps-là la plupart des hommes de l'équipage s'étaient placés dans la chaloupe, toujours sur ses supports, espérant qu'elle pourrait rester à flot, quand le vaisseau s'enfoncerait; mais le capitaine Hickey , voyant que la chaloupe, ainsi surchargée, ne pourrait jamais surnager, ordonna à vingt hommes d'en descendre, et, chose particulièrement digne de remarque , son commandement , prononcé avec le calme le plus parfait , fut aussi promptement obéi que jamais. Dans tout le cours de ces circonstances critiques, en effet, il paraît que la discipline fut maintenue, non-seulement sans la moindre trace d'insubordination, mais encore avec un courage et une gaieté vraiment extraordinaires. Alors même que les mâts tombèrent, le bruit des espares, qui craquaient, se perdit au milieu des houras joyeux;

quoique, réfugié en quelque sorte sur le plat bord compris entre les gaillards, l'équipage se vit menacé de plus en plus par les brisans, et dut s'attendre à chaque instant à couler à fond.

Aussitôt que la pinasse fut soulagée de la presse qui l'encombrait, elle se détacha de ses supports ou pour mieux dire fut frappée par une lame qui la renversa sens dessus dessous et la jeta dans le ressac parmi les fragmens du naufrage. Les matelots cependant imitèrent la fermeté de leur capitaine ; tenant les yeux fixés sur lui, ils ne perdirent pas un seul instant leur sang froid, et redoublant d'efforts ils parvinrent non-seulement à relever la chaloupe, mais encore à la débarrasser des espares et à la préserver du choc des brisans de manière à la conduire à quelque distance pour y attendre de nouveaux ordres de leur capitaine qui, avec quarante hommes environ, demeurait sur les tristes restes de son *Atalante* si belle et naguère si admirée.

On essaya ensuite de construire un radeau parce qu'on craignait que les trois embarcations ne pussent porter tout l'équipage; mais la violence des vagues s'y opposa, et il fallut se confier aux canots, déjà pleins selon toutes les apparences : la pinasse contint le plus grand nombre des hommes qu'on mit sur le dos et entassés comme des harengs en barrique pendant que les canots allèrent chercher le reste. Mais comment aborder les débris du vaisseau qui disparaissait rapidement? Plusieurs de ces malheureux n'en purent sortir qu'à la nage, et les autres furent tirés à travers les brisans avec des câbles, quelques-uns même furent enlevés comme avec une fourche au moyen des rames et des petites espares.

Il y avait dans l'équipage un joyeux matelot nègre, un joueur de violon, qu'on découvrit en ce moment critique, cramponné aux chaînes des grands haubans, avec son crémone chéri tenu fermement, mais délicatement aussi, sous son bras, — scène burlesque de détresse qui inspira quelques bons mots à ses camarades. Il devint bientôt nécessaire que le pauvre diable perdît une de ces deux choses, — son violon ou sa vie ; de sorte qu'enfin, après une douloureuse incertitude, ce fut le violon qu'il abandonna.

L'hésitation du musicien nègre naissait de la passion de son art. Un moment après on trouva encore à rire aux dépens du secrétaire du capitaine, qui, poussé uniquement par un sentiment de devoir, s'oublia tout-à-fait lui-même pour sauver ce qui était confié à ses soins et faillit ainsi se noyer. Ce zélé subordonné avait pour instruction générale que, lorsque le canon tirerait ou qu'il arriverait tout autre évènement capable d'ébranler le chronomètre, il devait le tenir à la main pour empêcher que l'ébranlement n'en troublât l'exactitude. Aussi, dès que le vaisseau eut frappé contre les bas-fonds, le secrétaire ne pensa plus qu'à son chronomètre, qu'il apporta en courant sur le pont; mais ne sachant pas nager il fut forcé de se tenir au mât d'artimon, ne s'occupant absolument que de son précieux dépôt. Quand le vaisseau s'enfonça de plus en plus, et que le mât devint presque horizontal, il essaya de grimper et atteignit le mât de perruche où il s'assit, tremblant et faisant la grimace comme un singe qui se sauve avec une noix de coco, jusqu'à ce que l'espare se détachât et qu'il fût submergé, son chronomètre et lui. Tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir si ce scribe patriotique remonterait sur l'eau; à la grande joie de l'équipage il reparut son chronomètre à la main, et fut recueilli à demi noyé dans un des canots.

A l'exception de cet heureux chronomètre et des dépêches de l'amiral, que le capitaine avait mises en sûreté lorsque le vaisseau avait touché pour la première fois les rescifs, tout fut perdu à bord.

La pinasse contenait soixante-dix-neuf hommes et une femme, le cutter quarante-deux, le gig dix-huit, et c'était tout juste ce que pouvaient porter les trois embarcations. Comme de raison, le capitaine Hickey fut le dernier à quitter l'Atalante. Cependant, telle était l'affection, tel était le respect qu'éprouvait pour lui son équipage, que ceux qui restaient avec lui sur le dernier débris du vaisseau témoignaient le plus grand regret de laisser ainsi leur commandant dans cette situation périlleuse. L'œuvre de la destruction du malheureux bâtiment fut si rapide, en effet, qu'à peine le capitaine avait pris place dans le canot, tout

fut englouti au gouffre des vagues. L'équipage cependant salua l'Atalante par trois dernières acclamations, en le voyant disparaître, et abandonna enfin les débris flottans de ce qui était, depuis près de sept années, sa maison et sa demeure.

La brume continuait aussi épaisse que jamais. Les habitacles avaient été submergés tous les deux, et il n'y avait plus de boussole. Le vent restait faible ; il était très-difficile de naviguer en droite ligne. Dans ce dilemme, on s'avisa d'un expédient qui réussit quelque temps. Comme on savait d'une manière vague de quel côté était située la terre avant le naufrage, les trois embarcations furent alignées à la suite l'une de l'autre dans cette direction. L'embarcation en serre-file quitta son poste à l'arrière-garde, et vint se placer en tête, en prenant bien garde de ne pas dépasser les autres, de peur de se perdre dans la brume ; puis ce fut le tour du nouveau serre-file d'en faire autant, puis le tour du troisième ; ainsi de suite, l'un après l'autre. Cette lente manœuvre ne répondit pas long-temps à l'espérance qu'on en avait conçue, et l'on ne savait plus comment avancer, lorsque, précisément en ce moment du plus grand embarras, un vieux bosseman, nommé Samuel Shanks, se rappela qu'un petit cachet en compas pendait à la chaîne de sa montre. Cette précieuse découverte fut annoncée aux autres embarcations par une joyeuse acclamation partie de la pinasse. Ce compas, ayant été passé rapidement de main en main au capitaine, fut placé sur le haut du chronomètre, si maguanimement sauvé par le secrétaire ; et comme cet instrument marchait sur des balanciers de boussole, la petite aiguille y resta suffisamment assurée pour gouverner les embarcations dans quelques quarts de vent. C'en fut assez pour gagner la côte dont les naufragés ne faisaient que s'éloigner de plus en plus.

Avant d'atteindre le rivage, ils rencontrèrent un vieux pêcheur qui les pilota jusque dans une anse appelée *Portugueise-Cove*, où ils débarquèrent tous en sûreté, à la distance de vingt milles d'Halifax. Les pêcheurs allumèrent de grands feux pour réchauffer leurs hôtes transis de froid, dont la plupart étaient légèrement vêtus et trempés d'eau,

et d'autres perclus par d'affreuses crampes, tant ils avaient été serrés dans les embarcations. Quelques matelots, surtout ceux qui avaient quitté les derniers le vaisseau, ayant été obligés de se sauver à la nage, n'avaient gardé de vêtemens que leurs caleçons, de sorte que le seul homme proprement vêtu de l'équipage était le vieux Shanks, propriétaire de la montre et du petit compas, — ancien marin, endurci aux mauvais temps, et qui avait pris l'évènement du naufrage comme une chose de tous les jours. Il avait même gardé constamment son chapeau sur la tête, excepté pour saluer une dernière fois son cher vaisseau, quand il avait coulé à fond.

Les mesures ultérieures furent bientôt arrêtées. Le capitaine partit pour Halifax avec les trois embarcations, emmenant les hommes qui avaient le plus souffert de la fatigue et ceux qui étaient le plus mal vêtus. Les officiers partirent avec les autres par la voie de terre, formant trois divisions aussi régulières que s'il se fût agi d'une expédition prévue. Le plus grand nombre des matelots manquaient de souliers, inconvénient d'autant plus sensible qu'il fallait traverser un pays très-imparfaitement défriché. Malgré cela, il n'y eut pas un seul trainard, et tout l'équipage, officiers, matelots et mousses, se réunit, le soir, à Halifax, en aussi bon ordre que si le vaisseau n'avait éprouvé aucun accident.

Les particularités de ce naufrage sont dignes, je crois, de l'observation des marins. C'est par une combinaison assez rare de désastres qu'un vaisseau peut faire un naufrage assez complet pour être effacé, en un quart d'heure, de la surface de la mer, sans tempête, avec le jour, sur des rescifs connus et près d'un phare, mais sans la perte d'un seul homme ou le moindre accident pour aucun de ceux qui sont à bord. D'un autre côté, il faut observer que s'il y avait eu quelque infraction à la discipline, si la moindre impatience avait été montrée par les matelots pour se jeter dans les embarcations, ou si le capitaine n'avait pas eu assez d'autorité pour réduire le nombre de ceux qui s'étaient déjà emparés de la pinasse, encore suspendue sur ses attaches, la moitié de l'équipage au moins eût péri. Ce fut donc surtout à l'influence personnelle du capitaine Hickey sur ses

matelots qu'ils durent leur salut. Dans le commun danger toutes les volontés, toutes les intelligences abdiquèrent pour ne voir et n'agir que sous l'inspiration de sa sagacité bien connue. Cette épreuve redoutable ne fit que resserrer les liens de la discipline au lieu de les relâcher, et le commandant obéi au premier signal eut toutes ses ressources naturelles à sa disposition pour lutter contre les difficultés de toute sorte qui l'entouraient.

Quelques hommes s'illustrent par leurs revers comme d'autres par de brillans succès. Le capitaine Fréd. Hickey put se consoler de la perte de son vaisseau en se disant avec raison : « Dans les mêmes circonstances, un chef qui aurait eu moins de sang froid aurait perdu avec son vaisseau la plus grande partie de son équipage. »

BASIL HALL.

—

Esquisse

DE

MŒURS DU QUATRIÈME SIÈCLE.

LES SOPHISTES, OU LE PROFESSORAT ET LES ÉTUDIANS D'ATHÈNES.

Je vais rappeler quelques faits qui sont peu connus du monde moderne; ils sont peut-être curieux ; je l'ignore : dans tous les cas, ce n'est pas pour cela que je les retrace. Les faits du passé ne sont rien, n'ont aucune valeur, si ce n'est par les leçons qui s'y rattachent pour le présent. C'est sous ce point de vue que j'entreprends cette esquisse.

Le mot *professorat*, que je mets en avant, peut surprendre; il est moderne; il est tout au plus du moyen âge; il n'a rien de ce parfum d'antiquité que nous aimons à retrouver dans tout ce qui doit nous rappeler Athènes ancienne. Le mot *étudiant* partage le même sort. Ils sont pourtant exacts l'un et l'autre; ils sont les seuls qu'on puisse employer pour désigner les personnages du quatrième siècle que nous voulons peindre. C'est que le quatrième siècle après l'ère chrétienne n'est plus l'antiquité classique, l'antiquité rayonnante de gloire et de génie, l'antiquité inspirée. Entre Julien l'apostat et le conquérant Alexandre il y

a six cents ans ; c'est presque autant qu'il y en a entre François Ier et Eudes, roi de Paris. Or avec le temps changent toujours les mœurs ; donc les mœurs du quatrième siècle après Jésus-Christ ne pouvaient plus être celles du temps de Platon, de Socrate, qui, on le sait, n'étaient réellement pas des professeurs de philosophie, mais des philosophes, et qui n'avaient réellement pas à régenter des étudians, mais à former des penseurs, chose qui se faisait peu au temps de Julien.

Cependant qu'on ne s'imagine pas que je veuille montrer à cette époque des professeurs grecs armés de cahiers, comme des docteurs de Cambridge, revêtus de la *culotte d'Aristote*, comme des professeurs en Sorbonne (1), initiant leurs jeunes auditeurs à des sciences sur lesquelles on va les interroger aux prochains examens. J'ai à peindre un monde un peu différent. Le professorat dont je vais parler est tout autre chose. C'est un corps de rhéteurs, de sophistes et de philosophes. Les étudians que je veux mettre en scène diffèrent aussi de ceux du quartier latin : ce sont de jeunes philosophes, de jeunes sophistes, de jeunes rhéteurs, qui suivent encore les leçons des maîtres de l'art, mais qui les suivent en toute liberté, et auxquels l'approche d'aucun examen ne gâte le plaisir d'entendre exposer les mystères de la science, de la philosophie, des mœurs, de la législation et de l'éloquence des temps les plus classiques de la Grèce.

Leurs maîtres, en effet, enseignaient toutes ces choses, qui se désignaient communément sous le beau nom d'*hellénisme.*

Mais ces sophistes, jeunes et vieux, on va peut-être les estimer encore moins que si je leur avais laissé le nom d'étudians et de professeurs. Ce mot de *sophiste* sonne si mal à nos oreilles ! Qu'on soit bien averti pourtant qu'il ne faut pas faire fi de ces sophistes sans savoir qui ils furent. Ces sophistes avaient à défendre des opinions, des souvenirs

(1) Tout le monde ne sait peut-être pas que dans l'université on appelle culotte d'Aristote la pelisse qui indique les grades de bachelier, de licencié et de docteur.

de la gloire, une religion, un culte, les chefs-d'œuvre du goût et du génie, et ils défendirent tout cela avec un dévoûment admirable, avec une bonne foi entière. Ces sophistes ne doivent donc pas être confondus avec nos sophistes modernes, qui n'ont que des paroles et des intérêts, qui souvent même n'ont pas d'intérêts, qui n'ont que des phrases, de la passion ou de l'esprit de parti. Les sophistes du temps de Julien ne doivent pas même être confondus avec ceux qu'avaient eu à combattre Socrate et Platon; car si ces grands hommes eurent à réfuter des rhéteurs qui soutenaient alternativement le pour et le contre de la même opinion, il n'en fut plus ainsi au quatrième siècle. Ni Socrate ni Platon eux-mêmes ne mirent jamais dans leurs paroles plus de franchise, plus de bonne foi que Libanius et Prohérésius, les plus grands des professeurs dont je vais parler.

Les sophistes du quatrième siècle ne sont donc des sophistes qu'à demi; ils n'en sont presque pas du tout. Ce sont bien, à la vérité, des hommes payés pour enseigner, et payés doublement, d'abord par l'état, qui les tolère, ensuite par la jeunesse, qui les admire; mais on n'est pas sophiste par la raison qu'on est payé : tout le monde sait cela. Ce n'est pas d'ailleurs ce qui plaît au prince, aux eunuques, aux princesses et aux théologiens de Constantinople qu'enseignent les professeurs d'Athènes : c'est ce qui leur plaît. La cour est chrétienne : ils sont païens; la cour est dévote : ils adorent Minerve et Jupiter; la cour aime à discuter des dogmes : ils aiment aussi à discuter des croyances, mais, entre celles qui règnent comblées de faveurs à Bysance et celles qui sont opprimées dans tout l'empire et que les sophistes seuls défendent encore, il y a un abîme; les unes sont le christianisme, les autres le paganisme.

Ces professeurs si dévoués à la Grèce ancienne, aux fictions d'Homère, aux théories de Platon, au culte des sanctuaires et aux mystères des hiérophantes, n'enseignent pas non plus ce qui plaît à leurs auditeurs. Ils commandent au goût de ces derniers, ils leur imposent le leur. Ils leur arrachent quelquefois des applaudissemens malgré eux; car

déjà la moitié des habitans de l'empire, la majorité peut-être, est attachée à la religion chrétienne, qui est celle de la cour.

Ces sophistes, on le voit, ne sont pas des hommes vulgaires, et ils sont si respectables par leur bonne foi et leur loyale opposition à une cour qui les solde, qu'on ne conçoit rien à leur existence dans ces temps-là. Leur existence, en effet, n'est pas une création de ces siècles. Ce curieux corps de professeurs qui enseignent l'éloquence de l'ancienne Athènes à la jeunesse d'un empire despotique, qui prêchent les mœurs et la religion des temps d'Homère à des générations plongées dans le scepticisme; qui initient aux lois de Lycurgue et de Solon les sujets du fils de Constantin; ce corps de professeurs, disons-nous, est un débris d'un autre âge.

Quand Rome, maîtresse du monde, avait voulu consoler d'une manière quelconque la Grèce asservie et pleurant son indépendance, Adrien et Marc-Aurèle avaient, sinon fondé, du moins doté quelques chaires à Athènes. L'un et l'autre avaient cru qu'il fallait flatter la célèbre cité de Minerve et conserver quelque gloire à une ville que l'empire avait dépouillée de tant de monumens. Et tel était l'ascendant du nom de ces princes; tel était aussi le respect du nouveau gouvernement pour des institutions si anciennes, que, malgré tous les changemens survenus dans les opinions, dans les mœurs et dans les lois, on conserva, sous l'empire du christianisme, le professorat d'Athènes païenne. Mais il était bien entendu que les véritables études, celles qui préparaient la jeunesse aux affaires du temps, qui la familiarisaient avec les lois régnantes et la conduisaient aux dignités de l'état, se faisaient ailleurs. En effet, des écoles de droit, de médecine et de théologie, étaient établies dans plusieurs autres villes, et le professorat d'Athènes n'était réellement pas une institution du temps.

Le professorat d'Athènes, au quatrième siècle, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les muses; mais cette oasis était le pélerinage du monde civi-

lisé ; cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Maintenant que nous avons détruit les idées si fausses qu'on se fait ordinairement de ce professorat, de ce corps de jeunes et vieux sophistes, si mal jugés, si improprement dénommés, voyons ce qu'il fut à Athènes, ce qu'il fut dans les provinces, quelles furent ses mœurs, ses tendances ; quel fut son rôle dans la société ; comment il comprit son siècle, ce qu'il lui fut, et quelle fin eurent ses travaux.

Son véritable foyer était Athènes, ville pleine encore des monumens, des souvenirs et de la gloire du paganisme. C'est là qu'il faut l'étudier, comme à sa source ; c'est de là qu'il faut le voir étendre ses ramifications et son influence dans les provinces de l'empire.

En effet, si l'Asie-Mineure, la Cappadoce, la Syrie et les provinces de l'Euphrate ; si les villes d'Alexandrie, de Béryte, de Rome et de Constantinople, eurent aussi des écoles, un professorat et un corps d'étudians ; si, pour l'éloquence, les écoles d'Ionie osèrent un instant, par une pompe tout orientale, rivaliser avec celle d'Athènes, rien ne put éclipser celle-ci ; rien ne put l'égaler. Athènes, simple ville de province, était le Paris de l'empire ; et Constantinople, malgré sa cour, sa puissance et ses monumens rassemblés de toute part, ne fut, auprès de l'antique ville de Cécrops, qu'une cité barbare. On ne savait pas s'exprimer, on était sans goût, on était sans éloquence et sans éducation, quand on n'avait pas reçu son éducation dans Athènes ; et, dans Athènes, l'humble fruitière, au quatrième siècle comme au temps de Xénophon, en avait encore à remontrer, pour le langage, à l'étranger de la plus haute distinction.

Athènes était donc le centre du monde intellectuel et littéraire ; et, dans ce foyer des lumières et de la civilisation, les professeurs de l'époque se partageaient les provinces de l'empire d'Orient, à peu près comme se les partagèrent, au treizième siècle, les compagnons d'armes du marquis de Montferrat et de Baudouin de Flandre. Chacun s'en attribuait un certain nombre, dont il était le patron, l'oracle, le maître. Chacun aussi entretenait, pour cet objet, un

certain nombre d'amis ou de commissaires recruteurs, qui tenaient correspondance avec les pères de famille et les propriétaires des navires, ou qui stationnaient sur les ports d'Athènes, pour recevoir, pour enrôler les débarqués; en un mot, pour faire la *presse* des *étudians*, comme dans certains pays se fait de nos jours la presse des matelots.

Les professeurs, à leur tour, allaient en recrutement. Ils entreprenaient des tournées, ils parcouraient les villes, les provinces; ils se faisaient entendre et applaudir, ils recevaient des couronnes et des trésors, ils emmenaient la jeunesse ou l'inscrivaient pour l'époque à laquelle la famille aurait amassé le pécule d'un voyage d'Athènes. Souvent les villes du second et du troisième ordre les appelaient spontanément dans leurs murs; souvent aussi les particuliers faisaient les frais de ces tournées. Que ce fussent les particuliers ou les villes, quiconque payait ce tribut au goût, à la science, à la philosophie, s'honorait, par ces sacrifices et par ces preuves d'*hellénisme*, aux yeux de tous les fidèles, c'est-à-dire de tous les *vrais païens* d'une province.

Les cités de Césarée et d'Antioche, malgré la célébrité de quelques-uns de leurs professeurs, en faisaient venir d'Athènes de plus célèbres encore.

Constantinople eut souvent de ces fantaisies, mais Constantinople avait à garder son décorum de capitale, de ville épiscopale, de ville synodale (1). Constantinople ne devait que rarement se permettre ces jouissances païennes. Constantinople d'ailleurs demeura toujours une cité un peu barbare. Constantin eut beau distinguer le professeur Sopater, et son fils eut beau confier une mission diplomatique au professeur Eustathe; les dévots accusèrent le premier d'avoir empêché, par ses opérations magiques, une flotte chargée de blé d'entrer dans les ports de Bysance, et reprochèrent au second d'avoir manqué le but de son ambassade en Perse par les sortilèges des mages. Les mêmes dévots, par leurs intrigues, éloignèrent de la capitale les plus illustres de ces professeurs, en les accusant de magie, et

(1) Constantin et ses successeurs formaient, avec les évêques de cour, une sorte de synode permanent.

précipitèrent dans le paganisme le prince Julien, irrité de la fatigante défiance dont il était l'objet à la cour, à la campagne, en Cappadoce, à Nicomédie, à Athènes, à Milan, à Paris.

Constantinople offrait peu d'appâts aux professeurs en tournée; et après avoir exploité les riches cités de la Grèce et de l'Asie-Mineure, ils revenaient à Athènes avec bonheur, radieux de gloire, chargés de trésors, précédés du bruit de leurs succès, suivis de nouveaux auditeurs, ramenés en triomphe par les anciens, qui se chargeaient les bras de leurs couronnes ou de leurs économies.

Les professeurs d'Athènes vivaient donc de ces épargnes? Comment en vivaient-ils?

Qu'on ne s'inquiète pas au sujet de ces voyageurs; qu'avec les préoccupations et l'expérience de nos jours on ne craigne pas pour ces honnêtes sophistes un épuisement ni trop rapide ni trop douloureux des sommes si glorieusement amassées; ils n'étaient pas réduits à ces économies de tournée. Les quatre professeurs de philosophie, car il y avait un professeur pour chacun des quatre systèmes principaux (1), avaient chacun un traitement annuel de *dix mille* drachmes, équivalent à peu près à 10,000 fr., et les simples professeurs des sciences politiques, alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie, recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial. Ajoutez à cela quelques privilèges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant, le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

On le voit, ces places étaient bonnes. Elles furent re-

(1) Ceux de Platon, d'Aristote, de Zénon et d'Épicure. — Il faut pourtant se rappeler qu'à cette époque les anciens systèmes n'étaient plus enseignés dans leur pureté primitive. Ils se confondaient au contraire et se rapprochaient tous, plus ou moins, du platonisme.

cherchées. Tout Grec a de l'esprit, de l'éloquence, de l'ambition et du talent pour se faire valoir. Mais ces places se donnaient au concours, et ce concours était sérieux, car tout le monde était juge des épreuves. Pour Athènes, c'était le public, c'étaient les principaux auditeurs, le premier magistrat de la ville, le préteur de l'Achaïe, résidant à Corinthe, et enfin l'empereur ou la cour. Des réglemens formels, des lois même, statuaient sur la nature des épreuves. C'étaient ordinairement des leçons ou des discours sur la science dont la chaire était vacante. Mais dans ces discours, quelle que fût la chaire à pourvoir, se jugeaient à la fois la pensée, le style, le geste et l'accent, tout le savoir, tout le savoir-faire, et toute la vie du candidat. En effet, avant d'être admis aux épreuves, il fallait produire devant les magistrats un *certificat de bonne vie et mœurs*. Cela nous est dit formellement par Eunape, qui nous a laissé des vies de sophistes, et par Libanius, qui nous peint ces concours.

Ce n'est pas tout. Quand on avait vaincu la foule des concurrens et emporté la place, sauf confirmation impériale, on n'avait encore que le titre, la considération, en un mot le bénéfice de son talent, car on n'était pas nommé à vie. On était nommé sans fixation de terme, tant qu'on aurait du génie. Plus de succès, plus de place. La règle était dure, mais personne au monde n'eut l'idée de la faire modifier. Constance, qui prit un obélisque en Égypte pour le mettre dans les rues de Rome, eût plus facilement mis le Parthénon dans l'Hippodrome de Constantinople, qu'il n'eût changé une règle établie par les mœurs d'Athènes. Ces sophistes avaient de l'honneur.

Cet honneur avait pourtant ses caprices, ses faiblesses. Si, après ces détails sur l'institution générale du professorat, nous entrons dans des détails sur les mœurs de quelques-uns des professeurs, nous serons à même d'apprécier sur ce point l'honneur du quatrième siècle. Sous l'empire de Constance, prince qui ne fut qu'une mauvaise copie de son père, qu'une sorte de statue impériale (1), et qui mourut

(1) Ammien Marcellin rapporte que le fils de Constantin s'appliquait à n'avoir besoin ni de tousser, ni de cracher. Les anciens

en 361, sous l'empire de ce prince, disons-nous, régnaient ensemble, dans la ville d'Athènes, deux professeurs d'une haute célébrité, aujourd'hui complètement oubliés, Julien et Apsinès. C'est à leur carrière que je vais emprunter d'abord quelques faits. Je passerai ensuite à des professions encore plus illustres.

Julien était de la Syrie, son concurrent de Lacédémone; le premier avait les provinces d'Orient, le second celles du Péloponèse. Le partage était nettement établi ; un état de paix absolue devait en être le résultat. Il n'en fut rien ; la guerre était au contraire déclarée ; deux camps ennemis se trouvaient en face l'un de l'autre, et, entre les auditeurs de Julien et ceux d'Apsinès, existait la même jalousie, la même hostilité, qu'entre les professeurs eux-mêmes. Tant que les escarmouches ou l'engagement général n'avaient lieu qu'à grands coups de langue, les Syriens restaient maîtres du terrain ; mais si bien Lycurgue avait calculé l'influence de ses lois pour la postérité la plus reculée, que les Lacédémoniens, encore vigoureux athlètes, passaient incessamment de l'argumentation aux coups de poing, et dès lors la cause de Julien était perdue. Il n'y avait plus pour les Syriens que *plaies et bosses.*

Ces scènes se renouvelaient souvent, trop souvent pour les jeunes amis de Julien. Le professeur acheta une maison, y établit une salle de cours, en forme d'amphithéâtre, et, véritable Syrien, la décora en y prodiguant le marbre et les statues. Il y mit aussi les portraits des sophistes qu'il honorait le plus. Déjà il se flattait d'être le maître chez lui, et

attachaient beaucoup d'importance à cette auguste immobilité. Ammien Marcellin, qui n'aime pas Constance, se moque à la vérité de cette affectation ; mais de plus sages que lui, Lycurgue, par exemple, tenaient beaucoup à cette gravité. « Il a ordonné, dit Xénophon, qu'on marchât dans les rues en silence, les mains sous sa robe, sans tourner la tête de côté et d'autre, les yeux toujours fixés devant soi. C'était pour les hommes comme pour les femmes. Il est certain qu'ils ne font pas plus de bruit que des statues, et ils sont plus modestes que les vierges elles-mêmes dans la chambre nuptiale. »

hors de pair dans Athènes. Il se trompait. Les autres professeurs eurent également des maisons et des amphithéâtres, et, comme auparavant, l'ennemi se glissa dans son camp. Tout ce qui lui restait à faire dans ces conjectures, c'était de composer son auditoire d'une majorité amie, dont les applaudissemens pussent couvrir les sifflets des adversaires. Il ne manqua pas de prendre des mesures à cet égard ; mais ce fut en vain. L'entrée de ces salles étant nécessairement libre, d'après les mœurs de la savante Athènes, et la police ou la magistrature ne pouvant guère se mêler de ce qui se passait à l'intérieur, les Lacédémoniens maltraitèrent encore les Syriens, et les Arabes qui étaient venus les renforcer. Ce fut au point qu'il fallut porter plainte auprès du préteur d'Achaïe. Les coupables, ou ceux qu'on avait arrêtés comme tels, furent enchaînés et conduits à Corinthe. Mais ici Julien échoua complètement. Ce fut d'abord pour tous les professeurs et tous les étudians une cruelle mortification que le peu d'estime que témoigna, pour leurs nobles et libres travaux, l'homme de l'administration impériale. Julien eut pourtant à subir une mortification bien plus sanglante encore. L'un de ses élèves, Prohérésius, ayant été amené à prendre la parole, la mania d'une manière si brillante que, dès ce moment, la vieille génération du professorat était jugée, était condamnée, était perdue.

Elle se retira pour laisser le champ libre à de plus jeunes, de plus éloquens. Cela était dans les mœurs, cela n'étonna personne. J'ignore ce que devinrent Apsinès et Julien ; mais je suis bien certain qu'ils supportèrent la perte de leur renommée avec plus de résignation que ne ferait tel grand homme de nos jours ; car il ne leur était arrivé, de la part de la jeune Grèce, que ce qui, de leur part, était arrivé quelques lustres auparavant à leurs prédécesseurs.

Le renouvellement du professorat fut complet. Il y eut trois chaires principales et trois chaires secondaires à pourvoir de sophistes. Le nombre des concurrens fut immense ; Eunape prétend qu'il lui eût été impossible de citer tant de noms. On porta aux premières chaires Prohérésius, Héphestion, Epiphane ; aux autres, Diophante, Sopolis, Parnasius.

Entre les deux classes la distance était grande. Les derniers comme les premiers avaient des commissaires de recrutement; cependant si la renommée de Parnasius, de Sopolis et de Diophante dépassa peu leurs salles de cours, au dire d'Eunape, celle de leurs rivaux remplit Athènes et l'empire; les provinces partageaient entre eux leur confiance, leur admiration et leur or.

A l'école ou au camp de Prohérésius appartenaient les jeunes gens des régions du Pont-Euxin, qui toutes regardaient ce professeur comme un de leurs fils. Héphestion ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne lui convenait pas de rivaliser avec un tel homme; il quitta Athènes, et les élèves qui s'étaient groupés autour de lui passèrent *au chœur* (c'est le mot d'Eunape) de Prohérésius, qui eut désormais à lui seul la Bithynie, la Lydie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, l'Égypte et la Libye. Epiphane n'avait que la Mésopotamie, la Syrie et les provinces limitrophes.

Prohérésius régna donc à Athènes, chef du monde savant, heureux de ses succès, enivré des hommages et des applaudissemens de la jeunesse de vingt provinces. Avec cela Prohérésius fut, je le présume, le mortel le plus fortuné de l'univers; mais nul ne doit être dit heureux avant le dernier jour de sa vie; un oracle l'a dit à un roi, ce roi l'a dit à un autre; il faut le dire à tous les rois, à tous les hommes. Prohérésius en est un exemple de plus. Ses élèves étant plus nombreux que ceux de tous les autres professeurs réunis, ces différens corps se liguèrent contre lui et son *chœur;* la ligue fut sérieuse; celle de Péronne n'a pas été plus grave. Elle était à peine formée, les sermens de mourir ou de perdre Prohérésius avaient à peine retenti dans les salles de Diophante, d'Épiphane, de Sopolis et de Parnasius, qu'on s'attaqua. Ce furent d'abord des *argumens à la raison,* ensuite ce que l'on appelle un peu improprement des *argumens à l'homme,* c'est-à-dire des coups de poings. C'était chaque jour un combat nouveau; le peuple d'Athènes chaque jour en avait le curieux spectacle, mais les magistrats se lassaient, les familles s'inquiétaient, et le préteur d'Achaïe, sans cesse assiégé de plaignans, résolut d'en finir.

Il en finit en véritable administrateur, il bannit Prohérésius de la ville de Minerve.

Le coup était terrible, mais honorable. Mille fois mieux valait quitter le champ de bataille avec une réputation intacte que de succomber comme Julien, comme Apsinès. On ne se relève pas d'une défaite, on se glorifie d'une persécution. Ce fut le cas de Prohérésius. Un nouveau préteur le fit rappeler par l'empereur; mais les choses encore devaient se passer en règle, et pour obtenir une chaire, le plus célèbre des sophistes fut obligé de se soumettre une seconde fois aux épreuves d'un concours. Le préteur préside lui-même aux exercices, en indique les sujets, en règle la police. L'affaire est sérieuse, elle se passe en présence des magistrats, du peuple, de la jeunesse. Athènes, qui sait à peine que les Francs, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Vandales et les Goths, aiguisent leurs armes et s'approchent des frontières de l'empire, n'a de souci, n'a d'attention que pour la chaire vacante et les candidats qui concourent. Toute Athènes est groupée autour de la tribune. La foule est plutôt contraire que favorable au professeur, et le préfet, pour en contenir les sentimens, est obligé d'interdire toute espèce de signes d'approbation ou de désapprobation. On dirait d'un président de cour d'assises en matière politique. Prohérésius n'est pas intimidé. Plus les sujets que lui donne le préteur sont difficiles, plus il s'attache à multiplier les tours de force; et si le réglement le prive des applaudissemens que mériterait un talent si extraordinaire, Prohérésius sait éluder la loi avec une adresse et un sang froid dignes d'un sophiste véritable. Une pause plus ou moins prolongée, après des tirades qui, dans d'autres circonstances, feraient rouler le tonnerre des applaudissemens, indique à ses auditeurs la valeur du discours et le jugement qu'il convient d'en porter. Prohérésius est proclamé vainqueur; le président, son cortège et toute l'assemblée le reconduisent à la maison en triomphe.

Plus la victoire était disputée, plus elle dut être douce, et ce jour fut le plus beau de la vie du professeur. L'empereur Constant, frère de Constance, régnait alors en Occident. Il fit venir le professeur d'Athènes à sa cour, en

Gaule, et lui donna occasion d'y briller par l'art de dire ces choses qui sont si flatteuses sans qu'elles aient l'air de l'être, qui étaient peut-être rares alors, mais qu'on appréciait. Les Gaulois, que l'empereur Julien n'avait pas encore gouvernés, qu'il n'avait pas encore familiarisés avec les délicatesses du langage et des mœurs d'un sophiste, appréciaient autre chose dans la personne du professeur; c'étaient sa taille de géant, son insensibilité aux rigueurs du climat, son habitude de boire à la glace et de marcher nu-pieds. Mais dîner à la table d'un prince tel que Constant, et se faire admirer par des Gaulois tout-à-fait Gaulois, n'étaient pas des plaisirs bien séduisans pour le chef de la science grecque, pour l'Apollon du professorat d'Athènes. Prohérésius laissa voir sans doute un peu d'ennui, et Constant, qui avait beaucoup d'égards pour le paganisme, qui défendait, sous les peines les plus sévères, d'en profaner les monumens, les temples, les autels, les statues; qui tenait à cœur de se faire aimer à Rome de ces familles patriciennes encore attachées à l'ancien culte que son père avait trop peu ménagées, s'empressa de nommer professeur à Rome le premier des orateurs de l'époque. Il s'imaginait sans doute que Rome et le sophiste lui en auraient une éternelle reconnaissance.

Mais Rome encore n'était pas Athènes. Prohérésius dédaigna de flatter les nobles matrones et la haute aristocratie de la ville du Tibre. Pour qu'il descendît jusqu'à vouloir plaire, il lui fallait un César ou des étudians. Il pria le prince de le laisser retourner à Athènes; c'était une véritable ingratitude de sa part, car Rome lui avait érigé une statue et y avait gravé la plus flatteuse des inscriptions. Mais quand on considère ce que fit Alexandre pour plaire aux rhéteurs d'Athènes, ce que, six siècles plus tard, l'empereur Julien fit encore, pour plaire à d'autres rhéteurs de la même ville, on comprend Prohérésius. Le moyen pour lui de vivre ailleurs que dans la ville de Minerve! Il restait dans le monde devenu chrétien si peu de personnes en état de l'apprécier, et toutes se trouvaient à Athènes! Un sophiste d'Alexandrie lui parut suffire pour Rome; il y envoya son élève. Eusèbe saurait mieux que lui, disait-il, s'accom-

moder aux goûts des dames et des patriciens de la capitale d'Occident. Si Eunape insinue que Prohérésius n'était pas fâché d'éloigner d'Athènes un rival qui lui faisait ombrage, ce ne peut être qu'une de ces malices que les plus sages historiens ont peine à supprimer lorsqu'elles se présentent au bout de leur plume.

On pourrait prendre pour une malice encore le décret de Constantin qui nomma Prohérésius *général de cavalerie*.

Ce titre, en effet, n'imposa pas aux ennemis du nouveau général; attaqué, calomnié, jugé, condamné une seconde fois, Prohérésius une seconde fois fut banni d'Athènes, et désormais était terminée la carrière du professeur le plus illustre de l'époque. C'était le moment d'y mettre fin, et ce bannissement doit être considéré comme la dernière et la plus belle grâce que la fortune ait prodiguée à son favori. En effet, le grand Prohérésius allait être éclipsé, vaincu à son tour par un athlète de plus grande force, par le professeur de saint Chrysostôme, par l'ami de l'empereur Julien, par l'auteur de l'admirable *Discours sur les temples du paganisme,* par Libanius, qui, pendant près d'un siècle, domina toute la population encore païenne de l'empire d'Orient.

Dans la voluptueuse Antioche vivait une femme ni jeune ni vieille, ni riche ni pauvre, obscure comme la vertu, mère tendre au-delà de toute expression, et douée d'une haute intelligence pour les intérêts véritables d'un fils unique qui annonçait un talent remarquable. Elle le déroba aux mollesses d'Antioche, le conduisit à la campagne et lui procura des plaisirs simples, un pigeonnier, des chevaux, des livres. L'enfant, c'était Libanius, préféra les livres à tout le reste; bien entendu que c'étaient des ouvrages de poésie et d'éloquence. Mais on n'a dans les livres que la lettre morte, et il est un âge où le jeune homme, plus que tout autre, a besoin d'échanger des sentimens, des idées. Libanius chercha un maître, en eut plusieurs, et ne fut satisfait d'aucun. Aucun ne répondit à son enthousiasme, à sa passion pour le monde ancien, pour les créations d'Homère, pour les chefs-d'œuvre de Démosthène, pour les rêves de Platon. Un Cappadocien lui parla d'Athènes,

de ses écoles, de ses monumens, de ses professeurs; il résolut aussitôt de se rendre dans la cité de Minerve. Il avait un ami puissant à la cour de Constantinople, ou du moins il croyait en avoir un qui pût lui obtenir la faveur de voyager par la poste impériale. Il se rendit à Bysance; mais, quand il arriva, cet ami avait perdu sa place. Les gens de province ont toujours de ces malheurs-là. Il fallut donc que Libanius s'embarquât à bord d'un de ces vaisseaux qui prenaient des passagers à bas prix, mais les désolaient par la lenteur de leur navigation.

Libanius arriva cependant. Au port d'Athènes stationnaient les commissaires recruteurs du professorat et les chefs des différentes confréries d'étudians. On le recruta, on l'enrôla de force sous une bannière qui ne devait pas être la sienne, et le timide provincial laissa faire. Il en eut des regrets, il s'en consola. Les regrets, c'était l'ambition qui les lui inspirait. Effectivement, ayant déjà un petit commencement de célébrité dans le monde littéraire, Libanius, avant son arrivée, avait reçu des lettres d'une confrérie et l'offre d'en tenir la présidence, ou, pour parler ici un langage plus moderne, le *séniorat*. Une distinction si extraordinaire offerte à un novice n'avait pu que flatter le jeune Antiochien. Il se consola pourtant de n'être pas sous son drapeau de prédilection, quand il connut le professeur qu'il s'était proposé d'entendre, et se félicita de n'être pas chef de cohorte, quand il put apprécier les ennuis de cette dignité.

En effet, se porter au cap Sunium et aux ports du Pirée, à la tête d'une escouade d'étudians armés, pour enrôler de force, non pas les débarqués, mais les débarquans; aller au feu le premier dans toutes les rencontres; présider de bruyans banquets et discipliner de trop joyeux convives; emprunter à vingt-cinq pour cent afin de pouvoir faire face aux exigences de la position, et figurer aux assises du préteur d'Achaïe toutes les fois que la cohorte avait trop vivement argumenté contre une école ennemie, ce n'étaient pas là des choses bien dignes de l'ambition d'un homme si heureusement né, élevé jusqu'alors avec tant de distinction. Libanius, dans un écrit *sur sa fortune* ou ses destinées, que nous copions, nous le dit clairement.

Passionné pour les écrivains et toutes les grandeurs de l'antiquité, le jeune étudiant se dispensa de prendre part aux orgueilleuses folies de ses camarades ; il se renferma chez lui avec les anciens auteurs. Il fut bien obligé de suivre les leçons du professeur auquel on l'avait engagé, et qui, dans les mœurs d'Athènes, avait des droits à ses applaudissemens ; mais il se vengea secrètement de cette contrainte par le mépris qu'il lui avait voué dès l'origine, et qu'il ne cessa de nourrir secrètement dans son cœur.

Ainsi se passèrent quatre années, années de belles, de profondes, d'enivrantes études pour Libanius.

Elles ne s'étaient point écoulées si obscurément pour le jeune homme que le préteur de Corinthe n'eût entendu parler de son mérite et n'eût formé le projet de l'attacher à l'école d'Athènes. Déjà Libanius s'était rendu à la capitale où ses vœux avaient été trompés, où ils devaient l'être si souvent encore ; le proconsul l'en rappela, et cependant un autre eut la place.

Libanius retourna après cet échec à Constantinople, y ouvrit une école, compta en peu de temps quatre-vingts élèves, excita la jalousie d'autres sophistes, fut accusé par eux de pratiques de magie, et banni de Bysance par une cour qui ne pardonnait pas ces usages.

Ces pratiques, disons-le bien, étaient mauvaises. Ce qu'on appelait alors *œuvres de magie* n'étaient que des œuvres d'opposition païenne ; c'étaient des sacrifices célébrés clandestinement par des aruspices, qui se flattaient ou flattaient les crédules de lire dans les entrailles des victimes la promesse du prochain avènement au trône d'un prince favorable au paganisme. Libanius, c'est de lui-même que nous le savons, était du nombre, et il fut bientôt à la tête de ces fidèles ou de ces crédules. C'est là sans doute ce qui donna gain de cause à ses ennemis auprès d'une cour ombrageuse, qui venait d'élever le christianisme sur le trône, et qui avait quelque peine à le propager dans certaines provinces.

Banni de Constantinople, le jeune sophiste se rendit à Nicée, y enseigna, s'y fit applaudir, et s'encouragea de ce succès au point de transporter son camp à Nicomédie, alors simple ville de province, mais jadis résidence de Dioclétien,

et siège d'une ancienne école de belles-lettres. Libanius, par ses rares talens, rendit à cette école une partie de son éclat, et Nicomédie put croire un instant qu'elle fixerait le célèbre professeur. Mais le charme d'Athènes avait subjugué l'imagination et le cœur de Libanius; rien au monde ne pouvait pour lui remplacer Athènes; rien au monde ne valait les enivrans éloges, les applaudissemens passionnés de la jeunesse d'Athènes.

Libanius, pour la troisième fois, débarqua au Pirée. Il n'y obtint aucune des quatre chaires de philosophie à 10,000 drachmes par an; mais il y ouvrit une école d'éloquence qui éclipsa toutes ses rivales, et qui désola les admirateurs de Prohérésius, dont le nom ne put plus désormais se prononcer dans Athènes avec les louanges accoutumées. Pendant cinq ans Libanius fut le roi de l'éloquence athénienne, le grand-prêtre de l'hellénisme, le plus éminent personnage de cette fictive république d'Athènes, qui, dans l'imagination des fidèles, se composait de tous les souvenirs et de toutes les traditions des siècles les plus glorieux de l'antiquité. L'amitié la plus tendre, celle d'Aristénète, écartait du sophiste toutes les peines, toutes les violences, toutes les attaques auxquelles alors le professorat n'était que trop exposé.

Cependant avec chaque année la situation générale des affaires s'aggravait pour le grand-prêtre de l'hellénisme, pour Libanius. La religion de la cour chaque jour faisait de nouvelles conquêtes, s'impatientait, à chaque conquête, de celles qu'elle avait à faire encore, et se disposait à en finir par les mesures les plus promptes.

Libanius, déjà suspect avant son arrivée dans Athènes, n'avait rien fait depuis cette époque pour se faire mieux venir de la cour. Il est probable au contraire qu'entre lui et le sacerdoce d'Éleusis, encore puissant, il s'était établi quelques rapports, et que ces rapports étaient devenus pour Bysance de nouveaux motifs de suspicion contre le professeur.

Quoi qu'il en soit, au bout de cinq années d'enseignement et de succès, Libanius demanda et obtint la permission de s'établir à Antioche, sa ville natale. Antioche était

en grande partie devenue chrétienne; mais les chrétiens n'avaient encore là que très-peu d'écoles de belles-lettres, et Libanius, en ouvrant la sienne, y attira des élèves de tous les cultes, gémissant plus d'une fois, dans les mouvemens de sa païenne piété, du talent des jeunes chrétiens, que ses soins allaient rendre des ennemis si dangereux pour sa cause.

Cependant tout-à-coup un jeune prince pour lequel il a depuis long-temps offert des sacrifices et consulté des victimes, Julien, revêtu de la pourpre, accourt de Paris à Constantinople, et déjà en Illyrie proclame la liberté des cultes ou plutôt la restauration de l'hellénisme. Quels beaux jours pour Libanius! Julien est élève de l'école d'Athènes, admirateur de Libanius, passionné pour Homère, pour Platon, pour les sophistes du temps. Ces sophistes, il les appelle à sa cour, leur confie les premières charges de l'empire, les presse de rétablir partout les temples, les autels, toutes les merveilles du culte ancien. Libanius est nommé préfet du prétoire; il refuse cette belle place, mais c'est de bonheur, car il est trop heureux de pouvoir parler avec liberté, pour vouloir faire autre chose; par exemple, perdre son temps dans les affaires. Tout autre peut administrer une province, ou commander une armée; lui, il a de plus grands devoirs à remplir, il faut ressusciter le monde grec, et, pendant que l'empereur réfutera les prêtres des chrétiens et fera pour ceux des païens des réglemens de culte ou de costume, il rendra la vie aux études, aux écoles, au professorat de la Grèce.

Vaine illusion! la flèche du cavalier barbare qui atteint l'empereur sur les bords de l'Euphrate fait évanouir tous les rêves du professeur d'Antioche. L'hellénisme, ses académies, ses sanctuaires, ses divinités et ses arts sont perdus. Jovien les tolère parce qu'il ne règne que six mois; mais Valens, Gratien et Théodose prennent des mesures pour anéantir un ordre de choses qui blesse leur foi ou inquiète leur politique. Libanius ne cesse de plaider la cause des lettres anciennes; on le laisse dire. Il fait sous Théodose un dernier effort. Depuis long-temps on fermait les temples et renversait les autels des dieux; on va briser

les statues et démolir les édifices érigés en leur honneur. C'est ce que Libanius ne saurait souffrir, et il compose pour le chef de l'empire ce magnifique *Discours sur les temples* qui est à la fois le dernier monument d'éloquence et le dernier monument d'indépendance que nous ait légué le paganisme de l'empire d'Orient. Mais c'est en vain qu'est éloquent le plus éloquent des professeurs de l'époque : la cause est jugée, le paganisme est condamné; il y a dans le monde mieux que le paganisme, il y a le christianisme, et les plus habiles ne sauraient plus soutenir la doctrine ancienne ni miner la doctrine nouvelle.

Il y a, après Libanius, d'autres rhéteurs, d'autres sophistes païens; il y a, après son école, d'autres écoles d'hellénisme, et, après ses élèves, d'autres élèves qui s'attachent à la même cause. Athènes, Rome, Alexandrie, Constantinople, voient même encore des hommes remarquables monter dans les chaires, et la fameuse chaîne d'Hermès, série de philosophes, de nouveaux platoniciens, dont la succession remonte au premier siècle et descend au sixième, n'est pas encore rompue; mais il n'y a plus, après la mort de Libanius, qui arriva vers l'an 390, de corps d'étudians ni de professorat notable. Le coup de mort était porté : l'hellénisme périssait de langueur à vue d'œil; depuis long-temps on l'avait vu qui se survivait à lui-même, Justinien fit fermer avec la plus grande facilité les écoles d'opposition de la ville d'Athènes.

Voilà les faits. Viennent maintenant les inductions ou les leçons que je veux en tirer, car je l'ai bien dit, ce n'est que pour l'amour d'elles que je rappelle tous ces faits.

Ma *première induction*, j'y attache peu d'importance, car il ne s'agit que d'un acte de justice, le voici : les sophistes du quatrième siècle sont mal jugés, sont méconnus par la postérité; leur procès est à revoir; la condamnation qu'on a prononcée contre eux est une iniquité de plus sur le registre des méfaits de l'historiographie.

Mais, je le répète, c'est là une chose de peu d'importance, car c'est toujours ainsi qu'on écrit l'histoire; les préventions d'une génération deviennent celles de la génération qui lui succède; nous avons hérité des antipathies et des

sympathies de nos pères ; nos neveux hériteront de nos haines, de nos prédilections : entre la postérité et les contemporains, il n'y a que cette différence, que ceux-ci louent ou blâment avec passion, tandis que celle-là critique ou flatte avec indifférence. Cela est peut-être tant soit peu exagéré, je ne l'ignore pas ; ce qui est certain c'est que je ne revois pas une page des annales du genre humain sans apprécier la profondeur du mot si connu de Voltaire sur la manière dont s'écrit l'histoire. Une école du troisième siècle a pris à cet égard un parti fort simple : elle a déclaré vertueux et justes tous ceux que l'histoire avait jusque-là taxés de vicieux et de méprisables. Il y avait de la hardiesse dans cette vue; cependant appliquée sans science et sans conscience, une telle polémique n'a pu produire que des aberrations.

Deuxième induction. Le plus beau système de mythologie, de philosophie, de morale, de politique et de littérature que nous offrent les annales de l'humanité, dans l'histoire des Grecs, après avoir conduit ce peuple au plus haut degré de gloire qu'il soit possible d'atteindre, était devenu un simple non-sens, dès qu'un nouveau système politique eut changé les mœurs et la civilisation de l'empire. Qu'il nous survienne un changement analogue, et notre civilisation du dix-neuvième siècle peut n'être plus qu'un non-sens.

Troisième induction. Un ordre d'idées, un ensemble d'opinions, un système politique, moral, religieux ou littéraire, dès qu'il cesse d'être dans les intérêts et dans les mœurs des peuples ou dans les desseins de la Providence, cesse de pouvoir se maintenir, quels que soient les efforts de puissance ou de génie, qui puissent se tenter en sa faveur.

Les faits que nous venons d'exposer n'autoriseraient guère cette induction, et seraient fort peu concluans, si les sophistes qui défendirent l'ancien ordre des choses n'eussent été que des sophistes ; mais, loin de là, ce sont des hommes d'autant de bonne foi que de talent. Des philosophes célèbres les secondent. Le plus grand des empereurs qui ait régné depuis Constantin jusqu'à Théodose, Julien, doué d'un génie bien plus éclatant que l'un et l'autre de ces princes,

prodigue en vain tous les encouragemens de sa parole et de sa puissance à l'hellénisme : l'hellénisme tombe usé ; il a jadis surpris l'admiration du monde; il n'inspire même plus de pitié.

Sa destinée nous apprend celle de tout autre système qui aura fait son temps, et qui essaiera de se maintenir au-delà de ce terme, c'est-à-dire au milieu d'idées nouvelles et de mœurs différentes. Les systèmes se succèdent, sinon comme les jours, du moins comme les siècles, ou plutôt comme nos mœurs, nos opinions, nos intérêts ; car il y a toujours beaucoup de cela dans nos systèmes. Mais, entre les systèmes tombés et les systèmes régnans, il y a pour nous cette différence, que les premiers nous paraissent le comble de l'injustice ou de l'absurdité, et les derniers le plus beau progrès possible du goût et de la raison. Cette foi ne repose que sur une illusion, celle qu'il n'y a rien au-delà de ce que nous proclamons si parfait; mais cette illusion est indispensable ; sans elle aucun système ne parviendrait à régner. D'ailleurs aussi long-temps que règne un système, il est dans le vrai, puisqu'il est dans les mœurs, dans les opinions et dans les intérêts de ceux qui le proclament.

Quatrième induction. Si la foi au système régnant est indispensable, rien n'est plus respectable au monde que la foi au système tombé. Cette foi c'est une erreur, et cette erreur est grave; mais elle est digne d'égards, elle est désintéressée, elle l'est au plus haut degré, puisqu'elle fait abnégation de tout ce qu'il y a de plus séduisant pour le goût et la raison, des nouvelles mœurs et des nouvelles opinions, et de tout ce qu'il y a de plus puissant pour le cœur de l'homme, des nouveaux intérêts.

Rien au monde ne saurait s'imaginer de plus respectable que l'erreur de tous ces sophistes, rhéteurs, prêtres et philosophes du quatrième siècle, qui demeuraient persuadés que ce qui avait fait la gloire de la Grèce pendant quatorze siècles pouvait faire encore la gloire de la Grèce nouvelle.

Et que les destinées des hommes sont bizarres! L'hellénisme, que défendait ce grave professorat, est enfin ruiné : il l'est trop ; il n'y en a presque plus trace dans le monde. Mais tout-à-coup, onze siècles plus tard, on le ressuscite ;

c'est à qui retrouvera un manuscrit de Platon, une statue de Minerve, un temple de Neptune, une hache de victimaire; et quiconque a eu ce bonheur a assez vécu pour sa gloire ! Et quels sont les hommes qui s'enorgueillissent de si peu de chose ? Ce sont les descendans de ceux qui ont renversé l'hellénisme ! Et quiconque ne partage pas leur enthousiasme est un barbare, et à cet enthousiasme le monde moderne doit une partie de ses progrès et de sa grandeur ! Or quelle différence y a-t-il entre les enthousiastes du quinzième siècle, qui ressuscitent l'*hellénisme*, et les enthousiastes du quatrième, qui font tant d'efforts pour le préserver de sa ruine ? Celle que pour les uns il s'agit d'une œuvre de foi, et pour les autres d'une simple affaire de goût. Et quels sont ceux que nous portons aux nues; quels sont ceux que nous méprisons ? Je n'ose pas le dire ; mais je tire de tout cela une dernière induction.

Cinquième induction. Les défenseurs de tous les systèmes se doivent les plus grands égards ; je dirais les plus tendres ménagemens et la plus religieuse affection, s'il était possible que le cœur fût pour quelque chose dans ces débats.

Entre le sophiste Libanius et l'évêque saint Basile, l'un défenseur du système ancien, l'autre partisan du nouveau système, régna toujours la meilleure intelligence, la plus douce amitié. Ces deux grands hommes discutaient ensemble le sens d'un mot de Platon, comme s'ils eussent été parfaitement d'accord au sujet du polythéisme, du monothéisme, ou des plus hautes questions de la foi. Si, dans les lettres qu'ils échangèrent, l'évêque reproche au sophiste d'être un vendeur de paroles, ce sarcasme ne l'empêcha pas de lui adresser une foule de jeunes gens, et d'être pour lui une sorte de commissaire de recrutement. Si Libanius, à son tour, en demandant à l'évêque des poutres et des colonnes pour une construction qu'il devait entreprendre, lui dit, par forme d'épigramme, que les bonnes et belles choses ont ordinairement quelque peine à sortir des mains d'un évêque, cette saillie inoffensive ne l'empêcha pas de recevoir de son ami trois cents des plus beaux arbres que pût fournir le diocèse de saint Basile.

Les bons exemples sont bons à prendre partout. Défenseurs des idées nouvelles, qui sont les seules bonnes, puisque seules elles règnent, et que leur trône est élevé sur nos mœurs, sur nos opinions et nos intérêts, respectons la bonne foi des défenseurs d'un système qui a régné, qui est tombé, que ne relèvera aucun rhéteur, aucun sophiste, aucun philosophe, aucun prince. Permettons même, au besoin, que quelque nouveau Libanius prenne, dans les bois de notre diocèse, quelques madriers pour se construire une demeure au milieu de nous. Rien, plus que ces débris d'un ordre de choses qui n'est plus, ne saurait attester la puissance de ce qui en a pris la place ; rien, plus qu'un homme en arrière des idées et des tendances de son siècle, ne mérite une profonde, une affectueuse compassion.

MATTER,
Inspecteur-Général des études.



LE SONGE D'OR.

FABLE LÉVANTINE.

CHAPITRE Ier.

LE KARDOUON.

Le kardouon est, comme tout le monde le sait, le plus joli, le plus subtil et le plus accort des lézards. Le kardouon est vêtu d'or comme un grand seigneur, mais il est timide et modeste, et il vit seul et retiré. C'est ce qui l'a fait passer pour savant. Le kardouon n'a jamais fait de mal à personne, et il n'y a personne qui n'aime le kardouon. Les jeunes filles sont toutes fières quand il les regarde au passage avec des yeux d'amour et de joie, en redressant son cou bleu chatoyant de rubis entre les fentes d'une vieille muraille, ou en faisant étinceler à leurs yeux sous les feux du soleil les reflets innombrables du tissu merveilleux dont il est habillé.

Elles se disent entre elles : « Ce n'est pas toi, c'est moi que le kardouon a regardée aujourd'hui, c'est moi qu'il trouve la plus belle, et qui serai son amoureuse. »

Le kardouon n'y pense pas. Le kardouon cherche çà et là de bonnes racines pour fétoyer ses camarades et s'en goberger avec eux sur une pierre resplendissante, à la pleine chaleur du midi.

Un jour le kardouon trouva dans le désert un trésor, tout composé de pièces à fleur de coin si jolies et si polies qu'on

aurait cru qu'elles venaient de gémir et de sauter en bondissant sous le balancier. Un roi qui se sauvait s'en était débarrassé là pour aller plus vite.

« Vertu de Dieu, dit le kardouon, voici, ou je me trompe
» fort, quelque précieuse denrée qui me vient à point pour
» mon hiver! Ce doivent être au pire des tranches de cette
» carotte fraîche et sucrée qui réveille toujours mes esprits
» quand la solitude m'ennuie; seulement je n'en vis jamais
» d'aussi appétissantes. »

Et le kardouon se glissa vers le trésor, non directement, parce que ce n'est pas sa manière, mais en traçant de prudens détours; tantôt la tête levée, le museau à l'air, le corps tout d'une venue, la queue droite et verticale comme un pieu; tantôt arrêté, indécis, penchant tour-à-tour chacun de ses yeux vers le sol pour y appliquer sa fine oreille de kardouon, et chacune de ses oreilles pour en relever son regard; examinant la droite, la gauche, écoutant partout, voyant tout, se rassurant de plus en plus, filant un trait comme un brave kardouon, se retirant sur lui-même en palpitant de terreur, comme un pauvre kardouon qui se sent poursuivi loin de son trou; et puis, tout heureux et tout fier, relevant son dos en cintre, arrondissant ses épaules à tous les jeux de la lumière, roulant les plis de son riche caparaçon, hérissant les écailles dorées de sa cotte de mailles, verdoyant, ondoyant, fuyant, lançant aux vents la poussière sous ses doigts, et la fouettant de sa queue. C'était sans contredit le plus beau des kardouons.

Quand il fut arrivé au trésor, il y plongea deux perçans regards, se roidit comme un bâton, se redressa, sur ses deux pieds de devant, et tomba sur la première pièce d'or qui s'offrit à ses dents.

Il s'en cassa une.

Le kardouon silla de dix pieds en arrière, retourna plus réfléchi, mordit plus modestement.

« Elles sont diablement sèches, dit-il. — Oh! que les
» kardouons qui amassent ainsi des tranches de carottes
» pour leur postérité sont coupables de ne pas les tenir
» dans un endroit humide où elles conservent leur qualité
» nourrissante! Il faut convenir, ajouta-t-il intérieurement,

» que l'espèce du kardouon n'est guère avancée ! Quant à » moi, qui dînai l'autre jour, et qui ne suis pas, grâce au » ciel, pressé d'un méchant repas comme un kardouon du » commun, je vais transporter cette provende sous le grand » arbre du désert, parmi des herbes humectées de la rosée » du ciel et de la fraîcheur des sources ; je m'endormirai à » côté sur un sable doux et fin que la première aube vient » échauffer, et quand une maladroite d'abeille qui se lève, » tout étourdie, de la fleur où elle a dormi, m'éveillera de » ses bourdonnemens, en tourbillonnant comme une folle, » je commencerai le plus beau déjeûner de prince qu'ait » jamais fait un kardouon. »

Le kardouon dont je parle était un kardouon d'exécution. Ce qu'il avait dit, il le fit; c'est beaucoup. Dès le soir, tout le trésor transporté pièce à pièce rafraîchissait inutilement sur un beau tapis de mousses aux longues soies qui fléchissaient sous son poids. Au-dessus, un arbre immense étendait ses branches luxuriantes de verdure et de fleurs, comme pour inviter les passans à goûter un agréable sommeil sous son ombrage.

Et le kardouon fatigué s'endormit paisiblement en rêvant racines fraîches.

Ceci est l'histoire du kardouon.

CHAPITRE II.

XAÏLOUN.

Le lendemain survint dans le même endroit le pauvre bûcheron Xaïloun, qui fut grandement attiré par le mélodieux glouglou des eaux courantes, et par le frais et riant frou-frou de la feuillée. Ce lieu de repos flatta tout d'abord la paresse naturelle de Xaïloun, qui était encore loin de la forêt, et qui, selon son usage, ne se souciait pas autrement d'y arriver.

Comme il y a peu de personnes qui aient connu Xaïloun de son vivant, je vous dirai que c'était un de ces enfans disgraciés de la nature qu'elle semble n'avoir produits que pour vivre. Il était assez mal fait de sa personne, et fort

empêché de son esprit; au demeurant, simple et bonne créature, incapable de faire le mal, incapable d'y penser, et même incapable de le comprendre; de sorte que sa famille n'avait vu en lui depuis l'enfance qu'un sujet de tristesse et d'embarras. Les rebuts humilians auxquels Xaïloun était sans cesse exposé lui avaient inspiré de bonne heure le goût d'une vie solitaire, et c'était pour cela qu'on lui avait donné la profession de bûcheron, à défaut de toutes celles que lui interdisait l'infirmité de son intelligence, car on ne l'appelait à la ville que l'imbécille Xaïloun. — Les enfans le suivaient en effet dans les rues avec des rires malins, en criant: « Place, place à l'honnête Xaïloun, à Xaïloun le plus aimable bûcheron qui ait jamais manié la coignée, car voilà qu'il va causer de science avec son cousin le kardouon dans les clairières du bois. Oh! le digne Xaïloun! »

Et ses frères se retiraient de son passage en rougissant d'une orgueilleuse pudeur.

Mais Xaïloun ne faisait pas semblant de les voir, et il riait aux enfans.

Xaïloun s'était accoutumé à penser que la pauvreté de ses vêtemens entrait pour beaucoup dans les motifs de ce dédain et de ces dérisions journalières, car aucun homme n'est porté à juger désavantageusement de son esprit. Il en avait conclu que le kardouon, qui est beau entre tous les habitans de la terre quand il se pavane au soleil, était la plus favorisée des créatures de Dieu; et il se promettait en secret, s'il pénétrait un jour dans les intimes amitiés du kardouon, de se parer de quelque mise-bas de sa garderobe de fête, pour entrer en se prélassant dans le pays, et fasciner les yeux des bonnes gens de toutes ces magnificences.

« D'ailleurs, ajoutait-il, quand il avait réfléchi autant » que le permettait son jugement de Xaïloun, le kardouon » est, dit-on, mon cousin, et je m'en aperçois à la sympa- » thie qui m'entraîne vers cet honorable personnage. Puis- » que mes frères m'ont rebuté par mépris, je n'ai point » d'aussi proche parent que le kardouon, et je veux vivre » avec lui, s'il me reçoit bien, quand je ne serais bon qu'à » lui faire tous les soirs une large litière de feuilles sèches

» pour son sommeil, qu'à border proprement son lit quand » il s'endort, et qu'à chauffer sa chambre d'un feu clair et » réjouissant, lorsque la saison devient mauvaise. Le kar» douon peut vieillir avant moi, poursuivait Xaïloun; car » il était déjà preste et beau que j'étais encore tout petit, et » que ma mère me le montrait en disant : Tiens, voilà le » kardouon ! — Je sais, s'il plait à Dieu, les soins qu'on » peut rendre à un malade et les petites douceurs » dont on l'amuse. C'est dommage qu'il soit un peu » fier ! »

A la vérité le kardouon répondait mal aux avances ordinaires de Xaïloun. A son approche il disparaissait comme un éclair dans le sable, et ne s'arrêtait que derrière une butte ou une pierre pour tourner sur lui de côté deux yeux étincelans qui auraient fait envie aux escarboucles.

Xaïloun le regardait alors d'un air respectueux, en lui disant à mains jointes :

« Hélas! mon cousin, pourquoi me fuyez-vous, moi qui » suis votre ami et votre compère? Je ne demande qu'à » vous suivre et à vous servir, de préférence à mes frères, » pour lesquels je voudrais mourir, mais qui me paraissent » moins gracieux et moins aimables que vous. Ne rebutez » pas comme eux votre fidèle Xaïloun, si vous avez be» soin, par hasard, d'un bon domestique. »

Mais le kardouon s'en allait toujours, et Xaïloun rentrait en pleurant chez sa mère, parce que son cousin le kardouon n'avait pas voulu lui parler.

Ce jour-là sa mère l'avait chassé en le frappant de colère et en le poussant par les épaules :

» Va-t-en, misérable, lui avait-elle dit, va rejoindre » ton cousin le kardouon, indigne que tu es d'avoir d'autres » parens! »

Xaïloun avait obéi à l'ordinaire, et il cherchait son cousin le kardouon.

« Oh ! oh ! dit-il en arrivant sous l'arbre aux larges ra» mées, en voilà vraiment bien d'un autre.... Mon cousin » le kardouon qui s'est endormi sous ces ombrages, au » confluent de toutes les sources, quoique cela ne soit pas » dans ses habitudes. — Une belle occasion, s'il en fut ja-

» mais, de causer d'affaires avec lui à l'heure de son ré-
» veil. — Mais que diable garde-t-il là, et que prétend-il
» faire de toutes ces petites drôleries de plomb jaune, si ce
» n'est qu'il les ait préparées pour rajeunir ses habits?
» C'est peut-être qu'il est de noces. Foi de Xaïloun, il y a
» des dupeurs aussi au bazar des kardouons; car cette fer-
» raille est fort grossière à la voir, il n'y a pas une des piè-
» ces du vieux pourpoint de mon cousin qui ne vaille mille
» fois mieux. J'attendrai cependant qu'il m'en dise son
» avis, s'il est d'une humeur plus parlante que de cou-
» tume; car je dormirai commodément à cette place, et
» comme j'ai le sommeil léger, je me réveillerai aussitôt
» que lui. »

A l'instant où Xaïloun allait se coucher, il fut soudainement frappé d'une idée.

« La nuit est fraîche, dit-il, et mon cousin le kardouon
» n'est pas exercé comme moi à coucher sur le bord des
» sources, et à l'abri des forêts. L'air du matin n'est pas sa-
» lutaire. »

Xaïloun ôta son habit et l'étendit doucement sur le kardouon, en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas le réveiller. Le kardouon ne se réveilla point.

Quand il eut fait cela, Xaïloun s'endormit profondément en rêvant à l'amitié du kardouon.

Ceci est l'histoire de Xaïloun.

CHAPITRE III.

LE FAQUIR ABHOC.

Le lendemain survint dans le même endroit le faquir Abhoc qui feignait d'aller en pélerinage, mais qui cherchait dans le fait quelque bonne chape-chute de faquir.

Comme il s'approchait de la source pour se reposer, il aperçut le trésor, l'enveloppa du regard, et en supputa promptement la valeur sur ses doigts.

« Grâce inespérée, s'écria-t-il, que le Dieu très-puis-
» sant et très-miséricordieux accorde enfin à ma piété après
» tant d'années d'épreuves, et qu'il a daigné mettre, pour

» m'en rendre la conquête plus facile, sous la simple garde » d'un innocent lézard de murailles et d'un pauvre garçon « imbécille! »

Je dois vous dire que le faquir Abhoc connaissait parfaitement de vue Xaïloun et le kardouon.

« Que le ciel soit loué en toutes choses, ajouta-t-il en s'asseyant quelques pas plus loin. Adieu la robe de faquir, » les longs jeûnes et les rudes mortifications de corps. Je » vais changer de pays et de vie et acheter, au premier » royaume où je me trouverai bien, quelque bonne pro- » vince qui me rapporte de gros revenus. Une fois établi » dans mon palais, je ne m'occupe désormais que de me » réjouir au milieu de mes jolies esclaves, parmi les fleurs » et les parfums, et que de bercer mollement mes esprits » au son de leurs instrumens de musique, en sablant des » vins exquis dans la plus large de mes coupes d'or. Je me » fais vieux, et le bon vin égaie le cœur des vieillards. — » Il me parait seulement que ce trésor sera lourd à porter, » et il siérait mal en tout cas à un grand seigneur terrien » comme je suis, qui a une multitude de domestiques et » une milice innombrable, de s'abaisser à un office de por- » tefaix, même quand je ne devrais pas être vu. Pour que » le prince du peuple attire à soi le respect de ses sujets, » il faut qu'il se soit accoutumé à se respecter lui-même. » On croirait d'ailleurs que ce manant n'a pas été envoyé » ici à d'autre fin que de me servir, et comme il est plus » robuste qu'un bœuf, il transportera aisément tout mon » or jusqu'à la ville prochaine, où je lui ferai présent de » ma défroque et de quelque basse monnaie à l'usage des » petites gens. »

Après cette belle allocution intérieure, la faquir Abhoc, bien certain que son trésor n'avait rien à redouter du kardouon ni du misérable Xaïloun, qui était aussi loin que le kardouon d'en connaître la valeur, se laissa entraîner sans résistance aux douceurs du sommeil, et il s'endormit fièrement en rêvant de sa province, de son harem peuplé des plus rares beautés de l'Orient, et de son vin de Schiraz écumant dans des coupes d'or.

Ceci est l'histoire du faquir Abhoc.

CHAPITRE IV.

LE DOCTEUR ABHAC.

Le lendemain survint dans le même endroit le docteur Abhac, qui était un homme très-versé dans toutes les lois, et qui avait perdu sa route en méditant sur un texte embrouillé dont les juristes donnaient déjà cent trente-deux interprétations différentes. Il était sur le point de saisir la cent trente-troisième, quand l'aspect du trésor la lui fit oublier tout net, en transportant sa pensée sur le terrain scabreux de l'invention, de la propriété et du fisc. Elle s'anéantit si bien dans sa mémoire qu'il ne l'aurait pas retrouvée en cent ans. C'est une grande perte.

« Il appert, dit le docteur Abhac, que c'est le kardouon » qui a découvert le trésor, et celui-ci n'excipera pas, j'en » réponds, de son droit d'invention pour réclamer sa part » légale dans le partage. Ledit kardouon est donc évincé de » fait. Quant au fisc et à la propriété, je tiens que le lieu » est vague, commun, propre à chacun et à tous, de façon » que l'état et le particulier n'y ont rien à voir, ce qui est » d'une heureuse opportunité dans l'occurrence actuelle, » ce confluent d'eaux errantes, marquant, si je ne me » trompe, une délimitation litigieuse entre deux peuples » belliqueux, et des guerres longues et sanglantes ayant à » surgir du conflit possible de deux juridictions. Je ferais » donc un acte innocent, légitime, et même provide, en » emportant le trésor de céans, si je pouvais m'en charger » d'un voyage. — Quant à ces deux aventuriers, dont l'un » me paraît être un malotru de boquillon, et l'autre un mé- » chant faquir, gens sans nom, sans aveu et sans poids, il » est probable qu'ils ne se sont couchés ici que pour procé- » der demain à un partage amiable, parce qu'ils ne savent » ni texte, ni commentateurs, et qu'ils se sont estimés » d'égale force. — Mais ils ne s'en tireront pas sans procès, » ou j'y perdrai ma réputation. Seulement, comme le som- » meil me gagne, à cause de la grande contention d'esprit » que cette affaire m'a donnée, je vais prendre acte de pos-

» session en mettant quelques-unes de ces pièces dans mon
» turban, pour qu'il conste ostensiblement et péremptoi-
» rement en la cour, si la cause y est évoquée, de l'anté-
» riorité de mon droit; celui qui possède la chose par
» appétence d'avoir, tradition d'avoir eu, et première
» occupation, étant présumé propriétaire, ainsi qu'il est
» écrit. »

Et le docteur Abhac munit son turban de tant de pièces de conviction qu'il passa une grande partie du jour à le traîner, le pauvre homme, jusqu'à l'endroit où mourait, aux rayons du soleil horizontal, l'ombre des rameaux protecteurs. Encore y retourna-t-il à plusieurs reprises, bourrant toujours son turban de nouveaux témoins, tant qu'enfin il se décida bravement à en combler la forme, sauf à dormir la tête nue au serein.

» Je ne suis pas embarrassé de me réveiller, dit-il en ap-
» puyant son occiput, fraîchement rasé, sur le turban
» bouffi, qui lui servait d'oreiller. Ces gens-ci se dispute-
» ront dès le point du jour, et ils seront trop heureux
» d'avoir un docteur ès-lois sous la main pour les accom-
» moder, ce qui m'assure part et vacation. »

Après quoi le docteur Abhac s'endormit magistralement, en rêvant procédure et or.

Ceci est l'histoire du docteur Abhac.

CHAPITRE V.

LE ROI DES SABLES.

Le lendemain, au déclin du jour, survint dans le même endroit un fameux bandit dont l'histoire ne conserve pas le nom, mais qui était dans toute la contrée la terreur des caravanes, auxquelles il imposait d'énormes tributs, et qu'on appelait, par cette raison, le Roi des Sables, si les mémoires de cette époque reculée sont fidèles. Jamais il n'était entré si avant dans le désert, parce que cette route n'était guère fréquentée des voyageurs, et l'aspect de cette source et de ces ombrages réjouit son cœur, ordinairement peu sensible aux beautés de la nature, de manière qu'il avisa de s'y arrêter un moment.

« Je n'ai pas été mal inspiré, vraiment, murmura-t-il » entre ses dents, en apercevant le trésor. Le kardouon » veille ici, suivant l'usage immémorial des lézards et des » dragons, à la garde de cet amas d'or, dont il n'a que » faire; et ces trois insignes écornifleurs sont venus de » compagnie pour se le partager. Si je me charge de tout » ce butin pendant qu'ils dorment, je ne manquerai pas » de réveiller le kardouon, qui réveillera ces misérables, » car il a toujours l'œil au guet, et j'aurai affaire au lézard, » au bûcheron, au faquir et à l'homme de loi, qui sont » gens âpres à la curée et capables de la défendre. La pru- » dence m'enseigne qu'il vaut mieux feindre de dormir à » côté d'eux, tant que les ténèbres ne sont pas tout-à-fait » tombées, puisqu'il paraît qu'ils se sont proposé de passer » ici la nuit, et je profiterai ensuite de l'obscurité pour les » tuer un à un d'un bon coup de kangiar. Ce lieu est si in- » fréquenté que je ne crains pas d'être empêché demain au » transport de ces richesses, et je me propose même de » ne pas partir sans avoir déjeûné de ce kardouon, dont » la chair est fort délicate, à ce que j'ai ouï dire à mon » père. »

Là-dessus il s'assura que son poignard était bien affilé pour tuer les dormeurs, et que son briquet était en bon état pour allumer le feu qui devait rôtir le kardouon.

Et il s'endormit à son tour, en rêvant assassinats, pillage et kardouons cuits sur la braise.

Ceci est l'histoire du Roi des Sables, qui était un voleur, et qu'on nommait ainsi pour le distinguer des autres.

CHAPITRE VI.

LE SAGE LOCKMAN.

Le lendemain, survint dans le même endroit le sage Lockman, le philosophe et le poète; Lockman, l'amour des humains, le précepteur des peuples et le conseiller des rois; Lockman qui cherchait souvent les solitudes les plus écartées pour y méditer sur la nature et sur Dieu.

Et Lockman marchait d'un pas tardif, parce qu'il était affaibli par son grand âge, car il avait atteint, le même jour, le trois centième anniversaire de sa naissance.

Lockman s'arrêta au spectacle qu'offraient alors les environs de l'arbre du désert, et il réfléchit un instant.

« Le tableau que votre divine bonté montre à mes regards, s'écria-t-il enfin, renferme, ô sublime Créateur » de toutes choses ! d'ineffables enseignemens, et mon ame » est accablée, en le contemplant, d'admiration pour les » leçons qui résultent de vos œuvres, et de compassion » pour les insensés qui ne vous connaissent point.

» Voilà un trésor, comme s'expriment les hommes, qui » a peut-être coûté bien des fois à son maître le repos de » l'esprit et de l'ame.

» Voilà le kardouon qui a trouvé ces pièces d'or, et qui, » éclairé par le faible instinct dont vous avez pourvu son » espèce, les a prises pour des tranches de racines dessé» chées par le soleil.

» Voilà le pauvre Xaïloun, dont l'éclat des vêtemens du » kardouon avait ébloui les yeux, parce que son intelligence » ne pouvait pas percer, pour remonter jusqu'à vous, les » ténèbres qui l'enveloppaient comme les langes d'un enfant » au berceau, et adorer, dans ce magnifique appareil, la » main toute-puissante qui en décore à son gré les plus vi» les de ses créatures.

» Voilà le faquir Abhoc, qui s'est fié à la timidité natu» relle du kardouon et à l'imbécillité de Xaïloun, pour res» ter seul possesseur de tant de biens, et se rendre opulent » sur ses vieux jours.

» Voilà le docteur Abhac, qui a compté sur le débat que » devait exciter, au réveil, le partage de ces trompeuses » vanités de la fortune pour se faire médiateur entre les » prétendans, et s'attribuer double part.

» Voilà le Roi des Sables, qui est venu le dernier, en » roulant des idées fatales et des projets de mort, à la ma» nière accoutumée de ces hommes déplorables que votre » grâce souveraine abandonne aux passions de la terre, et » qui se promettait peut-être d'égorger les premiers venus, » pendant la nuit, autant que j'en peux juger par la vio-

» lence désespérée avec laquelle sa main s'est fermée sur
» son kangiar.

» Et tous cinq se sont endormis pour toujours sous l'om-
» bre empoisonnée de l'upas, dont un souffle de votre co-
» lère a jeté ici les semences funestes du fond des forêts de
» Java. »

Quand il eut dit ce que je viens de dire, Lockman se prosterna et il adora Dieu.

Et quand Lockman se fut relevé, il passa la main dans sa barbe et il continua :

« Le respect qui est dû aux morts, reprit-il, nous défend de laisser leurs dépouilles en proie aux bêtes du désert. Le vivant juge le vivant, mais le mort appartient à Dieu. »

Et il détacha de la ceinture de Xaïloun la serpe du bûcheron pour creuser trois fosses.

Dans la première fosse il mit le faquir Abhoc.

Dans la seconde fosse il mit le docteur Abhac.

Dans la troisième fosse il enterra LE ROI DES SABLES.

« Quant à toi, Xaïloun, continua Lockman, je t'empor-
» terai hors de l'influence mortelle de l'arbre-poison, pour
» que tes amis, s'il t'en reste sur la terre depuis la mort
» du kardouon, puissent venir te pleurer sans danger à
» l'endroit où tu reposeras; et je le ferai ainsi, mon frère,
» parce que tu as étendu ton manteau sur le kardouon en-
» dormi pour le préserver du froid. »

Ensuite Lockman emporta Xaïloun bien loin de là, et il lui creusa une fosse dans un petit ravin tout fleuri que les sources du désert baignaient souvent sans jamais l'inonder, sous des arbres dont les frondes flottantes au vent n'épanchaient autour d'elles que de la fraîcheur et des parfums.

Et quand cela fut fini, Lockman passa une seconde fois la main dans sa barbe: et, après y avoir réfléchi, Lockman alla chercher le kardouon, qui était mort sous l'arbre-poison de Java.

Après quoi Lockman creusa une cinquième fosse pour le kardouon au-dessous de celle de Xaïloun, sur un petit revers mieux exposé au soleil, dont les rayons naissans éveillent la gaieté des lézards.

« Dieu me préserve, dit Lockman, de séparer dans la » mort ceux qui se sont aimés! »

Et quand il eut parlé ainsi, Lockman passa une troisième fois sa main dans sa barbe; et après y avoir réfléchi, Lockman retourna jusqu'au pied de l'arbre upas.

Après quoi il creusa une fosse très-profonde, et il y enterra le trésor.

« Cette précaution, dit-il en souriant dans son ame, » peut sauver la vie d'un homme ou celle d'un kar- » douon. »

Après quoi Lockman reprit son chemin avec une grande fatigue pour venir se coucher près de la fosse de Xaïloun, et il se sentit défaillir avant d'y arriver à cause de son grand âge.

Et quand Lockman fut arrivé à la fosse de Xaïloun, il défaillit tout-à-fait, se laissa tomber sur la terre, éleva son ame vers Dieu, et mourut.

Ceci est l'histoire du sage Lockman.

CHAPITRE VII.

L'ESPRIT DE DIEU.

Le lendemain survint dans l'air un de ces esprits de Dieu que vous n'avez jamais vus que dans vos songes, qui planait, remontait, semblait se perdre parfois dans l'azur éternel, redescendait encore, et se balançait à des hauteurs que la pensée ne peut mesurer sur de larges ailes bleues, comme un papillon géant.

A mesure qu'il se rapprochait, on le voyait déployer les anneaux d'une chevelure blonde comme l'or dans la fournaise, et il se laissait aller au courant des airs qui le berçaient, en jetant ses bras d'ivoire et sa tête abandonnée à tous les petits nuages du ciel.

Puis il se posa, en bondissant du pied, sur les frêles rameaux, sans peser sur une feuille, sans faire fléchir une fleur; et puis il vola, en la caressant du battement de ses ailes, autour de la fosse récente de Xaïloun.

« Eh! quoi, s'écria-t-il, Xaïloun est donc mort, Xaïluon

» que le ciel attend, à cause de son innocence et de sa simplicité. »

Et de ses larges ailes bleues qui caressaient la fosse de Xaïloun, il laissa tomber au milieu de la terre qui le couvrait une petite plume qui soudainement y prit racine, y germa et s'y développa comme le plus beau panache qu'on ait jamais vu couronner le cercueil des rois; ce qu'il fit pour mieux le retrouver.

Après il aperçut le poète qui s'était endormi dans la mort comme dans un rêve joyeux, et dont tous les traits riaient de paix et de félicité.

« Mon Lockman aussi, dit l'esprit, a voulu rajeunir pour
» se rapprocher de nous, quoiqu'il n'ait passé qu'un petit
» nombre de saisons parmi les hommes, qui n'ont pas eu
» le temps, hélas! de profiter de ses leçons. Viens cepen-
» dant, mon frère, viens avec moi, réveille-toi de la
» mort pour me suivre; allons au jour éternel, allons à
» Dieu!... »

Au même instant il appliqua un baiser de résurrection sur le front de Lockman, le souleva légèrement de son lit de mousse, et le précipita dans un ciel si profond que l'œil des aigles se fatigua de les chercher, avant de s'être tout-à-fait ouvert à leur départ.

Ceci est l'histoire de l'ange.

CHAPITRE VIII.

LA FIN DU SONGE D'OR.

Ce que je viens de raconter s'est passé il y a des siècles infinis, et depuis ce temps-là le nom du sage Lockman n'est jamais sorti de la mémoire des hommes.

Et depuis ce temps-là l'upas étend toujours ses rameaux dont l'ombre donne la mort entre des sources qui coulent toujours.

Ceci est l'histoire du monde.

CH. NODIER.

Faits et Autographes

POUR L'HISTOIRE DE NOS JOURS.

1814.

§ Ier.

NAPOLÉON II A ORLÉANS.

Les cosaques pillaient Pithiviers ; ils entraient à Chilleurs ; ils étaient à quatre lieues de nous, et ils allaient vite. Le château de Rebrechien, quoique enfoncé dans les terres, se voyait de loin avec ses quatre tourelles, ses deux pavillons et son grand corps de logis couvert d'ardoises. Le clocher du village (*gros décimateur* autrefois) s'élevait aussi bien haut; nous ne pouvions pas espérer que l'avant-garde russe passât sans nous apercevoir; il fallait fuir. C'est un moment singulier que celui où l'on sait qu'en peu d'heures il faut réunir les meubles, les habits, qui seront peut-être bientôt tout ce qui restera d'une belle et élégante demeure, et de tout le matériel que nécessite autour de soi certaine position sociale. Craindre pour sa vie simplifie beaucoup de départs précipités et involontaires, je l'ai éprouvé depuis; mais en 1814 j'avais encore le temps d'énumérer ce que je croyais nécessaire à trois enfans, à un *ménage*, et c'était immense.

Je restais désolée devant ces malles, ces ballots, ces effets si différens, et que chaque domestique, selon ses fonctions, déclarait indispensables. Mes enfans s'efforçaient de dégui-

ser la joie secrète que leur causaient tant de désordres ; ils retrouvaient des jouets égarés depuis long-temps, touchaient sans réprimandes aux objets les plus casuels, prévoyaient une longue suite de jours de congé et de fréquens changemens de place ; il y avait bien de quoi être satisfait. Mais mes nièces à qui les guerres civiles de leur pays avaient appris le maintien d'usage en pareille circonstance, s'affligèrent de nos calamités en filles corses. Quand elles virent charger les charrettes, elles jetèrent des cris perçans, ôtèrent soigneusement les peignes qui attachaient leurs tresses, et s'arrachèrent les cheveux. J'eus beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'en France il ne fallait se désespérer *qu'en dedans*, et que les douleurs éclatantes étaient de mauvais goût. Les sauvages du Nouveau-Monde sont encore plus perfectionnés que nous, on leur apprend à ne pas pleurer. J'imaginai un moyen de ne rien regretter, c'était de mettre le feu au château avant de le quitter ; cela me semblait beau et utile comme exemple, et m'épargnait le chagrin de voir les cosaques s'en donner le mérite. Je ne pus faire approuver ce plan par M. de Bradi ; il le rejeta avec horreur, et nous partimes pour Orléans.

La ville d'Orléans était remplie alors des soldats de cette garde impériale, victorieuse pendant si long-temps, et bientôt après on y annonça l'arrivée de l'impératrice Marie-Louise, qui, dès le 29 mars, avait quitté Paris avec son fils, la famille de l'empereur et sa cour pour aller à Blois. On ne comprendra pas que, fille, épouse et mère de souverains, l'arrière petite-fille de *Marie-Thérèse* ait fui emportant son enfant.

Mais l'impératrice s'occupait alors de plus d'un soin. Tandis que l'on préparait tout pour son départ aux Tuileries, elle veillait à ce que l'on n'oubliât rien de précieux, et de ses mains détachait les rideaux de dentelle d'Angleterre qui recouvraient les vitres de sa chambre. La connaissance de ce fait m'est parvenue directement par un témoin irrécusable ; il m'a confirmée dans l'opinion que j'avais conçue du caractère de la seconde épouse de l'empereur. On interprétera cela comme on voudra ; mais on sentira que la princesse qui ne négligeait point de semblables détails de ménage ne put comprendre à Blois qu'il lui convînt de passer la Loire, de se fortifier à Chambord, et de parcourir, s'il

fallait, toute la France avec les beaux débris d'armée dont l'empereur avait voulu qu'elle demeurât entourée. Ce fut avec indignation que Marie-Louise accueillit de Joseph Bonaparte le conseil de lutter encore contre la mauvaise fortune; ce dernier, bien que peu susceptible de résolution énergique, la suppliait instamment de traverser la Loire, et surtout de ne point se remettre aux mains des ennemis, elle refusa; Joseph insista trop vivement, et elle soupçonna le dessein de se passer de son consentement. L'impératrice déploya alors beaucoup de fermeté, et élevant la voix, appela quelques officiers supérieurs de la garde impériale qui étaient dans une chambre voisine, se plaignant qu'on voulût *user de violence envers elle*. Joseph et, je crois, Jérôme essayèrent de se justifier en exposant leurs motifs aux officiers; ces derniers répondirent qu'ils n'étaient point appelés à délibérer, mais à agir, et qu'ils avaient prêté le serment d'obéir à l'impératrice; cela suffit. L'impératrice voulut venir à Orléans; on l'y conduisit.

Presque toute la population de la ville s'était réunie dans les rues que devaient traverser Leurs Majestés l'impératrice et le roi de Rome. A quatre heures je fus m'établir à la porte Saint-Jean, sur la route de Blois. La garde impériale y formait déjà une haie; ces bons soldats étaient tristes et silencieux. Les curieux pressés autour d'eux ne se souciaient guère du respect que l'on doit au malheur, et oubliaient parfois qu'il eût été prudent de s'en souvenir; des ricanemens, des maintiens satisfaits, et quelques propos qui décelaient la joie qu'on éprouvait à changer de maître, rembrunirent encore plus ces figures que le soleil du printemps et la poudre à canon avaient déjà tant hâlées sur le champ de bataille. Des regards indignés rappelèrent la *bourgeoisie d'Orléans* à des sentimens plus généreux; et quelques bourrades distribuées à propos l'engagèrent à triompher d'un air plus discret. Les officiers ne semblaient prendre aucune part à ce qui se passait autour d'eux; de temps en temps seulement ils arrêtaient sur la foule un regard de mépris, et la montraient du doigt à leurs grenadiers quand il fallait en contenir les mouvemens. Mais cette foule, commençant à s'ennuyer d'attendre, cessa aussi d'être bruyante

et de s'agiter, et le calme le plus profond régnait quand des guides parurent en disant fort bas : *L'impératrice !.....* Une expression qui tenait de la joie, de l'orgueil et du désespoir, éclata tout-à-coup sur le visage des chefs militaires. Une ou deux voitures défilèrent, aucune acclamation ne se fit entendre. Enfin un militaire à cheval, dont je ne sais quel était le grade, passa, en disant très-haut : *L'impératrice !........* L'officier qui commandait les grenadiers en haie à l'endroit où j'étais arrêtée regarda alors le peuple, et en agitant son sabre, dit d'une voix terrible et avec des yeux qui étincelaient : « Criez Vive l'impératrice, s....! » Cet ordre, soutenu de la plus affreuse imprécation, et qu'une impulsion intérieure et involontaire semblait dicter, fut exécuté à l'instant. On entendit répéter *vive l'impératrice* comme à l'envi ; sans doute aussi que d'autres officiers, cédant à la même impression, exercèrent la même influence; car, sur toute la ligne que devait parcourir Marie-Louise et qu'occupait la garde, on entendit les plus vives acclamations; la peur faisait crier aussi fort que l'enthousiasme.

Enfin une grande berline verte, portant l'aigle impériale, franchit la vieille et basse porte Saint-Jean, et s'avança au pas au milieu de la haie. J'étais à la droite de cette voiture, conséquemment du côté où était placée l'impératrice ayant sur ses genoux le roi de Rome..... Il eût été difficile de ne point pleurer en voyant ce cortège, ce luxe, qui semblaient n'être propres qu'à montrer de quelle élévation tant de grandeurs se précipitaient... Je n'ai jamais aimé le pouvoir, parce qu'en général il ne se renferme point dans les limites de la justice, et que j'ai une horreur profonde pour l'abus de la force. J'attribue cette horreur, qui passe les bornes ordinaires des sentimens que peut concevoir une femme, à ce que j'éprouvai dans mes premières années lorsque mon précepteur m'inspirait l'orgueil d'une Spartiate, et que mon père me traitait en Ilote. C'est de ce que j'ai souffert pendant mon éducation que provient l'énergie dont je me sens tout-à-coup capable par antipathie pour la domination; n'ayant jamais désiré que mon indépendance sans nul goût pour la faculté de contraindre autrui. C'est sans doute cette aversion de la puissance qui exalte ma pitié

pour le malheur, lequel est toujours faible. Voilà, je crois, le secret de mon attachement à certaines causes ; ce sera celui de bien des gens, et il dut leur être révélé en 1814.

C'était à travers une épaisse poussière que l'on distinguait les armoiries et que l'on reconnaissait les livrées. Toute cette cour avait l'air harassée de fatigue, et ses équipages semblaient usés. Il me fut impossible de voir la mère de l'empereur enfoncée dans sa voiture ; mais tout le monde remarqua la reine de Westphalie. Grosse pour la première fois, et souffrant sans doute beaucoup du mouvement de la voiture, le besoin d'air la forçait à se tenir presque hors de la portière. Elle portait une robe bleue ; un grand voile de mousseline blanc était posé sur ses cheveux. Sa pâleur était excessive ; la blancheur de son visage, celle de cette mousseline qui flottait autour d'elle, une expression particulière de peines souffertes en silence, donnaient à sa figure un caractère idéal qui ne permettait pas de songer à la beauté de ses traits : c'était *la douleur*, c'était la divinité présidant à cette pompe. Je pensai, en voyant cette jeune princesse, que Jérôme devait se féliciter de n'avoir pas attendu jusqu'alors pour la traiter en épouse. On sait comment s'est conduite Catherine de Wurtemberg. Son père voulait la séparer de son mari ; non seulement elle refusa d'obéir à son père, mais *se jetant à ses pieds, saisissant ses habits, et se faisant traîner toute la longueur d'une vaste salle*, elle obtint que Jérôme serait considéré comme fils par le roi de Wurtemberg.

L'impératrice et le roi de Rome furent logés à l'évêché, demeure ordinaire de tous les personnages illustres qui passent par Orléans. J'avoue que je ne dormis pas cette nuit-là. Que de pensées se succèdent à la vue d'un pareil spectacle ! Que de souvenirs se réveillent ! J'éprouvai le plus violent désir de voir le fils du guerrier malheureux qui pendant si long-temps avait commandé aux Français. Je n'avais pas voulu assister aux fêtes de son couronnement : mon mari n'avait point signé l'acte par lequel on le reconnaissait consul à vie, puis empereur. Non seulement nous étions tous demeurés étrangers à sa bonne fortune, mais elle lui avait valu le pouvoir de nous nuire. Cepen-

dant je ne songeai plus qu'à ses revers, qu'à la lâcheté avec laquelle tant de gens comblés d'honneurs et gorgés de biens par lui le blâmaient et l'abandonnaient. J'avais le droit d'être *présentée :* je le fis valoir, non pour saluer l'impératrice Marie-Louise, peu sensible, je crois, à des témoignages de dévouement qu'elle ne daignait jamais provoquer de la part des Français, mais pour rendre un premier et dernier hommage à cet enfant d'un Corse né en France, et sur le berceau duquel, comme l'a si bien dit M. le vicomte de Chateaubriand, *semblaient reposer les destinées du monde.* J'écrivis, on me répondit que je serais reçue à cinq heures. Lorsque je traversai la cour de l'évêché, l'abbé Raillon, *nommé* au siège d'Orléans, me dit : « Madame, vous ne vous tournez point vers le soleil levant. — Dieu m'en garde, monseigneur, j'aime mieux l'honneur que le profit. »

Le roi de Rome était dans la chambre à coucher de l'évêque, Mme la comtesse de Montesquiou le tenait par la main. Il avait un habit appelé *matelot,* en drap bleu, et un chapeau de feutre noir posé en arrière, et qui laissait voir la plus belle chevelure blonde. Tous ses traits étaient ceux de son père ; mais sa peau, d'une blancheur extrême, rappelait, ainsi que ses cheveux, l'origine maternelle. Il était grand et robuste, et la beauté de son visage eût été parfaite s'il n'avait eu un peu trop de joues ; ce défaut, qu'il tenait de Napoléon, peut avoir disparu avec l'embonpoint du premier âge.

Je regardai avec saisissement cet enfant ; il tirait Mme de Montesquiou par la main, en répétant : « *Je veux m'en aller ; je veux ma voiture ; je veux m'en aller à ma maison ; je veux m'en aller voir mon papa !...* — Comme vous êtes impatient, mon petit roi, lui disait Mme de Montesquiou ; vous voyez bien que nous partirons tout-à-l'heure. » Cette assurance était inutile. *Je veux m'en aller !* etc., voilà ce que disait sans cesse le prince.

« Puis-je, madame, demandai-je à la comtesse de Montesquiou, baiser la main du roi de Rome ! — Ah ! Dieu ! me répondit-elle, vous le pouvez bien, madame ; le pauvre enfant !.... Oui, oui, vous le pouvez... Mon petit roi, donnez

donc votre main à madame... » Je mis un genou en terre, et je tins un instant cette petite main dans les miennes. En me regardant d'un air mélancolique et colère à la fois, et frappant violemment la terre de son pied, il me redit : *Je veux m'en aller; je veux aller voir mon papa!...* Ces mots m'étouffèrent. Je baisai sa main en pleurant... Quelle folie! N'est-on pas trop heureux de ne point passer sa vie dans cet état de cruelle et sotte torture qui s'appelle régner! Mais j'éprouvai l'influence du moment; il y avait une telle consternation dans cette chambre, tous les visages étaient si mornes, on parlait si bas, on se remuait si lentement! La voix du roi de Rome, quoiqu'enfantine, était forte, et c'était la seule qui ne fût pas altérée. Je remarquai la simplicité du maintien de sa gouvernante, occupée à donner les ordres nécessaires pour le service d'un *enfant-roi.* « Je vous en prie, dit-elle à un des officiers de la maison du prince, mettez des biscuits près de moi pour cette nuit, que je puisse les lui donner dès qu'il les demandera; vous savez comme il est, il ne veut jamais attendre... Que je puisse aussi lui donner à boire sur-le-champ; je vous en prie, qu'il n'attende point...» Mme de Montesquiou prévoyait tout, entrait dans les plus petits détails, n'avait qu'une seule pensée, et songeait si uniquement à remplir *les devoirs* de sa place, qu'elle oubliait par moment que des fatigues et des dangers en étaient devenus les inséparables, les seuls résultats. Il y avait dans cette attention et de si petits soins, qu'accompagnaient tant de zèle et de gravité, quelque chose de ce sang froid courageux que montrent au milieu du péril les chefs d'armée quand il sont doués d'une bravoure plus que vulgaire; Mme de Montesquiou se conduisait vraiment en noble dame qui conçoit la valeur d'un serment. Toutes celles qui suivirent l'impératrice à Orléans, plus neuves au genre de devoirs qui lient des sujets à leurs souverains quand ils leur sont attachés immédiatement, se croyaient presque des Zopires, parce qu'elles avaient fait une soixantaine de lieues à la suite de leur maîtresse, ayant un peu de peine à comprendre que partager son sort n'était pour elles qu'un devoir très-simple.

Les Bourbons ont été beaucoup plus heureux que les Bonapartes ; et leurs serviteurs se sont montrés plus dévoués. Peut-on sans se déshonorer être attaché à la personne d'un prince et l'abandonner dans sa mauvaise fortune? Les personnes qui ont suivi l'empereur et les siens n'ont pas une fois couru le risque de leur vie, excepté pendant la marche de l'île d'Elbe à Paris; et tous ont été magnifiquement récompensés. On ne les comparera jamais aux otages de Louis XVI ; à madame la princesse de Lamballe revenant de Londres pour s'exposer avec la reine ; à Cléry s'enfermant au Temple. On ne peut en douter, les plus grands périls n'eussent point refroidi le zèle des serviteurs de Napoléon ; mais ces périls n'ont point existé ; car il ne faut pas confondre l'attachement à la cause avec la fidélité aux personnes ; et sous ce dernier rapport les Bourbons ont été incomparablement mieux servis que les Bonapartes.

Plusieurs dames de Marie-Louise témoignèrent à Orléans le désir de quitter son service ; et le peu d'affection qu'elle avait montrée aux Français fut justifié dans cette occasion. Du reste, rien d'héroïque, rien de romanesque dans le passage de cette cour, bien que l'impératrice-reine déployât la plus vive énergie, quand je ne sais quel envoyé de Paris voulut se rendre maître du caisson qui portait *son trésor*. « Cet argent est à moi, dit-elle, il m'a été donné par l'empereur mon mari, je ne souffrirai point que l'on s'en empare. » L'officier russe (un comte Showaloff, je crois) envoyé pour escorter l'impératrice, et arrivé depuis peu d'instans, fut appelé, et n'osa point encourager la rapacité de l'envoyé de Paris. *Le trésor* de l'impératrice suivit Sa Majesté à Compiègne où elle fut trouver son père. Dans une feuille publique on dirait son *auguste père;* mais moi, j'étais plutôt tentée quand j'écrivai mon *journal* alors, de lui refuser le titre qu'il devait à la nature, que d'y ajouter une épithète de vénération. Quelques jours plus tard, arrivée à Paris, j'eus envie de le plaindre. Voici à quelle occasion : Mme W***, née dans les Pays-Bas, quand ils appartenaient à la maison d'Autriche, et qui dans sa première jeunesse avait eu des relations de société avec quelque archiduc, désira présenter son hommage à son ancien souverain ; elle demanda une

audience, l'obtint et se rendit chez l'empereur d'Autriche. Il est d'usage (et cela annonce des habitudes de fermeté et de confiance) que l'empereur soit seul avec ceux qu'il admet à l'honneur d'être reçu par lui. Mme W*** ignorait cette étiquette, et fut un peu surprise lorsqu'arrivée au salon où se tenait l'empereur, son introducteur, après l'avoir nommée, se retira. Elle demeura un moment interdite, et le devint davantage encore quand l'empereur, se mettant à verser des larmes, lui dit: « Je suis malheureux, bien malheureux... Je ne m'attendais point à tout ce qui est arrivé.... Je suis bien malheureux... » Cette douleur, exprimée si naïvement, embarrassa beaucoup Mme W***. Que dire à un prince qui est à la tête d'une armée et qui pleure parce que sa volonté ne se fait pas ?.... Mais je reviens au passage de l'impératrice à Orléans.... Je ne pus m'empêcher de pleurer amèrement en baisant la main du roi de Rome, et je sortis si affligée de sa chambre que je fus obligée de m'arrêter dans une des salles qu'il me fallait traverser. C'était au rez-de-chaussée. Je m'appuyai près d'une des fenêtres, ouverte sur le jardin, dans lequel étaient l'impératrice et ses dames. Elle faisait quelques pas avec vivacité, puis s'arrêtait tout-à-coup, et parlait avec beaucoup d'action et d'une voix très-élevée. Il y avait encore apparemment quelques discussions relatives au trésor.... Quoi qu'il en soit, et sans aucune prévention, je peux assurer que, de toutes les femmes réunies dans ce jardin, c'était l'impératrice qui avait la plus belle taille et la plus noble tournure. Ma vue, assez basse, ne me laissa pas distinguer l'étoffe de sa robe, dont les nuances me paraissaient fauves et cendrées; mais je remarquai le grand châle, *mis en pointe*, qui l'enveloppait, et sa capote blanche, chargée de plumes blanches aussi.

Après avoir considéré pendant quelque temps celle qui naguère était la plus grande souveraine du monde civilisé, et qui se croyait maintenant dans la nécessité de disputer quelques pièces d'or, je sortis de l'évêché. Le soleil venait de se coucher; c'était à la même heure, la veille, que cette cour était arrivée; mais les choses changeaient de face tous les jours. Je vis au bas du perron la grande berline avec

ses écussons impériaux. Les postillons espaçaient les huit chevaux qui étaient attelés ; les longs traits touchaient la terre ; la moitié de la cour était occupée par ce seul équipage ; mais les honneurs militaires de la veille n'étaient plus rendus : pas de haie de soldats, pas de tambours battant au champ ; je ne sais pas s'il y avait même un piquet de cavalerie pour escorte. Mes yeux, que j'avais rendus rouges à force de les essuyer, sans pouvoir les sécher, ne virent que cet officier russe avec son panache de plumes de coq et son étoffe blanche nouée autour du bras. Tout cela était étranger, ennemi... Ce pauvre enfant s'en allait donc sous la garde d'un homme qui croyait avoir vaincu son père et battu les Français... Quelle nuit devaient passer les personnes qu'allait renfermer cette voiture ! Combien l'obscurité augmenterait la gravité de leurs pensées ! Parfois l'impression trop vive du présent, les regrets du passé, les craintes de l'avenir, se croiseront tumultueusement dans leur imagination ; un instant ils croiront rêver ; puis tout-à-coup la vérité se représentera... Quels profonds soupirs s'échapperont alors de leurs poitrines ! Eux seuls troubleront le silence ; car tout se tait maintenant autour de cette cour : on n'entend que le bruit des *choses* ; les gens ne parlent plus ; les valets même sont muets, et semblent des ombres... La voix d'un enfant (auquel on ne sait quel nom donner depuis qu'on ne l'appelle plus roi) s'élève uniquement, et son accent impérieux annonce l'habitude de commander à tous dans celui qui a besoin de tous. Oh ! que de souvenirs réveillera cette petite voix ! Si l'esprit fatigué s'est livré à une distraction, si le corps a cédé au sommeil, comme le moindre de ces cris enfantins fera tressaillir ceux dont il frappera l'oreille !... Voilà ce que je me disais, après avoir vu le fils de Napoléon et de Marie-Louise. J'étais jeune alors ; je croyais que c'était perdre beaucoup que de perdre un trône... Mais dans l'ignorance de son sort, ce souverain dépossédé, sur lequel je pleurais, s'amuserait bientôt aussi gaiement des jouets destinés à son âge que de la couronne et du sceptre que lui avait jetés son père ? Cette idée me consola, et je m'y arrêtai ; mais en écrivant le récit de ces faits, la nuit même qui suivit le

jour où j'en avais été le témoin, je me rappelai un autre enfant, objet de respect, de soins, et aussi, hélas! de pitié!... Cet autre enfant, moi peut-être j'en gardais seule la pensée dans cet instant; car il fallait pour cela mon imagination vive, ma mémoire inaltérable et des impressions telles qu'on les reçoit à l'entrée de la vie. Cet autre enfant aussi m'avait tendu une main qui fut royale... Je veux retracer ces premiers jours où je sentis commencer mon existence intellectuelle. Il est étrange qu'ils me rappellent aussi l'enfance, la royauté et le malheur; mais quel malheur! Dieu terrible! et qui plaindra Napoléon II en nommant Louis XVII!

—

1815.

§ II. — UNE VISITE A LUCIEN BONAPARTE.

. . . . Après ma présentation à l'empereur, il me parut que je n'avais plus rien à redouter, car j'avais éprouvé tout ce que le *sort* peut amasser sur la tête d'une *présentée*. Aller chez les autres membres de sa famille, c'était faire des visites, selon moi. Je ne prétendais cependant ni à la familiarité ni à l'aisance avec eux, trouvant aussi commode que convenable la réserve, quand l'inégalité, quelle qu'en soit la cause, existe entre les gens. Je m'attendais à la plus aimable réception de la part de Lucien Bonaparte. Son séjour en Angleterre et en Italie avait eu un caractère de proscription. On disait qu'il devait à cette circonstance de n'avoir point oublié qu'il sortait de la classe commune des humains. Il avait porté un nom cher à l'égalité, celui de Brutus, et il l'avait porté par goût à Saint-Maximin. Enfin Lucien était auteur. Il s'était marié deux fois très-romanesquement. On lui reconnaissait des vertus privées que je pouvais comprendre, et il n'était pas

entouré de cette auréole de gloire inouïe qui m'avait épouvantée dans la personne de l'empereur. Je n'avais aucune grâce à lui demander, et venais au contraire lui communiquer une lettre très-importante. Rassurée par mon nom corse et par mon sujet de conversation, je n'éprouvai ni palpitations de cœur, ni éblouissemens en montant le grand escalier du Palais-Royal, et ne me présentai que modestement au prince de Canino, qui n'était pas encore déclaré prince français. Le prince me laissa debout, se tint fort droit, me parla avec bonté, et me confondit par son occupation de *poser* en altesse impériale. Je ne pus jamais venir à bout d'exciter dans mon cœur des sentimens de crainte ou de vénération qui fussent proportionnés à la dignité de maintien du prince. Je n'avais que de la mémoire en sa présence, et certes elle ne me fournissait rien de ce qui pouvait m'être nécessaire pour trouver simple cette réception. Vouloir être imposant comme l'empereur me sembla une prétention si ridicule, si folle, que j'en conçus de l'humeur, et fus, en sortant du Palais-Royal, m'égayer assez amèrement sur le compte de Lucien chez mon cousin Angelino Chiappe, revenu de sa mission.

« Eh bien! me dit-il, voulez-vous que tous les Bonapartes soient des héros dignes de votre idolâtrie? Lucien vous paraît inconséquent? voilà une chose bien merveilleuse. Tenez, je vous donne ces lettres de Mme Létizia, de Mme Élisa Bacciochi et de Lucien Bonaparte, *non du prince de Canino*; c'est un vrai présent dans la situation d'esprit où vous êtes. Lisez, et ne vous récriez plus. »

Je reçus les précieux autographes; *en situation*, ils étaient piquans. Je les publie pour l'instruction de toutes les personnes auxquelles le présent fait perdre le souvenir du passé.

Des prisons d'Aix, — 3 thermidor.

Au représentant du peuple Chiappe
Lucien Bonaparte.

« Citoyen représentant,

» Du fond d'une prison où j'ai été traîné hier je me jette » à vos pieds.

» J'ai été emprisonné par mesure de sûreté, d'après l'ar- » rêté des représentans Chambon et Guérin, sur l'ordre de » la municipalité de Saint-Maximin, où je fus membre du » comité. Mais je donnai ma démission trois mois avant le 9 » thermidor; mais dans le pays il ne se commit jamais d'ho- » micide légal, et on ne fit pas payer de contributions for- » cées; seulement, d'après la loi tyrannique de ce temps, » il y eut, comme vous savez, huit personnes incarcérées, » qui sont aujourd'hui à la municipalité. Donc, non le délit, » mais des circonstances malheureuses sont causes de mon » emprisonnement.

» Cependant, citoyen représentant, à chaque instant » nous craignons de voir renouveler le massacre des prisons. » — Je repose sur le matelas, sur la paille, teints du sang » des victimes assassinées il y a trois mois... Sans argent, » je vois ma femme et ma fille, malheureuses, dépourvues » de tout et affligées..... Mes frères étant éloignés, je me » trouve abandonné... Vous me restez seul dans cette dis- » grâce. Ah! sauvez-moi de la mort! conservez un conci- » toyen père, époux, fils, infortuné et non coupable!!! » Puisse dans le silence de la nuit mon ombre pâle errer au- » tour de vous et vous attendrir!... Écrivez à Isnard, ou » sauvez-moi vous-même.

» Je suis inspecteur des charrois; je ne pouvais être léga- » lement arrêté : mon service en souffre. Si vous me faisiez » délivrer, je courrais avec ma femme à l'armée d'Italie » embrasser vos pieds et vous offrir à jamais la vie que vous » m'auriez conservée

» Je languis..... j'attends.... Ma mère vous fera passer

» cette lettre; elle me fera passer votre réponse. Oh! sau-
» vez-moi!

» Votre malheureux concitoyen,

» LUCIANO BUONAPARTE. »

Ah! Brutus, ah! prince, ce que vous demandiez à Angelino Chiappe, il vous l'accorda. Mais se *prosterner* était-il donc indispensable, selon vous, quand on s'adressait au pouvoir?

LA COMTESSE DE BRADI.



Littérature

ET

ANTIQUITÉS DU NORD.

§ Ier.

L'EYRBIGGIA-SAGA.

Parmi les divers monumens de l'histoire et de la littérature islandaise, il n'en est aucun de plus intéressant que l'Eyrbiggia-Saga, composé (d'après les conjectures du savant Thorkelin) avant l'année 1264, lorsque l'Islande était encore soumise à la Norwège. Le nom de l'auteur est inconnu, mais la simplicité de ces annales semble un garant suffisant de leur fidélité ; elles contiennent l'histoire de cette partie de l'île d'Islande située autour du promontoire appelé Snœfells depuis l'établissement qu'y firent les émigrans norwégiens. La chronique raconte avec détail les querelles qui divisèrent les familles par qui le pays fut occupé , leurs progrès vers un état plus régulier de société , leurs mœurs , leurs superstitions , leurs usages domestiques et leurs lois. Si les évènemens consignés dans ces annales provinciales ne sont pas très-importans en eux-mêmes , en récompense le lecteur peut y puiser , par les détails minutieux du récit , une connaissance des mœurs des peuples du Nord , qu'il chercherait vainement dans une histoire plus générale. Le

savant Thorkelin publia une édition correcte de l'Eyrbiggia-Saga en 1787, exécutée aux frais de Tuhm, illustre et généreux protecteur des littérateurs du Nord. Une version latine, qu'on doit à l'éditeur, vient au secours de ceux qui n'ont qu'une connaissance imparfaite de l'original islandais.

— En l'année 883 un noble norwégien, nommé Biorn, ayant été condamné à l'exil par Harold, roi de Norwège, eut recours à la protection de Rolf, ou Rollon, qui joignait aux fonctions de prêtre celles de guerrier, et desservait le temple de Thor, dans l'île de Mestur. Biorn fut bien accueilli, et il lui fut donné un vaisseau pour aller chercher fortune quand vint le printemps. Mais voyant que par cette hospitalité accordée au proscrit il avait encouru le ressentiment d'Harold, Rolf, ou comme on l'appelait à cause de ses fonctions de prêtre, Thorolf, résolut d'abandonner sa demeure de Mestur, et mit à la voile pour l'Islande, où dix années auparavant une colonie avait été établie par Ingolf, fils d'Arne. Thorolf fit un grand sacrifice à Thor avant son départ, et ayant reçu ou feint un oracle qui l'autorisait à changer de résidence, il emporta avec lui la terre sur laquelle avait été placé le trône de Thor, l'image du dieu lui-même, et tout le bois qui faisait partie de l'édifice de son temple. Quand le vaisseau approcha de l'Islande, Thorolf jeta à la mer les colonnes du sanctuaire de l'idole, et déclara qu'il fonderait sa nouvelle résidence là où elles seraient apportées par les flots sur le rivage. Le hasard et la marée dirigèrent les colonnes vers un promontoire ou une péninsule appelée Thorness (1), à cause de cette circonstance. Ce fut donc là que Thorolf s'établit avec ses compagnons; et, reconnaissant de la protection de sa divinité tutélaire, il érigea à Thor un temple, dont la vaste étendue attestait sa dévotion. Un sanctuaire intérieur contenait l'autel sur lequel fut placée une bague d'argent du poids de deux

(1) Thorness est probablement cette petite péninsule mentionnée par sir Georges Mackenzie dans sa description de l'Islande. « Près de la péninsule les voyageurs virent l'Helgafels où se voit encore un petit hameau dont le nom dérive des rites superstitieux auquel il était autrefois consacré. » Voyage en Islande, p. 187.

onces. On se servait de cette bague pour recevoir un serment solennel, et elle ornait la personne du grand-prêtre dans toutes les cérémonies publiques. Là aussi était déposé la vase où coulait le sang des sacrifices, et le sacré aspersoir pour en arroser l'autel et les fidèles. Autour de l'autel on voyait les idoles représentant les diverses divinités de la mythologie scandinave. Une taxe fut imposée à tous les émigrans pour l'entretien du culte, et Thorolf se réserva les fonctions de grand-prètre avec la surveillance supérieure de tous les rites religieux. Une suite d'ordonnances curieuses signala l'établissement de son autorité. Tout le promontoire de Thorness fut mis sous la protection de Thor; mais une petite éminence appelée Helgafels (c'est-à-dire le Saint-Mont) fut considérée comme tellement sacrée, qu'il était défendu de la regarder avant d'avoir fait ses ablutions du matin, et que toute créature vivante qui en franchissait la limite devait être punie de mort. Aux terreurs de la religion furent ajoutées les solennités de l'autorité légale. Près du Saint-Mont fut établi le siège de la justice, où se tenaient les assemblées populaires. Ce lieu aussi était sacré; on ne devait ni le souiller de sang, ni y jeter les moindres immondices. Nous reconnaissons dans ces institutions les grossiers élémens de l'ordre social et de la législation. La colonie naissante fut fortifiée par l'arrivée de Biorn, le fugitif à l'occasion duquel Thorolf avait encouru la colère du roi Harold, et par celle d'autres chefs du Nord, que les vicissitudes de la guerre ou l'amour des aventures avaient bannis de leurs foyers domestiques. Chacun choisit son habitation selon son plaisir, et l'établissement commença à se partager en trois districts appelés Eyrarvert, Alpta-Fiord et Breida-Wick, qui reconnurent tous l'autorité du pontife Thorolf et la sainteté de ses institutions.

La mort de Thorolf cependant fit éclater les dissentions intestines. Un patriarche, appelé Barna-Kiallak (riche en enfans) voulut contester la sainteté du territoire de Thorness, qui avait été si solennellement stipulée. Sa tribu, fière de son nombre, attaqua ouvertement le pouvoir de Thorstein, qui avait succédé à son père Thorolf, comme pontife, et elle menaça de profaner le territoire consacré.

Thorstein marcha à la rencontre de ces impies à la tête de sa tribu, de ses serviteurs et de ses alliés. Le combat fut livré, et comme aucune des deux armées ne peut obtenir une victoire complète, un armistice eut lieu, puis un congrès, sous la médiation d'un vieillard appelé Thorodus. Cet ingénieux arbitre écarta tout d'abord la cause apparente de la querelle en déclarant que le territoire, ayant été souillé par le sang versé des deux côtés, avait perdu son sacré caractère, et pour satisfaire en même temps à la cause secrète de la guerre, il décida que Thogrim, un des fils de Kiallak, partagerait avec Thorstein les fonctions de pontife ainsi que l'autorité suprême, en protégeant, de concert avec lui, contre les sacrilèges, un nouveau lieu consacré à la religion et à la justice. Ce nouveau lieu est décrit comme un cercle formé avec des pierres, parmi lesquelles une plus haute que les autres désignait la pierre de Thor, où l'on immolait au dieu les victimes humaines, en leur écrasant ou rompant l'épine dorsale. Cette description doit embarrasser, il me semble, ces antiquaires qui voudraient attribuer exclusivement les cercles de pierres du même genre aux tribus celtiques et à leurs prêtres les druides.

Thorstein, fils de Thorolf, périt dans un naufrage. Son petit-fils, Snorro, devint le soutien le plus illustre de sa famille, et le début suivant de son histoire nous révèle le singulier système de législation qui prévalait déjà en Islande, aussi bien que les honneurs qu'on rendait aux femmes dans cet antique état de société. La tutelle de Snorro, dont le père était mort jeune, était échue à Borko-le-Gros, frère de son père, qui avait épousé Thordisa, sa mère, et se trouvait à la fois son oncle et son beau-père. A l'âge de quatorze ans, Snorro, avec deux compagnons, partit en voyage pour aller visiter ses parens de Norwège, et revint en Islande au bout d'une année. Son compagnon Tharlef était vêtu et armé avec magnificence; il portait une épée curieusement travaillée, un bouclier peint en bleu et doré, une lance enfin, dont la poignée était garnie d'une plaque d'or. Mais Snorro était vêtu de noir; il montait une jument noire, en tout son extérieur indiquait l'indigence et la tristesse. Cette pauvreté apparente lui fit trouver un meilleur

accueil à Helgafels, résidence de son oncle Borko; car la loi des héritages lui donnait droit à une moitié des possessions de son grand-père, alors administrées par Borko, et celui-ci crut qu'il pourrait les vendre à bas prix pour subvenir à ses besoins. Un incident singulier troubla cepen dant la concorde de la famille. Peu de temps après que Snorro était arrivé chez son oncle, une troupe de douze hommes armés, commandée par Eyolf Gray, parut tout-à-coup à Helgafels, et leur chef annonça qu'il avait tué un parent de Thordisa, mère de Snorro. Bordo, à qui ce meurtre était indifférent, et qui était allié à Eyolf, le reçut bien et ordonna à sa femme de lui faire bon accueil et bonne chère. Thordisa obéit, non sans une répugnance marquée. Mais pendant le repas, Eyolf, laissant tomber la cuiller avec laquelle il mangeait, se baissa pour la ramasser; Thordisa, ne pouvant plus long-temps contenir son indignation, saisit alors son épée et le blessa avant qu'il pût se relever. Borko, irrité à son tour de cette attaque contre son hôte, frappa sa femme et il allait réitérer son premier coup, lorsque Snorro, se jetant entre eux, le repoussa, et, se mettant entre sa mère et lui, déclara fièrement son intention de la protéger. Eyolf s'échappa, non sans peine, et obtint plus tard de Borko une amende en indemnité de sa blessure. Cette dispute brouilla l'oncle et le neveu, qui eurent recours à la j ustice pour arranger leurs prétentions réciproques à l'héritage commun. Qùand ils comparurent devant l'assemblée des patriarches du pays, Borko convint qu'en sa qualité de fils de Thorstein, son neveu avait droit à la moitié du territoire d'Helgafels, mais il convint aussi qu'ils ne pourraient sans inconvénient le posséder en communauté. Il offrit donc d'acheter la part de Snorro à un prix raisonnable. A cette proposition Snorro répondit que son oncle devait fixer ce prix, et qu'ensuite lui, comme descendant du frère aîné, il aurait le choix de vendre sa part au prix fixé, ou d'acheter la part de son oncle. Borko, croyant à la pauvreté supposée de son neveu, estima la moitié de la propriété à six marcs d'argent, somme bien au-dessous de sa valeur réelle, mais Snorro à son grand étonnement paya à l'instant la somme stipulée, et obtint

la possession entière des domaines paternels. Le vexation de Borko ne s'arrêta pas là ; car au moment où il allait partir d'Helgafels, sa femme Thordisa déclara solennellement devant témoins qu'elle demandait le divorce, alléguant comme raison suffisante qu'il avait levé la main contre sa personne. Tels étaient les droits d'une mère de famille islandaise que le divorce et la division des biens furent immédiatement prononcés entre elle et son époux, sans que sa tentative de meurtre contre l'hôte de celui-ci fût une cause suffisante des violences dont elle se plaignait. Snorro ayant ainsi obtenu possession de tout l'héritage paternel d'Helgafels, ne perdit pas de temps pour s'emparer des fonctions sacrées de pontife de Thor. Il continua par son astuce, son adresse et son audace, à jouer un rôle éminent dans les diverses contentions qui agitèrent les possessions de cette contrée aride, qu'on se disputait aussi avidement que s'il se fût agi des vignes d'Italie ou des mines du Pérou ; de sorte que la suite de cette histoire peut être considérée comme les annales du pontificat de Snorro.

Notre chroniqueur n'a pas manqué d'incidens pour varier son récit. Les guerres et les procès devant l'assemblée du peuple en forment, il est vrai, le fond ; mais il y a introduit tous les enchantemens et toutes les circonstances surnaturelles qui, dans la superstition de ces temps-là, remplacent les présages et les prodiges de l'histoire classique. C'est ainsi que la lutte entre deux fameuses magiciennes remplit plusieurs pages de l'Eyrbiggia Saga.

« Dis-moi, demanda Katla, joyeuse et jolie veuve, à Gunlaugar, jeune et beau guerrier, dis-moi pourquoi tu vas si souvent à Mahfalhida ? Est-ce pour caresser une vieille femme ? — Ton âge à toi, Katla, répondit imprudemment le jeune homme, devrait t'empêcher de faire un sujet de reproche à l'âge de Geirrida. — Je ne pensais guère, répliqua la veuve offensée, que nous pouvions être comparées de ce côté l'une à l'autre. — Mais toi qui supposes que Geirrida est seule un puits de science, tu pourras éprouver qu'il en est qui l'égalent aussi sous ce rapport. » Or l'hiver suivant Gunlaugar, accompagné d'Odon, fils de Katla, ayant encore rendu à Geirrida une de ces visites que lui

avait reprochées Katla : « Tu ne partiras pas ce soir, lui dit la sage matrone, de méchans esprits sont dehors et ta mauvaise étoile domine. — Nous sommes deux, répondit Gunlaugar, et par conséquent n'avons rien à craindre. — Odon, répliqua Geirrida, ne te sera d'aucun secours, mais va, puisque tu le veux, tu paieras cher ton imprudence. » En chemin ils visitèrent la veuve rivale, et Gunlaugar fut invité à passer la nuit dans sa maison. Il refusa, et, étant reparti seul, il fut trouvé le lendemain sur le seuil de son père Thorbiorn, dangereusement blessé et privé de raison. Diverses causes furent données de ce malheur, mais Odon déclarant qu'ils s'étaient quittés ce soir-là brouillés Geirrida et lui, accusa Geirrida de maléfice. Geirrida fut donc citée devant l'assemblée du peuple et jugée comme sorcière. Mais douze témoins ou *expurgateurs* ayant répondu de son innocence sur serment, Geirrida fut honorablement acquittée (1), son acquittement ne termina pas la rivalité des deux sorcières; car Geirrida appartenant à la famille Hiliacan, et Katla à celle du pontife Snorro, l'animosité des deux familles fut réveillée par cette querelle.

Il arriva que Thorbiorn, surnommé Dig ri (ou le Corpulent), de la famille de Snorro, avait des chevaux qui paissaient dans les pâturages des montagnes, près de ceux de Thorarin, surnommé le Noir, fils de l'enchanteresse Geirrida. Mais quand arriva l'automne et qu'il s'agit de ramener les chevaux des montagnes pour les mettre à l'étable pendant l'hiver, on ne retrouva plus ceux de Thorbiorn, et Odon, fils de Katla, envoyé pour consulter un sorcier, revint avec une réponse douteuse qui semblait indiquer qu'ils avaient été volés par Thorarin. Thorbiorn, Odon et une troupe armée partirent immédiatement pour Mahfalhida, demeure de Geirrida et de son fils Thorarin. Arrivés devant la porte, ils demandèrent la permission de chercher les chevaux perdus. Thorarin s'y refusa, alléguant que

(1) Cette cérémonie d'*expurgation* est l'origine la plus ancienne du jugement par jury. Les *expurgateurs* étaient primitivement des espèces de témoins qui se transformaient consécutivement en juges par l'audition d'autres témoins cités par eux.

la *visite domiciliaire* n'était pas autorisée légalement; que les témoins exigés par la loi n'étaient pas présens ; qu'enfin Thorbiorn n'offrait pas les garanties suffisantes pour exercer le privilège qu'il réclamait. Thorbiorn répondit que le refus de Thorarin équivalait à l'aveu du délit, et constituant sans retard un tribunal temporaire en choisissant six juges sur les lieux, il accusa formellement Thorarin de vol devant sa porte. Alors Geirrida perdit patience : « Eh bien! s'écria-t-elle en s'adressant à son fils Thorarin, sera-t-il dit de toi que tu es plus femme qu'homme? Souffriras-tu ce sanglant affront? » Thorarin, irrité du reproche, sortit à la tête de ses serviteurs et de ses hôtes. Une escarmouche interrompit bientôt la procédure légale commencée. Le sang coula de part et d'autre avant que la femme de Thorarin et ses servantes pussent séparer les combattans en jetant leurs manteaux sur leurs armes. Thorbiorn et les siens ayant battu en retraite, Thorarin fit l'inspection du champ de bataille. Hélas! parmi les indices du fatal évènement était une main encore saignante, trop fine et trop blanche pour appartenir à un des guerriers; c'était celle de sa femme Ada, qui l'avait perdue en voulant rétablir la paix. Désespéré, Thorarin oublia toute sa modération habituelle, monta à cheval avec ses alliés et ses serviteurs, poursuivit l'ennemi et l'atteignit dans un pré où il faisait halte et laissait reprendre haleine à ses chevaux, triomphant d'avoir ravagé la propriété de Thorarin. En ce moment celui-ci fond sur eux avec fureur, et tue Thorbiorn sur la place ainsi que plusieurs autres soldats de sa bande. Odon, fils de Katla, ne put s'échapper sans blessure que parce qu'il portait un vêtement que sa mère lui avait donné pour le rendre invulnérable. Après cette action où il coula plus de sang qu'il ne s'en répandait ordinairement dans une querelle islandaise, Thorarin revint à Mahfalhida, et questionné par sa mère sur les détails de l'excursion, il lui répondit en employant l'improvisation rimée et énigmatique des peuples du Nord. « Veux-tu dire, répliqua Geirrida, que tu as immolé Thorbiorn. — Le corbeau, continua Thorarin dans le même style métaphorique, boit en ce moment le sang du vaincu. »

Mais comme ce combat devait susciter au vainqueur un nouveau procès à l'instance du pontife Snorro, Thorarin invoqua le secours de ses parens et de ses alliés dont les plus puissans étaient Arnkill, son oncle maternel, et Verimond, qui lui promirent leur assistance sur le champ de bataille ou aux comices populaires. Cet Arnkill ne put s'empêcher cependant de demander à Thorarin comment il avait fait pour oublier à ce point son sang froid ordinaire. Thorarin lui répondit en vers que les paroles d'une femme telle que Geirrida suffiraient pour réveiller un serpent engourdi par le froid au fond d'une caverne.

Pendant que Thorarin passait l'hiver avec son oncle Arnkill, il reçut un message de sa mère qui lui apprenait qu'Odon, fils de son ancienne rivale Katla, était celui qui avait tranché la main à sa femme et qu'il s'en vantait. Thorarin et Arnkill résolurent de ne pas différer leur vengeance, et, partant aussitôt, ils allèrent surprendre la maison de Katla. L'intrépide sorcière, les entendant approcher, ordonna à son fils de s'asseoir près d'elle, et quand les ennemis entrèrent ils ne virent que Katla qui filait une laine grossière avec ce qui leur parut une énorme quenouille. « Son fils, dit-elle, était absent et en voyage. » Thorarin et Arnkill furent obligés de s'en aller avec cette réponse, après avoir fouillé en vain toute la maison. Ils n'avaient fait que peu de chemin lorsqu'il leur vint à l'esprit que Katla pouvait bien les avoir trompés, grâces à son talent connu pour produire des illusions d'optique, et ils résolurent de retourner pour mieux chercher. Ils trouvèrent cette fois Katla dans son vestibule, tondant un chevreau apprivoisé, mais c'étaient en réalité les cheveux de son fils Odon qu'elle taillait. Ils sortirent, et revenus une troisième fois, une troisième illusion leur fit voir au lieu d'Odon un pourceau qui grognait sur un tas de cendres. Arnkill prit alors et brisa la quenouille qu'ils avaient d'abord soupçonnée; mais Katla remarqua ironiquement que leurs nombreuses visites n'auraient pas été inutiles puisqu'elles se terminaient par cet exploit bien digne de braves guerriers. Ils s'en retournaient vers leur demeure honteux et déçus lorsqu'ils rencontrèrent Geirrida qui leur reprocha leur

maladresse. « Revenez, dit-elle, je vous accompagnerait. « Les voici encore et avec eux une femme en manteau bleu, dirent les suivantes de Katla aux aguets. « Hélas! s'écria Katla, c'est la sorcière Geirrida contre laquelle les charmes seront inutiles. » Aussitôt elle cacha Odon sous un tas de coussins et s'étendit dessus, se prétendant malade. Mais en entrant, Geirrida, sans mot dire, se dépouilla de son manteau, prit dans sa ceinture une peau de veau marin, en enveloppa la tête de Katla, et, pendant qu'on la tenait, elle découvrit son fils. On les emmena tous deux captifs. Le lendemain Odon fut pendu, et Katla fut lapidée après avoir avoué que ses sortilèges avaient occasioné le désastre de Gunlaugar, origine de toute cette querelle.

Cette exécution est remarquable, parce qu'il paraît qu'elle eut lieu avant la procédure préalable qui précédait, en général, toute sentence et toute exécution en Islande. Cependant le printemps approchait ; il était nécessaire que Thorarin prît un parti. Il était possible pour lui de racheter le sang versé par une amende ; mais le nombre et le rang des personnes tuées suffisaient pour épuiser sa fortune. Enfin Snorro parut à la tête de quatre-vingts cavaliers, devant la maison d'Arnkill pour sommer Thorarin de répondre du meurtre de Thorbiorn. Cette citation avait lieu conformément à la loi islandaise qui n'autorisait aucune accusation sans citation préalable, transmis au coupable personnellement ou à sa demeure. Cette cérémonie n'était pas toujours sans danger, puisqu'on pouvait y répondre les armes à la main. Thorarin, voyant que Snorro était accompagné d'une force respectable, ne jugea pas à propos de le braver, et se contenta de lui répondre par une rapsodie poétique.

Ce n'est pas un faible ennemi,
Ce n'est pas la main d'une femme,
Qui de ces lieux m'aura banni.
Du glaive étincelle la lame...
La loi serait pour moi ; mais je suis malheureux ;
Je ne cède qu'au nombre, et j'en appelle aux dieux.

En conséquence, avant que le tribunal populaire fût as-

semblé, Thorarin s'embarqua avec son parent Vérimond pour la Scandinavie. L'histoire ne parle plus du premier; mais Vérimond, qui se sépara de lui, et passa l'hiver suivant à la cour du comte Haco, fils de Sigurd, alors régent de Norwège, continua à figurer dans l'EYRBIGGIA-SAGA.

Haco avait à sa cour deux de ces champions appelés Berserkirs, hommes qui par une sorte d'excitation morale ou physique se mettaient dans un état de frénésie pendant lequel ils accomplissaient des exploits au-dessus de la force humaine, et se jetaient, sans comprendre le péril ni sentir la douleur, sur tous les obstacles qu'on pouvait leur opposer. Vérimond se lia d'amitié avec ces champions, qui, hors de leurs accès de fureur, n'étaient ni discourtois ni malveillans. Mais comme la moindre contradiction était capable d'exciter leurs passions orageuses, on ne pouvait dire que leur société fût très-sûre ou très-commode. Cependant Vérimond, qui désirait retourner en Islande, s'imagina que, dans les querelles où il pourrait se trouver engagé, le secours des deux Berserkirs lui serait très-avantageux. D'après cette idée, lorsque le comte Haco, à son départ, offrit de lui octroyer tout don raisonnable qu'il demanderait, il le pria de lui laisser emmener les deux champions dans son pays natal. Le comte consentit, mais non sans lui faire observer ce qu'il y avait de dangereux dans sa requête. « Ils sont accoutumés, lui dit-il, à se soumettre à des hommes élevés en rang et en puissance; mais ce né sont pas des champions faciles au service d'un guerrier né dans une condition inférieure. Toutefois Vérimond profita de la permission du comte, et ne fut pas avare de promesses pour se faire accompagner en Islande par Halli et Leikner. Ils lui répondirent franchement que le pays leur semblait bien pauvre; mais ils consentirent à l'y suivre, en l'avertissant toutefois que leur amitié ne durerait pas long-temps s'il leur refusait aucun don qu'il serait en son pouvoir de leur accorder. Vérimond les assura de sa bonne volonté, et les emmena en Islande, où il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il s'était imposé une lourde tâche. Halli, pour sa première requête, demanda une femme riche, noble et belle; mais comme il n'était pas aisé de trouver une jeune

fille ainsi douée qui voulût s'unir à un étranger d'obscure naissance, et qui était d'ailleurs un Berserkir, Vérimond fut forcé d'éluder sa requête. Il commença toutefois à penser qu'il ferait sagement de transférer des satellites aussi incommodes à son frère Angrim, homme actif, énergique et fier, qui avait fait ses preuves en maintes querelles, et qui avait toujours refusé de donner aucune indemnité pécunière pour les meurtres commis par lui. Aussi l'appelait-on communément Styr (c'est-à-dire le Remuant ou le Tapageur), comme on appelait Vérimond Miofii, ou le Délicat. Styr néanmoins, tout batailleur qu'il était, ne voulut pas se charger du patronage des Berserkirs. Ce fut en vain que Vérimond protesta qu'il lui faisait cadeau de deux champions qui lui garantissaient une facile victoire dans toutes ses querelles; Styr remercia sincèrement son frère de cette preuve d'amitié fraternelle, en lui avouant que ce qu'il avait entendu dire de ces guerriers étrangers lui faisait craindre qu'ils ne fussent pour lui des auxiliaires plus embarrassans qu'utiles. Vérimond fut donc obligé de changer de ton, et de reconnaître la peur qu'il avait des Berserkirs, demandant à son frère ses avis et son aide pour s'en délivrer. « C'est une autre question, répondit Styr. Je ne les eusse jamais acceptés comme témoignage de faveur et d'amitié; mais, pour te secourir dans cette situation difficile, je consens à en courir moi-même les inconvéniens. »

Il était à craindre que les Berserkirs ne prissent pas en bonne part d'être ainsi transférés d'un frère à l'autre, comme s'ils étaient des esclaves à vendre; mais le caractère de Styr se trouvant bien plus conforme au leur que celui de Vérimond, ils consentirent à l'échange; et, accompagnant leur nouveau maître dans une excursion nocturne, ils prouvèrent leur force en brisant un cadre ou lit de fer, dans lequel son ennemi s'était réfugié. Mais la présomption d'Halli troubla bientôt leur bonne intelligence. Ce champion devint amoureux d'Asdisa, fille de son patron, demoiselle fière et robuste et bien propre à captiver le cœur d'un Berserkir. Halli annonça formellement à Styr qu'il la demandait en mariage, et qu'il lui fallait choisir entre une

rupture ou cette alliance, qui le rendrait le plus puissant des chefs d'Islande. A cette proposition inattendue, Styr ne sut d'abord que répondre, et ne trouva d'autre moyen de l'écarter qu'en disant qu'il devait consulter ses parens sur l'établissement de leur fille. « Eh bien! reprit Halli, trois jours te suffisent pour cela. Souviens-toi seulement que leur refus rompt à jamais notre amitié. » Styr, fort inquiet, s'en alla jusqu'à Helgafels pour consulter l'expérience du pontife Snorro. « Montons sur le Saint-Mont, lui dit celui-ci; de pareils conseils, demandés sur ce lieu sacré, sont rarement malheureux. » Ils restèrent à conférer sur le mont de Thor jusqu'au soir. On ne sait ce qui fut dit; mais ce qui suit montre suffisamment à quelle détermination ils s'arrêtèrent. Styr, aussitôt qu'il fut de retour, annonça à Halli que puisqu'il ne pouvait satisfaire à l'usage de *racheter* sa fiancée en payant une somme d'argent, il pouvait y suppléer par quelques travaux difficiles et extraordinaires, « Lesquels? demanda le Berserkir amoureux. — Tu creuseras, dit Styr, un chemin à travers les rochers de Biarnachaf; tu éleveras une barrière entre ma propriété et celle de mes voisins, tu me construiras une grange pour y enfermer mes troupeaux, et, ces trois choses faites, tu obtiendras Asdisa pour femme.

— Quoique non habitué à ces travaux serviles, reprit le Berserkir, j'accepte les conditions offertes. »

Aidé de son frère, Halli fit le chemin exigé, ouvrage pénible au dernier point, et il éleva la barrière dont les vestiges existaient encore du temps de notre historien. Mais pendant que les Berserkirs travaillaient à l'étable pour les troupeaux de Styr, les serviteurs de celui-ci étaient employés à la construction d'un bain souterrain, disposé de manière à pouvoir être tout-à-coup inondé d'eau bouillante. Le dernier jour de la tâche des deux frères, ils virent passer à côté d'eux Asdisa magnifiquement parée. Halli se mit à chanter en l'apercevant :

Où vas-tu donc, si joyeuse et si belle,
Toi qui ne quittes pas la maison maternelle?

Leikner improvisa, comme son frère, la même question en vers :

On a vu rarement cette pourpre brillante
Parer la beauté de ces lieux.
Pourquoi, d'un air si dédaigneux,
Passer auprès de nous, muette et rayonnante ?

Mais Asdisa, n'aimant pas les poètes ou n'aimant pas la poésie, peut-être même n'aimant ni la poésie ni les poètes, passa sans rien répondre. Sur le soir, le travail fini, les champions retournèrent à la demeure de Styr. Ils étaient épuisés de fatigue et ayant besoin d'un repos proportionné à leur ardeur et à leurs efforts. Ils acceptèrent donc volontiers d'entrer dans le bain nouvellement construit; mais à peine y étaient-ils entrés que leur cauteleux patron fit bloquer la porte, et l'eau bouillante arriva à grands flots. Les malheureux Berserkirs forcèrent les obstacles opposés à leur sortie; mais on avait étendu devant l'étuve une peau de bœuf fraîchement tué. Halli glissa, et tomba. Styr le poignarda avant qu'il pût se défendre, et repoussa Leikner dans le bain, où ils périrent tous les deux. Styr les fit ensevelir dans un vallon si étroit et si profond qu'on n'y pouvait voir que l'azur du ciel. Styr composa un chant en l'honneur de son exploit.

Ces deux guerriers, étrangers parmi nous,
Auraient été le fléau de notre île.
Je n'ai pas craint de défier leurs coups;
Et, vainqueur, à leurs corps j'ai donné cet asile.

Quand le pontife Snorro apprit que le stratagème de Styr avait réussi, il lui rendit visite, et déclara qu'il épouserait lui-même la belle Asdisa. Le mariage fut, bientôt après, célébré solennellement, et cette alliance assura le pouvoir du beau-père et du gendre.

Sir Walter Scott.

LE PIÉDESTAL.

CHAPITRE XXIX (1).

Reprenons notre histoire. — Dans la première partie de notre histoire nous avons vu Prosper Chavigni partir pauvre et inconnu de son village, arriver à Paris, plein d'espoir, et, malgré des talens incontestables, y rester inconnu et pauvre; nous l'avons vu ensuite, favorisé par le Jeu, son favori d'une heure, profiter de ce hasard inattendu pour se mettre en quête de la seule chose qui lui manquât, un piédestal qui pût le mettre en lumière, et du haut duquel le monde qui ne voulait pas le voir pût l'apercevoir enfin. A présent Prosper revient d'Italie, possesseur de son piédestal. Faites place à Prosper Chavigny et à son beau marbre à présent! Il est le maître de Paris à présent; il est le maître d'un vice, notre Prosper. Que Paris salue jusqu'à terre! Faites place à Prosper, et laissez entrer Prosper dans la ville, si pourtant vous n'êtes pas commis aux droits-réunis.

Les commis de la barrière l'arrêtèrent en effet. Il y avait ce jour-là affluence de nouveau-venus aux portes de la ville. C'étaient des marchands qui payaient les droits; c'était un petit Savoyard, pauvre enfant de Chambéry, qui apportait une marmotte de ses montagnes, modeste et dormeur piédestal pour son hiver; c'étaient des contrebandiers qui passaient en fraude quelques livres de tabac ou quelques litres d'eau-de-vie, aussi heureux que Louis XVIII quand

(1) *Voyez* tome 7, pag. 104.

il reprit sa capitale d'un jour ; c'était tout ce qu'on trouve en tout temps aux barrières de Paris, des postillons, des solliciteurs, des curieux, des marchands, des oisifs, des escrocs, des assassins, tout ce qu'il y a dans la ville. Prosper, qui avait la tête à la portière de la voiture, voyait tout cela sans rien voir ; il ne s'intéressait qu'au petit Savoyard et à sa marmotte, que le pauvre enfant ramenait de si loin.

— Pourvu que ta marmotte soit bonne, enfant! pourvu qu'elle ait le jarret assez souple pour te faire vivre! pourvu qu'elle amuse assez les passans! pourvu qu'elle ne soit pas trop vulgaire, ta marmotte! Disant cela, Prosper jetait un regard inquiet sur l'Italienne, son piédestal, qui était à ses côtés.

Elle, l'Italienne, tranquille et calme comme un héros qui emporte une ville d'assaut, attendait patiemment qu'on lui apportât les clefs de la ville. A la voir de bien près, au fond de l'ame, on eût pu facilement deviner qu'elle était sûre de son triomphe. Elle restait au fond de la voiture, sans daigner regarder la ville qui allait être à ses pieds. Pas un regard pour Paris! pour Paris! Oh! pensait Prosper, quelle différence entre cette femme qui entre à Paris pour la première fois, et moi, quand j'entrai à Paris pour la première fois! Comme elle est calme, et comme j'étais ému, moi! Comme elle est peu inquiète de son sort, et comme j'étais tremblant pour le mien, moi! C'est qu'elle est femme, elle; c'est qu'elle est belle et jeune, elle, c'est qu'elle a une valeur réelle, cette femme, ma belle Napolitaine, dans cette ville où toutes les valeurs s'escomptent. Pensant cela, Prosper jetait un regard de mépris sur toutes les marchandises qui entraient dans la ville. — J'ai mieux que cela, et plus beau, et d'un plus sûr débit, pensait-il.

A la fin, vint leur tour d'être examinés par l'octroi. L'octroi, en veste courte, en casquette de loutre et avec un très-niais sourire, ouvrit la portière, et demanda à Prosper s'il n'avait pas dans sa voiture quelque chose qui fût sujet au droit.

La belle Italienne se boucha le nez pour ne pas sentir l'odeur du tabac de régie qu'avait fumé l'octroi.

Prosper dit à l'octroi : — Je n'ai rien à déclarer, monsieur !

L'octroi municipal ferma la portière de la voiture, en faisant un profond salut.

Il courut du même pas après le petit Savoyard pour inspecter rudement la boîte qui contenait sa marmotte.

La marmotte dormait sur sa paille, aussi insouciante que l'Italienne pour le moins, et presque aussi sûre de son fait.

Stupide octroi ! qui s'avise de faire payer le droit au vin rouge, au bois à brûler, à l'huile à quinquet, au bœuf, au mouton, au veau qui passe ! Imbécille ! voici une Italienne de dix-neuf ans, blanche, à l'œil noir, la plus précieuse marchandise dont on puisse faire usage dans cette immense ville; et il la laisse passer sans payer le droit, imbécille ! Il met un timbre sur un couvert d'argent, un plomb sur un cachemire français, et il ne prend même pas le signalement de cette femme; imbécille ! Imbécille et cruel ! il fait payer au pauvre une prise de méchant tabac, et il laisse entrer librement le vice du riche. Et en ceci, le gendarme est comme l'octroi: voyez le gendarme, il va demander son passeport à ce pauvre escroc qui passe, qu'il inquiétera toute sa vie, jusqu'à ce qu'il l'ait envoyé aux bagnes pour cent-et-un ans, et à cette belle dame qui entre à Paris, à cette femme qui doit soulever tant de passions mauvaises, exciter tant de désirs funestes, bouleverser tant d'existences, aiguiser tant de glaives, à cette femme, le gendarme, aussi poli que l'octroi, ne demandera même pas : *Où allez-vous ?*

Imbécille gendarme ! imbécille octroi !

Prosper, grâce à son piédestal, triomphait déjà des portes de Paris. Sa voiture entra dans la ville au grand galop. Paris est à lui à présent !

CHAPITRE XXX.

Il descendit dans la rue la plus vicieuse, et par conséquent la plus puissante et la plus riche de Paris: il se logea vis-à-vis l'hôtel de son ancien patron, le Jeu. A pré-

sent il pouvait le narguer, tous les matins de sa fenêtre. A présent il était sûr de lui enlever, quand il voudrait, ses meilleures pratiques. Il ne s'agissait plus pour Prosper que de bien préparer son piédestal.

Il faut vous dire qu'à peine arrivé dans l'hôtel somptueux où il voulait loger, Prosper sentit l'influence déjà visible de son piédestal, encore invisible. Cette femme était si belle que l'hôtesse même prit confiance en Prosper sur la seule figure de sa femme. L'hôtesse ne prit aucune précaution pour savoir ce qu'était Prosper, et s'il avait un titre, et s'il était riche. Prosper, aux yeux de l'hôtesse, avait mieux qu'un titre, mieux qu'une fortune: il avait sa femme. Cette femme, c'était une valeur aussi réelle qu'un diamant d'une belle eau au doigt d'un juif polonais. Tous vinrent donc au-devant de Prosper, l'hôtesse et l'hôte, les valets et les maîtres. On lui donna le plus bel appartement de la maison; on n'aurait pas mieux reçu, dans cette maison, un émigré de Coblentz qu'on y reçut Prosper.

Après les premiers jours de repos, Prosper prit une maison à lui. Tout lui réussit à souhait, grâce à son piédestal. Heureux et puissant piédestal! Cependant on n'avait vu encore que le coin de son voile, sa main gantée, son pied dans la pantoufle verte; moins que cela, on avait à peine entendu sa voix et son élégant patois toscan; à peine avait-elle jeté autour d'elle quelques-uns des parfums de sa chevelure. N'importe: le charme opérait. Le propriétaire de la maison loua sa maison au prix que voulut Prosper; le marchand de chevaux vendit ses chevaux au prix et au terme que demandait Prosper. Ce fut, dans la maison de Prosper et de sa femme, une affluence inouïe du commerce parisien, qui venait prendre, à sa manière, une action dans cette tontine d'un nouveau genre. Tous ces gens-là se comprirent sans se le dire. La compagnie des Indes ne s'établit pas plus facilement ni plus vite. Les marchands eurent confiance à cette nouvelle Louisiane que leur présentait Prosper. Chacun apporta à cette nouvelle rue Quincampoix ce qu'il avait d'argent et de crédit; chacun prêta tout ce qu'il put prêter à l'Italienne: l'un son or, l'autre son écrin, celui-ci ses châles de cachemire, le troisième sa

voiture, et l'autre ses meubles. Elle était si belle que la spéculation devait être bonne! Ainsi raisonnaient-ils en spéculateurs habiles ! Pour elle, elle les laissait faire comme on laisse faire des tributaires qui paient le droit de joyeux avènement, et qu'on est sûre de dédommager avec un sourire ou un regard quand on aura le temps.

CHAPITRE XXXI.

Lorsque rien ne lui manqua plus, quand il la trouva assez belle et assez parée, son Italienne; quand elle eut atteint, à force de dépense, cette simplicité de bon goût et de bon ton, dont quelques femmes d'élite ont seules le secret; quand elle se fut faite assez Française pour qu'on vît bien qu'elle ne restait Italienne que par vanité, Prosper songea alors à la produire dans le monde, et à se produire dans ce monde avec elle, lui, le paysan méprisé par ce monde, lui, Prosper Chavigny, à présent Prosper de Chavigny; car du jour où il eut sa fortune à son bras, il se fit noble, bien sûr qu'en la voyant sourire, qu'en l'entendant parler, la belle Italienne, les plus nobles ne le démentiraient pas.

Il pensa donc à entrer dans le monde de la restauration par la belle porte; par la plus belle : il voulut y entrer par l'église. En ce temps-là, Saint-Roch ou Notre-Dame était le seul antichambre de la cour. Le Cardinal ou le prince de Croï étaient les véritables maîtres de cérémonies; M. de Dreux-Brézé lui-même n'était que leur desservant et leur enfant de chœur. C'était une si belle chose, l'église alors ! Elle se relevait mollement, comme se relevaient en même temps toutes les superfluités dorées du dix-huitième siècle; elle redevenait puissance à son tour, aussi bien que si elle avait vécu dans l'émigration, sous l'empire. La restauration redorait en même temps ses prélats et ses gentilshommes, ses armoiries et ses autels. C'était une lutte, dans la nation des courtisans, à qui serait prêtre ou noble; celui qui ne pouvait pas être prêtre ou noble, tout au moins pour approcher du prêtre, pour avoir la permission de porter un cordon du dais ou un cierge à la procession, aux jours de solennité, celui-là n'était pas du monde. Hors de

l'Église, en ce temps-là, bien plus qu'en aucun temps de l'Église, il n'y avait pas de salut.

Vous rappelez-vous cela, vous autres enfans de 1804, comme nous fûmes entourés, au collège, de toutes les sollicitudes de l'Église, comme l'hypocrisie nous tendit de bonne heure son manteau violet et remis à neuf pour nous abriter! comme nos maîtres se firent tout-à-coup apostoliques et romains! quelle obéissance ils avaient, nos maîtres! Un jour, on leur ordonnait de savoir le grec, et ils savaient le grec; le lendemain, on leur ordonnait d'être chrétiens, et ils étaient chrétiens. Aussi comme ils nous ont soufflé la piété par tous les pores! Et nous autres, esprits dévergondés, nous refusions de faire le signe de la croix, par opposition; nous refusions d'être chrétiens et d'apprendre le grec, n'étant pas habiles comme nos maîtres. Pourtant, mes frères de 1804, vous vous souvenez de quelques solennités religieuses de ce temps-là : comme elles étaient belles! le baptême du duc de Bordeaux, par exemple, au maître-autel de Notre-Dame, par cette brillante cour de France, qui venait là protester contre le meurtre de Louvel, et signer le miracle qui perpétuait la royale famille. Mais à quoi bon le miracle, hélas! Louvel pouvait bien épargner son poignard, et Notre-Dame de Paris son baptême royal : la mère du duc de Bordeaux n'en a pas moins été vendue à beaux deniers par le juif Iscariote; la race de saint Louis n'en a pas moins fini en France, et bien plus tôt que ne l'espérait Louvel!

CHAPITRE XXXII.

Voilà par quelle suite d'idées M. le vicomte Prosper de Chavigny, par un beau dimanche d'hiver, descendit de sa voiture au parvis de l'église Saint-Roch. L'église Saint-Roch, au milieu de sa rue marchande, ne ressemble pas mal à une noble dame assise dans un cercle de bourgeoises. Ce jour-là, l'église était plus dédaigneuse que de coutume. Elle était entourée d'équipages et de livrées; ses escaliers de pierre étaient chargés de beau monde; l'intérieur étincelait de mille feux; c'était fête à l'église : la cour était à

l'église. Aussi il eût fallu voir ce jour-là Prosper donnant la main à sa femme, sa femme Italienne et femme, Italienne de Naples, encore... Elle se trouvait, ce jour-là, à cette heure, flattée dans sa double dévotion de naissance, dans sa dévotion de femme et dans sa dévotion de chrétienne. Jamais, dans ses rendez-vous d'amour les plus personnels, dans sa passion la plus intime, elle n'avait été flattée et heureuse comme elle était heureuse et flattée à cette heure et tout à la fois. Figurez-vous, en effet, la Napolitaine montant les degrés de cette église au milieu de tout ce que la cour de France avait de plus éclatant et de plus noble; figurez-vous tous les hommes la regardant, elle! et elle regardant l'autel! Elle marchait, entre ces milles passions éveillées, à la plus grande passion de sa vie, après l'amour, la Vierge et le Christ. Elle entrait dans le monde français par la même porte qu'elle était entrée dans le monde italien, l'Église (bonheur inespéré!; si bien que toutes les craintes qui pouvaient l'inquiéter encore pour son avènement dans ce monde nouveau s'évanouirent entièrement à ces chants d'église, à cette odeur d'encens, à l'aspect de ces puissans du jour, agenouillés aux autels. Elle comprit tout d'abord qu'elle ne serait nullement étrangère dans ce Paris si bon catholique; elle comprit qu'elle n'aurait presque rien à refaire à ses mœurs, elle, Italienne et chrétienne, au milieu de ses mœurs galantes et chrétiennes; en un mot, grâce à cette messe solennelle, elle se sentit à l'aise, comme si elle eût été à Rome, devant notre saint-père le pape; elle, l'égale de tous les cardinaux du sacré collège, à force de jeunesse et de beauté!

Aussi n'eut-elle aucun hésitation, aucune peur. Elle monta les degrés de l'église, appuyée sur son mari, avec autant d'assurance qu'une jeune dame d'honneur de Madame d'Angoulême, s'appuyant sur le bras de sa mère, vieille duchesse d'ancien régime. Les hommes, voyant la belle inconnue marcher à l'église avec tant d'assurance, se demandèrent quelle était cette femme si au fait de leur religion de vingt-quatre heures? les femmes, la voyant les yeux baissés et si belle, cherchèrent avec inquiétude quelle était la puissance et la fortune de cette femme si bien apprise; le prêtre lui-même, la voyant de l'autel, au moment où il di-

sait : *Dominus vobiscum!* s'arrêta, les mains à demi tendues vers les assistans. Il eût bien voulu savoir quelle était la nouvelle dame qui, sans être de la cour, daignait ainsi, en plein midi, visiter la demeure de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXIII.

Vous vous rappelez ce que c'était qu'une messe sous la restauration; c'était une sensation toute nouvelle pour la France, c'est une sensation perdue pour nous aujourd'hui. Dans ce temps-là, se rendre à la messe, s'agenouiller à l'autel, frapper sa poitrine au *Confiteor*, c'était faire œuvre de courtisan. La messe était plus qu'un devoir dans ce temps-là, c'était une mode ; la messe, c'était l'acte d'alliance par lequel la monarchie se reportait à son passé ; la messe, c'était la conquête la plus visible de la maison de Bourbon récrépie, c'était sa bataille d'Austerlitz. Aussi comme les courtisans se pressaient dans la vieille église ! comme ils étaient attentifs à l'acte de foi du prêtre ! comme ils chantaient le *Domine salvum fac regem*, afin que l'écho en vînt jusqu'à la chapelle royale, flatterie passée à l'eau bénite et à l'encens. Prosper faisait donc preuve de grande habileté en menant sa femme tout d'abord à la messe. Il savait que là étaient l'attention et la susceptibilité du pouvoir. Quant à l'Italienne, superstitieuse comme elle était, elle ne demanda pas mieux, même ambition à part, que de faire acte de catholicisme, avant de faire autre chose dans ce Paris monarchique et religieux qu'elle était venue chercher de si loin.

Elle se mit donc à genoux et à prier avec autant de ferveur que si elle eût été du sang royal ; elle seule peut-être en ce lieu s'abandonna avec une véritable ferveur à la prière, tant c'était une femme sûre au fond de l'ame de reprendre tous ses avantages mondains aussitôt qu'elle le voudrait. Elle priait! Prosper était derrière sa femme, assez près d'elle pour faire voir à tous les assistans que cette femme était à lui, elle et sa prière. De toutes les parties aristocratiques les regards se demandaient qu'elle était cette femme, et les regards se répondaient entre eux : Cette femme est belle, en vérité !

Il faut vous dire que ce jour-là, la quête pour les pauvres était faite à Saint-Roch par la maîtresse du roi régnant cette Octavie de la restauration, belle personne qui jouait le rôle antidaté d'une Maintenon constitutionnelle, assistant aux dernières amours et aux dernières ambitions d'un vieux roi. Louis XVIII, en se donnant une maîtresse, avait fait ainsi acte de double flatterie pour la galanterie de ses pères et pour la religion de ses pères; car ce bon roi Louis, usé de corps et d'ame, n'avait guère plus de religion qui lui fût personnelle que d'amour qui lui fût personnel. Cette femme était donc à cette cour un besoin d'étiquette, à peu près comme le prêtre officiant était là aussi un besoin d'étiquette; cette femme, toute belle et toute jeune qu'elle était encore, était donc à cette cour un pas rétrograde vers le passé, un regret du passé, aussi bien que ce prêtre, tout jeune et tout ardent qu'il était; cette femme et ce prêtre, l'une maîtresse royale, l'autre chrétien royal, se tenaient donc l'un et l'autre par un lien secret qui unissait leurs destinées. Voilà pourquoi cette femme faisait la quête à la messe de ce prêtre, voilà pourquoi cette femme et ce prêtre ont subi le même destin, voilà pourquoi lorsque la royauté légitime eut perdu elle aussi sa bataille de Waterloo, la femme et le prêtre, qui ne tenaient qu'à la royauté, disparurent en même temps et le même jour. Une fois disparus de la scène du monde visible, ils sont devenus l'un et l'autre ce qu'ils devaient devenir; le prêtre a cessé de dire la messe, parce qu'il n'avait pas assez de foi pour croire à sa messe isolée et dans l'ombre; quant à la grande dame, elle n'a pas cessé de faire l'amour, pour deux raisons excellentes : d'abord parce qu'elle avait foi à son amour, même isolé et dans l'ombre; en second lieu, parce qu'à présent, délivrée de l'amour officiel, elle fait de l'amour pour elle-même. Or, vous le savez, de toutes les croyances de ce monde, l'amour est la croyance la plus égoïste de toutes; il est parfaitement heureux et satisfait, pourvu qu'il fasse de l'égoïsme à deux.

CHAPITRE XXXIV.

Je n'ai pas dit le nom de l'Italienne; elle avait un nom de petite fille, que Bonaparte lui-même n'a pas pu ennoblir, même en l'accolant à son propre nom de Bonaparte : elle s'appelait Lœtitia; Lœtitia Laferti, afin de réunir les deux plus excellentes consonnances italiennes, afin d'avoir un nom complet. Donc, lorsque Lœtitia, ou, si vous aimez mieux, lorsque Mme Prosper de Chavigny vit cette grande dame de la cour de Louis XVIII, précédée par deux hallebardes, qui tendait sa main blanche à l'opulente aumône de ces chrétiens en habits dorés, Lœtitia Laferti se sentit un moment de jalousie; elle comprit d'un seul coup d'œil quelle distance elle avait à franchir avant de venir, elle aussi hors de ligne et sur les limites les plus reculées du christianisme de cette époque, au nom de la religion et du roi, demander l'aumône pour le culte catholique dans une église catholique. Cette supériorité de position donna beaucoup à réfléchir à Lœtitia Laferti. Marcher seule dans l'église, au milieu des courtisans à genoux, quelle gloire! Déjà elle se figurait elle-même, elle, Lœtitia, tendant la main comme la tend cette femme, forçant la libéralité vaniteuse du riche et le contraignant à être bon et charitable malgré lui et par étiquette! Elle se représentait elle-même à elle-même triomphant de l'avarice de tout ce monde et le forçant à l'aumône au nom de la charité chrétienne! C'était une femme qui se connaissait en puissances; elle savait en un clin d'œil à quelle place il fallait frapper pour aller au cœur des hommes et pour les soumettre. Hélas! dans ce rapide moment d'ambition, elle aussi pour réussir ne demandait plus que d'avoir la bourse de la quêteuse royale pour tout piédestal!

Prosper comprit le regard de sa femme; il devina cette ambition naissante, il trembla que son piédestal ne vînt à lui échapper, et que lui, Prosper, ne fût obligé de changer de rôle avec Lœtitia. Prosper pâlit; il se pencha vers Lœtitia, et tout bas, comme s'il lui eût demandé quelque prière de la lithurgie : « Lœtitia, lui dit-il, prenez garde, baissez les

yeux, Lœtitia; votre heure n'est pas encore sonnée, madame! » Lœtitia baissa les yeux; pour lui, il revint à sa place et se remit à faire semblant de prier, et de fait il était temps qu'il se remît à sa place, car la quêteuse avançait de son côté.

Quand la quêteuse passa devant Prosper, elle regarda Prosper, à cause de sa femme. Elle jugea tout de suite qu'un homme qui était le maître d'une si belle personne valait au moins un sourire. Prosper eut donc ce sourire, ce sourire lui coûta assez d'argent pour soulager une pauvre famille pendant tout l'hiver. La quêteuse prit le billet de banque de Prosper et passa outre.

Alors elle se trouva vis-à-vis Lœtitia; la position était difficile. Que faire? La quêteuse avait bien pu sourire à Prosper sans se compromettre et obéir ainsi aux lois de la charité et à l'intérêt des pauvres; mais sourire la première à cette femme inconnue et si belle, n'était-ce pas se compromettre doublement? N'était-ce pas hasarder doublement ses deux qualités de belle femme et de favorite? Que faire? De son côté, l'Italienne, qui savait toute sa valeur, se sentait bien résolue à ne pas faire l'avance de son aumône. Elle se savait la main assez blanche et le regard assez beau pour savoir que son aumône valait l'honneur d'être demandée. Il y eut donc un instant de lutte très-critique entre ces deux femmes : aucune des deux ne voulait céder à l'autre le moindre avantage; aucune des deux ne voulait tendre la main la première, celle-ci pour donner, celle-là pour recevoir; la belle et puissante quêteuse ne pouvait pas cependant passer outre sans tendre la main à l'étrangère; elle sentait que tous les regards étaient fixés sur elle; elle sentait que passer outre, c'était bien plus que de manquer de charité, c'était manquer de politesse; elle sentait aussi que passer outre, c'était s'avouer vaincue par cette femme en plein théâtre, je veux dire en pleine église. Aussi la quêteuse dans cette anxiété étrange était hors d'elle-même : quant à Lœtitia, l'œil baissé et le cœur triomphant, elle attendait.

A ce moment solennel de rivalité entre deux femmes de ce modèle, il y eut un moment de lutte que je ne saurais

exprimer. On eût dit que le service divin lui-même était suspendu ; il n'y eut pas jusqu'à l'orgue qui ne fit silence. Entre ces deux femmes, l'une qui ne voulait pas demander l'aumône à l'autre, l'autre qui ne voulait pas faire l'aumône sans qu'on la lui demandât, il y eut un véritable duel plein d'anxiété et de terreur.

A la fin la belle quêteuse fut vaincue par la seule raison qu'elle était sur un mauvais terrain, comme cela peut arriver au duelliste le plus habile ; la quêteuse céda, elle avait le soleil dans les yeux. Une fois son parti pris, elle s'avança vers l'étrangère et lui tendit sèchement la main avec la formule accoutumée : *Pour les pauvres, s'il vous plaît!*

Lœtitia, qui la regardait depuis trois secondes pour le moins, et qui suivait ses moindres mouvemens dans son ame, releva la tête. Son visage était fort beau à cet instant ; il était coloré comme se colore tout beau visage à l'approche d'une rivale dangereuse. Alors Lœtitia regarda fixement la quêteuse, et en femme qui sentait bien son avantage, elle rendit à la belle quêteuse mépris pour mépris, hésitation pour hésitation.

Ce serait un tableau à faire, en vérité.

Elles étaient là toutes les deux : l'une tendant la main avec l'arrogance du mendiant à escopette dans *Gil Blas;* l'autre regardant la quêteuse face à face, d'égale à égale, d'un regard irrité et qui disait comme le regard de Louis XIV : *Je crois que j'ai attendu!*

Il était impossible de se mépriser, de s'admirer et de s'insulter plus que ne faisaient ces deux femmes en ce moment-là !

Lœtitia, sans perdre l'avantage de son regard, qui était tombé d'aplomb sur la quêteuse et qui la tenait en arrêt, tendit sa main par derrière à Prosper, demandant une pièce à donner.

Prosper, lui, plein d'anxiété, n'avait de regard et d'attention que pour la quêteuse, il sentait que sa destinée était pendante entre ces deux femmes ; si sa femme était vaincue, il était lui aussi vaincu avec elle, vaincu sans retour ; il ne vit donc pas la main que Lœtitia lui tendait.

En ce moment, c'en était fait de la fortune de Prosper,

son piédestal était brisé, la quêteuse l'emportait sur l'Italienne, l'Italienne, forcée de se retourner, perdait l'avantage de son regard, elle cédait, sa proie lui était enlevée; heureusement elle fut secourue par un de ces hasards heureux que la passion enfante à chaque pas, et ce hasard sauva Prosper.

Le vieux duc de L***, véritable gentilhomme du bon temps, était à la droite de l'Italienne, un peu derrière elle, et pendant toute la messe qui avait été longue, il s'était amusé à étudier les grâces de cette femme, ses poses pleines de décence et de charme, son cou si ferme et ses cheveux si noirs, et ses épaules arrondies, et son pied si petit; il était tout à elle en vieux galant seigneur d'autrefois qui fait bonne fortune de tout ce qu'il voit, et qui se plaît à admirer ce qu'il ne voit pas par ce qu'il voit. Il vit donc le geste de l'Italienne et sa main tendue par-derrière implorant une aumône avec le geste rapide et animé de l'impatience, comme une femme qui sent que l'occasion lui échappe d'humilier sa rivale. Prosper ne voyait pas le geste de Lœtitia; Le duc de L***, qui tenait son aumône toute prête dans sa main, tendit sa main pleine d'or à la main de Lœtitia, Lœtitia, sans se retourner, prit uue pièce d'or dans la main du duc et elle la donna poliment à la quêteuse. Ici finit cette lutte si bizarrement longue, dans laquelle l'étrangère eut tout-à-fait le dessus, grâce au vieux duc.

Cette pièce d'or ayant décidé la question comme à pile ou face, la noble quêteuse fut forcée de continuer sa quête et d'abaisser la première son regard et sa fierté. L'Italienne triomphait : elle était si heureuse qu'elle se retourna pour juger de l'effet de son triomphe sur Prosper! Elle se retourna, et, au lieu de Prosper, elle aperçut le vieux duc, la main tendue encore et qui souriait comme un hòmme qui est bien heureux!

CHAPITRE XXXV.

Vous pouvez juger par vous-même si cette journée avança les affaires de Prosper Chavigny. D'abord elle mit en vue son piédestal; ensuite elle apprit à Lœtitia la mesure de ses

forces et la puissance de son regard; enfin elle attacha au char de la belle étrangère un homme d'un grand nom auquel elle avait emprunté de l'argent sans le savoir, c'est-à-dire avec lequel elle s'était liée par le nœud le plus fort de la société moderne, l'argent.

Prosper profita de tous ses avantages en homme adroit. Quand la messe fut finie, il se mit sur le passage de la quêteuse royale et il la salua humblement, en homme qui sait bien qu'il a une faute à réparer. Le voilà donc tout d'un coup l'obligé d'un grand seigneur et le pardonné d'une grande dame; humilié deux fois et par elle et par lui, c'est-à-dire dans la plus excellente position pour demander quelque chose et surtout pour l'obtenir.

Je n'ai à ce sujet pas besoin d'entrer avec vous dans les détails usés que se permet le roman, ou dans le dialogue usé encore plus de la comédie. Vous concevez sans peine que cette femme eut mis bientôt le monde sur les traces de ce jeune homme. Prosper, se sentant soutenu et compris, se montra enfin à sa juste valeur. Il fut ce qu'il n'avait jamais pu être jusqu'alors, il fut lui-même. Il fut éloquent parce qu'il osait parler, il fut habile parce qu'il osait agir, il eut du cœur parce qu'il osa montrer du cœur. Il perdit toute sa méfiance de lui-même au milieu de cette tourbe qui venait à lui, qui lui tendait les mains, qui l'appelait de tous ses vœux. Une fois dans ce monde qu'il avait à peine entrevu de loin quand il était perdu dans la foule, Prosper découvrit tous les défauts de ce monde, il en comprit le fort et le faible. Il vit que ce monde de la restauration manquait surtout de deux conditions de durée, la patience et la prévoyance. Il le vit perdu de ridicules, enfoncé dans ses préjugés, vaniteux et égoïste, il le vit tel qu'il était. Il était si bien placé pour le voir petit ce monde : il était placé au-dessus de sa femme, et le monde était aux pieds de sa femme! Aussi il l'étudia en homme qui veut en profiter, il l'étudia sous toutes ses faces et dans toutes ses positions : à la messe d'abord, à la bourse ensuite, à la cour après; car ce sont là les trois faces de la restauration, la cour, l'église et la bourse; la bourse l'eût sauvée, elle est morte par la cour et par l'église, comme l'empire est mort par la guerre, mais l'em-

pire n'avait qu'une seule face, la guerre, c'est pour cela qu'il a vécu beaucoup plus que la restauration.

Prosper Chavigny mit donc à profit le piédestal qu'il avait si admirablement choisi. Une fois placé sur cette belle hauteur il profita de tous les avantages de sa position. Toute la société parisienne, dans ce qu'elle avait de plus puissant et de plus noble, passa sous son joug. Chacun vint baiser humblement l'éventail de sa femme. Elle, en femme habile, traitait ce monde en vraie parvenue, elle était la Dubarry de ce monde de hasard et de noblesse, elle l'accablait de ses caprices et de ses prévenances. Tantôt polie jusqu'à l'humilité, tantôt insolente jusqu'au sarcasme; caressante, revêche, mauvaise et bonne tour-à-tour, toujours femme. Cette société oisive et qui ne demandait pas mieux que de se passionner pour quelque chose, blasée qu'elle était sur les prospérités et sur les revers, s'estima heureuse de se passionner pour cette femme. Aussi Lœtitia partagea toutes les admirations contemporaines: elle fut aussi fêtée que la comédie de M. Scribe, cette femme; aussi fêtée que le roman de Walter Scott, cette femme; aussi fêtée que la musique de Rossini, cette femme. Cette pauvre restauration était ainsi faite, elle allait en avant, tête baissée, cherchant des distractions à toute heure de sa vie, comme si elle eût été fondée sur des bases immortelles. Elle voulait de l'art, de la poésie, et des amours, de la religion et de la toute-puissance a tout prix. Elle a voulut trop de choses, l'ambition l'a perdue, elle est partie on ne sait où..... Aussi depuis ce temps personne en France n'a plus voulu ni art, ni poésie, ni religion, ni amour. De toutes les ambitions du pouvoir passé il ne reste chez nous que l'ambition du souverain pouvoir: nous sommes un peuple bien malheureux!

CHAPITRE XXXVI.

En homme intelligent, Prosper vit tout d'un coup que pour bien entrer dans le monde il fallait être riche. La richesse est le commencement de toute fortune aujourd'hui. Prosper résolut d'être riche. Il commença sa fortune comme tous les hommes sensés la commencent, au hasard; il vou-

lut être riche, il fut riche. Il y a toujours à Paris un moyen certain de faire sa fortune, c'est de savoir les secrets des ministères, et quand on sait bien ces grands secrets, c'est de jouer à la hausse et à la baisse, en ayant soin toutefois de jouer à la hausse quand le ministère est à la baisse, et à la baisse quand le ministère est à la hausse. Pour cela il faut être fort instruit des affaires. Or il savait toutes les affaires; sa femme était au courant des moindres mouvemens des finances; elle savait vingt-quatre heures avant le roi les lois qu'on devait proposer, et je vous assure que c'étaient de formidables lois à cette époque; des lois qui changeaient le taux de l'argent, des lois qui prélevaient un milliard d'indemnité, des lois qui parlaient du droit d'aînesse, des lois sur les blasphémateurs, des lois sur tous les principes de l'ordre social; c'était le bon temps alors des secrets d'état. Toute la machine sociale était en jeu, et ceux qui pouvaient appliquer leur oreille pour comprendre à l'avance quelques-uns de ces bruits étranges étaient sûrs d'être les bien-venus de la fortune. Ainsi fit Prosper; il dressa sa femme à épier les moindres bruits des affaires. Il devint riche comme tous les hommes pauvres qui ont à devenir riches, il s'enrichit en vingt-quatre heures, grâce à son piédestal.

Oh! quand il se vit riche, quand il eut éprouvé cette sensation nouvelle d'un homme qui foule sa terre, qui se couche à l'ombre de son arbre, qui peut couper cette ombre et la vendre aujourd'hui s'il lui plaît; quand il se fut bien posé à deux pieds dans son parc, et qu'il se fut dit, en étendant les bras entre deux mille arpens de terre: « Tout ce que je foule, tout ce qui est ici, entre le ciel et la terre, est à moi. L'air et les abîmes, et le ciel intermédiaire entre l'abîme et l'air, tout cela est à moi. » Oh! quand il eut réuni ce piédestal, la fortune, à cet autre piédestal, sa femme, qu'il eut de joie! Comme il bondit, se voyant enfin couché sur le registre de la propriété foncière! Comme il s'amusa à regarder derrière lui marcher son fermier! Comme cela lui plut de se dire: « Il y a des hommes qui tous les ans, sans que j'aie rien à faire, m'apporteront le fruit le plus précieux de leur travail. Il y a des hommes à présent, qui,

tout exprès pour me donner de l'argent tous les trois mois, bèchent la terre et mangent du pain noir; tout exprès pour moi ils sèvrent leurs enfans du lait de leur mère, afin que leur femme nourrisse à prix d'argent des enfans étrangers, et cet argent est pour moi. Je suis le maître et je règne ! Et pour m'assurer ma propriété, les prêtres ont déclaré que le roi était légitime, et tout exprès pour moi propriétaire le roi s'est déclaré légitime lui aussi, et tout exprès pour moi la pairie est héréditaire. » Oh ! quelles vives sensations éprouvait son ame alors ! Et il se demandait parfois si c'était bien lui, en effet lui, Prosper Chavigny, du village d'Ampuy, le fils du vigneron Chavigny, le voyageur de la voiture Laffite et Caillard, l'hôte de la maison de jeu, le cornac de Lœtitia ; — et il était très-heureux et très-fier quand il se répondait à chacune de ses questions : « C'est bien moi ! »

Il sentait si habile de se voir si heureux.

CHAPITRE XXXVII.

Que si vous me demandez où en était son piédestal, et comment il se conduisait avec elle, et quels mystères d'intérieur se passèrent entre eux, les deux associés?

Je vous répondrai d'abord que vous êtes bien curieux.

Mais ensuite comme, à tout prendre, il n'est rien qu'un écrivain ne respecte et n'estime à l'égal de son lecteur, quelles que soient ses questions, je répondrai à votre question autant que je le pourrai et comme je le pourrai.

Jusqu'au jour où je vous parle les rapports de Prosper et de Lœtitia furent les mêmes que dans leur voyage d'Italie en France. Dans le monde, Prosper, et Lœtitia c'étaient le mari et la femme, une fois rentrés chez eux c'était Lœtitia, c'était Prosper, c'étaient deux étrangers sous le même toit séparés par un vaste salon, ce n'étaient même pas deux associés, car Prosper eût rougi de s'avouer à lui-même qu'il était associé avec cette femme. A son sens cette femme était son instrument, rien de plus. Elle était le dé avec lequel il avait joué contre le monde comme on joue d'escroc

à escroc, tant pis si le dé était pipé : le plus escroc aura le dé le mieux pipé, voilà tout. Il se jugeait donc habile d'avoir découvert cette femme, et rien de plus. Il la jugeait habile de s'être abandonnée à lui corps et ame et d'avoir fait à l'ambition utile le sacrifice de sa futile jeunesse. Il l'estimait comme on estime un fort algébriste, rien de plus, rien de moins. Il en prenait tous les soins possibles, il l'entourait de mille prévenances d'esclave, il eût voulu pour elle réchauffer l'air du printemps, épanouir la fleur vingt-quatre heures à l'avance pour qu'elle eût un bouquet plus beau le soir ; pour elle il ne trouvait pas de tissus assez fins, de diamans assez brillans, de chevaux assez anglais ; il ne trouvait rien d'assez beau et d'assez éclatant pour elle ; il l'environnait de plaisirs, et de fêtes, et d'hommages ; il était attentif à son sommeil, à son repos, au moindre enrouement de sa voix, au moindre voile qui s'étendait sur son regard ; il était en peine de ses rêves, il était tout entier à elle, l'étudiant le matin et l'étudiant le soir ; jamais l'amour n'a poussé un homme de dix-sept ans à ces prévenances, à ces petits soins, à ce zèle ardent et empressé de toute la vie. Jamais la passion n'étendit sous les pieds d'une femme un plus beau tapis de fleurs ; mais c'était là tout ce qu'il pouvait. Il pouvait, il voulait pour cette femme tout ce que pouvait, tout ce que voulait l'amour, il pouvait tout, il voulait tout, hors l'amour. C'est une liaison étrange et funeste, lui si beau et si jeune, elle si jeune et si belle ! si intelligens tous les deux ; si admirés, si recherchés par le monde extérieur ; deux passions en sens inverse, marchant du même pas dans le monde et pendant le jour ; puis la nuit quand elles étaient rentrées sous le même toit, se réfugiant l'une et l'autre dans une alcôve solitaire : voilà toute leur vie. Pensait-elle à lui ? je l'ignore ; mais bien certainement lui ne pensait pas à elle ! Bien certainement, une fois à Paris, jamais il n'avait songé à toucher cette main qu'il chargeait de diamans, à baiser le bout de ces cheveux qu'il parfumait avec tant de soin, à toucher en frémissant de plaisir ces légères dentelles dont il parait sa déesse ; jamais il n'avait songé à donner dans le piége qu'il tendait pour les autres. Jamais il n'avait songé à devenir la dupe de ses propres

prestiges, à se prendre à la glu qu'il avait préparée, à donner tête baissée dans cette passion exotique à laquelle il avait fait passer les Alpes avec tant de peines, de travaux, de continence et de dangers.

Elle immobile, elle se laissait aller à l'obéissance passive. Elle s'abandonnait en aveugle à la pensée qui la guidait. Elle passait tête baissée à travers toutes ces fortunes et tous ces honneurs, frayant le chemin à Prosper, lui jetant de côté et d'autre les fruits dorés qu'elle recueillait pour lui à l'arbre de l'ambition, et n'en gardant pas pour elle, la pauvre femme ! Elle avait rempli la corbeille de Prosper qu'elle n'avait pas même jeté un regard d'envie ou de regret sur la corbeille ; mais, s'il vous plaît, laissons-les tête à tête elle et lui ; laissons-le à son ambition bâtarde et à son immorale spéculation. Je vous ai raconté dans la première partie de mon récit comment pauvre et nu il découvrit le secret de toute élévation dans le monde moderne ; je vous l'ai montré allant chercher au loin son piédestal. A présent il est sur son piédestal amenant à lui la fortune et les honneurs. Il a gagné la fortune, laissez-lui gagner les honneurs. Patientez encore : laissez-le encore sur son piédestal une heure. Dans mon prochain chapitre je vous raconterai comment et pourquoi il en est descendu, si vous voulez.

JULES JANIN.

BENVENUTO CELLINI.

La renommée a ses caprices. En France surtout le bon plaisir de la renommée est quelquefois aussi bizarre que la justice des rois. Soyez donc un sculpteur habile, soyez le plus admirable orfèvre qui jamais ait emprunté la main des fées pour embellir une table de prince, suspendre la pierre précieuse à l'oreille des sultanes, entourer de diamans le doigt des cardinaux ou la ceinture des fiancées; renversez d'un coup de fusil le connétable de Bourbon sous les remparts de Rome; courez mille aventures, ou tragiques ou scandaleusement joyeuses; soyez apprenti sorcier, grand spadassin, un peu voleur, toujours ami particulier des papes; demeurez enfin et à jamais l'un des écrivains honneur de la langue toscane, et vous n'arriverez peut-être, ici, qu'à une célébrité incertaine; vous n'obtiendrez que cette demi-réputation qui ne satisferait pas une de nos vanités contemporaines, éclose d'hier sous les chatteries d'une gazette.

Benvenuto Cellini est l'homme dont je veux parler. Il éleva des Mars, des Jupiter de bronze pour votre François I[er]; il fit, pour la double sainteté de Clément VII, et de Paul III, des calices et des salières; il grava leurs monnaies, il cisela sur leurs moutardiers et leurs ciboires des figurines si amoureusement capricieuses que l'antiquité n'a rien imaginé de plus parfait. Une salière conservée à Rome jusqu'en 1816 fut payée devant moi 800 louis par un voyageur anglais. Le contemporain de Léonard de Vinci, l'ami de Raphaël et de Michel-Ange, a écrit des confessions qui sont la plus curieuse image de ce siècle que les Italiens appellent l'âge d'or; et son livre, qui parut seulement cent soixante ans après sa mort, imprimé à Naples sous l'étrange

rubrique de Cologne, ce livre, dont l'illustre Goethe s'honora de doter l'école allemande, n'est arrivé encore jusqu'à nous que sous une traduction moins infidèle par l'omission d'une grande moitié du texte que par la mollesse des tours, l'antipathie des formes du style, tout l'esprit enfin qui a présidé ou n'a pas présidé à ce travail.

Le mérite des Mémoires de Benvenuto est donc le secret de quelques érudits comme vous, lecteur, ou de quelques oisifs comme moi. Et pourtant que de trésors enfermés dans ces deux volumes! Messieurs qui cultivez les travaux historiques afin de retrouver la naïveté des primitifs souvenirs, le récit de cette vie privée touche à mille points d'histoire générale, et il en éclaircit de bien piquans. Artistes, c'est pour votre spécial profit que ce tableau a été tracé; outre les leçons du maître, vous rencontrerez là des exemples de cette dignité personnelle et de cette indépendance si noblement sauvage qui exclut toute domesticité dans les arts. Enfin, mesdames, l'histoire de cette jeunesse si énergiquement orageuse est tout illuminée d'arquebusades, toute déchiquetée de coups de poignards.

Que faut-il donc pour attirer les beaux yeux? Et toutefois cette épique biographie d'un artiste qui ne s'humilie guère à traiter d'égal à égal des médiocrités couronnées de son temps, cette Odyssée d'un fou que vous verrez quelquefois, si généreux et fraternel qu'il fût envers le talent pauvre, devenir dur avec le riche, et laisser dans son antichambre les grands de la terre à leur place, je n'oserais vous conseiller d'en suivre les développemens dans l'idiome original. Sans doute vos plaisirs y gagneraient quelque chose; mais je me frappe pour vous d'une difficulté légère. Vous savez l'italien, c'est convenu : il est convenu que sans l'avoir étudiée on comprend de naissance, dans le beau monde, la langue des Alfieri et des Métastase, si moqueuse et si profonde. Je ne nie pas qu'à l'aide du libretto à deux textes vous n'entendiez la romance du *Saule*, et ne traduisiez même assez couramment. *Voi che sapete* par *Mon cœur soupire;* mais savez-vous le toscan du quinzième siècle? Le toscan du quinzième siècle, voyez-vous, est bien un autre patois. Priez donc un de ces jeunes hommes qui

ne viennent lorgner au théâtre qu'après une matinée d'études fécondes de se vouer pour vous à un difficile et périlleux travail. Ne choisissez le futur traducteur que parmi ces fantastiques écrivains dont le pinceau se trempe dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel, dont le style possède les sept tons de la lyre, dont l'adresse saurait innocenter la confession des sept péchés. Prenez l'auteur de *la Salamandre*, ou l'auteur de *Barnave*, par exemple; et obtenez que de créateurs qu'ils savent être, ils se résignent à devenir interprètes. Faites qu'un moment, au lieu de vous adresser leurs vivantes et respectueuses paroles, ils rapprochent de vous un mort effronté que déjà quatre siècles en séparent.

Si, en attendant cette restauration, j'allais dire cette transfiguration, vous vouliez sommairement connaître l'ouvrier qui forgea l'anneau de Charles-Quint, j'essaierais d'offrir à cette première curiosité quelques-uns des évènemens de sa vie errante. Mais j'avertis que cette esquisse rapide serait au tableau lui-même ce qu'est à un drame de l'école d'*Antony* le feuilleton d'un journal doctrinaire ; ce mince échantillon que vous présente une carte à la robe ondoyante et soyeuse qui s'animera sur un beau corps; ou enfin ce qu'est le profil découpé sur un papier noir à la présence électrique de votre cousin le capitaine.

Cellini est né à Florence dans la première année du seizième siècle. « Mon père Maître-Jean, dit-il, architecte médiocre, facteur d'instrumens, passionné joueur de flûte; et ma mère, fille d'un honorable citoyen, s'aimèrent pendant dix-huit années avec le vain désir d'avoir des enfans. Ce terme échu, leur famille s'augmenta successivement de trois héritiers. Aux symptômes de la dernière grossesse, personne ne douta que l'enfant à venir ne fût une fille, et on lui destinait le nom de *Reparata*, afin de perpétuer le souvenir d'une aïeule. Mais, dès que la sage-femme eut enveloppé la chétive créature d'un beau lange, elle alla fort doucement trouver mon père et lui dit : — Voici un présent que vous n'attendez pas. — Mon père, philosophe stoïque qui se promenait alors dans sa chambre : — Ce qui vient de Dieu me sera toujours cher. — Et puis, soulevant les langes et apercevant le sexe inespéré, il joignit

ses vieilles mains : O Seigneur, sois remercié du plus profond de mon ame; j'accepte ceci comme tu me l'envoies, et il sera le bien-venu. Tous ceux qui survinrent pour le féliciter s'informèrent gaiement du nom que porterait l'enfant. Le vieillard ne sut répéter autre chose, sinon : — Qu'il soit le bien-venu ! On résolut donc de me conserver ce nom au saint baptême, et en effet c'est sous celui-là qu'on m'a toujours connu dans le monde. »

Des talens variés que Maître-Jean possédait, celui de la flûte lui était le plus cher. C'était par là qu'il avait gagné le cœur de sa femme. Il s'obstina donc à inculquer, à infliger ce mérite à son fils; et le pauvre petit Benvenuto fut victime d'un si tendre sentiment. Que de larmes coûta la flûte à l'enfant qui demandait des crayons! Mais une perte éprouvée dans la fortune paternelle fut cause qu'il entra en apprentissage chez un orfèvre. Et puis, à quatorze ans il lui fallut déjà s'exiler à Sienne pour avoir secouru un peu trop énergiquement son propre frère engagé dans un duel. De maître en maître, de ville en ville, Benvenuto acquit beaucoup de mérite, et même un peu d'argent. Tantôt il montait des bagues pour les belles dames, tantôt il exécutait de brillans dessins pour les amateurs. Torrigiani le sculpteur allait le décider cependant à passer en Angleterre, tant il était obsédé quelquefois, et, comme il le dit, des renaissantes sollicitations de son père, à l'endroit de ce *maudit flûter,* quand un mot échappé dans un entretien d'artistes le conserva à la gloire italienne. « Tu vois bien, dit Torrigiani, le nez de travers de Michel-Ange, et toute cette partie déprimée du côté gauche de sa face? C'est moi qui dans une dispute lui ai donné un tel coup de poing qu'il en restera marqué toute sa vie. » Ces paroles, dit Benvenuto, m'inspirèrent tant d'horreur, à cause de ma profonde admiration pour Michel-Ange, qu'au lieu de suivre Torrigiani en Angleterre il me fut désormais impossible de supporter sa vue.

Passons mille courses vagabondes à travers les provinces pontificales, des aventures galantes, des parties de chasse fabuleuses, des scènes de jalousie sanglantes, des querelles où notre pélerin se fait constamment justice lui-même, pour arriver à la dernière lutte de sa vocation contre l'autorité

paternelle. Il avait eu la condescendance de faire partie d'un concert donné au pape le jour de sa fête. Le pape fut tellement frappé de son talent de musicien qu'il lui offrit d'entrer dans sa chapelle, et avec des appointemens considérables. Benvenuto demanda jusqu'au lendemain pour réfléchir. « La nuit suivante, dit-il, mon père m'apparut en songe. Il me priait avec des larmes de tendresse, et pour l'amour de Dieu et de lui-même, d'accepter cet emploi. Il me sembla que je lui répondais : Ne l'exigez pas, mon père, je n'y pourrais consentir pour le paradis. Alors le vieillard prit une figure terrible et m'épouvanta de ces paroles : Choisis donc entre la bénédiction et la malédiction paternelle. Je m'éveillai en sursaut, et, mourant de peur, je courus me faire inscrire parmi les virtuoses de Sa Sainteté. » Le pape heureusement employa le temps de son pensionnaire à lui faire faire des agrafes, des vases et le coin d'une nouvelle monnaie apostolique.

Mais le jeune grand homme eut bientôt de nombreux disciples. Je laisse à un autre le soin d'exposer l'amitié singulière et toute l'ardente sollicitude du maître pour eux. « En 1523, lorsque la peste cessa dans Rome, tout ce qui se retrouva vivant se recherchait, se félicitait, s'embrassait. Telle fut l'origine d'une société de peintres, sculpteurs, orfèvres les plus renommés de la ville. Michel-Ange en fut le fondateur. C'était le premier dans son art, et aussi le plus jovial et le plus *juteux* des convives (*carnale*). De nous tous, il était le plus vieux en années, le plus jeune en gaieté et en vigueur. Jules Romain le peintre était encore de nos amis ; et Gio Francesco, autre élève de Raphaël d'Urbin. Un jour nous convînmes de nous réunir au prochain dimanche devant un grand festin, et que chacun amènerait sa *corneille*. C'était là l'étrange nom que Michel-Ange avait donné à nos maîtresses. Celui qui manquerait à cette condition rigoureuse devait payer tout le festin. Or je comptais mener avec moi une certaine Pantazilée qui ne manquait point de bonne volonté ; mais un de mes amis intimes, Bacchiacca, amoureux de la pucelle, me pria si instamment de la lui céder que j'y consentis. L'heure du rendez-vous approchait. Chacun était pourvu, et il me semblait fâcheux

ou de manquer d'une denrée si folle, ou de paraître en si vertueuse compagnie avec quelque corneille déjà connue ou déplumée. J'imaginai de faire venir chez moi un jeune garçon de seize ans, mon voisin, fils d'un armurier espagnol, adonné fort studieusement aux études latines, ayant nom Diégo, beau, vermeil, d'un ton de chair admirable, d'un style de tête supérieur à l'Antinoüs. Cet enfant ne connaissait personne, était ordinairement mal vêtu, et sortait rarement de la maison, épris qu'il était de ses études. J'avais dessiné son portrait plus d'une fois, et l'avais placé avec honneur dans mes œuvres. Je le fis donc appeler, et le priai de se laisser vêtir des riches habits de femme que j'avais préparés. Les habits lui allèrent à merveille; je le couvris d'anneaux, de colliers, de joyaux de toute espèce; et, le prenant par une oreille, je l'attirai doucement devant un grand miroir. — Est-ce moi ? dit le jeune homme étonné de se voir si beau. — Toi-même! Écoute : je n'ai jamais exigé de toi aucune complaisance; mais rends-moi le service de venir, dans ces mêmes habits, en une société honnête dont je t'ai maintes fois parlé. Diego sembla hésiter par modestie; puis, subitement relevant son beau front : — J'irai partout, dit-il, avec Benvenuto. »

« J'ajoutai à sa toilette un de ces grands voiles qu'on appelle à Rome un manteau d'été. Nous partîmes. Tous les convives, déjà réunis, se levèrent à notre approche. Michel-Ange s'avança entre Jules Romain et Francesco; et dès que j'eus soulevé la draperie qui couvrait ma belle création, Michel-Ange, toujours facétieux, imposa ses mains sur les deux têtes de ses voisins, les força ainsi à se courber, et se mettant à genoux lui-même : Miséricorde! s'écria-t-il, faites entrer tout le peuple, qu'il vienne admirer comment sont faits les anges. C'est donc à tort qu'on appelle tous les habitans du paradis des anges. Voyez, voyez, il y a aussi des *angesses* ou *angelines*. O belle angeline! bénissez-moi et sauvez mon ame! La ravissante créature leva la main et lui donna la bénédiction papale! — On baise les pieds du pape, s'écria de nouveau notre grave président, mais les anges, c'est aux joues qu'on les embrasse. Il le fit; Diégo rougit beaucoup et sa beauté s'en accrut merveilleusement. »

Cette scène, il faut la voir reproduite dans un tableau qu'elle a inspiré à M. Fragonard. Là les admirations diverses sont rendues avec les plus beaux gestes, et la finesse du dessin est digne de cette école florentine, dont M. Fragonard avait à représenter les principaux maîtres. Pour la suite de l'orgie, revenez à l'auteur de *Barnave*. Que M. Janin vous montre à la table riante cette ligne de femmes amours et modèles de grands artistes, se dessinant sur un espalier de jasmins en fleurs, de jasmins naturels qui tapissaient les murs d'une galerie ouverte de toutes parts, et arrosée par l'eau murmurante des fontaines. Lui seul vous fera assister au concert qui va suivre, aux succès de Diégo qui chante, et aux folâtreries de ses compagnes. Déjà elles parlent à Diégo à l'oreille. — Y a-t-il long-temps que vous êtes dans le monde? — Benvenuto est-il votre première affection ? — Combien avez-vous de connaissances à Rome? Et mille autres questions faites si bas que je craindrais, moi, de les faire entendre. Enfin, quand Diégo s'impatientera de leurs curiosités impertinentes : — Seriez-vous incommodée, Madame? — Je suis grosse, répondra le jeune homme en baissant les yeux, et les compatissantes beautés voudront soulager leur compagne, et délacer ses vêtemens. Alors elles s'apercevront du piège, et vous verrez d'abord se retirer les mains, puis se lever les convives, les invectives, les rires se croiser, et l'austère Michel-Ange terminer la fête au bruit des verres qui se choquent par des *vivat* envoyés à Benvenuto.

Maintenant vous êtes à Rome. Vous êtes au milieu de la guerre, dans les émotions généreuses d'un siège, dans les saintes terreurs des cardinaux. « Bourbon était aux portes de la ville. Nous nous rendimes au *Campo-Santo* et vimes l'armée du connétable faire ses efforts pour pénétrer de ce côté-là. — Plût à Dieu, dit mon compagnon, que nous ne fussions pas venus ici ! — Ma foi! puisque vous m'y avez amené, répondis-je, je veux tenter quelque action qui soit d'un homme. Je tournai mon arquebuse vers l'endroit où le combat était le plus serré, je visai un chrétien qui me parut plus élevé que les autres, bien que la fumée empêchât de voir s'il était à pied où à cheval ; et me haussant sur le

rempart après l'explosion, je vis parmi les assiégeans un tumulte extraordinaire. C'était tout simplement que le connétable venait de tomber sous le coup ainsi que nous l'apprîmes dans la suite. »

Un peu plus tard ce sera le prince d'Orange qu'il aura mortellement blessé. Puis la ville prise, Benvenuto se glisse au fort Saint-Ange, se fait bombardier du pape, et tourne ses fauconneaux tantôt sur l'ennemi, tantôt sur ses propres compagnons, s'ils contrarient la manœuvre. Son temps se partage au sommet du fort entre les soins de la défense et le plaisir de dessiner commodément une ville prise d'assaut. Puis il se trouble tout-à-coup au singulier scrupule d'avoir tué grand nombre d'hommes; et un jour qu'il vient de couper en deux un beau colonel espagnol, tout habillé de rouge, il se jette aux pieds de Clément VII : « Le pape, dit-il, me fit une croix sur la face, et me dit : Je t'accorde, mon fils, l'absolution pour cet homicide, pour ceux que tu as pu commettre, et pour tous ceux que tu commettrais encore au service de l'église apostolique! »

Mais ce même Clément, voulant sauver sa thiare et ses joyaux du pillage, se confia à l'orfèvre pour séparer les pierreries de l'or. Plus tard cette opération paraîtra frauduleuse; et puis quelques pièces de monnaie douteuses, frappées sur un coin dont Cellini se trouva l'auteur, feront jeter en prison, innocent qu'il est sans doute, notre Gil Blas des artistes, notre chevalier de Grammont du seizième siècle. Mais il faut qu'il passe auparavant par la nécromancie et l'amour.

« Je me pris d'amour, comme font tous les jeunes gens, pour une Sicilienne de rare beauté. Je voulais, de son consentement, l'enlever pour toute une année que nous devions passer à Florence. La mère s'en douta et la fit partir pour Ostie, disant qu'elle se rendait à Civita-Vecchia. Je faillis à la fois devenir fou et mourir. Au travers de mon désespoir, je fis cependant amitié avec un prêtre qui savait le latin, le grec, et avait beaucoup d'esprit. Un soir, j'avouai que j'avais toujours eu un vif désir de connaître la magie. « Il faudra, dit-il, beaucoup de résolution et de courage; mais je satisferai votre envie; cherchez un com-

pagnon. » J'en pris deux : Vincent Romoli et un homme de Pistoie. Nous nous rendîmes une nuit au Colysée ; le prêtre traça sur la terre de grands cercles. Nous, nous étions pourvus de feu, d'assa-fœtida et de divers parfums exquis ou odieux. Les conjurations durèrent une grande heure et demie, au bout de laquelle parurent des légions de diables qui remplissaient tout le Colysée. « Benvenuto, me dit le prêtre, demandez-leur donc quelque chose. — Qu'ils fassent, répondis-je, que je revoie ma Sicilienne Angélique. Cette fois nous n'eûmes point de réponse; mais j'obtins la satisfaction d'avoir vu ce que j'avais tant désiré voir. Il faudra, dit le magicien, revenir une autre nuit, et amener un garçon qui ait sa virginité. Je pris un de mes élèves, âgé de douze ans; le prêtre plaça dans ses mains un drapeau couvert de caractères cabalistiques, et recommença ses invocations en hébreu. Il nomma tous les diables par leurs noms; il en vint cent fois plus qu'à la première épreuve. Je demandai encore qu'Angélique me fût rendue; et le prêtre, en se tournant vivement vers moi : — N'entends-tu pas qu'ils disent que dans un mois tu seras près d'elle? Le jeune garçon fut saisi de terreur. Les démons étaient innombrables, le Colysée en feu ; le tumulte ne s'apaisa que lorsqu'on eut sonné matines.

« Tiens-toi sur tes gardes, me dit en sortant le prêtre ; il t'arrivera incessamment quelque malheur. « Mais avant la fin du mois je commençai à oublier Angélique, tant je m'occupais avec ardeur de finir alors une certaine médaille pour le pape. Un soir cependant, à l'heure de vêpres, il me prit fantaisie de sortir. Je rencontrai sur mon chemin Benedotto, autrefois mon ami, lequel avait eu, à mon insu, des difficultés avec l'un de mes compagnons. Je le saluai, il me répondit par des injures, et des injures si fortes que, poussé à bout, je pris une poignée de sable mouillé et la lui plantai au milieu du visage. Il est vrai que dans le sable il se trouva un caillou, et il était tellement anguleux que Benedetto tomba ensanglanté et comme mort sur la place. Le hasard fit passer le joaillier Pompeio, mon ennemi, qui courut dire à Sa Sainteté que j'avais assassiné un homme. Il fallut fuir. Je m'acheminais vers Naples, avec deux amis,

lorsqu'à un demi-mille de cette ville, nous rencontrâmes un hôtellier qui, marchant tantôt devant, tantôt derrière nous, nous accabla d'instances pour aller loger chez lui. Impatienté, je lui demandai s'il ne connaissait point une Sicilienne appelée Béatrix, et sa fille Angélique. — Que le diable emporte les courtisanes, dit cet homme, et ceux qui les courtisent! Il donna de l'éperon à son cheval, et je fus aise d'être débarrassé de lui; cependant, comme je m'entretenais encore d'Angélique avec un de mes deux compagnons (et non pas sans quelques amoureux soupirs), l'hôtellier revint sur ses pas, et nous assura que depuis trois ou quatre jours une femme, une fille, des noms que j'avais dits, s'étaient logées près de sa maison. — Le nom d'Angélique a tant de pouvoir sur mon cœur, répondis-je, que je consens à aller descendre chez toi. Nous entrâmes à Naples. Le temps à donner aux soins de ma toilette me parut deux siècles, puis je me présentai dans la maison indiquée, et je trouvai, en effet, ma chère Angélique qui me reçut avec d'adorables caresses. Depuis les vingt-deux heures qu'il était, je restai jusqu'au matin avec elle, me souvenant très-bien, au milieu de mon bonheur, que le dernier jour du mois assigné par les diables allait précisément expirer. »

Superstitieux et crédule comme un poète, vous verrez Benvenuto faire un vœu à Notre-Dame de Lorette, expliquer par un météore les révolutions de Florence, et se croire puni d'avoir travaillé le dimanche à une statue par une esquille du fer de son ciseau qui lui entra dans l'œil. Il s'était recommandé à sainte Lucie dans sa souffrance; et pour la remercier il lui dédie un œil d'or qu'il fait suspendre à sa chapelle par les mains d'une fille innocente. Toujours armé d'une espingole en bandoulière, et d'un de ces petits poignards turcs dont il savait si curieusement damasquiner les lames, ce querelleur qui n'hésite jamais à attaquer lui seul dix hommes à la fois, se trouble et pâlit au moindre signe qu'il juge surnaturel. Il craint le diable, jamais la mort.

Il subit dans les prisons du Saint-Siège une captivité qui ressemble à la captivité du Tasse. Mêmes dévotes extases,

mêmes douleurs, même folie à cause de l'action sur elles-mêmes des dévorantes facultés. Seulement Cellini tente une évasion héroïque et se brise au pied des tours de Saint-Ange. Rendu à l'immobilité de ses chaînes, il a des visions qu'il dessine ou qu'il chante. Ses ennemis veulent-ils l'empoisonner, on livre un diamant de peu de valeur à un de ses rivaux pour le réduire en une poudre qui sera mêlée aux alimens du prisonnier; mais l'orfèvre pauvre garde pour lui la pierre précieuse et fournit une autre matière au geôlier. « Je vis luire quelque chose sur mon assiette, je crus que c'était du diamant pilé, et je remerciai Dieu de mourir d'une mort si différente de celle dont j'étais menacé. Puis, comme l'espérance ne nous quitte jamais, je broyai moi-même quelques-uns de ces grains sur un des fers de la prison, et je bénis, pour m'avoir sauvé la vie, la pauvreté qui la coûte à tant d'autres. »

De la cour de Florence, où il exécuta tant de belles choses, mais où il subit l'inimitié de la grande duchesse et les rivalités de Bandinello, émule enfin digne de lui, Benvenuto passe à la cour de France pour éprouver encore la malveillance d'une grande dame, la duchesse d'Étampes, et rencontrer encore un autre et illustre adversaire, le Primatice. Explique qui l'osera les deux procès bizarres qui lui furent suscités là à propos des mœurs florentines. Je passe même l'ingratitude de François Ier, qui, après l'avoir attiré pour *l'étouffer dans l'or,* disait-il, le laissa manquer de cet or, aussi utile à l'art qu'à la vie de l'orfèvre. Il est vrai que le capricieux orfèvre obéissait aux injonctions royales beaucoup moins qu'à son propre génie. Ainsi le prince avait-il *commandé* douze statues d'argent pour je ne sais quelle décoration symétrique, Benvenuto lui faisait des vases, des têtes de bronze, des portes pour un palais, un colosse dont le front aurait dépassé nos plus hauts édifices. Enfin vous le verrez, regrettant l'Italie, abandonner ce grand vieux château appelé l'hôtel de Nesle, bien qu'on l'eût mis tout entier à sa disposition comme atelier, et qu'il abondât alors en apparitions. Il retourne à Florence satisfaire son ambition première, achever son plus important ouvrage : fondre sa statue de Persée. Il faut assister aux tri-

bulations de l'artiste; quand il aura mis sa gloire dans un frêle moule, et confié tout son avenir à la terre. Persée sortira-t-il triomphant de l'épreuve, ou une fosse ténébreuse deviendra-t-elle le tombeau de l'œuvre et de l'auteur ? On lui refuse déjà les habiles ouvriers qu'il lui faut ; on lui prédit déjà que le métal ne peut arriver au talon de son héros et revêtir en même temps les traits de sa Méduse. Mais voici le grand jour ; lui-même emplit ses fourneaux de cuivre et d'étain, et de sa propre main il y jette la flamme. La flamme menace tantôt d'incendier l'atelier, tantôt de s'éteindre sous la pluie et le vent qui s'élançent du jardin. O malheureux ! le voilà accablé de tant d'obstacles imprévus, le voilà combattu par une nature si rebelle que les forces l'abandonnent ; la fièvre le saisit ; le désespoir le couche sur un lit où il veut mourir. Il a recommandé de suivre en son absence l'opération commencée ; mais on vient lui annoncer des désastres. « Un homme, dit-il, laid, pâle, tremblant, prompt comme une limace, gros comme une araignée, vient me dire : Tout est perdu ! » Il s'élance de son lit, nu et furieux. Le métal en effet forme une croûte immobile ; on a méconnu ses ordres ! Il blasphême, il frappe ses gens ; il essaie de ranimer le brasier avec du bois de chêne, plus vif que le sapin employé. La croûte épaisse en effet se dissout ; mais elle éclate, mais elle déborde, mais les canaux ne la peuvent recevoir qu'avec trop de lenteur. Que fera-t-il ? A pleines mains il fait chercher, précipiter l'étain dans le fourneau ; puis il y jette ses assiettes d'argent, ses plats d'or, ses aiguières de tous prix, sa vaisselle, sa fortune. Écartez ces enfans, il va les brûler pour sa gloire. « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, en se traînant à terre sur les genoux, mon Dieu, qui êtes ressuscité et monté au ciel, faites que mon moule se remplisse. » Il a prié, il pleure, il blasphême encore ; ses vœux sont déjà exaucés. « Oh ! alors, dit-il, je bus à longs traits avec toute ma brigade ; je devorai ce qui nous était servi sur une méchante escabelle, et heureux et épuisé, je courus me remettre au lit sans me soucier de la fièvre. »

Ces peintures si naïvement énergiques, il faut les chercher dans le poème original. Il fut composé tout de verve ;

car Benvenuto ne pouvant, même à cinquante-cinq ans, acquérir la patience de l'écrire, le dicta à un jeune élève. Pendant l'improvisation fiévreuse, il poursuivit quelque travail d'orfévrerie. On sent à l'impétuosité des tours, à la hardiesse des ellypses, et qu'il a peine à se tenir derrière le fil de ses propres paroles, et qu'il rajeunit au souvenir de ses aventures, en se créant ainsi deux immortalités à la fois. Talent bizarre, mais puissant outre mesure, le génie lui tient lieu de tout; Benvenuto, comme Béranger, avait manqué d'une éducation scolastique. Aussi raconte-t-il ainsi qu'il taillait le marbre : avec une rapidité foudroyante. Que d'idiotismes piquans! quelle heureuse extravagance de périodes! Il est admirable surtout à peindr au vif le caractère et la physionomie de ses personnages. Aucun exemple ne sert mieux que le sien à montrer qu'il entre plus de philosophie dans un livre d'artistes que dans un livre d'écrivains proprement dits. Ces derniers ont des systèmes, des opinions vraies ou fausses sucées d'avance dans les écoles; l'artiste suit par habitude la nature et la vérité. Au jugement de Baretti, Benvenuto, brave comme un grenadier français, vindicatif comme une vipère, lascif, traître, jaloux, présomptueux et cruel, a fait la peinture de toutes ses actions comme s'il retraçait celles d'un héros. Il n'est aucun livre dans notre langue dont la lecture soit aussi agréable, mais le plaisir qu'elle donne ressemble à celui que nous éprouverions à regarder, d'un lieu où il ne pourrait nous nuire, un de ces animaux beaux et terribles, armés d'ongles et de dents frémissantes.

Je ne sais plus pourquoi, au commencement de cet article, j'ai invoqué l'attention des dames; elles ne trouveront dans ces mémoires que bien peu d'hommages rendus au pouvoir de leurs charmes. Elles y brillent même par leur absence. Un seul nom de femme, celui de Catarina, y est appelé avec quelque complaisance; mais peut-être est-ce par l'unique motif que Catarina fournit à Benvenuto une occasion de vengeance éclatante. Du reste, cette exaltation d'un dévouement tendre, ce degré de plus du sentiment qui fait qu'on aime, Benvenuto paraît ne l'avoir ressenti qu'en faveur de ses disciples. Ses affections les plus vives

se nomment successivement Félix, Ascanio, Diégo, Paulin. Si c'était de là, si c'était de cette question de moralité que procédât la défaveur où les dames l'ont laissé tomber par une indifférence instinctive, ce n'est pas nous qui le plaindrions ; que l'oubli soit son châtiment. Mais en abandonnant cette première espérance de lui concilier de précieux suffrages, qu'il me soit permis de tenir à une autre idée, et d'insister en finissant sur un autre point de vue générale que ce livre sert à faire ressortir : c'est qu'aucun triomphe contemporain, nul de ces succès qu'on escompte et de ces éloges, même sincères, dont on étourdit les vivans ne garantissent les faveurs de la postérité. Il n'est pas vrai comme le dit le poète, que les illustres vivans seront des morts illustres. La gloire a ses instabilités, et l'admiration même de ceux que l'avenir aimera n'assure à personne un regard de l'avenir Ainsi, pour employer Benvenuto en exemple, un homme lui écrivait, à lui de qui le nom est aujourd'hui couvert de tant de rouille.

« Benvenuto, je vous ai tenu pendant nombre d'années pour le plus grand orfèvre dont les hommes aient eu connaissance; je vous reconnais aujourd'hui pour un sculpteur du même mérite. » Et cet homme était Michel-Ange.

H. DE LATOUCHE.



DES MAISONS DE REFUGE

AUX ÉTATS-UNIS.

Le gouverneur Clinton, dont le nom est à jamais célèbre dans l'état de New-York, disait : *Les maisons de refuge sont les meilleurs établissemens pénitentiaires qui aient été conçus par le génie de l'homme et institués par sa bienfaisance.*

La première maison de refuge a été créée dans la ville de New-York en 1825. Boston en 1826, et Philadelphie en 1828, ont vu s'élever dans leurs murs des établissemens semblables.

On peut en cette occasion juger combien est grande aux États-Unis la puissance de l'association.

Touchés du sort affreux des jeunes délinquans qui gémissaient confondus dans les prisons avec les criminels endurcis, quelques particuliers de New-York ont conçu la pensée de porter remède au mal ; ils ont uni leurs efforts, ont travaillé d'abord à éclairer l'opinion publique, et puis, donnant l'exemple de la générosité, ils ont fait, pour l'établissement d'une maison de refuge, des sacrifices pécuniaires qui ont été suivis d'une foule de souscriptions.

Les maisons de refuge, nées ainsi du concours de plusieurs charités individuelles, furent dans leur origine une institution privée ; cependant elles ont reçu la sanction de l'autorité publique. Tous les individus qu'elles renferment y sont retenus légalement : mais, en approuvant les maisons de refuge, la loi ne s'immisce aucunement dans leur direction et dans leur surveillance, dont elle laisse le soin aux particuliers qui en sont les fondateurs.

Chaque année l'état donne un secours pécuniaire pour aider à la dépense de leur entretien; et pourtant il ne prend aucune part à leur administration.

L'autorité gouvernementale des maisons de refuge réside dans le corps entier des souscripteurs qui ont contribué à l'érection des bâtimens, ou qui concourent encore chaque jour aux dépenses d'entretien annuel. Les souscripteurs se réunissent et nomment des directeurs (*managers,*) auxquels ils confèrent le pouvoir de régir l'établissement de la manière qu'ils jugent le plus avantageuse. Ces directeurs choisissent les employés et font tous les réglemens d'administration qui sont nécessaires. Il y a dans leur sein un comité actif permanent, chargé de veiller à l'exécution de toutes les délibérations : c'est le pouvoir exécutif de l'institution. Les employés de la maison de refuge sont les agens immédiats du comité actif auquel ils soumettent tous leurs actes. Ils n'ont point de compte à rendre au gouvernement qui ne leur en demande aucun.

Parmi les employés, le sur-intendant est celui dont le choix attire toute l'attention des directeurs, parce que c'est lui qui est l'ame de l'administration.

Ainsi abandonnées à elles-mêmes, et soumises au seul contrôle de l'opinion publique, les maisons de refuge prospèrent; les efforts à l'aide desquels elles se soutiennent sont d'autant plus puissans qu'ils sont spontanés et libres. Les dépenses qu'elles entraînent se font sans peine et sans regrets, parce qu'elles sont volontaires, que le moindre souscripteur a sa part dans l'administration et par conséquent dans le succès de l'établissement. Quoique les frais de construction et d'entretien ne soient pas payés par l'état, ils n'en sont pas moins à la charge de la société ; mais du moins ils pèsent sur ceux qui, à raison de leur fortune, peuvent le mieux les supporter et qui trouvent une indemnité morale dans le sacrifice qu'ils ont eu le mérite de s'imposer eux-mêmes.

Les maisons de refuge se composent de deux élémens distincts: on y reçoit les jeunes gens des deux sexes, âgés de moins de vingt ans, frappés d'une condamnation pour crime ou délit; et ceux qui, sans avoir encouru aucune

condamnation ni jugement, y sont envoyés par mesure de précaution.

Personne ne conteste la nécessité des maisons de refuge pour les jeunes condamnés. De tout temps et dans tous les pays, on a reconnu l'inconvénient de placer dans le même lieu et de soumettre au même régime les jeunes délinquans et les coupables que l'âge a endurcis dans le crime.

Ce vice est si grave que les magistrats hésitent à poursuivre les jeunes délinquans, et le jury à les condamner. Mais alors se présente un autre danger. Encouragés par l'impunité, ils se livrent à de nouveaux désordres, dont un châtiment proportionné à leur faute les eût peut-être éloignés pour toujours.

La maison de refuge dont le régime n'est ni trop sévère pour un enfant, ni trop doux pour un coupable, a donc pour objet tout à la fois de soustraire le jeune délinquant aux rigueurs du châtiment et aux dangers de l'impunité.

Les individus non condamnés qu'on envoie au Refuge sont les jeunes gens et jeunes filles qui, sans avoir commis aucun crime, se trouvent dans une position alarmante pour la société et pour eux-mêmes; les orphelins que leur misère a conduits au vagabondage ou à la mendicité; les enfans que leurs parens ont abandonnés et qui mènent une vie désordonnée; tous ceux, en un mot, qui, soit par leur faute et celle de leurs parens, soit par la faute de la fortune seule, sont tombés dans un état si voisin du crime qu'ils deviendraient infailliblement coupables s'ils conservaient leur liberté (1).

On a donc pensé que les maisons de refuge devaient con-

(1) Nous avons constaté, en visitant la maison de refuge de New-York, que plus de la moitié des enfans qui y ont été reçus jusqu'à ce jour y sont venus par suite de malheurs qui ne sauraient leur être imputés. Ainsi, sur 513 enfans, 135 avaient perdu leur père, 40 leur mère; 76 étaient orphelins; 51 avaient été poussés au crime par l'inconduite notoire ou le défaut de soin de leurs parens. Il y en a 47 dont la mère s'était remariée.

tenir tout à la fois les jeunes criminels et ceux qui étaient sur le point de le devenir. On évite à ceux-ci l'infamie des jugemens ; à tous la souillure de la prison.

Afin qu'aucune honte ne s'attachât à la présence du jeune délinquant dans *la Maison de Refuge*, on a donné à cet établissement un nom qui ne réveille que l'idée du malheur.

La maison de refuge, quoique renfermant dans son sein un certain nombre de condamnés, n'est donc point une prison; celui qui y est détenu ne subit point une peine. Et, en général, la décision par laquelle les enfans sont envoyés au refuge n'a ni la solennité, ni les formes d'un jugement; et c'est ici que nous signalerons un fait qui nous semble caractéristique de l'institution. Les magistrats qui envoient les enfans au Refuge ne déterminent jamais la durée du temps que le jeune délinquant devra y passer, ils se bornent à placer l'enfant dans la maison, qui, dès ce moment, acquiert sur lui tous les droits d'un tuteur. Ce droit de tutelle expire lorsque l'enfant atteint sa vingtième année; mais, avant même qu'il soit parvenu à cet âge, les directeurs de l'établissement peuvent l'en faire sortir, si son intérêt l'exige. La maison de refuge tient le milieu entre le collège et la prison; on y reçoit les jeunes délinquans, bien moins pour les châtier que pour leur donner l'éducation que leurs parens ou leur fortune leur ont refusés, les magistrats ne peuvent donc fixer la durée du séjour au Refuge, parce qu'ils ne peuvent prévoir quel temps sera nécessaire pour corriger les enfans et réformer leurs penchans vicieux (1).

(1) Les diverses autorités qui peuvent envoyer des enfans à la maison de refuge sont :

1° Les cours de justice criminelle ;
2° Les magistrats de police (*police officiers*);
3° Les commissaires de l'hôpital des pauvres (*almhouse*).

Voici ce que porte le § 17 du titre 7 (chapitre Ier), 4e partie des *Statuts révisés de l'état de New-York :*

« Toutes les fois qu'un individu âgé de moins de seize ans sera
» convaincu de félonie, la cour, au lieu de le condamner à l'em-
» prisonnement dans une prison centrale, pourra ordonner sa dé-

Le soin de cette appréciation est abandonné aux directeurs de l'établissement, qui, voyant chaque jour les enfans confiés à leur surveillance, jugent de leurs progrès et désignent ceux auxquels la liberté peut être accordée sans danger : du reste, alors même qu'un enfant sort de la maison de refuge, en conséquence de sa bonne conduite, il ne cesse pas d'être sous le patronage des directeurs jusqu'à ce qu'il ait atteint sa vingtième année ; et s'il ne réalise pas les espérances qu'il avait fait concevoir, ceux-ci sont en droit de le rappeler à la maison de refuge, et peuvent, pour le contraindre à y revenir, employer toutes les voies de droit.

On a dans la Pensylvanie élevé quelques objections contre le droit attribué aux maisons de refuge de renfermer des individus qui n'avaient commis aucun crime, ni encouru aucune condamnation. Un tel pouvoir, disait-on, était contraire à la constitution des États-Unis; on ajoutait que la faculté accordée aux directeurs de l'établissement de diminuer ou de prolonger à leur gré la durée de la détention était une source d'arbitraire qui ne pouvait se tolérer dans une société libre.

Théoriquement, il eût été difficile de repousser ces objections; cependant on comprit que les maisons de refuge adoucissaient le sort des jeunes criminels, au lieu de l'aggraver, et que les enfans non condamnés qu'on y renfermait n'étaient point victimes d'une persécution, mais seulement privés d'une liberté funeste; personne aujourd'hui n'élève la voix contre les maisons de refuge. On conçoit toutefois avec quelle réserve doivent être exercées les fonctions de ceux qui ont le pouvoir d'y envoyer les enfans, lorsqu'on songe qu'ils ont le droit d'arracher un enfant à son père et à sa mère pour le placer dans l'établissement, et qu'ils doivent exercer cette autorité toutes les fois que les parens ont à se reprocher les désordres de leur enfant.

La loi a prévu la possibilité des abus et a tâché d'y por-

» tention dans la maison de refuge établie dans la ville de New-
» York par la société instituée pour la réforme des jeunes délin-
» quans, à moins que cette cour ne soit informée par ladite société
» que la maison de refuge n'a aucune place disponible. »

ter remède. L'enfant a, d'après la loi, le droit de se pourvoir devant le juge ordinaire contre la décision du fonctionnaire qui l'envoie au Refuge. Les parens ont le même pouvoir, et il n'est pas sans exemple que ce droit ait été exercé; du reste, ce n'est pas la persécution de la tyrannie qu'il faut redouter dans ces établissemens. Autant il est nécessaire que la maison ne présente point les rigueurs et le régime tout matériel d'une prison, autant il serait dangereux qu'elle offrit le régime trop indulgent et tout intellectuel d'une école.

Mais si ces établissemens en Amérique s'écartaient du véritable but de leur institution, ce serait bien moins pour incliner vers trop de sévérité que pour pencher vers trop de douceur.

Les principes fondamentaux sur lesquels les maisons de refuge reposent sont simples; à New-York et à Philadelphie, les enfans sont séparés pendant la nuit dans des cellules solitaires; pendant le jour, ils peuvent communiquer ensemble. La séparation de nuit semble impérieusement exigée par l'intérêt des bonnes mœurs : elle n'est point nécessaire pendant le jour, un isolement absolu serait mortel à des enfans, et le silence ne pourrait être maintenu parmi eux sans des châtimens que leur violence seule doit faire repousser. Il y aurait d'ailleurs les plus graves inconvéniens à les priver des relations sociales, sans lesquelles leur progrès intellectuel ne pourrait se développer.

A Boston, ils ne sont séparés ni le jour ni la nuit. Nous n'avons pas remarqué que dans cette maison de refuge les communications de nuit eussent des inconvéniens; mais leur danger n'est pas moins grand à nos yeux, et il n'est évité, à Boston, que par un zèle et une vigilance tout-à-fait extraordinaires, qu'on aurait tort, en général, d'attendre des hommes les plus dévoués à leurs fonctions.

Le temps des enfans est partagé entre l'instruction qu'ils reçoivent et les travaux matériels auxquels ils se livrent. On leur enseigne les connaissances élémentaires qui pourront leur être utiles dans le cours de la vie; et on leur apprend un métier dont l'exercice leur fournira des moyens d'existence. Leurs travaux intellectuels donnent à l'établis-

sement l'aspect d'une institution primaire ; et leur travail à l'atelier est le même que dans une prison.

L'ordre est établi et maintenu dans la maison de refuge, à l'aide de moyens disciplinaires que nous devons examiner.

Deux influences sont employées, les peines et les récompenses.

Mais, dans l'application de ce principe, il faut distinguer entre les maisons de refuge de New-York et de Philadelphie et celle de Boston.

Dans les deux premiers établissemens, les châtimens infligés aux enfans qui contreviennent à la discipline sont : 1° la privation de récréation ;

2° La réclusion solitaire dans une cellule ;

3° La réduction de nourriture au pain et à l'eau ;

4° Et dans les cas graves, les châtimens corporels, c'est-à-dire les coups de fouet.

A New-York, le réglement autorise expressément l'application des coups. Celui de Philadelphie, n'osant pas le permettre expressément, se borne à ne pas le défendre. La distribution des peines appartient au surintendant, qui, dans l'établissement, jouit d'un pouvoir discrétionnaire.

Pendant que ces jeunes détenus indociles sont soumis à ces divers châtimens, selon la gravité de leurs fautes, des distinctions honorifiques sont accordées aux enfans dont la conduite a été bonne. Outre l'honneur d'appartenir aux premières classes, ceux qui se distinguent parmi les autres portent une marque d'honneur qui les fait reconnaître entre tous. Enfin le surintendant désigne, parmi les meilleurs sujets, un certain nombre de *moniteurs* auxquels il confie une partie de la surveillance dont il est chargé lui-même; et ce témoignage de confiance est pour eux une distinction à laquelle les élus attachent un grand prix.

A Boston, les châtimens corporels sont exclus de la maison de refuge. La discipline de l'établissement est toute morale, et repose sur des principes qui appartiennent à la plus haute philosophie.

Tout tend à y relever l'ame des jeunes délinquans, et à les rendre jaloux de leur propre estime et de celle de leurs

semblables. Pour y parvenir, on feint de les traiter comme des hommes et comme les membres d'une société libre.

Nous envisageons cette théorie sous le point de vue de la discipline, parce qu'il nous a semblé que la haute opinion qu'on inspire à l'enfant de sa moralité et de sa condition sociale est non seulement propre à opérer sa réforme, mais encore est le moyen le plus habile pour obtenir de lui une entière soumission.

C'est d'abord un principe bien établi dans la maison que nul ne pourra être puni pour une faute non prévue, soit par les lois de Dieu, soit par celles du pays ou par les lois de l'établissement. Voilà le premier des principes, en matière criminelle, proclamé dans la maison de refuge. Le réglement contient aussi le principe suivant :

« Comme il est hors du pouvoir de l'homme de punir le » manque de respect envers la Divinité, on se bornera à » interdire à celui qui s'en sera rendu coupable toute par- » ticipation aux offices religieux, abandonnant ainsi le cri- » minel à la justice de Dieu, qui l'attend dans l'a- » venir. »

Dans la maison de refuge de Boston, l'enfant éloigné des offices religieux encourt, aux yeux de ses camarades et dans sa propre opinion, le plus terrible de tous les châtimens.

Il est dit ailleurs que les enfans ne seront point admis à dénoncer les fautes les uns des autres; et, dans l'article qui suit, on ajoute que nul ne sera puni pour une faute sincèrement avouée. Nous connaissons, en France, des établissemens publics où la dénonciation est encouragée, et où elle est exercée par les bons sujets de la maison.

Il existe aussi à Boston un registre des moralités, où chacun figure avec ses notes, bonnes ou mauvaises; mais ce qui distingue ce registre de celui qui se trouve dans les autres maisons de refuge, c'est qu'à Boston chaque enfant donne lui-même les notes qui le concernent. Chaque soir, les jeunes détenus sont tour à tour interrogés; chacun est appelé à juger sa conduite de la journée, et c'est sur sa déclaration que la note qui l'intéresse est écrite.

L'expérience apprend qu'il se juge toujours plus sévèrement lui-même qu'il ne serait jugé par les autres. Aussi se

trouve-t-on souvent dans la nécessité de réformer la sévérité, l'injustice même de sa sentence.

Lorsque des difficultés se présentent sur les classemens de moralité, et lorsque quelques jeunes détenus ont commis des infractions à la discipline, il y a lieu à *jugement.* Douze jurés, pris parmi les enfans de l'établissement, sont réunis, et ils prononcent souvent, soit la condamnation, soit l'absolution de l'accusé.

Chaque fois qu'il y a lieu d'élire parmi eux un magistrat ou un moniteur, la communauté s'assemble, procède aux élections, et le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé par le président.

Rien n'est plus grave que la manière dont exercent leurs fonctions ces électeurs et jurés de dix ans.

On nous pardonnera d'être entrés dans le développement de ce système, et d'en avoir signalé les moindres détails. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne prenons pas au sérieux ces enfans citoyens. Il y a d'ailleurs dans l'idée de ces jeux politiques plus de prévision qu'on ne pense. Peut-être ces impressions d'enfance et cet usage précoce de la liberté contribueront-ils plus tard à rendre les jeunes délinquans plus obéissans aux lois et aux institutions de leur pays; et, sans nous préoccuper de ce résultat politique, un tel système est au moins puissant comme moyen d'éducation morale.

On conçoit en effet le ressort dont sont capables ces jeunes ames dans lesquelles on fait vibrer tous les sentimens propres à les élever au-dessus d'elles-mêmes.

La discipline a cependant d'autres armes dont elle fait usage lorsque les moyens moraux ont été insuffisans.

Les enfans dont la conduite est bonne jouissent de grands privilèges.

Ils participent seuls aux élections, et sont seuls éligibles. La voix de ceux qui appartiennent à la première classe compte même pour deux : espèce de double vote dont les autres ne sauraient être jaloux, parce qu'il dépend d'eux d'obtenir la même faveur. Les bons sont dépositaires des clefs les plus importantes de la maison; ils sortent librement de l'établissement, et quittent leurs places dans les lieux de

réunion, sans avoir besoin de permission; ils sont crus sur parole en toutes occasions, et on célèbre le jour de leur naissance. Tous les bons ne jouissent pas de ces priviléges : mais quiconque appartient à une bonne classe a droit à quelqu'une de ces prérogatives.

Les peines imposées à la classe des mauvais sont : la privation du droit électoral, du droit d'éligibilité; de plus, ils ne peuvent entrer chez le surintendant ni lui parler sans sa permission; et il leur est défendu de causer avec les autres jeunes détenus; enfin, lorsque cela est nécessaire, on inflige au délinquant une peine qui l'affecte matériellement. Tantôt on lui fait porter des menottes, tantôt on lui met un bandeau sur les yeux; ou enfin on le renferme dans une cellule solitaire.

Tel est le système de la maison de refuge de Boston; celui des établissemens de New-York et de Philadelphie, quoique infiniment moins remarquable, est peut-être meilleur : non que la maison de refuge de Boston ne nous paraisse admirablement dirigée et supérieure aux deux autres mais son succès nous semble moins un effet du système lui-même que de l'homme distingué qui le met en pratique.

E. DE BEAUMONT ET DE TOCQUEVILLE.

Cet article fera partie du *Système pénitentiaire des États-Unis*, ouvrage que MM. de Beaumont et de Tocqueville doivent publier chez M. Fournier, éditeur.



LITTÉRATURE ITALIENNE.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur,

Vous avez inséré il y a quelque temps dans la Revue de Paris une nouvelle choisie dans le recueil de Grazzini dit *le Lasca;* cette nouvelle est certainement jolie, curieuse surtout sous le point de vue des mœurs ; mais littéralement parlant, on ne peut attribuer à ce morceau plus d'importance qu'à toute autre œuvre d'imitation. Quand le Lasca existait, il y avait déjà quatre siècles qu'on écrivait en Italie des nouvelles, et *le Décameron* comptait trois cents ans d'existence. A côté du *Décameron* se placent dans l'estime des Florentins le *Pecorone*, recueil dont l'auteur, Giovanni Fiorentino, est du reste parfaitement inconnu, et les *Nouvelles* de Sacchetti, poète élégant et politique habile de la fin du quatorzième siècle. Les récits du *Pecorone*, élaborés avec moins d'art que ceux de Boccace, l'emportent peut-être sous le rapport de la verve et du naturel ; quant au *Novelliero* de Sacchetti, presqu'entièrement historique, c'est le meilleur recueil d'anecdotes qui ait été écrit dans aucune langue. Après ces modèles, dont l'Italie a raison de s'enorgueillir, on trouve une foule de recueils ou même de productions isolées qui remplissent l'étendue du quinzième siècle, traversent les calamités inouïes de ce temps, sans rien perdre de leur joyeuse allure, et s'étendant de plus en plus en Italie, se terminent à la fin du quinzième siècle, ou peu après, au Lombard Bandello et au Salernitain Ma-

succio. Ces écrivains, déjà si inférieurs à leurs devanciers, appartiennent pourtant encore à l'ère brillante et originale de la littérature italienne. Quant au Lasca, ce n'est plus un conteur qui s'amuse en amusant le lecteur : c'est un académicien de la Crusca, docte, rangé et studieux, qui fait du scandale en nouvelles et en *capitoli* par conscience littéraire, et qui se garderait bien, imitateur religieux qu'il est de Boccace, de choisir des sujets moins lestes que son modèle. C'est en même temps un écrivain brillant, correct, cicéronien, un *trécentiste* rajeuni avec un art infini : on peut après tant d'autres tirer profit et plaisir de la lecture de ses contes ; mais commencer par lui, c'est prendre la littérature italienne à rebours. Pour le louer selon ses mérites, il faut être à portée de juger si les choses qu'on est tenté d'admirer en lui sans restriction ne sont point seulement un écho affaibli des qualités de l'âge précédent.

Tout le monde est censé connaître Boccace; Sacchetti et *le Pecorone* ont été réimprimés cinquante fois. Bandello, quoiqu'un peu étouffé sous l'ample perruque de Belleforest, a joui pourtant chez nous au dix-septième siècle d'une vogue soutenue ; ce n'est donc point dans ces recueils qu'il faut chercher rien qui soit de nature à piquer la curiosité des lecteurs de la Revue ; la nouvelle dont j'ai entrepris la traduction, quoique moins connue, ne peut être considérée comme inférieure à aucune des productions déjà citées : publiée sans nom d'auteur au commencement du seizième siècle, elle est demeurée jusqu'à ce jour anonyme, et probablement la sagacité et le zèle des compilateurs de l'*Histoire littéraire en Italie* n'ajouteront rien à ce que nous savons de ce morceau. Réimprimé assez souvent, soit à part, soit à la suite de recueils tels que *le Décameron* ou les *Cento Novelle antiche*, il a pris place enfin dans la *Collection des Classiques de Milan*, tom 2 du *Choix de Nouvelles*, presque à côté du chef-d'œuvre également unique de Luigi da Porto, dont M. Delécluze a donné une excellente traduction, accompagnée du plus ingénieux commentaire. Quoique diamétralement opposés pour le sujet et le ton, ces deux morceaux méritent pourtant d'être comparés sous un certain rapport ; car si rien ne peut s'imaginer de plus

simple, de plus pur, de plus touchant que la nouvelle de *Roméo et Juliette*, rien aussi ni dans Boccace, ni dans les autres, ne surpasse le *Grasso legnaiulo* sous le rapport du naturel et de la vivacité du récit. Ce sont comme deux types de la nouvelle italienne, d'après lesquels on peut juger s'il est possible d'aller plus loin dans l'art du récit, que le sujet en soit terrible ou comique. L'intérêt qu'offre le *Grasso legnaiulo* n'est pas moindre, si l'on y cherche la peinture des mœurs florentines à l'époque où cette ville réunissait tant d'illustrations dans tous les genres, et surtout dans les arts. C'est *une charge d'atelier* dont Brunelleschi est l'ame, Brunelleschi l'auteur de la coupole de Sainte-Marie del Fiore, et le restaurateur de l'architecture classique. A côté de Brunelleschi paraît Donatello le plus grand sculpteur de l'Italie au quinzième siècle; et parmi les autres persécuteurs du pauvre Grasso, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous, on compte encore un Michelozzi, l'architecte du palais Riccardi, la merveille de Florence, un Lucas della Robbia, celui qui, par ses beaux bas-reliefs de terre cuite, renouvela l'ancienne réputation des Étrusques en ce genre. Cela vaut bien, au moins quant à l'importance des personnages, le Buffalmacco de Boccace et son Calandrino, si stupide que les tours dont il est victime en perdent presque tout leur prix. Nous voyons encore paraître dans le récit du *Grasso* un Jean Ruccellaï, probablement l'aïeul du Ruccellaï, auteur du poème des *Abeilles;* il représente ici le noble Florentin dans ses rapports de protection et de plaisir avec les grands artistes de l'époque; enfin, la victime de la cruelle mystification racontée avec tant de gaieté est un de ceshommes à demi-artistes et à demi-artisans, un individu obscur de ce peuple de talens, dont les moindres productions font aujourd'hui le désespoir du plus habile.

Vanter le *Grasso legnaiulo* avec si peu de restriction, c'est faire d'avance abnégation complète de mes prétentions de traducteur. La fidélité la plus scrupuleuse est tout ce dont je puis répondre : quant à la couleur du récit, il faudrait un Rabelais ou un Nodier pour la reproduire; ce sera ma faute, et ma faute tout entière, si l'on

pense, après m'avoir lu, que j'ai trop vanté l'original.

Il existe sur le *Grasso legnaiulo* un commentaire spécial et étendu du Florentin Manni : je ne l'ai point entre les mains. Au reste, les deux seules choses que le lecteur aura quelque difficulté à comprendre, c'est d'abord dans le titre, l'expression de *legnaiulo*, remplacée actuellement dans la langue par celle de *falegname*, et qui désigne simplement *un menuisier* : c'est ensuite dans le texte le mot de *tarsie*, appliqué à un procédé depuis long-temps hors d'usage, et qui consistait à exécuter des ornemens, des perspectives et même des tableaux, au moyen d'une marqueterie de bois de diverses couleurs. Les stalles de plusieurs églises de l'Italie offrent encore des exemples remarquables de cette espèce de mosaïque.

Ch. Lenormant.

GRASSO LEGNAIULO.

Dans la cité de Florence, l'an de Notre-Seigneur 1409, un dimanche soir, certaine partie de jeunes gens se trouvait, comme il est d'usage, à souper dans la maison d'un gentilhomme nommé Thomas de' Pecori, personne de bien et d'honneur, d'humeur joyeuse, et qui volontiers se trouvait en compagnie; et le souper fini, tous rassemblés autour du feu, causant de maintes choses, comme il arrive en telles rencontres, l'un d'eux se prit à dire : « D'où vient que ce soir Manetto Ammanati n'a pas voulu venir avec nous, et que, malgré nos prières, il n'a pas été possible de l'amener? » Ce Manetto était et est encore un faiseur de *tarsie;* il avait sa boutique sur la place Saint-Jean, et on le tenait pour un très-bon maître en ce genre de travail, spécialement pour faire de jolies tables à l'usage des dames; c'était un homme de vingt-huit ans, joyeux compagnon, d'un naturel plutôt porté au débonnaire, et parce qu'il était gros et trapu, on l'appelait *il Grasso.* C'était sa coutume de se trouver parmi ces compagnons, qui tous étaient d'humeur réjouie et se donnaient ensemble du bon temps.

Le Grasso, soit pour quelque affaire qu'il avait, soit par bizarrerie, ce qui lui arrivait souvent, soit enfin par toute autre raison, ne voulut jamais ce soir-là, quoi qu'on lui dit, se réunir à ses amis. Ils discutaient donc ensemble le motif de cette absence, et ne pouvant le deviner quelque peine qu'ils se donnassent, ils tombèrent tous d'accord que ce refus provenait d'autre chose que la bizarrerie du personnage, et comme ils se tenaient pour un peu honnis de l'aventure, celui qui avait le premier pris la parole s'écria : « Eh ! que ne lui faisons-nous aussi quelque bourde, à telle fin qu'il ne s'habitue pas dans ses caprices à nous fausser compagnie. — Quoi ! reprit un des autres, lui faire payer à souper ou quelque semblable plaisanterie ? » Du nombre des convives de cette soirée se trouvait Philippe Brunelleschi, qui par son mérite était et doit être, je crois, assez connu; il était intime de Grasso, et bien au courant de ses façons. C'est pourquoi étant resté quelques momens à délibérer dans son esprit qu'il avait bien avisé, Brunelleschi se prit à dire : « Camarades, si nous voulons, le cœur me dit que nous jouerons au Grasso un bon tour, et tel que nous en tirerons un très-grand plaisir : ce qu'il nous faut faire, je pense, c'est de lui donner à croire que de lui-même il est changé en un autre, et qu'il n'est plus le Grasso, mais un homme tout différent. » A quoi la compagnie répliqua : « Voilà qui est impossible à faire. » Mais Philippe ayant déduit ses raisons et argumens en homme subtil qu'il était, leur démontra comment la chose était exécutable, et ils se mirent en conséquence à arrêter les moyens et la marche que chacun devait suivre pour donner à entendre au Grasso qu'il était un certain Mathieu, un autre de leurs compagnons. Le commencement de l'attaque eut lieu le lendemain au soir; ce fut Brunelleschi, plus intime avec le Grasso qu'aucun des autres, qui, à l'heure où les artisans ont coutume de fermer leurs ateliers, s'en alla à celui du Grasso, et, comme il y eut fait un bout de causerie, voici courir en hâte un garçon qui demande : « Philippe Brunelleschi ne hante-t-il pas cette boutique, et n'y est-il pas à présent ? » Sur quoi Philippe s'avança et dit que c'était lui, s'informant de la cause qui le faisait ainsi quérir.

« C'est, répondit l'apprenti, qu'il vous faut venir sur-le-champ à votre maison ; depuis deux heures votre mère a été prise d'un grand mal. Accourez donc au plus vite ; car elle est quasi morte. » Philippe faisant mine d'éprouver un grand chagrin de cet accident : « Dieu m'assiste ! » s'écria-t-il ; et il prit congé du Grasso. Le Grasso mû d'amitié lui dit : « Je veux venir avec toi pour t'aider dans l'occurrence : ce sont cas où l'on ne doit point épargner ses amis. » Mais Philippe lui rendant grâce : « Je ne veux pas que tu viennes à cette heure ; s'il en est besoin, je te ferai appeler. »

Étant donc parti et feignant de retourner chez lui, Philippe fit une volte et vint au logis du Grasso, lequel était en face de Santa-Reparata, et ayant ouvert la porte avec un couteau, il entra dans la maison et s'enferma au verrou, de façon à ce que personne ne pût le suivre. Or le Grasso avait sa mère, qui depuis quelque temps était allée à Polverosa dans sa métairie pour y faire la lessive, et devait de jour en jour rentrer en ville. Notre homme ayant donc fermé sa boutique, se mit à faire quelques tours sur la place de Saint-Jean, pensant toujours à Philippe, et ayant compassion de sa mère. Voyant qu'il était déjà une heure de nuit il se dit en lui-même : « Philippe n'aura sans doute plus besoin de moi, puisqu'il ne m'a pas envoyé quérir ; » et il prit le chemin du logis. Arrivé à la porte qui avait deux marches, il voulut l'ouvrir ; mais l'ayant essayé plusieurs fois sans en venir à bout, il s'aperçut que l'huis était fermé en dedans. Il se mit donc à heurter en disant : « Qui est là-haut ? Ouvrez-moi ; « s'imaginant que sa mère était revenue de la campagne et avait refermé la porte sur elle, soit par quelque motif, soit sans s'en apercevoir elle-même. Philippe qui était dans la maison s'étant avancé au haut de l'escalier : « Qui est-là ? dit-il en contrefaisant la voix du Grasso. — Ouvrez-moi, répondit l'autre. « Philippe, qui prenait pour lui le rôle du Grasso, fit semblant de reconnaitre Mathieu, celui qui dans leur complot devait passer pour le Grasso lui-même. « Ah ! Mathieu, reprit il, laisse-nous en repos ; je n'ai que trop de souci ; car tout-à-l'heure Philippe Brunelleschi étant à ma boutique, on est venu lui dire que sa mère était tombée

en danger de mort; cela me fait passer une triste soirée. » Puis se retournant il continua : « Dame-Jeanne (c'était le nom de la mère du Grasso), faites en sorte que je soupe; car c'est pour vous grand'honte que depuis deux jours vous deviez être ici, et que vous arrivez maintenant à la nuit close; » et il ajouta quelques propos en grommelant, contrefaisant toujours la voix du Grasso. Le Grasso entendant ainsi gronder et croyant reconnaître sa propre voix : « Qu'est-ce que cela ? dit-il, il semble que celui-là qui est là haut soit moi-même; il prétend que Philippe était à sa boutique quand on vint lui dire que sa mère était malade, et de plus il cherche noise à dame Jeanne. Il faut que je n'aie pas ma tête à moi. » Et, descendant les deux marches, il se tirait en arrière pour appeler par les fenêtres, quand survint, selon le plan arrêté, un certain Donatello, faiseur de figures en marbre, et grand ami du Grasso. Et s'approchant de lui, entre chien et loup, comme il faisait alors : « Si c'est le Grasso que tu cherches, Mathieu, il vient de s'en retourner au logis. » Et il disparut.

Le Grasso fut d'abord étonné de s'entendre appeler Mathieu, mais la fin du propos le mit hors de lui-même; et tirant à la place de Saint-Jean, il se disait à part lui : « Je resterai tant ici qu'il passera bien quelqu'un qui me reconnaîtra, et dira qui je suis. » Et comme il était dans cette perplexité, voici venir, ainsi qu'il était convenu, quatre recors et un huissier du tribunal des marchands, et avec eux un créancier de ce même Mathieu, dans la personne duquel le Grasso commençait à se croire transformé. Ce créancier s'approcha donc du Grasso, et se tournant vers l'huissier et les recors il s'écria : « Emmenez-moi cet homme; c'est Mathieu, mon débiteur. A force d'en suivre la trace, j'ai donc fini par le joindre. » Aussitôt dit, aussitôt fait; l'huissier et les recors se jettent sur lui, et commencent à le pousser devant eux. Le Grasso se retournant vers celui qui le faisait arrêter lui disait : « Qu'ai-je de commun avec toi pour que tu me lances les recors? Commande-leur de me lâcher; tu commets une méprise; je ne suis pas celui que tu penses; et c'est mal à toi de me faire cet affront, puisque nous n'avons rien à démêler ensemble. Je suis le Grasso, le faiseur

de meubles, et je ne suis pas Mathieu, et je ne sais quel Mathieu tu viens nous dire. » Et comme il était grand et robuste, il s'apprêtait à tomber sur eux ; mais ils le prirent aussitôt par les bras, et le créancier s'étant approché et le regardant dans le blanc des yeux ; « Qu'est-ce? dit-il, tu n'as avec moi aucune affaire. Non, je ne reconnais pas Mathieu, mon débiteur! je ne sais pas non plus qui est Grasso, le faiseur de meubles! Tu es bel et bien écrit sur mes livres, et voilà plus d'un an que j'ai obtenu contre toi sentence à ta confrérie. Tu fais bien, mauvaise paie, de te donner pour un autre que Mathieu; mais tu auras plus tôt fait de t'acquitter que de te contrefaire. Emmenez-le toujours, et nous verrons si tu seras toi-même. « Et ainsi, tout en grondant, ils le conduisirent à la geôle des marchands. C'était quasi l'heure du souper, aussi ne rencontrèrent-ils en chemin ni là personne qui le reconnût.

Arrivé à la geôle, l'huissier feignit de l'écrouer au nom de Mathieu, et on le mit sous les verroux. Tout aussitôt les autres prisonniers qui avaient entendu le bruit du dehors quand on l'avait arrêté, et l'avaient plusieurs fois oui nommer Mathieu pendant qu'on le menait en prison, sans savoir qui il était réellement, s'écrièrent à la fois : Bon soir, Mathieu! — Que veut dire ceci ? » Le Grasso s'entendant ainsi appeler par tout le monde commença à ne plus guère douter qu'il ne fût Mathieu, et, répondant à leur salut, il ajouta : « Je dois quelque argent à quelqu'un qui m'a fait prendre, mais je m'acquitterai demain de très-bonne heure ; » et il était tout chargé de confusion. « Tu vois, Mathieu, reprirent les prisonniers, nous allons souper ; partage notre écot, et puis demain matin tu régleras ton affaire. Mais souviens-toi qu'ici on reste toujours plus long-temps qu'on ne croit. »

Le Grasso soupa donc avec les prisonniers, et, le souper fini, l'un d'eux lui offrit la moitié de son grabat. « Allons, Mathieu, arrange-toi ce soir du mieux que tu pourras, et demain, si tu sors, tant mieux, sinon tu feras bien d'envoyer quérir des draps à ton logis. » Le Grasso le remercia, et s'étant arrangé pour dormir, il commença fortement à penser et à se dire : « Que dois-je faire, si du Grasso je suis

devenu Mathieu ? car enfin je ne puis plus douter que je ne le sois, par tant de signes que j'en ai vus. Si j'envoie à la maison chez ma mère, et que le Grasso s'y trouve, ils se moqueront de moi, et diront que je suis devenu fou. D'autre part, il me semble que je suis toujours le Grasso. » Et il resta ainsi jusqu'au matin sans presque fermer l'œil, se croyant tantôt le Grasso, et tantôt revenant à l'idée qu'il était Mathieu ; tant qu'enfin il se leva et se posta au guichet qui joignait la porte de la prison, tenant pour indubitable qu'il passerait par là quelqu'un qui le reconnaitrait. Comme il était ainsi de pied ferme, un jeune homme entra dans l'office des marchands ; c'était Jean, fils de messire François Ruccellaï; il faisait partie de leur société, et s'étant trouvé au souper précédent, il avait pris part à la conjuration burlesque. Ses relations avec le Grasso étaient des plus fréquentes; il lui avait commandé un socle pour une madone, et même le jour d'avant il était resté assez long-temps à sa boutique pour le presser, et le Grasso lui avait promis de lui livrer le socle sous quatre jours. Ce Rucellaï étant entré, comme nous l'avons dit, dans l'office des marchands, mit le nez à la porte sur laquelle donnait le guichet des prisonniers, alors placé au rez-de-chaussée. Le Grasso, qui guettait à la grille, ayant aperçu Ruccellaï, se mit à lui faire signe ; mais celui-ci, comme s'il ne l'eût vu de sa vie, « Qu'as-tu à rire, camarade? — Rien, rien, répondit le prisonnier. Connaîtriez-vous seulement un certain Grasso, qui a sa boutique là derrière sur la place de Saint-Jean, et qui travaille en *tarsie ?* — Comment, si je le connais ? dit Ruccellaï, si je le connais? c'est mon grand ami, et même je je veux aller de ce pas chez lui pour un peu d'ouvrage que je lui ai donné —Oh bien, reprit le Grasso, faites-moi un plaisir ; puisqu'une autre affaire vous appelle chez lui, dites-lui qu'un de ses amis est enfermé à la geôle, et qu'il lui rendrait service de venir lui dire un mot. — Oui, dit Ruccellaï, qui ne le quittait pas des yeux et étouffait d'envie de rire, je vais m'acquitter de ta commission. » Et il retourna à ses affaires.

Resté à la fenêtre de la prison, le Grasso disait en lui-même : A cette heure je puis être certain que je ne suis plus le Grasso et que je suis devenu Mathieu. Au diable la

destinée! car si je dis ce qui m'arrive on me tiendra pour fou, et les polissons me courront après ; et si je m'en tais, il en résultera cent erreurs comme celle qui m'a conduit hier soir en prison. De toutes façons, je suis mal! Voyons pourtant si le Grasso va venir : car s'il vient, je lui raconterai la chose, et nous verrons ce que tout cela veut dire. » Mais il avait beau attendre et se creuser la tête, personne ne vint, et le pauvre homme, s'étant retiré pour faire place à un autre, se mit, les mains croisées, à examiner la muraille ou à compter les solives du plafond.

Parmi les détenus se trouvait alors un juge, homme de mérite, dont nous nous dispenserons de rappeler le nom. Ce juge, bien qu'il ne connût pas le Grasso, le trouvant néanmoins si mélancolique et croyant que c'était sa dette qui causait son chagrin, s'efforçait par tous les moyens de le réconforter : « Eh! mon cher Mathieu, te voilà si triste qu'il ne faudrait pas davantage pour en mourir; et pourtant, d'après ce que tu dis, cette dette est peu de chose. Il ne faut pas ainsi se laisser aller à la mauvaise fortune. Que ne fais-tu venir un ami ou un parent, et que ne cherches-tu à t'acquitter ou à t'arranger de façon à sortir de prison, au lieu de t'abandonner ainsi à ton chagrin? » Ces paroles de consolation décidèrent le Grasso à confier son aventure à celui qui lui montrait un si bon cœur. Il le tira donc dans un coin de la prison et lui dit : Messire, bien que vous ne sachiez pas qui je suis, je vous connais parfaitement et sais que vous êtes un honnête homme. J'ai donc résolu de vous confier la raison qui me donne tant de souci, et ne veux pas que vous croyiez qu'une si petite dette puisse me faire un tel chagrin. Il s'agit de bien autre chose! » Et il lui raconta par le menu son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin, pleurant quasi tout le long de son récit, qu'il termina en le priant de deux choses, la première de ne jamais dire un mot de tout cela à personne; la seconde de lui donner quelque conseil et de lui indiquer un remède à sa situation. Puis il ajouta : « Je sais que vous avez longuement étudié, lu dans beaucoup de livres et histoires antiques où beaucoup d'aventures sont écrites; en avez-vous jamais trouvé une semblable à celle-ci? »

Le juge, ayant ouï ces paroles, vit qu'il fallait de deux choses l'une : ou que cet homme fût fou, ou qu'on l'eût joué, ce qui était vrai. Il se hâta donc de répondre qu'il avait lu beaucoup d'histoires de gens devenus autres qu'eux mêmes, et que le cas n'était certes pas nouveau. A quoi le Grasso reprit : « Or dites-moi, si je suis devenu Mathieu, qu'est-ce que Mathieu est devenu ? — Le Grasso, à coup sûr. — Bien ; je voudrais un peu le voir pour me mettre l'esprit en repos. »

Cette conversation les avait menés quasi jusqu'à l'heure de vêpres, quand les deux frères de Mathieu vinrent à la geôle et demandèrent au greffier si un de leurs frères du nom de Mathieu ne se trouvait pas parmi les détenus, et pour quelle somme on l'avait arrêté, leur intention étant de payer pour lui, comme ses proches, et de le tirer de prison. Le greffier, grand ami de Thomas de'Pecori, et qui savait par conséquent toute la trame, répondit qu'il était vrai ; et, faisant semblant de feuilleter son registre, il ajouta : » C'est pour telle somme, à la requête de tel. — Bien, reprirent-ils, nous voulons lui dire un mot, puis nous ferons en sorte de payer pour lui. » Et s'étant approchés de la prison, ils s'adressèrent à un détenu qui se tenait à la fenêtre : « Eh ! l'ami, dis à Mathieu que ce sont ses deux frères qui viennent le tirer de prison et demandent à le voir. » La commission faite, le Grasso vint à la geôle et les salua. Sur quoi l'aîné des deux frères lui tint ce discours : « Tu sais, Mathieu, si nous t'avons épargné les avertissemens sur ta mauvaise conduite ; nous te répétions sans cesse : « Prends garde, Mathieu ; tu vas chaque jour t'endettant avec l'un ou avec l'autre, et tu ne paies personne ; car les dépenses du jeu et les autres ne te permettent pas de mettre un sou en réserve. Maintenant te voici en prison, et pourtant tu sais si nous sommes riches et s'il nous est possible de payer chaque jour pour toi, qui as fini par consumer un trésor, à force d'extravagances ; c'est pourquoi nous t'avertissons que, si ce n'était pour notre honneur et pour le désir que notre mère en témoigne, nous te laisserions croupir ici quelque temps, afin de t'en donner l'habitude. Mais pour cette fois encore nous avons

résolu de te tirer d'affaire et de payer pour toi. Sois certain néanmoins que si tu t'y laisses jamais prendre tu resteras plus long-temps que tu ne voudras ; que cela te suffise. Pour qu'on ne nous voie pas de jour par ici, nous viendrons ce soir à l'*Ave Maria* te chercher, quand il y aura moins de monde, afin que nos misères restent cachées et que nous n'ayons pas à rougir de toi. » Le Grasso leur répondit avec douceur qu'il ne se conduirait plus comme par le passé, qu'il renoncerait à ses folies et ne ferait plus honte à son nom, les priant, pour l'amour de Dieu, de ne pas l'oublier quand l'heure serait venue. Ceux-ci, en le quittant, lui promirent d'être exacts au rendez-vous. Le Grasso, rentré dans la prison, dit au juge : « La chose va de plus fort en plus fort. Voilà-t-il pas que deux frères de Mathieu sont venus me trouver, de ce Mathieu aux lieu et place duquel je suis. Ils m'ont adressé la parole comme si j'étais Mathieu lui même ; et après m'avoir admonesté sévèrement, ils m'ont promis de venir me tirer d'ici à l'*Ave Maria.* » Puis il ajouta : « Mais quand je serai dehors, que deviendrai-je ? Impossible de retourner chez moi ; car si le Grasso s'y trouve, que dirai-je que je ne sois tenu pour fou ? Et pour y être, ce Grasso, la chose n'est que trop certaine, car s'il n'y était pas, ma mère enverrait en quête de moi, au lieu que l'ayant auprès d'elle, elle ne s'aperçoit pas de son erreur. » Le juge se tenait à quatre de ne pas éclater, et s'amusait à merveille. « Garde-toi bien d'y retourner, disait-il ; va plutôt avec ceux qui se disent tes frères, et vois où ils te mèneront et ce qu'ils feront de toi. » Pendant qu'ils conversaient ainsi, la nuit s'approchait, et les deux frères revinrent à la geôle. Comme ils eurent fait mine d'acquitter la dette et les frais, le greffier se leva avec les clefs de la prison, et s'étant approché il appela Mathieu. « Me voici, messire, répondit le Grasso. — Tes frères ont payé ta dette, reprit le greffier ; partant te voilà libre. » Et il lui ouvrit les portes de la prison. Il faisait déjà très-sombre quand le Grasso sortit et se mit en devoir de suivre les deux frères de Mathieu, qui demeuraient à Sainte-Félicité ; ils l'amenèrent chez eux dans une salle basse et lui dirent de les y attendre jusqu'à l'heure du

souper, comme s'ils avaient craint de causer du chagrin à leur mère en le lui présentant. Il y avait là une petite table toute préparée auprès du feu ; un des frères tint compagnie au Grasso, l'autre s'en alla chez le curé de Sainte-Félicité, leur pasteur, un brave homme s'il en fut, et lui dit : « Messire, je viens à vous avec confiance, comme un voisin doit en agir avec son voisin. De trois frères que nous sommes, il y en a un nommé Mathieu qui hier fut emprisonné pour dettes à la geôle des marchands ; mais il a pris tant de chagrin de cette mésaventure qu'il semble que sa pauvre tête en ait déménagé. C'est sur un point seulement que son bon sens l'abandonne. Figurez-vous qu'il s'est chaussé la cervelle de l'idée d'être devenu une toute autre personne que Mathieu, notre frère. Ouïtes-vous jamais plus singulière manie? Il soutient qu'il est un certain Grasso faiseur de meubles qu'il connaît, dont la boutique est derrière Saint-Jean, et le logis le long de Sainte-Marie del Fiore. Rien ne peut l'en faire démordre. C'est pourquoi nous l'avons tiré de prison et l'avons confiné chez nous dans une chambre, afin qu'on n'entende pas ses extravagances au dehors : car vous savez, quand une fois on a donné publiquement de ces signes de folie, on a beau redevenir le plus sensé du monde, on en a pour la vie d'être berné. Nous vous prions donc en toute charité, qu'il vous plaise m'accompagner au logis ; parlez-lui, tâchez de chasser cette lubie de sa tête : nous vous en serons les plus obligés du monde. » C'était un homme serviable que ce curé ; il accepta la proposition avec empressement, affirmant que s'il causait avec le malade il s'apercevrait aussitôt de la chose, et qu'il lui en dirait tant et si bien que peut-être il le délivrerait de sa folie.

S'étant mis en chemin ils arrivèrent à la maison et entrèrent dans la salle où le Grasso était assis tout pensif. Celui-ci, à la vue du curé, se leva. « Bonsoir, Mathieu, dit le prêtre. — Bonsoir, bon an, reprit le Grasso : qu'y a-t-il pour votre service? » Sur quoi le curé reprit : « Je suis venu pour causer un peu avec toi. » Et tous deux ayant pris place, il ajouta : « La raison pour laquelle tu me vois ici, Mathieu, est une nouvelle que j'ai apprise et qui me

chagrine fort. Ces jours derniers tu t'es fait arrêter pour dettes, et l'on prétend que cette aventure t'a causé et te cause encore tant de souci que peu s'en est fallu que tu ne perdisses l'esprit. Parmi les extravagances qu'on te prête, on raconte que tu ne veux plus être Mathieu, et que tu te donnes pour un certain Grasso, faiseur de meubles. Certes il faut te blâmer d'avoir, pour un si petit malheur, pris un tel chagrin qu'il semble que ta tête n'y soit plus; et c'est te faire peu d'honneur que de prêter à rire en t'obstinant dans ta folie. En vérité, Mathieu, il est bien temps de changer de propos, et j'exige, pour l'amour de moi, que tu renonces à ta bizarre fantaisie. Rentre en toi-même, retourne à tes affaires et recommence à vivre comme les gens de bien, ou plutôt comme tout le monde. Ce sera pour tes frères une grande consolation. Si l'on venait à savoir que ton esprit s'est égaré, tu aurais beau redevenir ensuite le plus sensé du monde, toujours on dirait, pour chose que tu fisses: « Mathieu est fou. » Tu serais un homme perdu. Ainsi donc, pour conclure, efforce-toi de redevenir un être raisonnable et de chasser ces lubies. Grasso ou non, fais à la guise de ton curé, qui te conseille pour ton bien. » Et en parlant ainsi, il le regardait avec douceur. Le Grasso, touché de l'effusion avec laquelle le prêtre s'était exprimé, et des termes excellens dont il avait fait usage, n'ayant plus d'ailleurs l'ombre d'un doute qu'il ne fût Mathieu, répondit aussitôt: » Je ferai mon possible pour suivre ces conseils. Je sais que vous n'avez parlé que pour mon bien. Je vous promets dorénavant de mettre tous mes efforts à ne plus jamais croire que je sois un autre que Mathieu, comme je le suis en effet. Je ne vous demanderai qu'une seule grâce si elle est possible: faites-moi parler à ce Grasso, c'est le moyen que j'en décroie. — Tout cela ne fait pas notre compte, répliqua le prêtre, car je vois bien que tu as toujours en tête ta folie. Quel besoin de parler au Grasso? Qu'as-tu affaire à lui? Plus tu reviendras là-dessus, plus tu mettras de gens dans ta confidence, et plus tu te feras tort.» Et il ajouta tant d'exhortations qu'il le fit renoncer à voir le Grasso; après quoi il le quitta, raconta aux frères ce qu'il avait fait, et dit la promesse qu'il avait reçue;

et ayant pris congé d'eux, il retourna à son église.

Pendant le colloque du prêtre et du Grasso, Philippe Brunelleschi étant venu en cachette, un des frères, le prenant à part dans une autre salle, lui avait raconté, à sa grande satisfaction, et la sortie de prison, et les propos qu'ils avaient tenus en chemin, et le reste. Brunelleschi lui remit alors une fiole qu'il avait apportée, en lui recommandant de faire boire au Grasso pendant le souper ce qu'elle contenait, soit dans le vin, soit autrement, mais de manière à ce qu'il n'en eût aucun soupçon. « C'est, dit-il, une potion d'opium qui lui causera un si profond sommeil qu'on ne pourra de quelques heures le réveiller, le rouât-on de coups. Je serai ici à cinq heures, et nous ferons le reste. »

De retour dans la salle, trois heures étant déjà sonnées, les deux frères se mirent à table avec le Grasso, et, tout en soupant, ils lui versèrent la potion, de façon qu'à grand'peine pouvait-il tenir les yeux ouverts pour le violent sommeil qui l'accablait; sur quoi les autres lui dirent: « Il semble, Mathieu, que tu tombes de sommeil; à vrai dire, tu as dû peu dormir la nuit passée. — Je vous jure, répondit le Grasso, que depuis que je suis au monde je n'ai pas été pris d'un tel sommeil. Je n'aurais pas dormi d'un mois qu'il n'en serait pas davantage: aussi vais-je me coucher. » Et ayant commencé à se déshabiller, à peine eut-il la force de tirer ses chausses et d'arriver jusqu'au lit, que déjà il dormait profondément et ronflait comme un porc.

A l'heure convenue, Philippe Brunelleschi revint avec six de ses compagnons; ils entrèrent dans la chambre où le Grasso était couché, et l'entendant ronfler, ils l'enlevèrent avec ses draps sur une civière et le rapportèrent chez lui, où il n'y avait personne, sa mère, par aventure, n'étant pas encore revenue de la campagne. Ils le posèrent dans son lit, qu'ils garnirent comme il avait coutume de le faire, à l'exception qu'ils lui mirent les pieds où il avait l'habitude de mettre la tête. Cela fait, ils prirent les clefs qui étaient pendues à un clou dans la chambre, et s'étant rendus à la boutique ils l'ouvrirent et changèrent de place tous les outils qui s'y trouvaient. Ils retirèrent toutes les lames

des rabots, mirent le tranchant par-dessus et le dos par-dessous, et en firent autant des marteaux et des haches; enfin ils brouillèrent tellement les choses qu'on eût juré que les diables y avaient passé. Sur quoi la boutique fermée, les clefs reportées dans la chambre du Grasso et le verrou remis à la porte, chacun s'en retourna chez soi pour dormir. Le Grasso, engourdi par le breuvage, resta toute cette nuit, sans la moindre interruption, plongé dans le sommeil. Mais le matin, l'*Ave Maria* sonnant à Sainte-Marie del Fiore, et la potion ayant achevé son effet, il s'éveilla qu'il était déjà grand jour. Il reconnut le son de la cloche, ouvrit les yeux, et ce qui passait de lumière par les fentes du volet lui fit reconnaître son logis. S'étant rappelé en même temps ce qui s'était passé, il commença à s'émerveiller fortement, et comme il se souvint alors où il s'était couché la veille, il tomba dans une violente perplexité, ne sachant s'il avait rêvé précédemment ou s'il rêvait à cette heure. Il prêtait créance tantôt à l'une, tantôt à l'autre supposition. Enfin, après quelques soupirs tirés du plus profond de son cœur, il dit: « Que Dieu m'assiste! » et s'étant levé et habillé, il prit les clefs de sa boutique, vers laquelle il s'achemina. L'ayant ouverte, il trouva toutes choses dans la confusion que vous savez, ce qui ne lui causa pas un médiocre étonnement. Toutefois il commençait à remettre chaque objet en ordre et à sa place, quand survinrent les deux frères de Mathieu, et le trouvant ainsi empêché, faisant mine d'ailleurs de ne savoir qui il était, l'un d'eux lui dit: « Bonjour, maître. » Le Grasso s'étant retourné et les ayant reconnus, changea un peu de visage. « Bonjour, bon an, répondit-il: que cherchez-vous? — Il faut que vous sachiez, reprit l'autre, que nous avons un frère nommé Mathieu qui, pour le chagrin d'avoir été appréhendé au corps ces jours derniers, a quelque peu perdu la tête; et parmi les propos qu'il tient il dit qu'il n'est plus Mathieu, mais le maître de cette boutique, qui, à ce qu'il paraît, s'appelle le Grasso. Comme nous l'avions bien chapitré à ce sujet, et que même nous lui avions détaché hier soir le curé de notre paroisse, une digne personne, il avait promis de chasser cette lubie de sa cervelle, après quoi il a soupé du

meilleur cœur qu'il fût possible, et s'en est allé mettre au lit en notre présence. Mais ce matin, sans que personne s'en aperçût, il est sorti de la maison, et nous ne savons où il est allé. C'est pour cela que nous étions venus voir s'il avait passé par ici, et si tu pourrais nous en donner quelque nouvelle. » A mesure que l'autre parlait, le Grasso se troublait de plus en plus : » Je ne sais ce que vous voulez dire, s'écria-t-il enfin ; et quelles balivernes est-ce que tout ceci ? Mathieu n'a point paru, et s'il dit qu'il est le Grasso, c'est un misérable, et par la corbieu, si je le vois face à face, il faut que je me tire d'intrigue et que je sache si je suis Mathieu, ou si Mathieu est le Grasso. Eh ! que diable est-ce que tout ce qui se passe depuis deux jours ? » Cela dit, il prend sa cape tout en colère, et tirant à lui la porte de sa boutique, il plante là nos deux frères et s'en va tout en jurant vers Sainte-Marie del Fiore. Ceux-ci le quittent, et le Grasso, entré dans l'église, se met à marcher de long en large, enragé comme un lion de tout ce qui lui arrive. Sur ces entrefaites un de ses anciens compagnons entrait au même lieu. Ils avaient étudié ensemble chez Me Pellegrino *delle tarsie*, lequel logeait à Terma ; mais depuis plusieurs années il avait quitté Florence et s'en était allé en Hongrie, où il avait fait un beau chemin, grâce à Philippe Scolari, surnommé l'Espagnol, notre compatriote, alors capitaine-général de l'armée de Sigismond, fils de Charles, roi de Bohême. Le Scolari accueillait en noble seigneur qu'il était tous les Florentins qui avaient quelque capacité, soit de main, soit de tête; il portait beaucoup d'amour à notre nation, et il méritait qu'on le lui rendît, car il avait fait du bien à beaucoup de monde. Or ce compagnon du Grasso était revenu à Florence pour tâcher de ramener avec lui quelque maître habile dans son art, et capable d'exécuter de grands travaux dont il était chargé. Maintes fois il avait parlé de ce projet avec le Grasso, l'engageant à le suivre et lui montrant qu'en peu d'années ils feraient tous deux fortune. Le Grasso, l'ayant vu cette fois s'avancer de son côté, résolut de partir avec lui; et, s'étant porté à sa rencontre : « Tu m'as souvent prié de t'accompagner en Hongrie, lui dit-il, et je t'ai toujours re-

fusé ; mais à présent une aventure qui m'est survenue , et quelques différends que j'ai avec ma mère , me déterminent à te suivre, si cela te convient encore. Mais, si rien ne t'arrête, je veux être en route demain matin , car un plus long retard rendrait mon départ impossible. » Le jeune homme lui répondit : « J'accepte la proposition avec joie ; j'ai , il est vrai, quelques affaires qui ne me permettent pas de quitter demain Florence , mais tu es libre de partir quand bon te semblera : seulement tu m'attendras à Bologne, où je t'aurai bientôt rejoint. » La chose étant convenue, le Grasso retourna à sa boutique, fit un paquet de ses meilleurs outils, et mit dans sa ceinture un peu d'argent qu'il avait. Cela fait, il court au faubourg de Saint-Laurent , loue un bidet jusqu'à Bologne , et le lendemain matin se met en route pour cette ville, laissant une lettre adressée à sa mère, dans laquelle il l'engageait à se payer de son douaire sur les valeurs qu'il avait laissées dans sa boutique, et lui annonçait son départ pour la Hongrie. C'est ainsi que le Grasso quitta Florence ; et son compagnon l'ayant rejoint à Bologne , ils prirent tous deux le chemin de la Hongrie. Là ils travaillèrent si bien qu'en peu d'années ils eurent fait fortune, selon leur condition, par la protection du Scolari , dit l'Espagnol , lequel fit le Grasso maître-ingénieur ; et l'appelait-on maître Manetto le Florentin. Dans la suite, le Grasso étant retourné plusieurs fois à Florence , Brunelleschi lui demanda la cause de son départ , et le Grasso lui raconta tout au long la nouvelle qu'on vient de lire.



VOYAGE DE PARIS A JAVA,

FAIT SUIVANT LA MÉTHODE ENSEIGNÉE PAR M. CH. NODIER EN SON HISTOIRE DU ROI DE BOHÊME ET DE SES SEPT CHATEAUX, AU CHAPITRE OU IL EST TRAITÉ PAR LUI DES DIVERS MOYENS DE TRANSPORT EN USAGE CHEZ QUELQUES AUTEURS ANCIENS ET MODERNES.

> Je supplie Votre Majesté d'examiner ces arabesques, qui commencent par une tête de femme et finissent en queue de crocodile...
>
> (GIRODET A NAPOLÉON.)

J'étais depuis plusieurs années, comme feu Robinson Crusoé, tourmenté par un violent désir de faire un voyage de long cours. La presqu'île du Gange, ses archipels, les pays de la Sonde, et particulièrement les poésies asiatiques, devenaient de jour en jour le tyrannique objet de mes espérances. Une idée fixe est-elle un bien ou un mal? je ne sais : les unes nous valent des systèmes politiques ou des monumens littéraires; d'autres nous conduisent à Charenton. Néanmoins, en attendant la solution de cet important problème, il sera peut-être assez utile de constater la cherté journalière de ces sortes d'idées.

La traversée des Indes est fort coûteuse, mais s'il est facile d'en chiffrer les dépenses quand on la fait, il est impossible de les arrêter quand on ne la fait pas, et alors elles deviennent ruineuses. En effet, que d'heures en vain consumées!... Je ne parle pas des dégâts causés par vos distractions : un tison roulé sur le tapis, l'encrier renversé, votre pantoufle brûlée, etc., en vous supposant artiste,

écrivain ou homme d'imagination. Non! Comptez seulement les momens précieux gaspillés, les trésors d'ame et de pensée follement perdus pendant les heures employées à regarder les arabesques incrustées au marbre de la cheminée..... Or, le temps, c'est de l'argent; mieux encore, c'est du plaisir; c'est l'incommensurable quantité de choses virtuellement conçues dans cet abîme où tout va, d'où tout sort, qui dévore et produit tout. Rêver, n'est-ce pas voler votre délicieuse maîtresse, ou vous, si heureux par elle?

Ainsi, pour établir le compte de mes pertes, souvent un mot dans une phrase, la rubrique d'un journal, le titre d'un livre, les noms du Mysore, de l'Indostan, les feuilles déroulées de mon thé, les peintures chinoises de ma soucoupe, un rien m'embarquait fatalement, à travers le dédale des contemplations, sur un vaisseau fantastique, et faisait surgir les mille délices de mon voyage imaginaire.

Je possède, entre autres sujets de dépenses, deux vases mexicains que m'a vendus Schœlcher, et qui me coûtent journellement trois ou quatre heures....... Laissant tomber le livre où je cherchais quelque renseignement de griève urgence, et où j'ai rencontré les mots de *Bayadère*, *Colibri*, *Sandal*, *Lotus*, — autant d'hippogriffes qui m'emportent dans un monde d'odeurs, de femmes, d'oiseaux et de fleurs!... — alors mes yeux s'attachent sur une des chimères capricieuses de ces vases mexicains, laquelle représente un lapin assis sur un fauteuil, endoctrinant un serpent armé de moustaches et d'éperons, symbole de mille sottises littéraires ou politiques. Puis, plongé dans une infertile méditation, fruit défendu aux gens de peine et aux gens de lettres, deux mêmes genres de gens, je vais flairant les parfums indiens. Je me perds au milieu de ces pays grandioses auxquels l'Angleterre restitue aujourd'hui leurs antiques magies. Le luxe impérial de Calcutta, les prodiges de la Chine, l'île de Ceylan, cette île favorite des conteurs arabes et de Sindbad-le-Marin, effacent toutes les merveilles de Paris.

Enfin, de rêve en rêve, j'ai fini par ne rien faire, et par être réellement pris d'une espèce de nostalgie pour un pays inconnu.

Un jour, en novembre 1831, au sein d'une des plus belles vallées de la Touraine, où j'avais été pour me guérir de mon idée fixe, et par une ravissante soirée où notre ciel avait la pureté des ciels italiens, je revenais, gai comme un pinson, du petit castel de Méré, jadis possédé par Tristan, lorsque je fus arrêté soudain, à la hauteur du vieux château de Valesne, par le fantôme du Gange, qui se dressa devant moi!... Les eaux de l'Indre s'étaient transformées en celles de ce vaste fleuve indien. Je pris un vieux saule pour un crocodile, et les masses de Saché pour les élégantes et sveltes constructions de l'Asie... Il y avait un commencement de folie à dénaturer ainsi les belles choses de mon pays : il fallait y mettre ordre. Alors, tout fut dit. Je résolus de partir, malgré la rigueur de la saison, pour mon voyage dans les possessions de leurs majestés hollandaise et britannique. Avec une impétuosité toute chinonaise, je me rendis immédiatement à Tours, montai dans la diligence, et courus prendre les commissions de deux amis qui se trouvaient sur ma route. Je voulais m'embarquer à Bordeaux, me fiant sur le célèbre principe : *Tout chemin mène à Rome!*

Rien ne saurait exprimer le bonheur et la quiétude auxquels je fus en proie en roulant dans la voiture qui me rapprochait nécessairement de Chandernagor et des Lacquedives. Sachant, à n'en pas douter, que j'avais commencé mon voyage de long cours, Sumatra, Bombay, le Gange, la Chine, Java, Bantam, me laissaient tranquille, et je regardais les champs monotones du Poitou avec un indicible plaisir. Je disais adieu à la France. A chaque village, je pensais en moi-même :

— Quand le reverrai-je?

Il y eut dans ma détermination une sorte d'*eccentricity*, dirait lord Byron s'il vivait encore, qui ne me faisait ressembler à aucun des voyageurs vulgaires. Je partais avec mon habit, une paire de rasoirs, six chemises et quelques légers bagages, comme si j'allais visiter un voisin. Je n'emportais ni remèdes contre le choléra-morbus, ni pacotille, ni tromblon, ni tente, ni lit de camp, rien enfin de ces mille choses inutiles aux voyageurs. Je comprenais admira-

blement que, vivre ici, vivre là, l'acte de vivre devait être partout le même; et que, moins j'aurais de haillons, mieux j'irais.

Pour me justifier ce dénûment forcé, et le convertir en quelque chose de stoïque, je me souvins de ce profond philosophe qui, dans le siècle dernier, sauf quelques traversées maritimes, avait fait le globe à pied, sans dépenser plus de cinquante louis par an. Frédéric II voulut le voir, et ordonna une parade exprès pour lui. Le voyageur, c'était un Français, ayant refusé de monter à cheval, le roi le laissa au milieu de la place de Postdam, en commandant de le considérer comme un obstacle, et ses troupes ouvrirent leurs rangs devant l'étranger. Frédéric lui ayant demandé s'il pouvait lui être utile, le pélerin pria le monarque de lui faire toucher, à Berlin, l'argent qui se trouvait consigné pour lui à Dresde. Ce trait est bien autrement sublime que le : — *Range-toi de mon soleil !* dit par Diogène à Alexandre en semblable occasion.

Je me proposais d'imiter ce Français, maintenant ignoré, dont Frédéric admire les vastes connaissances et l'allure économique... Je n'ai jamais pu savoir la fin de ce Lapeyrouse pédestre. Souvent, le drame sans cesse tissu par sa destinée, aussi riche qu'inconnue, m'occupe des heures entières. Combien d'hommes, chargés comme lui de trésors, ont péri sur des plages désertes, et dont le monde savant n'héritera jamais!...

Aussi, pour être utile à mes voisins de l'Observatoire royal, je pensais à faire très-prudemment mon voyage. N'eussé-je rapporté que le redressement d'une erreur dans la plus connue des latitudes ou dans la plus obscure longitude; n'eussé-je ramassé que de minces mollusques inconnus, révélé quelque faute dans les O" du méridien, recherches scientifiques auxquelles je suis d'ailleurs complètement étranger, je regardais mon voyage comme pouvant lutter de richesses avec la relation de lord Macartney, Amherst, ou celle de tel lord qu'il vous plaira choisir parmi les explorateurs d'Afrique, d'Asie, d'Australasie, etc., lesquels m'ont toujours paru être de grands charlatans. Je me promis surtout d'écrire mon voyage de manière à lui donner des teintes

fabuleuses, afin d'être également lu par les savans, par les enfans, et cru par ceux qui croient tout ce qui est incroyable.

J'arrivai dans ces dispositions à Angoulême, où je voulus faire ma station... Or donc, avant d'aller plus loin, je me rendis à la poudrerie bâtie par feu le général Rutty sur les bords de la Charente.

Cette usine, conçue dans un genre monumental, a coûté la bagatelle d'un million à l'état, et le gouvernement y fabrique naturellement très-peu de poudre, en vertu de la passion que nous avons pour les contradictions. C'est un goût véritablement français qui se reproduit en toute chose. Ainsi, voyez-vous à Paris une pancarte appendue à une boutique, annonçant des bottes ou des chapeaux imperméables ?... Sachez qu'ils pomperont l'eau plus promptement que les autres. Rendons justice à l'administration : elle se conforme bien à notre inconséquence et à notre esprit gaulois. Sous ce rapport, elle est éminemment nationale. Depuis le point de départ et la fin de nos révolutions, jusqu'aux tableaux de nos marchands, ne concluons-nous pas toujours, en France, à l'encontre des prémisses ?...

Mais l'investigation parlementaire des bévues administratives n'étant pas le but de mon voyage, l'usine du gouvernement obtint mon admiration ; et, peu soucieux de critiquer, je me trouvai le lendemain soir, après une bonne nuit employée à me remettre de mes fatigues, devant un feu joyeux, entre trois amis.

. . . .
. . . .

— Permettez-moi de supprimer toutes les niaiseries empreintes de personnalité par lesquelles mes devanciers commencent leurs relations. Pour abréger, lancez-vous sur-le-champ à travers l'Océan et les mers d'Asie, franchissez les espaces sur un brick assez bon voilier, et venons rapidement au fait : à Java, à mon île de prédilection... Si vous vous y plaisez, si mes observations vous intéressent, vous aurez économisé les ennuis de la route.

Cependant, si vous étiez de ma trempe, je vous plain-

drais..... Je l'avoue à ma honte, les choses qui me charment le plus dans une relation sont précisément celles que je comprends le moins...

Quand un voyageur me parle du débouquement de je ne sais quelles îles, des moussons, des courans, du nombre de brasses trouvées à tel endroit dont je me soucie comme des os d'Adam, des écueils, des minutes, du loch, des hautes et basses bonnettes, de la drôme, du déralinguage, du dérapage, de l'état du ciel, etc., des fleurs, des plantes en *ia*, appartenant aux dicotylédones ou dichotomes, personnées, orobanchoïdes, digitées, etc., ou d'animaux nudibranches, à tentacules, clavipalpes, globulicornes, marsupiaux, hyménoptères, bivalves, sans valves (comment font ceux-là ?), hyménopodes, gastéropodes, diptères, etc. ; alors, j'ouvre de grands yeux au livre et tâche de saisir quelque chose dans ce cataclysme de mots barbares. Semblable à ces gens arrêtés sur le Pont-Neuf pour contempler inutilement la rivière en voyant tout le monde la regarder, je cherche l'inconnu dans le vide avec toute la passion d'un chimiste qui espère faire du diamant à force de carboniser des voies de bois... L'ouvrage produit en moi une fascination semblable à celle qui est exercée par la vue d'un abîme. La lecture d'un livre inintelligible comme l'est *l'Apocalypse ;* — et il y a beaucoup de livres apocalyptiques par la littérature qui court! — mais par-dessus tout, celle des voyages scientifiques est pour mon ame une partie de barre dans les ténèbres, pareille à la lutte de Jacob avec l'esprit du Seigneur. Et souvent il ne m'est pas plus permis qu'au patriarche de voir l'esprit...

— Java ! Java ! terre ! terre !

Voilà revenir à son sujet !...

J'avoue que pour un Européen, pour un poète surtout, aucune terre ne saurait être aussi délicieuse que l'île de Java !..... Je vous parlerai des choses qui s'imprimèrent le plus vivement dans ma mémoire, mais sans ordre, au gré de mes souvenirs ! Ce qu'un voyageur oublie est toujours peu de chose. Si je ne suis pas littérairement logique, je le serai relativement à l'ordre des impressions. Ainsi, je m'occuperai d'abord du fait le plus personnel et le

plus immédiat pour un homme qui sort d'un vaisseau.

A Paris, vous vivez à votre guise : jouant, aimant, buvant au gré de votre organisation; aussi l'ennui vous y saisit bientôt. Mais à Java, la mort est dans l'air : elle plane autour de vous; elle est dans un sourire de femme, dans une œillade, dans un geste fascinateur, dans les ondulations d'une robe. Là, si vous avez la prétention d'aimer, de suivre vos penchans, vous périssez radicalement... Que de pernicieuses séductions naissent de cette sagesse forcée! Ne les écoutez pas : vous devez être avare de vous-mêmes, sobre surtout, vous soutenir par des toniques, et ne pas vous dépenser follement. Or, après avoir soigneusement écrit ce petit *Mané, Tekel, Pharès,* sur vos tablettes, vous vous trouvez en présence des Javanaises. Devenu vertueux sous peine de mort, vous rencontrez, à chaque pas, les agaçantes tentations de saint Antoine, moins le cochon.

D'abord, posez en principe que les femmes de Java sont folles des Européens. Puis, laissez-moi vous décrire l'espèce admirable qui, dans le beau sexe, forme la famille javanaise. Là, les femmes sont blanches et lisses comme du papier de Bath; nulle couleur ne nuance leur teint; leurs lèvres sont pâles; leurs oreilles, leurs narines, tout est blanc; seulement, de beaux sourcils bien noirs et leurs yeux bruns tranchent sur cette pâleur bizarre. Le luxe de leur chevelure est prodigieux. Presque toutes peuvent, en secouant leurs cheveux, se trouver à couvert sous un pavillon impénétrable à l'œil le plus ardent, et ce long voile tombe à terre de tous côtés. Ce précieux ornement, dont elles sont incroyablement fières, est l'objet des soins les plus minutieux. Les petites-maîtresses de l'île consomment entièrement l'huile de Macassar que produisent les Indes. Aussi, quand il m'a été démontré qu'il n'en était jamais venu deux litres en France, je ne pense pas, sans rire, à la fortune de M. Naquet, qui en vendait de petites bouteilles par milliers. Si vous aviez passé vos mains dans la chevelure abondante et parfumée d'une Javanaise, vous auriez le plus profond mépris pour ces petits taillis capillaires que les Européens cachent si facilement sous un bonnet.

La plupart des femmes sont riches et souvent veuves. Le

lendemain de son arrivée, un Européen confortable peut faire un mariage aussi riche qu'il a pu le rêver pendant les premières heures de ses lentes et froides nuits. Le luxe effréné, les recherches inouïes, les poésies de la vie, si paresseuse en Asie, se joignent aux séductions des Javanaises pour vous conseiller une folie mortelle, surtout après une longue traversée.

Là, tous les yeux ont les langoureuses ardeurs des regards de la gazelle; là, les pieds blancs armés de prestiges reposent sur des coussins de soie et de cachemire : aussi ai-je toujours été tenté de les nommer, à la manière de Perrault, des pieds fées.

Une Javanaise distinguée n'est jamais vêtue que d'une blouse de mousseline qui prend au col, tombe jusqu'à terre, et n'est serrée autour de la taille que par une cordelière en soie de couleur unie. Ses diamans, ses perles, les anneaux, les bijoux, sont semés à profusion sur les esclaves qui la servent. Si l'arêque et le bétel lui noircissent les dents, en revanche son haleine reste toujours suave.

Il est rare que les Européens résistent au spectacle de ces féeries. Quant à moi, j'y ai succombé, malgré l'effroyable avertissement écrit sur le front de ces Javanaises, presque toutes mariées cinq à six fois, et cinq à six fois veuves. Pour un artiste, qu'y a-t-il de plus tentant que de lutter avec ces femmes pâles, frêles, délicates, vampiriques?...

Pendant les longues mélancolies et les secrets désespoirs qui me prirent entre vingt et vingt-deux ans, j'avais plus d'une fois savouré les plaisirs du suicide, sans avoir jamais été plus loin que sur les bords des fossés de la Bastille, dans le temps où il n'y avait point d'eau; mais le plus délicieux de mes suicides projetés a été le suicide par excès d'amour. Je n'imaginais rien de plus poétique, de plus gracieux, que ces langueurs douces, ces prostrations complètes qui devaient m'amener insensiblement au néant. Eh bien! j'ai trouvé la réalisation de ces rêves insensés dans le mariage de Java. C'est l'amour dans toute sa poésie : l'amour ardent, l'amour ingrat, l'amour sans remords! Les Javanaises ne pleurent jamais l'homme qu'elles enterrent : elles l'oublient après l'avoir adoré mieux qu'elles n'aiment Dieu!..... Il y a là

quelque ressemblance avec la perfection de la machine qui broie son inventeur!... Enfin, ailleurs, vous vivez par l'amour; là, vous en mourez. Puis l'amour insouciant cherche une autre victime, comme la nature qui poursuit son cours sans prendre nul souci de ses créatures. Aussi les Javanaises consomment-elles beaucoup d'Européens.

Peut-être devrait-on expédier des maris pour Java comme on expédie des pacotilles de jeunes Anglaises pour le Bengale. Il est extraordinaire que l'on n'ait pas encore, à Paris, indiqué ce débouché aux lieutenans ennuyés du service, aux poètes sans gloire, aux acteurs sans engagement, et à tous ceux qui sont susceptibles d'aller à Sainte-Pélagie. C'est une branche de commerce plus naturelle que ne l'est cette traite des blancs, si hardiment faite à chaque nouveau tirage, et connue sous le nom de *remplacemens militaires*. Les gens blasés devraient aller tous à Java; tous y trouveraient une vie colorée comme le fut la mort de Sardanapale! On y vit sur un bûcher.

Je fus sauvé de mon doux supplice par un accident. Ma Javanaise mourut, et je la regrettai bien vivement. Avant mon départ pour le Gange, elle me fit le présent le plus amoureux que puisse faire une Javanaise, en me donnant un de ses cheveux roulé sur une carte. Lorsque, par curiosité, je montre ce cheveu sans fin, je rencontre bon nombre d'incrédules qui le prennent pour tout autre chose; et, moi-même, il y a des jours où je ne crois plus à ce cheveu; mais ce sont les jours où, pour moi, les cieux sont déserts!

Un savant de ce pays m'a prouvé, par des raisons qui ne sont pas sans mérite, que la blancheur des Javanaises était due à la singulière culture de leurs cheveux. Je réserve ces documens pour les hommes de science, ainsi que plusieurs autres détails qui ne sont pas de nature à être publiés, et qui pourront jeter quelques lumières sur certaines questions physiologiques.

Cependant, avant de passer à un autre sujet, il est important de controverser un point essentiel à la réputation des Javanaises.

Depuis mon retour, j'ai lu quelques fragmens du voyage

fait à Java par un naturaliste très-distingué, lequel n'a relâché qu'à Sourabaya, et n'y est resté que peu de temps. Il a dépeint les femmes de Java comme étant généralement laides. S'il a entendu parler des malaises de la classe inférieure ou moyenne, je suis d'accord avec lui. La Javanaise pâle et chevelue dont j'ai observé les mœurs est la femme riche. Or, dans tout pays, il y a des différences énormes entre la population femelle aristocratique et celle des infimes régions sociales.

Le même auteur a singulièrement insisté sur le penchant à la jalousie qui distingue le beau sexe de Java. Il attribue la mort rapide des Européens à la vengeance des Javanaises, auxquelles il accorde l'art de préparer avec une grande habileté certains breuvages empoisonnés. Quoique les femmes de cette île n'aient guère besoin de cet accessoire pour tuer leurs amans ou leurs maris, qu'elles dévorent si promptement, je crois volontiers à leur jalousie et à ses sinistres effets. Là où l'amour est si meurtrier, si rare, chaque femme doit être avare de son trésor.

J'avoue que la dissimulation des Javanaises et leurs sourdes vengeances ne sont comparables à celles d'aucunes Européennes. S'il ne m'a pas été donné d'apercevoir ces riches couleurs de leur caractère, si je les ai crues meilleures, je les trouve bien autrement belles et poétiques, investies de ces deux autres passions. Elles vous veulent si entièrement qu'elles ne vous pardonnent pas même un regard jeté à leur rivale. Mais si les plaisirs sont si chèrement vendus, si périlleux, il faut reconnaître qu'ils sont immenses. Semblables à la Poésie, à la Peinture, à la Science consumant les savans, les peintres et les poètes, elles sont jalouses et implacables comme l'est le génie. Leur amour est un feu véritable, il brûle.

Le lendemain de mon mariage, et par un poétique hasard qui augmenta le délire du plus suave des réveils, j'entendis pour la première fois le chant du *bengali.*

Quand l'île de Java n'aurait plus l'admirable parure de son printemps éternel, ses beaux sites, ni ses forêts vierges, ni sa cité mouvante où toutes les nations fourmillent, où le luxe des Indes se marie au luxe de l'Europe; enfin, quand

elle serait privée de ses houris voluptueuses, si le bengali lui restait seul, il faudrait faire encore le pélerinage de Java pour apprendre jusqu'à quel point la nature surpasse l'homme en science musicale.

Je ne saurais exprimer toutes les sensations données par le bengali de Java. Son chant comprend tout. Son chant, comme une riche mémoire, sous-entend toutes les poésies possibles. Ce sont, par momens, les impressions fraiches et délicieuses du premier amour, évoquées à sa voix. Tantôt il vous parle de patrie et d'enfance; tantôt il formule les rêves fantastiques et indicibles des plus religieuses mélancolies. Puis, tout-à-coup, il produit sans effort, avec grâce, les effets long-temps cherchés, les difficultés surmontées, qui font la gloire des virtuoses; c'est la rapidité perlée des notes du piano, la tendresse des cordes, les sons si sympathiques à l'ame du physharmonica. Il est le chantre des passions vraies.

Écouter un bengali, lorsque votre ame seule a conservé quelque puissance auprès d'une Javanaise satisfaite, est une de ces joies asiatiques dont rien ne peut donner l'idée. L'oiseau redit vos pensées, chante les muettes voluptés de vos regards, exprime les délices évanouies déjà pour vous, et leur donne une seconde vie par la grâce aphrodisiaque de ses accens!... Enfin il parle au cœur, il le remue encore au moment où les sens se taisent. Le bengali est peut-être une ame heureuse.

Puis, la nature prodigue l'a vêtu d'or, de pourpre, d'émeraudes : ce sont des diamans aériens, des pierreries qui volent autour de vous. Cette pauvre petite fleur de l'air perd la voix au-delà des Açores..... Ce divin oiseau vit en suçant des roses, et se nourrit de parfums. Il est amoureux et fidèle. Entre les roses, il en est une, au Bengale et à Java, dont il est si éperdûment affolé qu'il ne peut exister que dans son calice : aussitôt qu'il en voit une, il y vole, il s'y étend, s'y baigne, s'y roule. Il la baise, la suce, la piétine, lui chante ses plus douces roulades. Il semble qu'il y retrouve une autre vie, celle après laquelle nous aspirons tous. Peut-être n'y a-t-il point de passion humaine comparable à celle du bengali pour cette rose favorite.

Malheureusement je suis d'une ignorance perverse en

fait d'histoire naturelle, de sorte que je suis réduit, sur toutes ces merveilles, à mes simples observations. Je ne puis donc vous dire combien ce poète a de rémiges, ni à quel endroit précis du bec ses narines sont percées, ni si les mandibules se rapportent bien, ni en quel état sont les tarses. D'ailleurs, ce bengali, c'est le mien !... il est à moi. Moi seul l'ai compris, entendu. Oui, cet oiseau, sa musique du moins, est un secret entre mon ame et le ciel, comme le poème de mélancolie contenu dans certaines notes de Weber reste un mystère entre deux amans.

Sachez-le bien, je fais partie des voyageurs égoïstes, espèce oubliée par Sterne dans sa grande classification des voyageurs. Aussi n'ai-je point eu la prétention de rechercher la nature des terrains, ni de rapporter une *flora javanica*. Je me suis laissé aller à mes fantaisies. J'ai vu tout en amateur et en poète. Il serait possible que j'eusse jugé les Javanaises comme cet Anglais jugea les femmes de Blois, d'après un seul échantillon. Mais si je mens, c'est de la meilleure foi du monde.

Cependant il y a des choses dont il est impossible de douter, même lorsque, de retour au coin du foyer patrial, les évènemens de notre voyage prennent, à nos propres yeux, des teintes fabuleuses, et qu'embellis par les poésies du souvenir ou par l'emphase de la narration, qui contracte toujours une couleur lyrique, les incidens les plus vulgaires grandissent et s'imprègnent de tout le charme attaché aux récits personnels de celui qui dit :

J'étais là, telle chose m'advint.

Ainsi, après vous avoir dit la Javanaise, dont l'amour assassine, et le délicieux gosier du bengali, dont le chant est un beau livre, je suis contraint par ma souvenance de vous parler du volcameria, bel arbre dont la fleur est à l'odorat ce que la Javanaise est à la passion, ce que le bengali est à l'oreille : mêmes développemens intellectuels dans l'ame d'un homme assez artiste pour savoir aspirer les renaissans parfums de ces divines corolles. Aussi les couronnes que ces femmes de l'Inde mettent dans leur chevelure

sont-elles tressées avec des touffes de volcameria. Certes elles en connaissent la prodigieuse puissance !....

La senteur des volcamerias entre doucement d'abord en vous, humblement même et avec la timidité de celle des violettes. Puis elle pénètre, devient un goût, est sapide pour le palais, et vous rappelle confusément les délices de la fraise, la piquante suavité de l'ananas, la joie vineuse d'un cantaloups, mais fondues gracieusement et dans tout le vague d'un souvenir pur. Enfin cette créature occulte persiste, elle envahit l'entendement, le perce et agite comme le ferait un jasmin des Açores, ou quelque tubéreuse éloignée. Alors ce sont mille parfums ensemble, tous délicats, fins, élégans, frais surtout; ils se jouent dans l'ame à l'instar des rêves, y chatouillent, y réveillent les idées les plus folles, les plus rieuses. Vous revenez à la fleur comme le bengali à sa rose; vous la respirez par de longues aspirations sans vous en lasser... Elle est inépuisable de ses brises parfumées qu'elle varie sans jamais vous en fatiguer. Il y a de la femme dans les soupirs de sa touffe. Vous diriez une tendre maîtresse près de laquelle vous causez, le soir, voluptueusement. Odeurs humides! Créations désespérantes!... Et quelle jolie création!..... Son tissu épais et velouté comme celui des camélias a les couleurs douces de l'abricotier. Sa fleur se compose de quinze ou vingt petites roses à pétales arrondis et disposés comme une des plus belles rosaces copiées dans les œuvres de la nature par nos architectes pour l'ornement des temples. Ces petites roses, foncées sur les bords, presque blanches au centre, amoureusement pressées, forment une touffe bombée, comme celle de l'hortensia. Cette fleur et ses senteurs exquises appartiennent essentiellement aux ames folles de musique, folles des joies du cœur, et qui aiment à prier.

Écouter les chants du bengali, respirer les volcamerias, en passant une main demi-morte dans quelque chevelure javanaise, au frais, sous un ciel de feu, dans l'atmosphère humide que les Chinois savent produire en étendant de longues nattes en paille de riz, mouillées, devant les fenêtres de votre palais tranquille, tout tapissé de soie, de cachemires éclatans..... Ah! cette vie est une débauche

d'ame et de poésie, dont il n'existe d'image en aucune extase. Pour ceux qui l'ont goûtée, il n'y a plus ni arts, ni musique, ni chefs-d'œuvre! Oui, les madones de Raphaël, les accords de Rossini, l'orchestre des Bouffons, les efforts de notre parfumerie française, nos livres, nos poètes, nos femmes, tout devient là petit. L'Europe est impuissante : l'Asie et Dieu seuls ont pu créer ces jouissances, pour lesquelles le langage manque, aussi bien qu'à ces vives étreintes qui sont l'hymne mystérieuse de deux cœurs.

Enfin, dans cette île des miracles, tout est d'accord, tout embrase la vie, tout la dévore, et l'on en revient tué. En effet, là, le seul sens qui reste à charmer y est satisfait dans toute l'ambition des désirs les plus effrénés. Le goût y dédaigne les fruits d'Asie pour un aliment admirable. Il s'agit du thé pris à deux pas de la Chine, de ses qualités narcotiques, de ses pouvoirs qui, pour moi, en ont fait un agent de plaisir, immédiatement placé entre l'opium et le café.

Le vin, le café, le thé, l'opium, sont les quatre grands stimulans dont l'action réagit instantanément sur la puissance du cerveau par l'impulsion donnée à l'estomac, et qui compromettent singulièrement l'immatérialité de notre ame.

Laissons le vin aux indigens. Son ivresse grossière trouble l'organisme, sans payer par de grands plaisirs le dégât qu'il fait dans le logis. Cependant, prise modérément, cette imagination liquide a des effets qui ne manquent pas de charme; car il ne faut pas plus calomnier le vin que médire de son prochain. Pour mon compte, je lui dois de la reconnaissance. Une fois dans ma vie, j'ai connu les joies de cette divinité vulgaire.

Permettez-moi cette digression; elle vous rappellera peut-être une situation de votre vie analogue à celle dans laquelle je me trouvai.

Or donc, un jour, en dînant seul, sans autre séduction que celle d'un vin dont le bouquet était incisif, plein de parfums volcaniques, — je ne sais sur quelle côte pierreuse il avait mûri, — j'oubliai les lois de la tempérance. Cependant je sortis me tenant encore raisonnablement droit; mais

j'étais grave, peu causeur, et trouvais un vague étonnant dans les choses humaines ou dans les circonstances terrestres qui m'environnaient.

Huit heures ayant sonné, j'allai prendre ma place au balcon des Italiens, doutant presque d'y être, et n'osant affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société, dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Délicieux souvenir!....... Ni peines ni joies! Le bonheur émoussait tous mes pores sans entrer en moi. Mon ame était grise. Ce que j'entendis de l'ouverture de *la Gazza* équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme arrivée à l'état d'extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillans, dépouillées de tout ce que les hommes mettent d'imparfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y avait imprimé de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque, dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme, n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuans, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières; mais point d'hommes; seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes. Je sommeillais à demi...

— Ce monsieur sent le vin... dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, ou que, à mon insu, ma joue allait effleurer.

J'avoue que je fus piqué.

— Non, madame, répondis-je. Je sens la musique.....

Puis je sortis, me tenant remarquablement droit; mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant à ses critiques une crainte vague d'avoir chassé quelque génie supérieur.

Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout-à-fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de Mme la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée de *plumes et de dentelles* que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable

coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'avais été doué pour quelques heures.

— Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable.....

Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur.....

Cette soirée est certes une des plus poétiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petits carreaux ovales par lesquels les curieux et les amans examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds, et à conserver un agréable sourire.

Cependant j'eus des accès de colère, je pleurai parfois, et cette faiblesse me place au-dessous du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais entre la duchesse et son amie ; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait ce soir-là bien bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attention pour moi, et se dérangea pour me laisser passer.

Enfin une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me souviens plus, mais qui durent être éminemment fins et spirituels : sa conversation vaut sa musique.

Cette femme était, je crois, une duchesse, ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant elle avait des plu-

mes et des dentelles!... Toujours des plumes! et toujours des dentelles!

Bref, je me trouvai dans ma voiture. Il pleuvait à torrens, et je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie, je goûtai l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rues fantastiquement illuminés, de places noires; en observant à travers les rayures de l'averse mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes, et toujours des dentelles! même dans les boutiques de pâtissier.....

Certes le vin est une puissance!

Quant au café, il procure une fièvre admirable! Il entre dans le cerveau comme une ménade. A son attaque, l'imagination court échevelée, elle se met à nu, elle se tord, elle est comme une pythonisse; et, dans ce paroxysme inspirateur, un poète jouit de ses facultés centuplées; mais c'est l'ivresse de la pensée comme le vin amène l'ivresse du corps.

L'opium absorbe toutes les forces humaines, il les rassemble sur un point, il les prend, les carre ou les cube, les porte à je ne sais quelle puissance, et donne à l'être entier toute une création dans le vide. Il fait rendre à chaque sens sa plus grande somme de volupté, l'irrite, le fatigue, l'use; aussi l'opium est-il une mort calculée.

Mais entre l'opium si cher aux orientaux, surtout aux Javanais, qui l'achètent en le payant dix fois son poids d'or; entre le vin et le café, dont l'abus est reçu même à Paris, la nature a placé le thé.

Le thé, pris à grandes doses et bu dans les contrées, où, comme à Java, la feuille, fraîche encore, n'a rien perdu de ses précieux parfums, le thé vous verse tous les trésors de la mélancolie, les rêves, les projets du soir, même les conceptions inspirées par le café, même les jouissances de l'opium. Mais ces caprices arrachés au cerveau se jouent

dans une atmosphère grise et vaporeuse. Les idées sont douces. Vous n'êtes privé d'aucun des bénéfices de la vivacité corporelle : votre état n'est pas le sommeil, mais une somnolence indécise semblable à la rêvasserie du matin.

O, à Java, vous trouvez du thé tout fait, tout prêt, dans chaque boutique. Vous y entrez, vous buvez une, deux, trois tasses, en vous servant des bols en porcelaine préparés, et vous n'êtes obligé à aucun signe de politesse. Vous agissez comme en France lorsque vous allumez votre pipe aux lampes instituées à la porte des débitans de tabac.

Toutes ces jouissances réunies, la Javanaise, les fleurs, les oiseaux, les parfums, le jour, l'air, cette poésie qui met une ame entière dans chaque sens, m'ont fait dire depuis mon retour des Indes :

— Heureux ceux qui vont mourir à Java !....

En effet le problème de la vie n'est pas sa durée, mais la qualité, le nombre de ses sensations. Or, dans cet admirable pays, toujours vert, toujours varié, rendez-vous de toutes les nations, bazar éternel, où le plaisir se multiplie par lui-même, où la plus grande liberté règne, où il y a place pour toutes les superstitions; alors les émotions, les voluptés, les dangers, abondent de manière à toujours faire vibrer les fibres. Voilà pourquoi l'Orient a si peu d'écrivains. On y vit trop en soi pour se répandre sur les autres. A quoi bon la réflexion là où tout est sentiment !

Je ne fus pas long-temps à Java sans entendre parler de la merveille du pays, de l'*upas*, le seul arbre de cette espèce qui existe sur le globe, et dont les terribles produits jouent un si grand rôle dans les mœurs javanaises. L'upas est, selon les traditions de l'île, un arbre planté au cœur d'un volcan éteint, où, par un caprice de la nature, il pompe les substances épouvantablement délétères dont il exhale les miasmes, et qu'il distille incessamment. La Tofana, les Brinvilliers, la chimie, enfin le génie humain dans toutes les pompes de sa malfaisance, est surpassé, là, par le hasard, par un arbre, par une seule de ses feuilles. En effet, il suffit de tremper la pointe d'un poignard dans l'é-

corce de l'upas, au moyen d'une incision vive et prompte, pour prêter à sa lame les propriétés que possède l'acide hydrocyanique. Aussitôt que cet acier venimeux passe l'épiderme d'un homme, cet homme tombe instantanément, sans convulsion, sans donner aucun signe de douleur. Non seulement la sève communique au fer cette puissance de mort, mais l'arbre exhale si vivement ses miasmes meurtriers, au même degré d'intensité, que son ombrage tue subitement un homme, s'il y reste plus du temps nécessaire pour piquer le poignard dans la tige. Du reste, cette opération ne peut avoir lieu qu'en se mettant au-dessus du vent. L'air, en passant sur l'arbre, devient mortel jusqu'à une certaine distance. Si le vent vient à changer pendant le court laps de temps qu'un Javanais emploie à teindre la pointe d'un poignard, il expire aussitôt.

Les animaux, les oiseaux, tout ce qui a vie reconnaît cette redoutable influence, et respecte ce trône de la mort. Quelques rejetons, nés de l'arbre principal, poussent à l'entour, et lui forment une redoutable enceinte, où les passages deviennent plus rares de jour en jour. Ce sinistre végétal s'élève solitaire. Il règne là comme pour offrir une image de ces anciens rois de l'Asie, dont le regard tuait.

Vous comprenez que les naturalistes s'en tiennent à des conjectures sur cet arbre unique, inobservé, et qui, ne souffrant près de lui ni flaneurs ni artistes, a échappé à notre toute-puissante lithographie. Cependant, comme il n'est pas de coutume que la science ait tort, les savans l'ont bravement rangé dans la classe des strychnos, en se fiant au ouï-dire des Javanais.

Maintenant voici le moyen philantropique dont les naturels du pays se servent pour se procurer ce poison subtil. Lorsqu'un Javanais est condamné à mort par le chef de sa tribu, sa grâce lui est accordée s'il réussit à apporter un poignard empoisonné. Sur dix criminels, trois ou quatre au plus échappent aux caprices de l'upas.

J'ai eu naturellement la curiosité de voir cet arbre original. Je me suis avancé au-dessus du vent, aussi loin que le permettait la prudence. Muni d'une longue vue, j'ai pu

trembler tout à mon aise sur les frontières de ce royaume de la terreur, où Danton, où Robespierre auraient dû être déportés. Je ne me souviens pas d'avoir aperçu par la pensée, soit dans les charniers de la Bible, soit dans les scènes les plus fantastiques de notre littérature cadavéreuse, un spectacle aussi épouvantablement majestueux.

Figurez-vous une plaine d'ossemens blanchis, ceinture digne de l'upas, témoignage de son pouvoir, malheureux atteints çà et là, quand ils se croyaient sauvés, la plupart amoncelés autour de l'arbre. Ces squelettes, frappés par le soleil des Indes, s'en renvoyaient capricieusement les rayons. Les jeux de la lumière, à travers ces dépouilles, produisaient des effets atroces. Il y avait des têtes dont les yeux flamboyaient, des crânes qui semblaient maudire le ciel, et des dents qui mordaient encore!... Ce sont les seuls cadavres humains qui ne soient pas la pâture des vers...... Jetez dans ce cirque sans spectateurs, mais non sans athlètes, le plus horrible des silences, interrompu seulement par le craquement des os, et cherchez une scène semblable dans le monde....

Les Javanais sont aussi fiers de leur upas que les gens de Bourges le sont de leur cathédrale. Aussi m'empresserai-je, pour l'honneur des naturels du pays qui m'ont conduit vers cet arbre monumental, de réfuter les renseignemens incomplets donnés jusqu'à ce jour sur l'upas.

Malgré les assertions de plusieurs voyageurs, il est constant que le grand upas de Java n'a point de rival. C'est un souverain jaloux qui sera difficile à détrôner. Il est le seul individu de son espèce qui soit arrivé à sa hauteur. Il m'a paru avoir de quatre-vingt-dix à cent pieds d'élévation. Ses rejetons ressemblent à nos taillis de cinq ans.

Certes les Javanais ou les Européens qui veulent défricher une partie de forêt redoutent de rencontrer un upas; mais jusqu'à présent, si quelques végétaux de cette famille, en admettant que ce soit un strychnos, ont été découverts, ils étaient inoffensifs, et le poison, pour en être extrait, a eu besoin d'être soumis à de véritables préparations chimiques. Un *cris*, ou poignard malais, trempé dans un poison autre que celui du grand upas, donne une mort plus

lente et précédée de convulsions. Puis, lorsque ce *cris* a servi, si le possesseur veut lui rendre toute sa vertu vénéneuse, il faut le raviver par du jus de citron. Maintenant je désire que d'autres voyageurs, dont l'imagination sera moins paresseuse que la mienne, vérifient ces faits d'une haute importance historique pour la science, et auxquels je ne puis qu'imprimer l'authenticité oculaire d'un homme que la renommée scientifique ne tente guère, et qui tient plus à ses chimériques souvenirs qu'à une consciencieuse dissertation.

Au surplus, la difficulté de se procurer ce terrible poison est constatée par un fait. Les Malais donnent des prix énormes de leurs *cris*, et refusent de les vendre. Dans cette île, le *cris* d'un Malais est aussi précieux qu'une bonne jument peut l'être en Arabie. Ce poignard empoisonné est toute la fortune d'un Javanais. Armés ainsi, les hommes ne font pas plus attention à un tigre que nous à un chat.

A mon retour du canton où croît l'upas, je perdis beaucoup de mes préjugés à l'égard des tigres, en voyant la facilité avec laquelle les Javanais s'en débarrassent. Le tigre est le plus lâche des animaux. Même pressé par la faim, il attaque difficilement l'homme; mais s'il manque son coup en bondissant sur lui, jamais il ne recommence, et s'enfuit comme un filou maladroit. Lorsque les condamnés à mort refusent les chances favorables de l'upas, ordinairement on les fait combattre avec un tigre affamé, tenu depuis longtemps en cage. Si le criminel triomphe, il est gracié; mais il n'a pour toute arme qu'un poignard à lame de plomb.

Quand le criminel appartient à une famille puissante ou riche, le ministre de la justice substitue une lame d'acier à celle de plomb, ce qui est fort inconstitutionnel; mais il y a de l'aristocratie partout, même chez les sauvages.

Ce combat, d'une immémoriale antiquité, acte de justice cruelle et bouffonne, offre un spectacle dont les naturels du pays sont très-friands. Il faut avouer que cette exécution est infiniment plus amusante que ne l'est le drame extrêmement monotone accompli chez nous en place de Grève. Au moins le patient a des chances, et, s'il triomphe, la société ne perd pas un homme de cœur.

Les spectateurs décrivent un cercle, en présentant une ceinture de piques à l'animal. Presque toujours le condamné, soit qu'il ait le bon ou le mauvais poignard, est obligé d'aller faire des agaceries au tigre, pour le contraindre à sortir de sa cage, et l'exciter au combat. Avec le poignard de fer, le Javanais est toujours vainqueur, et souvent avec celui de plomb la lutte reste long-temps indécise.

Le Javanais est brave, hospitalier, généreux et bon. Cependant l'opium le rend parfois furieux, et souvent, dans son ivresse, il fait le vœu singulier de mettre à mort tous ceux qu'il rencontrera. Ce vœu se nomme *amoc*. Cette disposition à la frénésie et son état normal sont si bien connus que lorsqu'un Javanais court par les rues avec un *amoc* en tête, les habitans sortent aussitôt sans trop d'épouvante de leurs logis, et vont à la rencontre du fou, en tenant devant eux une grande fourche avec laquelle ils le saisissent par le cou; d'autres lui jettent un nœud coulant, et on l'étrangle parfaitement sans autre cérémonie. Certes, en Europe, cette coutume aurait des dangers. Bien des gens y feraient des *amoc* sans s'en douter. Mais notre civilisation n'ayant pas passé par là, les fourches et les nœuds coulans sont incapables de se prêter à tuer même un vieil oncle riche. Ce fait irrécusable conclut, j'en suis bien fâché, contre l'élégance de nos mœurs et l'esprit de notre société, qui est devenue l'entrepôt du bien et du mal.

Lorsque je revins de l'excursion que j'avais faite dans l'intérieur de l'île pour aller voir l'upas, je remarquai des fleurs admirables, et qui ne ressemblaient à aucunes de celles que je connais. Mais je les mis dans la poche de mon gilet, faute de savoir comment s'organisent les herbiers. Il en est donc résulté de grandes pertes pour les amateurs et de plus fortes encore pour moi, qui avais la chance de voir mon nom allongé d'un *ia*, dans tous les dictionnaires savans ou parmi les classifications florales. Cependant une production végétale m'apparut au milieu de tous les arbres, en tranchant sur leurs masses par tant de magnificence qu'elle s'est particulièrement incrustée dans mes souvenirs, comme une feuille anté-diluvienne au cœur d'un gypse. Mais un voyageur peut-il jamais transmettre à son auditoire

les impressions qu'il a reçues dans toutes les conditions de beauté dont la nature les a fugitivement investies. Nous avons, et ce sont les plus précieux trésors, plus ou moins de souvenirs épars, çà et là, à l'intime éloquence desquels nulle éloquence humaine ne répond, et pour lesquels il n'y a ni verbe ni poésie, le verbe et la poésie de ces choses s'est retiré en nous.

Au moment où deux êtres heureux se disent une douce parole, il y a tel effet de soleil, subitement tombé du ciel dans un massif de verdure, qui semble verser sur le paysage toutes les magies d'un sentiment trop vaste en apparence pour de faibles cœurs. Alors la nature brille également de ses charmes réels et des illusions humaines. Pour ces yeux ravis, à qui tout est bonheur, la configuration fantastique d'un vieux saule et ses délicieuses feuilles deviennent une image ineffaçable, parce que l'ame y a confié ses exubérans pouvoirs, et l'a embrassée avec l'inexplicable passion qui nous pousse à saisir, à briser un objet extérieur, dans les instans où la joie a multiplié nos forces.

Pendant une de ces heures suprêmes, sous un ciel sans nuages et sur le sommet d'un rocher qui s'avançait en promontoire au milieu d'une large étendue d'eau bleue comme un saphir, j'aperçus, semblable aux palmes de l'espérance, cette plante sublime, que je suis forcé de nommer l'*arbre-fougère*.

Figurez-vous une de nos fougères d'Europe, dont la tige, fine et souple comme celle d'un jeune peuplier, serait parvenue à cent pieds de hauteur! Attachez-y, deux par deux et d'étage en étage, ces feuilles si mobiles, si gracieuses, si délicatement travaillées, mais vastes, espèce de filigrane colorée, incomparable en ses modes; faites profusément passer les ondées de lumière à travers la multitude de ses losanges découpées. Tâchez d'apercevoir, sous cette dentelle de verdure, les eaux brillantes du lac. Puis opposez à la merveille aérienne de ce fantastique végétal, qui alors ressemblait au bouquet d'un feu d'artifice, les masses imposantes, compactes, d'un forêt indienne, avec ses larges feuilles et ses végétations vigoureuses?... Enfin voyez une route tortueuse, embrassant le lac comme un terrible ana-

conda établi circulairement sur le sable. Maintenant supposez-vous en litière, porté par des esclaves silencieux, et tâchez d'imaginer un de ces doux tressaillemens par lesquels une main a dit à la vôtre : — Je vous aime!...

Alors, tout-à-coup, l'arbre-fougère se présente à un brusque détour du sentier, comme le poème vivant d'un immortel amour. Ah! c'est le Cantique des Cantiques chanté sans voix ; l'immense image d'un immense bonheur, un monument tout construit pour cette fête du cœur, comme les peuples s'en construisent pour les fêtes de leurs religions. Une religion n'est-elle pas le cœur d'un peuple ?...

L'arbre-fougère ne se serait pas offert à mon regard, dans une circonstance qui, pour moi, en a fait une création exceptionnelle, les singularités de sa végétation ne m'eussent pas permis de l'oublier. C'est, m'a-t-on dit, une plante annuelle, une de ces fusées végétales qui s'élancent et meurent dans les Indes avec une grâce, un éclat incomparables.

Les singes m'occupèrent, à ma honte, plus vivement que la Flore *javanica* ou *javanensis*. J'eus le désir d'étudier les mœurs de ces animaux, qui nous serrent de si près dans la grande chaine des êtres organisés dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin. Alors je fus initié à quelques-unes des superstitions javanaises.

Dans cette île, chaque espèce d'animal a son grand-prêtre, qui montre ses ouailles en détail. Ce pape est toujours quelque vieux Malais dont la famille a pour tout héritage les connaissances ou les traditions qui, de temps immémorial, ont été recueillies sur les mœurs et les habitudes des animaux auxquels il donne ses soins apostoliques.

Quand j'eus manifesté le désir de visiter les singes, ma chère Javanaise me mena chez leur pontife, en me disant qu'il m'apprendrait des particularités curieuses sur la grande famille dont il était le gardien. Nous nous rendîmes dans un village javanais, appartenant à je ne sais quelle tribu, dont mon introductrice connaissait le *tomogon*, titre donné, dans le pays, au chef d'une peuplade. Nous trouvâmes le père des singes assis, à la porte de sa case, sur une espèce de canapé fait en bambou. Par une singulière bizarrerie ou

en vertu de ce penchant assez naturel aux hommes, et qui les porte à imiter les gestes, les manières, l'accent, l'attitude, les paroles de leurs amis, ce vieux Javanais me parut avoir beaucoup de ressemblance avec un singe. Sa figure était triangulaire et creuse ; ses yeux, dénués de cils et enfoncés, avaient une certaine vivacité brusque, et ses mouvemens, l'adroite promptitude qui distingue la noble dynastie des singes.

Lorsque ma belle compagne, sans descendre de notre litière, portée par ses esclaves qui avaient marché pieds nus avec une admirable prestesse, et précédés par l'un d'eux pour écarter les serpens, eut expliqué mon désir à Toango, tel était le nom de ce vénérable ecclésiastique, il vint près de nous, au signe que lui fit son tomogon. — Alors il y eut entre les deux Indiens et ma femme un échange de demandes et de réponses.

Mon étonnement ne fut pas médiocre quand lady Wallis (ma Javanaise était veuve d'un capitaine anglais) me traduisit la réponse du cardinal des singes.

— Il lui était, me dit-elle, impossible de me satisfaire aujourd'hui, parce que les singes de je ne sais quelle tribu livraient bataille à d'autres singes qui, depuis un mois, voulaient s'emparer d'une partie de forêt dont la chasse et les produits appartenaient aux premiers, et qu'il serait dangereux à un Européen d'aller s'interposer au milieu de cette expédition.

Curieux de questionner le vieux Malais, elle me servit de truchement, et j'appris alors que les singes qui vivaient sous la protection immédiate de Toango étaient divisés en tribus. Chaque tribu, composée d'un certain nombre de singes de la même espèce, obéissait à un chef élu constitutionnellement. Ils choisissaient instinctivement pour tomogon le plus adroit d'entre eux, comme les chevaux tartares élisent pour guide le plus beau cheval, le plus fort, le plus rapide. Chaque tribu possédait une quantité de bois limité. Souvent, comme chez les hommes, une tribu envahissait l'autre ; alors la querelle se vidait par un combat auquel participaient tous les singes de chaque tribu, sans qu'il fût besoin de loi sur la garde nationale et autres in-

ventions réservées aux singes de plus haute intelligence.

Toango ne sut pas me dire quels étaient les moyens dont ces animaux se servaient pour se désigner à l'avance le lieu, le jour et l'heure du combat ; mais cette cérémonie guerrière avait toujours des assignations fixes et observées avec bonne foi. Les femelles se plaçaient sur les derrières, et trottaient vivement, occupées à transporter au loin les blessés ou les morts. Si les assaillans étaient vainqueurs, il y avait fusion entre les deux tribus; sinon, les agresseurs vaincus rentraient dans leurs limites.

Toango me donna des détails très-curieux sur la dépravation de leurs mœurs. Lady Wallis l'écouta de l'air le plus sérieux et sans rougir, quand il me prouva, par des exemples, que nous n'avions pas le triste privilège de nos débauches. Il me confirma le fait curieux de l'enlèvement d'une jeune Malaise par un orang-outan de Java, qui l'avait détenue fort long-temps, et nourrie avec les soins que peut avoir un amant pour sa maîtresse. Les journaux anglais ont donné la relation curieuse d'un fait semblable arrivé au cap de Bonne-Espérance. Après avoir pris jour avec Toango pour voir son peuple, nous revînmes au logis.

En venant chez le vieux Malais, j'avais remarqué un grand troupeau de bizons gardé par un enfant, dans une espèce de prairie située au fond d'une vallée que couronnaient des bois étagés en amphithéâtre...

Quand nous passâmes là pour la première fois, cet enfant était occupé à gâcher un enduit de terre et de bouse avec lequel il revêtait les bizons qui se laissaient complaisamment badigeonner par lui. J'exprimai mon étonnement en voyant faire une toilette aussi nuisible à la santé de ces animaux ; mais lady Wallis m'apprit que cette chemise leur était nécessaire pour les garantir d'un taon dont les piqûres étaient si violentes et si venimeuses qu'il n'était pas rare de voir les bizons mourir à la suite des fureurs qui les saisissaient lorsque ces insectes s'attachaient à eux. La couche épaisse dont leur petit gardien les habillait les préservait entièrement des atteintes de leurs ennemis...

— Aussi rien ne saurait rendre, me dit-elle, l'amitié que ces animaux si sauvages portent à ce marmot... Il peut se

coucher et dormir tranquillement parmi ces bêtes, sans en avoir rien à craindre. Si elles se battent ou si elles deviennent furieuses, aucune d'elles ne fera mal à l'enfant. Mâles, femelles, petits, sauteront par-dessus lui sans le toucher; et si l'un d'eux le blessait, même par inadvertance, les autres tueraient à coups de cornes le délinquant.

Au moment où nous repassâmes en cet endroit, j'eus le plaisir de voir une scène curieuse qui me prouva la force et la réalité de cette singulière affection. Alors les bizons étaient rangés en cercle et formaient une ceinture de cornes, où leurs yeux d'escarboucle brillaient comme autant de torches. Tous, poussés par une même pensée, étaient accourus autour de l'enfant... Un tigre avait sauté hors du bois pour venir dévorer le pâtre; mais, quoique l'animal affamé eût bondi comme un obus, avant qu'il arrivât à la place où dormait l'enfant, les bizons avaient déjà formé le cercle; et l'un d'eux saisissant le tigre, l'avait fait sauter à dix pieds en l'air d'un coup de corne; puis, aussitôt, tous le foulèrent aux pieds... Ce spectacle est un des plus beaux que j'aie vus... Les bizons se remirent à paître tranquillement, après avoir fait leur exécution avec ce sang-froid judiciaire qui leur est particulier. Sûr d'eux, leur innocent gardien n'avait, à son réveil, ni marqué la plus légère frayeur, ni jeté le plus petit cri.

Au jour indiqué par Toango, je revins chez lui, muni d'une bonne provision de riz, d'un repas et de tous ses accessoires. Puis, nous nous acheminâmes vers la forêt habitée par les singes. Lorsque nous fûmes parvenus à une clairière sans doute bien connue du vieux Malais, il dit un mot à mes esclaves, qui mirent la table et nous servirent à dîner.

Toango avait apporté une espèce de petit tam-tam pour convoquer ses administrés, et il en usa de manière à nous assourdir autant par sa discordante musique que par les cris étranges qu'il poussa.

A sa voix et au son du tambour, les singes accoururent de toutes parts. Ce fut une affluence semblable à celle des Parisiens sur la route de Saint Cloud, par un jour de fête. Ils se tinrent à une distance respectueuse mais quand

Toango leur eut dit quelques mots de douceur et les eut invités, je crois, à dîner, ils vinrent *viritim*, un à un autour de nous.

Sur l'avis du pontife, nous feignîmes de ne pas les regarder, et ils firent des tours à égayer un roi constitutionnel. Les uns emportaient du riz sous leurs aisselles et dans leur bouche, d'autres venaient dérober les grossiers ustensiles que nous avions emportés pour eux. Il n'y a ni paroles, ni pinceaux pour dire ou pour peindre les mouvemens, les physionomies, l'air fin ou spirituel, les lazzis de ces bonnes gens-là. Mais ce qui me fit tout à la fois rire et penser, ce fut l'aspect des vieux singes blessés qui venaient en s'appuyant sur des cannes, et se traînaient comme nos invalides errans sur le quai Bourbon. Il ne leur manquait que des jambes de bois ou des bras en écharpe pour me donner une vue en raccourci de la nature humaine. Deux pauvres éclopés arrivèrent jusqu'à la jatte de riz en se donnant le bras. Ce spectacle était vraiment humiliant pour l'homme : la contrefaçon vous eût comme à moi semblé trop visiblement parfaite.

Quand les singes eurent tout volé, ils nous donnèrent des grimaces pour notre argent, en histrions consciencieux. Les uns firent des cabrioles ainsi que des gamins qui demandent l'aumône sur les routes. D'autres nous imitaient gravement et riaient comme nous. Tous ces personnages avaient deux pieds et demi environ. Jaloux de nos regards autant que peuvent l'être des enfans qui veulent que l'on s'occupe d'eux, pour nous intéresser, ils se surprenaient les uns les autres par des malices semblables à celles des écoliers. C'était tantôt un croc-en-jambes, ou un coup de tête donné par un vieux singe dans la jambe ou le dos d'un jeune qui restait debout à nous voir. Enfin je ne finirais pas s'il fallait tout dire.

Dans le cours de mes voyages j'ai sans doute vu des choses plus intéressantes ; mais rien ne m'a plus amusé que les singes en liberté. Ils connaissaient leur patron, car, lorsqu'il alla au milieu d'eux, ce fut à qui le caresserait. Il parlait amicalement aux vieux singes, qui, d'honneur, me parurent l'écouter avec une certaine attention.

Lorsque nous nous en allâmes, ces jolis animaux nous reconduisirent poliment; et, sur la frontière, à leur Pantin ou à leur Montrouge, Toango leur donna quelques petits verres de liqueur qu'ils burent avec des démonstrations incroyables de plaisir. Ils jetèrent des cris de volupté, sautillèrent en cabriolant, volèrent sur les arbres, et disparurent à moitié ivres.

Plus tard, je fis connaissance avec le prêtre des crocodiles, et j'eus le périlleux honneur de voir ces horribles animaux. Je ne sais rien de plus odieux que leurs yeux ensanglantés, de plus effrayant que leurs gueules béantes. Il y a de vagues ressemblances entre la bêtise cruelle de leurs faces et celles des populaces soulevées; leurs caparaçons imbriqués, leurs ventres jaunes et sales, sont une image des costumes insurrectionnels...... il ne leur manque qu'un bonnet rouge pour être un symbole de l'an 1793.

Nous restâmes au bord d'un lac où vivaient paisiblement ces redoutables tyrans. Le pontife des crocodiles les appela par leurs noms en y joignant quelques flatteuses épithètes. Nous avions apporté des dindons, des poules et deux quartiers de bizon pour régaler les habitans marécageux du lac.

Le premier qui vint avait un nom qui répond à notre mot de gentilhomme.

— Viens, mon prince, viens, mon beau gentilhomme; allons, mon mignon!... montre ton museau...

A cette allocution du Malais, le gentilhomme leva la tête hors de l'eau, et se présenta sur le bord, après avoir fait bouillonner le lac dans toute la direction qu'il suivit pour venir à nous. Il prit un quartier de bison et se replongea dans l'eau. J'en vis successivement quatre. Il y en avait eu cinq dans cet étang. Mais un mois avant mon arrivée, l'un des favoris du curé des crocodiles, ayant dévoré un enfant, avait été condamné à mort par trois prêtres, qui, après ample instruction du procès, le tuèrent et firent une touchante allocution aux quatre autres sur les devoirs des crocodiles envers les enfans.

Lady Wallis me proposa d'aller rendre visite aux serpens, sous les auspices de leur grand-prêtre; mais la vue des crocodiles m'avait dégoûté de ces excursions.

Il me serait facile de vous décrire Batavia, Bantan, Sourabaya ; mais nous avons tant d'estampes, de paravens, de lithographies, de laques où se trouvent des maisons chinoises, sans compter les décorations trompeuses de nos théâtres, que ce serait une sorte de redite. Puis, j'ai toujours anathématisé les voyageurs qui m'ont scrupuleusement mesuré les monumens ou les sites dont ils ont été voir l'effet ; et comme nous prêtons assez facilement nos goûts à autrui, je suppose que vous épousez mes haines et mes passions. Un livre de voyage est une chimère dont l'imagination doit savoir enfourcher la croupe aérienne, et si l'esprit du lecteur n'est pas assez clairvoyant pour deviner les pays sur échantillon, les sauts et les bonds de cette narration particulière ne lui conviennent pas plus que les bottes ne vont aux puces.

D'ailleurs il n'y a pas de ville européenne qui puisse donner une idée exacte de Batavia. Les Parisiens, habitués à leurs rues puantes et si mal nettoyées, à leurs laides murailles de plâtre, ne concevraient jamais le luxe et l'élégance des maisons de Java, de Calcutta, qui tous les ans reçoivent une couche nouvelle d'une espèce de stuc blanc. Cet enduit leur donne l'apparence de l'argent, et dessine très-nettement les lignes architecturales. Il y a, dans ces villes, bon nombre d'habitations qui, en Europe, passeraient aisément pour des palais. Les Chinois impriment une singulière activité à la population des rues ; mais tous les honneurs du pays appartiennent aux Européens. Là, leur puissance morale est énorme. Aussi, pour faire fortune, il leur suffit d'être sur leurs pieds, bien portans, d'ouvrir les yeux et de savoir compter. Mais ils ont contre eux le climat, l'amour, la Javanaise, le plaisir, la paresse et les Chinois. Ceux-ci, tous habitués à cette dévorante atmosphère et bannis pour toujours de leur pays, s'emparent du commerce, et pratiquent le vol avec une audacieuse impunité. L'habileté trouve des approbateurs, même parmi les juges.

Un exemple pris entre mille, parmi les ruses des Chinois, en démontrera la science en fait de vol. Il est chez eux constamment organisé, tout prêt, à moitié accompli.

Entrez-vous dans un magasin d'étoffes précieuses, marchandez-vous, achetez-vous un cachemire, un coupon de tamavas... Si, pendant que sur le comptoir le négociant roule votre emplette, l'enveloppe et la ficelle, il vous arrive de tourner la tête, aussitôt le paquet vole du magasin dans l'arrière-boutique, y disparaît et s'échange pour un autre, contenant des étoffes d'un prix et d'une qualité bien inférieures que jette un apprenti, toujours occupé dans un coin à les envelopper dans un paquet exactement semblable à celui du vendeur. Sans pouvoir vous expliquer cette merveilleuse métamorphose, vous revenez furieux d'être la dupe du Chinois contre lequel tout le monde vous a prévenu; mais, pour toute réponse, le marchand se met à rire...

Le luxe est si grand à Java que les riches sont obligés, comme partout, du reste, de donner une valeur conventionnelle à des riens. En nous embarquant en France, nous avions été assaillis, le jour même de notre départ, d'une foule de marchands qui nous offraient mille colifichets. Pour me défaire d'un horloger qui s'était attaché à moi, comme un typhus se jette sur un pays, je lui offris 300 francs pièce de plusieurs montres en or extrêmement plates et petites; il me les laissa, et j'en pris pour mille écus. Ces montres firent fureur à Java, et je vendis les dernières 6,000 francs. Puis, quand je n'en eus plus qu'une, j'ai honte de dire ce que la plus belle et la plus riche des femmes de l'île m'en offrit. Le souvenir de ses propositions me ramène à cette belle vie asiatique, à mes joies, à mes parfums... Éternel désespoir!... Cependant la mémoire humaine, en nous rendant parfois les images d'un bonheur évanoui, fait l'office d'un ami fidèle, elle nous console. Puis elle nous encourage aux espérances de l'avenir par le spectacle de nos espérances accomplies.

Aux heures difficiles de ma vie actuelle, lorsque je veux me faire une grande et splendide fête, je me reporte par le souvenir aux dix mois que j'ai passés à Java. Je me couche sur mes divans de satin chinois, et respire l'air parfumé de mon palais perdu sans retour. Alors, je cherche à me persuader que j'entends encore le pas velouté de mes esclaves étincelantes de pierreries; le soleil des Indes illumine en-

core les dessins de mes cachemires, même à travers les nattes de riz; mes bengalis volent et chantent autour de moi; mes vases à long col, tous pleins d'arbustes, m'entourent de leurs suaves senteurs; je suis vivant au milieu de ce conte arabe, jadis une réalité pour moi; enfin ma blanche Javanaise est là, étendue, au milieu de sa chevelure noire, comme une biche sur un lit de feuilles...

Ah! monsieur, être ainsi dans les langueurs de la volupté satisfaite, fumer des parfums qui arrivent frais et vaporisés aux papilles nerveuses de l'ame... ne rien faire, penser; être son propre poète; enterrer ses rêveries toutes vierges au plus profond du cœur; croyez-moi, cette vie est dans notre monde incomplet ce qui ressemble le plus à ce monde d'adorables perfections nommé, en tous pays, *le ciel*, et *le paradis* dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Mais, hélas, rêver ainsi le passé, puis se réveiller en voyant un billet de garde envoyé par la grande prostituée que nous appelons la Liberté nationale, est une horrible souffrance qui ramène dans l'enfer de notre civilisation parisienne, où l'on a honte d'un plaisir, d'une passion; où le fisc met sa griffe sur une voiture et même sur le sein d'une femme!... Ah! les Indes sont la patrie des voluptés!... Paris est, dit-on, la patrie de la pensée! Cette idée console. Cependant la consolation serait plus complète si l'on pouvait rencontrer des Javanaises à Paris? Hélas! il n'y a que des demi-Javanaises, sans chevelures; puis, les Parisiennes pensent, elles font de l'esprit, et la femme de l'Orient est une bête sublime.

Mais si je voulais vous raconter toutes les singularités de ce pays, il me faudrait plus de dix soirées. . . . . . .
. . . .
. . . .

— Merci, dis-je à ce voyageur; vous m'avez fait voir Java en m'épargnant le fret, les avaries, les tempêtes et la Javanaise.

Alors pendant les sept autres jours que je devais passer à Angoulême, M. Grand-B....... n, en qui j'avais rencontré un second tome tout vivant de Sindbad-le-Marin, me

raconta mille aventures pleines de terreur, d'amour, de dangers, qui toutes donnaient soif du Gange. Puis il m'abandonna généreusement des documens curieux relatifs aux Indes, et dont je tâcherai de bien employer les drames, la poésie, les images, afin de faire dire à ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de l'étude :

— Où trouve-t-il donc le temps de voyager ?.....

Ou bien :

— Il est fou !... ne le croyez pas, il ne vit que d'illusions !..... Il n'a pas plus été à Java que vous et moi.

En effet, bientôt je ne tardai pas à me retrouver dans la diligence, revenant à Paris à travers les champs de la Touraine et du Poitou, que je pensais ne plus revoir.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Paris, j'eus bien de la peine à me persuader que je n'avais point été à Java, tant ce voyageur avait vivement frappé mon imagination par ses récits. A peine osé-je dire que je rêve des Javanaises, et que je fais attention aux chevelures parisiennes pour vérifier si toutes les femmes chevelues sont pâles.

Enfin, s'il est possible d'avoir été plus réellement à Java que je n'y suis allé, je défie tous les voyageurs, anciens et modernes, de s'y être amusé plus que moi et de le connaître aussi bien, aussi mal que je le connais. Vrais ou faux, ces discours fantastiques m'ont inoculé toute la poésie indienne. Il y a des jours, il y a des nuits où l'esprit de l'Asie se dresse, se réveille, passe en moi... Puis il joue sur une toile imaginaire, tendue je ne sais où, les scènes des *fantoccini* les plus capricieux..... que j'ai l'honneur de vous souhaiter à tous.

Aix-les-Bains, septembre 1832.

DE BALZAC.

Littérature

ET

ANTIQUITÉS DU NORD.

§ II.

L'EYRBIGGIA-SAGA.

L'histoire de THOROLF BOEGIFOT est une des plus intéressantes de l'EYRBIGGIA-SAGA. Ce chef avait dans sa jeunesse défié au combat un vieux champion, appelé Ulfar, pour lui enlever ses domaines. Ulfar, quoique l'âge eût déjà affaibli sa vue, préféra la mort au déshonneur, accepta le duel et fut vaincu; mais Thorolf reçut une blessure à la jambe qui le rendit boiteux, d'où provenait son surnom de Bœgifot. Thorolf avait un fils, le même Arnkill qui figure dans l'histoire de Thorarin-le-Noir, et deux filles, dont l'une était la célèbre magicienne Geirrida. En vieillissant, Thorolf Bœgifot devint d'un caractère farouche et méchant. La discorde se mit entre son fils Arnkill et lui, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent ennemis déclarés. Le proche voisin de Thorolf Bœgifot était Ulfar, serf affranchi de Thorbrand, qui avait une belle propriété. On disait de ce cultivateur qu'il connaissait mieux que personne en Islande l'art de cultiver le foin, et que sa récolte ne souffrait jamais de la pluie ni ses

troupeaux de l'orage. Thorolf alla le consulter sur la récolte d'une prairie qu'ils possédaient en commun.— « Cette semaine, dit Ulfar, sera pluvieuse ; profitons-en pour couper nos foins ; elle sera suivie d'une quinzaine de temps sec que nous emploirons à les sécher. » Cependant l'impatient Thorolf, doutant du changement de temps, fit porter ses foins dans sa cour et les fit mettre en meule ; puis, soit cupidité, caprice ou envie, il fit aussi enlever la partie de la récolte appartenant au sage Ulfar. Celui-ci réclama sa propriété; mais après une vive altercation, il ne vit d'autre moyen d'obtenir justice que de s'adresser à Arnkill, le fils de Thorolf. Celui-ci parla en effet en sa faveur ; Thorolf refusa de l'écouter, en disant que le rustre n'était déjà que trop riche. Alors Arnkill indemnisa lui-même son client, mais pour s'indemniser à son tour en enlevant à son père douze bœufs qu'il prétendit représenter la valeur de l'argent avancé par lui à Ulfar pour prix de son foin. C'était alors la fête de Jol (1), et Thorolf, qui avait fait d'abondantes libations avec ses vassaux, fut si irrité contre Ulfar, qu'il promit la liberté à ceux de ses serfs qui incendieraient sa maison et le feraient périr dans les flammes. Six serfs acceptèrent cet exploit de bon voisinage; mais à peine Arnkill eut aperçu la fumée qu'il accourut au secours d'Ulfar, éteignit le feu, fit les incendiaires prisonniers, les emmena et les pendit le lendemain matin, ce qui redoubla la fureur de son père.

D'un autre côté, Ulfar, ravi d'avoir acquis un protecteur aussi actif et aussi puissant qu'Arnkill, l'adopta pour son patron immédiat, au grand déplaisir des fils de son maître primitif Thorbrand, très-courroucés de voir qu'ils couraient risque de perdre l'héritage de l'affranchi de leur père. Cependant Thorolf alla trouver Snorro pour le conjurer de poursuivre Arnkill et de le punir de la mort de ses six serfs. Snorro refusa d'abord de se mêler de cette affaire, alléguant la bonne réputation d'Arnkill et le flagrant délit de trahison dans lequel les six pendus s'étaient laissé sur-

(1) Fête qui fut remplacée par Noël quand le christianisme fut établi en Islande.

prendre. — « Je comprends la cause de ta considération pour Arnkill, dit Thorolf; tu penses qu'il paiera plus cher que moi ton appui dans l'assemblée; mais écoute, je connais ton désir de posséder le beau bois de Krakaness. Je te le donne, si tu veux poursuivre avec toute la rigueur de la loi l'exécution de mes serfs, sans égard à ma parenté avec Arnkill ni à ton amitié pour lui. » Snorro ne fut pas insensible à cette artificieuse proposition. Le procès eut lieu; les plaidoyers, ingénieux de part et d'autre, nous montrent quels progrès avait faits en Islande la jurisprudence municipale. Il ne fut pas précisément contesté à Arnkill qu'il n'eût le droit de tuer les incendiaires sur place au moment même où ils étaient surpris la torche à la main, mais vingt-quatre heures après il né lui appartenait plus de les exécuter; enfin la cause fut renvoyée à l'arbitrage des deux frères Styr et Vérimond, qui condamnèrent Arnkill à payer douze onces d'argent pour la mort de chaque vassal. Thorolf, outré de la modération de cette amende, fit éclater ses plaintes contre Snorro, l'accusant d'avoir trahi sa cause, et il se retira avec l'intention de tirer une vengeance éclatante de tous ses ennemis. Ulfar, le plus faible et le plus inoffensif de tous, fut le premier à éprouver son ressentiment. Il avait été invité à un banquet chez son patron Arnkill, et s'en revenait chez lui chargé de présens, lorsqu'il fut surpris et assassiné par Spagil, lâche sicaire dont Thorolf avait payé cher les affreux services. Arnkill, se trouvant hors de sa maison ce soir-là, observa à distance un homme qui portait un bouclier qu'il reconnut pour l'avoir donné récemment à Ulfar. « Ce n'est pas volontairement, dit-il à ceux qui étaient avec lui, qu'Ulfar s'est défait de ce bouclier : poursuivez cet homme; et si, comme je le crains, il a égorgé mon client à l'instigation de mon père, ne me l'amenez pas, et tuez-le sur-le-champ. » — Spagil, arrêté par ceux qui coururent après lui, avoua tout et paya son crime de sa vie.

L'héritage du malheureux Ulfar fait naître ensuite de nouvelles dissensions dans la colonie. Cet héritage fut réclamé par la famille de Thorbrand, dont Ulfar avait été l'affranchi, et par Arnkill, son protecteur. Celui-ci l'emporta. Ses adversaires furent mal reçus de Snorro. « Nous

ne saurions nous plaindre de toi, lui dirent-ils, comment aurais-tu défendu notre cause, toi, si timide, si indifférent pour la tienne? »

Thorolf Bœgifot regretta bientôt d'avoir donné à Snorro le bois de Krakaness, sans avoir obtenu la vengeance de son injure. Il alla trouver le pontife et lui demanda restitution de son bois, sous prétexte qu'il le lui avait remis en gage et non en don. Mais Snorro refusa de l'écouter, et en appela au témoignage de ceux qui avaient assisté à la transaction. Thorolf, à qui la dernière offense semblait toujours la plus nécessaire à venger, eut alors recours à son fils et lui proposa une réconciliation dont le premier gage serait d'unir leurs forces pour enlever à Snorro le bois de Krakaness. « Ce n'a pas été pour l'amour de moi, lui répondit Arnkill, que tu remis ce bois à Snorro, et quoique je sache bien qu'il n'a pour le garder aucun titre légitime, je n'irai pas me brouiller avec le pontife pour servir tes ressentimens. — Ta lâcheté, reprit Thorolf, voilà le secret de ta prétendue modération. — Penses-en ce que tu voudras, dit Arnkill, je ne changerai pas d'avis là-dessus. » Ainsi repoussé de toutes parts, Thorolf Bœgifot s'en retourna chez lui dans les angoisses d'une impuissante fureur. Il ne parla à personne, s'abstint de prendre part au repas du soir; mais s'asseyant en silence au haut bout de la table, il laisse ses serviteurs se retirer sans quitter son siège. Le lendemain matin il fut trouvé mort à la même place et dans la même attitude. Un messager alla aussitôt annoncer cette nouvelle à Arnkill. Lorsqu'il arriva, personne n'avait touché au cadavre, et les serviteurs du défunt dirent à son fils qu'il avait succombé au genre de mort le plus redouté des Islandais (le suicide). Arnkill entra dans l'appartement, de manière à n'approcher du corps que par derrière, et il avertit les assistans de ne pas le regarder en face jusqu'à ce que fussent accomplies les cérémonies en usage dans ces occasions. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'on put détacher le mort de siège où il était encore assis. On lui voila le visage, et les rites funéraires commencèrent. Arnkill fit ensuite abattre le mur de l'appartement derrière l'endroit où Thorolf avait cessé de vivre, et le cadavre, enlevé

avec difficulté, fut transporté à travers la brèche et déposé dans un tombeau solidement bâti (1). Mais ni ces honneurs funèbres, ni ce tombeau fortifié ne purent apaiser l'ame turbulente et agitée de Thorolf Bœgifot. Il apparut dans le canton, de nuit et de jour, tuant hommes et bestiaux : si bien que son fils Arnkill, ne pouvant résister aux plaintes que ses fréquentes apparitions arrachaient aux habitans, résolut de changer le lieu de sa sépulture. Les fils de Thorbrand voulaient d'abord s'opposer à cette exhumation, parce que le corps devait passer sur leurs domaines; mais leur père leur fit observer qu'il était illégal de refuser le passage à ceux qui remplissaient un devoir imposé par la loi; et tel était le devoir des obsèques. A l'ouverture du tombeau on trouva le corps de Thorolf, mais son visage était horrible à voir. Le cercueil fut placé sur un char traîné par deux bœufs vigoureux que toute leur force n'empêcha pas d'être harassés de fatigue après avoir marché quelques milles. On les remplaça par d'autres; mais ceux-ci, parvenus à une montagne située à quelque distance de la sépulture désignée, devinrent tout-à-coup furieux, et brisant leur joug se précipitèrent du haut de la montagne en bas et périrent. Le corps acquit enfin un poids si énorme qu'on ne put le transporter plus loin, et il fallut l'ensevelir où il s'était arrêté, au revers de la montagne, qui porta depuis le nom de Bœgifot. Arnkill fit élever un immense tumulus sur la fosse, et Thorolf resta paisible dans sa nouvelle demeure tant que vécut son fils (2).

(1) En Écosse, c'est encore un article de la superstition populaire de croire que le corps d'un suicidé ne peut pas être enlevé de l'appartement par la porte, mais qu'on doit le descendre par la fenêtre, à travers une brèche faite à la muraille. Négliger cette précaution, ce serait exposer la maison à être hantée des esprits.

(2) Après la mort d'Arnkill, Bœgifot recommença ses persécutions, effrayant et ravageant toute la contrée. Il fut décidé qu'on ferait consumer son cadavre dans les flammes. On trouva le corps énormément enflé et égalant un bœuf en grosseur. Ce ne fut pas sans peine qu'on le transporta sur la plage où il fut réduit en cendres.

Après la mort de Thorolf, Arnkill s'engagea dans diverses contestations avec le pontife Snorro pour réclamer le bois de Krakaness, et avec les fils de Thorbrand, par suite de leurs anciens différens. Il eut le dessus dans les combats comme devant le tribunal du pays. Snorro, toujours trompé dans sa vengeance, fut réduit à le faire assassiner. Arnkill est célébré par le chroniqueur comme un modèle de vaillance et des vertus les plus estimées chez un chef islandais, telles que son respect pour les rites religieux, sa prudence et son talent d'orateur. Le scalde Thormoda Ulfion lui consacra un chant de gloire. Son tombeau existait encore du temps où l'EYRBIGGIA fut écrit; mais ses domaines et le soin de sa vengeance passèrent à des femmes, qui obtinrent une si faible indemnité contre son meurtrier qu'une loi fut promulguée, portant qu'aucune femme et aucun jeune homme au-dessous de seize ans ne serait chargé de réclamer le prix du sang. Arnkill fut tué en 993. Par une loi de 999 fut réglée, d'après une justice rigoureuse, la *compensatio injuriarum* dans les comices d'Helgafels. Cette loi accordait mort pour mort, blessure pour blessure, œil pour œil et dent pour dent, sans oublier de balancer les comptes des parties au moyen d'amendes pécuniaires.

En l'année 1000, le christianisme fut introduit dans l'Islande par ses apôtres Gizur-le-Blanc et Hialto (1). Snorro se convertit, et prêta un utile appui à la foi nouvelle (2).

(1) Hialto, Islandais de naissance, avait été banni pour avoir composé contre les divinités païennes une chanson dont voici un couplet littéralement traduit :

Je ne servirai pas une idole de bois,
Et je dis, comme je le crois,
Qu'Odin n'est qu'un chien,
Ou Freya qu'une chienne.

(HISTORIA ECCLES. ISLAND.)

(2) Un autre auteur raconte qu'il y eut une conférence publique entre les prêtres païens et les missionnaires chrétiens devant l'assemblée générale des tribus d'Islande. Pendant la discussion, on

Il est difficile de deviner quel motif le prêtre de Thor pouvait avoir de déserter le culte qu'il présidait, car il est impossible de dire qu'un homme aussi égoïste et aussi peu consciencieux que Snorro eût changé de croyance par conviction. Il fit toutefois bâtir une église à Helgafels, sur l'emplacement du temple de Thor, et il se conduisit d'ailleurs en converti sincère. Comme c'était la troisième fois que le christianisme était prêché en Islande, il est probable que le bon sens des Islandais avait déjà rejeté en secret les superstitions du paganisme, et que le culte de Thor était d'avance perdu dans l'estime du peuple.

De cette même année date une légende curieuse. Un navire islandais s'arrêta pour passer l'hiver dans un port, près d'Helgafels. Parmi les passagers était une femme nommée Thorgunna, née aux Hébrides, et que les matelots disaient posséder des habits et des meubles d'une forme bien supérieure à la forme de ceux dont on se servait en Islande. Thurida, sœur du pontife Snorro, et épouse de Thorodd, femme naturellement coquette et cupide, alla rendre visite à l'étrangère, mais ne put la décider à lui montrer ses trésors. Elle invita Thorgunna à accepter un logement dans la maison de Thorodd. Le dame hébridienne consentit, mais ajouta que, sachant faire tout ce qui regardait l'économie domestique, elle espérait payer par son travail l'hospitalité qu'elle recevrait. Elle accompagna donc Thurida à Froda, où habitait Thorodd ; et là, les matelots déposèrent un énorme coffre et une armoire contenant le bagage de l'étrangère, que Thurida contemplait d'un œil curieux et avide. Dès qu'on eut montré à Thorgunna l'endroit où elle devait coucher, elle ouvrit son armoire et en tira un riche garniment de lit, des ri-

apporta la nouvelle qu'une éruption de volcan ravageait le canton voisin. « C'est un signe de la colère de nos dieux ! » s'écrièrent les ministres d'Odin et de Thor. — Et d'où provenait leur colère, répondit Snorro, alors que les rochers sur lesquels nous marchons ici étaient eux mêmes les vagues d'un torrent de feu? » Cette réplique ferma la bouche aux avocats du paganisme.

deaux de soie et du linge, tel qu'on n'en avait jamais vu en Islande. « Vous devriez bien me vendre ces belles choses ? lui dit Thurida. — Croyez-moi, répondit-elle, je ne consentirai jamais à coucher sur la paille pour contenter votre ostentation et votre vanité. » Réponse peu gracieuse qui ferma la bouche à Thurida.

Les évènemens subséquens entourèrent la dame étrangère d'une espèce de solennité mystérieuse. La chronique la décrit comme une femme de haute taille, d'un aspect imposant, au-teint brun, et ayant une grande abondance de cheveux noirs. Elle était déjà d'un certain âge, assidue aux travaux des champs et de la maison, assistant régulièrement au service divin, grave et silencieuse en société. Elle communiquait rarement avec les serviteurs de Thorodd, et montrait surtout une grande antipathie à deux personnes : l'une, c'était Thorer, qui, ayant perdu une jambe dans l'escarmouche entre Thorbiorn et Thorarin-le-Noir, était surnommé Widlegr (jambe de bois) ; l'autre était sa femme, surnommée Galldrakinna (méchante sorcière), à cause de sa science présumée en magie. Kiartan, fils de Thurida, enfant de grande espérance, était le seul être de la maison de Thorodd à qui Thorgunna montrât de l'affection, et elle semblait contrariée lorsque, dans sa pétulance enfantine, le jeune Kiartan répondait mal à ses caresses.

Cette mystérieuse étrangère habitait depuis quelque temps à Freda, lorsqu'un jour qu'elle travaillait dans un champ de foin, avec d'autres membres de la famille de Thorodd, celui-ci aperçut sur la montagne un nuage qui lui fit prévoir une grosse pluie. Aussitôt il commande à ses gens de mettre bien vite en bottes le foin que chacun avait retourné au vent. On se souvint après que Thorgunna avait laissé sa portion éparpillée sur la terre. Le nuage approcha rapidement et s'abaissa si près de la ferme qu'il était difficile d'y voir au-delà des limites du champ; survint ensuite une pluie abondante, et quand le soleil reparut, on vit qu'il avait plu du sang. Le sang tombé sur les bottes de foin nouées par les autres fut bientôt sec; mais le foin que Thorgunna avait retourné en resta plus long-temps trempé. La malheureuse Hébridienne, effrayée de ce présage, alla se mettre au lit,

et fut saisie d'une maladie mortelle. Quand elle vit sa fin approcher, elle appela Thorodd, son hôte, auprès d'elle, et lui confia le soin de disposer de ses hardes et de tout ce qui lui appartenait. «Que mon corps, dit-elle, soit transporté à Skalholt, car mon ame prévoit qu'on y fondera la la plus belle église de cette île. Que mon anneau d'or soit donné aux prêtres qui célébreront mes obsèques, et indemnise-toi des autres frais de mes funérailles avec le reste de mes effets. Je lègue à ta femme mon manteau rouge, afin que par ce sacrifice fait à son avarice je puisse m'assurer la libre disposition de ce que je laisse après moi. Quant à mon lit, avec les couvertures, les rideaux et les draps, je te recommande expressément de livrer tout aux flammes. Ce n'est pas que j'envie à personne la possession de ces choses, mais je veux éviter les malheurs que je prévois clairement si mes dernières volontés étaient altérées en aucune manière.»

Thorodd promit d'exécuter fidèlement ce testament singulier. En conséquence, aussitôt que Thorgunna eut rendu le dernier soupir, il prépara un bûcher pour y brûler son lit magnifique. Thurida apprit avec surprise et humeur le but de ces préparatifs. Aux remontrances de son mari, elle répondit que les menaces de Thorgunna n'avaient d'autre source que son égoïste envie, et qu'il n'y avait aucun danger à s'emparer de ce qu'elle laissait après sa mort; mais trouvant Thorodd insensible à ces raisons, elle eut recours aux douces paroles, aux caresses, et à la fin lui arracha la permission de garder la couverture et les rideaux du lit. Le reste fut brûlé conformément aux intentions de la testatrice. Le corps de Thorgunna, enveloppé dans un linceul blanc et placé dans un cercueil, fut ensuite transporté, à travers les précipices et les marais de l'Islande, au canton éloigné qu'elle avait désigné pour le lieu de sa sépulture. Un incident remarquable eut lieu en chemin. Les porteurs du corps arrivèrent un soir assez tard, fatigués et mouillés par la pluie, dans une maison appelée Netheness, dont le propriétaire avare ne leur offrit que le couvert de son toit, sans y ajouter ni alimens, ni bois de chauffage. Mais à peine étaient-ils entrés, qu'on entendit un bruit inaccoutumé

dans la cuisine de la maison, où une femme, qu'on reconnut bientôt pour être la défunte Thorgunna, fut aperçue très-occupée à préparer le souper. L'hôte inhospitalier, informé de cette effrayante circonstance, s'empressa d'envoyer les rafraîchissemens nécessaires, et la vision disparut. La nouvelle de cette apparition étant devenue publique, les voyageurs n'eurent plus besoin de demander deux fois l'hospitalité. Ils arrivèrent heureusement à Skalholt, où Thorgunna fut ensevelie tranquillement dans son tombeau avec toutes les cérémonies du christianisme. Mais l'exécution inexacte de son testament attira plus d'un malheur à la maison de Froda.

L'auteur, pour mieux faire comprendre les prodiges qu'il va conter, décrit la manière dont on vivait à Froda, simple et patriarcale demeure, bâtie selon l'architecture à la mode parmi les riches Islandais. L'appartement était très-vaste ; de chaque côté du dortoir de la famille étaient deux espèces de magasins, dont l'un contenait de la farine, l'autre du poisson sec. Chaque soir on allumait de grands feux dans cet appartement pour préparer le souper, et tout autour s'asseyaient les domestiques. Le soir où ceux qui avaient transporté le cercueil de Thorgunna à Skalholt revinrent à Froda, un météore, visible pour tous ceux qui étaient là présens, se montra tout-à-coup; c'était une flamme demi-circulaire, assez semblable au croissant de la lune, qui glissa le long des murs planchéyés de la maison, dans une direction opposée au cours du soleil (1), et qui continua à glisser en tournoyant, jusqu'à ce que les domestiques fussent se coucher. Cette apparition se renouvela chaque soir pendant toute une semaine, et, selon Thorer à la jambe de bois, elle présageait la peste ou la mortalité. Bientôt après un berger donna des signes d'aliénation mentale et autres indices de la persécution de quelques mauvais démons ; cet homme fut trouvé mort dans son lit, et alors commença une scène d'apparition sans exemple dans les

(1) Circonstance importante. Tout mouvement qui suivait les révolutions du soleil passait pour heureux. C'est encore une croyance écossaise.

annales de la superstition. La première victime fut Thorer, qui avait prédit cette fatale calamité ; un soir qu'il était sorti dans les champs, il fut attaqué par le spectre du berger défunt au moment où il voulait rentrer ; sa jambe de bois lui fut d'un pauvre secours dans cette rencontre ; il fut renversé à terre et si cruellement battu qu'il mourut des suites des meurtrissures. Thorer ne fut pas plus tôt mort que son spectre s'associa à celui du berger pour persécuter et attaquer les habitans de Froda. En même temps une maladie épidémique se déclara parmi eux, et plusieurs des serfs en moururent successivement. On vit d'étranges présages dans la maison même; la farine fut mêlée et déplacée; les poissons secs se mirent à courir ou à s'envoler, sans qu'aucun agent visible parût leur prêter le mouvement. Enfin, pendant que les domestiques formaient le cercle du soir autour du feu, on vit sortir des interstices du parquet un spectre avec une tête de marsouin, qui fixa ses deux yeux noirs et ronds sur les rideaux de lit de Thorgunna. Quelques-uns des domestiques osèrent frapper cette étrange figure; mais, loin de céder aux coups, elle ne fit que se dresser plus horrible encore; le jeune Kiartan, qui semblait seul avoir naturellement le don de triompher de ces prodiges, saisit un marteau de forge, frappa durement le marsouin sur la tête, jusqu'à ce qu'il l'eût fait disparaître, en l'enfonçant comme un coin entre les planches du parquet. Il se trouva que ce prodige annonçait une calamité nouvelle. Thorodd, le chef de la famille, était parti depuis quelque temps pour aller chercher une provision de poissons secs; mais en traversant la rivière Enna, son esquif fut submergé, et il périt avec tous ceux qui l'accompagnaient. Une cérémonie funèbre était célébrée à Froda en mémoire du défunt, lorsqu'à la grande surprise de tous, les spectres de Thorodd et des autres naufragés entrèrent dans l'appartement tout trempés d'eau. Cependant cette vision excita moins de terreur que les autres, parce que les Islandais, quoique chrétiens, avaient conservé, entre autres superstitions païennes, la croyance que les spectres des noyés, favorablement accueillis de la déesse Rana, se montraient d'ordinaire à leur fête funèbre. On vit donc avec assez de calme Thorodd et ses compa-

gnons s'approcher du feu, d'où s'écartèrent tous ceux qui étaient là pour leur faire place. On supposait que cette apparition ne se renouvellerait pas après la conclusion de la fête; mais, loin de réaliser cet espoir, à peine les personnes invitées au deuil furent elles parties, les feux étant éteints, Thorodd et ses compagnons de naufrage entrèrent de nouveau, trempés d'eau comme la première fois, tandis que par une autre porte s'introduisait en même temps Thorer avec tous ceux qui étaient morts de l'épidémie, et qui semblaient couvertes de poussière. Ces deux processions de fantômes s'emparèrent des siéges autour du foyer, laissant les domestiques terrifiés et mourant de froid passer la nuit sans lumière et sans feu. Le même prodige se renouvela le lendemain, quoique les feux du soir eussent été allumés dans une maison séparée; enfin Kiartan fut forcé d'arranger les choses avec les spectres, en leur allumant un grand feu dans le principal appartement, et un autre pour la famille et les domestiques dans une hutte voisine. Ce phénomène inexplicable continua pendant toute la fête de Jol, mêlé de quelques autres qui précédèrent une nouvelle explosion de la maladie contagieuse. Tous les malades qui succombaient ne faisaient que grossir le nombre des hôtes fantastiques de Froda. Thorgrima Galldrakinne, veuve de Thorer, fut une de ces victimes; et bref, de trente serviteurs, dix-huit moururent, cinq prirent la fuite, et sept restèrent seuls au service de Kiartan.

Kiartan eut alors recours à la vieille sagesse de son oncle maternel, Snorro, dont l'avis, qui paraîtra peut-être surprenant, fut d'instruire le procès des spectres. Un prêtre chrétien fut cependant adjoint à Thordo Kausa, fils de Snorro, et à Kiartan, pour surveiller et sanctifier les poursuites judiciaires. Les habitans furent régulièrement convoqués pour assister à l'enquête, comme s'il s'agissait d'une cause d'homme à homme; et l'assemblée fut constituée en jury devant la porte de la maison, aussitôt que les spectres eurent repris leurs places accoutumées autour du feu. Kiartan osa les approcher; et, saisissant un tison ardent au foyer, il fit sortir de l'appartement les rideaux de Thorgunna, y mit le feu, et les réduisit en cendres, ainsi que

tous les autres ornemens du lit fatal, si imprudemment conservés à la prière de Thurida. Le tribunal constitué, ayant procédé selon les formes légales d'usage (1), reçut les plaintes de Kiartan contre Thorer à la jambe de bois, celles de Thordo Kausa contre Thorodd, et celles des autres parties plaignantes contre les autres spectres là présens, qui furent accusés nominativement de molester la maison, et d'apporter la maladie et la mort à ses habitans. Tous les rites des solennités judiciaires furent observés scrupuleusement : on entendit les témoins; et, comme il paraît que les spectres ne prirent pas la peine de présenter leur défense, on les regarda comme battus, et l'arrêt de leur expulsion fut prononcé dans les formes. Quand Thorer entendit le jugement, il se leva, et dit : « J'ai siégé tant que j'ai pu le faire légitimement; » et cela dit, il sortit par la porte opposée à celle devant laquelle le tribunal s'était installé. Les autres spectres, ayant entendu leurs sentences particulières, quittèrent la place, comme Thorer, disant chacun quelque chose qui indiquait leur regret de s'en aller, jusqu'à ce que Thorodd fut lui-même sommé solennellement de vider les lieux. « Cette maison n'est plus bonne ni tranquille pour nous, dit-il; aussi partirons-nous. » Kiartan entra alors dans l'appartement avec sa suite et le prêtre, portant de l'eau bénite; la célébration d'une messe acheva cette victoire sur les revenans, commencée par les poursuites de la jurisprudence islandaise.

— Nous avons peut-être rapporté cette légende avec trop d'étendue, mais elle nous offre le seul exemple où l'on ait supposé que la justice ordinaire pouvait avoir action sur les habitans de l'autre monde, et où l'exorcisme des esprits ait été transféré du prêtre au juge. C'est une preuve de plus ajoutée à toutes celles qu'on trouve dans l'Eyrbiggia-Saga de l'influence extraordinaire attribuée à la loi municipale

(1) Il ne paraît pas que les juges formassent en Islande un ordre séparé. Au contraire, tous les tribunaux étaient constitués par un choix *ex astantibus*. Chaque cour de justice ressemblait à un jury élu pour juger une cause spéciale, et se dissolvait immédiatement après la sentence.

par ce singulier peuple d'Islande, même dans un état peu avancé de société.

Snorro, qui, après tout, doit être considéré comme le héros de l'histoire, se vit engagé dans de nouvelles querelles et de nouveaux procès, à la mort de son beau-frère Styr, tué par les habitans d'un canton voisin; mais ni son éloquence dans l'assemblée populaire, ni son courage sur le champ de bataille, ne purent lui obtenir une vengeance égale à l'offense.

Il fut plus heureux dans sa querelle avec Ospakar.

Cet Ospakar, homme d'une stature gigantesque et d'une grande force personnelle, entouré toujours de satellites non moins redoutables que lui, sous ce double rapport, se distinguait des autres chefs islandais par le mépris ouvert qu'il professait pour les lois de la propriété. Il entretenait un vaisseau toujours prêt pour ses excursions de pirate, et il avait fortifié sa maison de manière à la convertir en une espèce de citadelle. Il arriva qu'une baleine vint échouer sur une des plages de l'île, et la loi en accorda le partage au pontife Snorro et à son voisin Thorer. Tout-à-coup Ospakar se montre, à la tête de ses partisans armés; et, après avoir étourdi Thorer d'un coup de sa hache, il s'appropria toute la baleine pour lui. Après maints combats où le sang coula de part et d'autre, Snorro s'adressa aux comices de l'île pour faire condamner Ospakar et sa troupe de bandits au bannissement. Ils se soumirent à cette sentence pendant un temps, et Snorro partagea leurs dépouilles entre ceux qui avaient le plus souffert de leurs rapines. Thorer en eut la meilleure part; mais ce lui fut un don funeste. Ospakar, qui continuait à exercer son métier de pirate, fit une descente imprévue sur la côte, le mit à mort devant sa propre porte, et, bravant la sentence prononcée contre lui, reprit possession de sa forteresse, qu'il approvisionna pour soutenir un siège.

Snorro procéda, en cette circonstance, avec sa prudence caractéristique. N'osant pas assiéger un repaire de pirates sans avoir assemblé ses plus fidèles alliés et ses satellites dévoués, il appela entre autres Thrander, qui, avant d'embrasser la foi chrétienne, avait été un Berserkir. Champion

redoutable encore par sa vigueur naturelle et sa prouesse, quoiqu'il eût perdu la force surhumaine des Berserkirs, ce que notre auteur attribue à l'effet du baptême; Thrander ne se fit pas prier pour accourir au secours du pontife, et vint armé comme un homme qui se prépare à une tâche périlleuse. Les autres alliés de Snorro étant réunis, ils marchèrent tous ensemble à la forteresse d'Ospakar, et le sommèrent de se rendre à discrétion. Le bandit ayant refusé, l'assaut fut donné à la place. Thrander, enfonçant l'acier de sa hache d'armes sur le faîte du rempart, s'en aida pour l'escalader, en se suspendant au manche, et tua Rafen, fameux pirate, accouru pour le repousser. Ospakar lui-même périt d'un coup de lance, et ses partisans se rendirent, moyennant la promesse de la vie sauve qui leur fut faite. Ce fut sur ce combat que le Scalde Thormoda composa son poème appelé RAFN-MAAL OU LA MORT DE RAFEN (1).

L'EYRBIGGIA-SAGA raconte ensuite la mort de Snorro, qui eut lieu pendant l'hiver qui suivit la mort de saint Olave. Ce chef laissa une postérité florissante pour perpétuer la gloire de son nom. Il fut inhumé dans l'église de Tunga, qu'il avait fondée lui-même, et quand on la détruisit pour la rebâtir ailleurs, ses os furent transportés dans l'église nouvelle. Il parut, d'après l'aspect de ses restes mortels, que le célèbre Snorro avait été un homme d'une stature ordinaire. Son influence dans l'Islande provenait moins de sa force que de son habileté à conduire ses entreprises et de son éloquence adroite dans l'assemblée populaire. Quoique souvent en guerre, il n'usa jamais que modérément de sa valeur; et ses victoires, chantées dans les poésies islandaises, furent généralement remportées par le bras fort d'un allié ou d'un satellite. Telle était son impas-

(1) L'oiseau fatal d'Odin dans le sang s'enivra
Quand le glaive rougit la plage de Bitra;
La mort sut arrêter, au milieu de la plaine,
Les pirates proscrits voleurs de la baleine.
C'est là que, terminant le cours de ses travaux,
Le farouche Rafen a trouvé le repos.

sibilité qu'on savait difficilement s'il était content ou mécontent; lent et cauteleux pour se venger, il se montrait opiniâtre et implacable dès qu'il avait commencé à poursuivre une injure; excellent conseiller pour ses amis, mais habile à entraîner ses ennemis dans des mesures funestes à eux-mêmes; enfin, si Snorro n'était pas un homme bon et pieux, comme dit l'historien de l'église d'Islande, on devait du moins reconnaître qu'il était sage, prudent et rusé plus qu'aucun homme. Ce pontife ou chef est mentionné avec distinction dans d'autres chroniques islandaises, telles que le LANDNAMA-BOK, le LAXDOELA-SAGA et le SAGA-d'OLUF TRYGGASON (1).

Quand on voit à une époque si reculée un homme qui tenait plus du jurisconsulte et du politique que du guerrier s'élever à ce degré de puissance, on doit en conclure que déjà les Islandais mettaient la supériorité intellectuelle bien au-dessus des grossiers attributs de la force physique et du courage, nouvelle preuve de la civilisation précoce de cette nation extraordinaire. A d'autres égards, le caractère de Snorro était peu aimable et se faisait remarquer par des traits qui appartiennent aux mœurs du sauvage; la ruse et l'astuce remplaçaient en lui la sagesse, et à son intérêt égoïste il sacrifiait souvent les liens du sang et de l'amitié, comme dans la dispute entre Arnkill et son père. Cependant sa politique semble avoir été plus utile au peuple qu'il gouvernait que ne l'eût été celle d'un guerrier ardent et généreux qui n'eût écouté que sa passion du moment. Son influence, acquise par des moyens peu louables dans son étroit domaine, peut se comparer à l'effet de l'ascendant d'Auguste sur les mœurs de l'Empire Romain; mais quoiqu'avec moins de crimes à se reprocher que le maître du monde, le pontife de Helgafels ni ne détruisit les libertés de son pays, ni ne légua sa domination à un succes-

(1) Le chroniqueur islandais place ici l'épisode d'un taureau-fée dont l'histoire extraordinaire figurera dans une nouvelle série d'extraits curieux de la vieille littérature du Nord que nous nous proposons de pnblier par la suite, ainsi qn'un essai sur le cyle des Romains teutoniques. (*N. du D.*)

seur tyrannique. Ses fils héritèrent du patrimoine paternel, mais non du crédit politique de leur père; et ses domaines ayant été également partagés entre eux, ils fondèrent plusieurs familles, long-temps respectées en Islande comme les descendans du pontife Snorro. Sir Walter Scott.

Galerie Biographique

DES

ARTISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS (1).

§ IV

RUBINI.

Naples est le pays du macaroni ; c'est là que ce comestible peut acquérir toute la perfection désirable. De ce point, unique jusqu'à ce jour sur notre globe, partent les distributions que les fabricateurs napolitains veulent bien faire aux habitans du reste de la terre. La Russie a tenté vainement d'exploiter ce genre d'industrie ; la farine de l'Ukraine, pétrie avec l'eau de la Néva par des mains napolitaines, expertes dans leur art, n'a donné que de misérables résultats. On a fait venir de Naples les matières premières, et le macaroni russe n'en est pas meilleur. Il eût fallu transporter aussi dans les environs de Saint-Pétersbourg les sources d'eau vive, l'atmosphère, le soleil, la brise de la Méditerranée, que sais-je ? peut-être les chansons du lazarone, enfin tout ce qui peut contribuer à la confection par-

(1) Voir le tome 7, 4e année de Revue de Paris.

faite de cette précieuse pâte en tuyaux alongés. La génération du macaroni est un secret impénétrable à l'intelligence humaine ; un mur d'airain s'élève autour de ce mystère ; il arrête la science du physiologiste, les prévisions du philosophe, les calculs du spéculateur ; comme la truffe, le diamant et le choléra, les causes de son existence restent inconnues; on est forcé de s'en tenir à l'observation des effets. Le macaroni de Naples est excellent ; n'en demandez pas la raison, personne ne peut vous la dire.

Ce prélude conviendrait beaucoup mieux au *Manuel du Vermicellier* qu'à la biographie d'un chanteur, me dira-t-on. Attendez un instant, je vous prie, et peut-être ne serai-je pas aussi impertinent que vous le pensez. Naples produit le macaroni, Bergame et ses entours ont le privilège de fournir des ténors à l'Europe musicale. Est-ce l'air, le soleil, l'eau que boit cette peuplade favorisée ou la *polenta* dont elle fait un usage fréquent, la fraîcheur des vallées, ou le vent impétueux qui descend des montagnes, qui dispose les gosiers bergamasques d'une manière si heureuse pour l'exécution des chants notés sur la clé d'*ut*, quatrième ligne ? c'est ce que je ne vous dirai pas. Un fait est constant et irrécusable, c'est que les quatre cinquièmes des ténors italiens sortent de Bergame ; que les entrepreneurs de spectacles vont dans ce pays pour recruter des ténors-choristes, comme les maquignons se rendent en Camargue pour acheter des chevaux blancs; il y en a toujours une centaine encore à leur disposition. Mais ne cherchez à Bergame ni basses, ni sopranes, ni contraltes, ni barytons ; le pays ne produit que des ténors. Je ne citerai que les virtuoses les plus connus, les ténors bergamasques placés en première ligne qui brillaient sur l'horizon musical vers la fin du siècle dernier, et ceux dont les talens font encore l'ornement de la scène lyrique :

Les trois frères Bianchi, Davide père, Davide fils, Viganoni, dont Rubini rappelle l'admirable pureté de style et la hardiesse d'exécution ; Nozzarri, Donzelli, Bordogni, Marchetti, Trezzini, Bonetti, Pasini; Cantù qui a quitté la carrière dramatique pour consacrer sa voix superbe au service des églises; Bolognesi ; grand ténor mais grand buveur,

qui a fait les délices de l'Italie et de la Sicile, et s'est donné la mort après avoir perdu sa voix. A force d'arroser son gosier avec la purée septembrale et les liqueurs spiritueuses, à force de le rafraîchir il l'a brûlé. Le malheureux virtuose n'a pu se résoudre à rentrer dans la société parlante; vivre sans chanter, mieux vaut mourir, et son fusil de chasse, qu'il avait garni d'une pédale, lui a servi pour accomplir cet acte de désespoir.

A Bergame, quand il s'agit de ténors, on procède rarement par unités. Vous ne connaissez qu'un Rubini, je vais vous en révéler trois : Geremia, chanteur fort habile, ayant une voix charmante ; il a quitté le théâtre dont il ne pouvait supporter les fatigues ; Giacomo, premier ténor de la chapelle du roi de Saxe, et chanteur dramatique très-remarquable ; enfin Gian-Battista, le plus jeune, et celui dont le nom a fait une si grande explosion dans l'empire de l'harmonie. Quatre sœurs, dont une est morte, complétaient cette famille; une belle voix de ténor fut départie à chacun des trois frères, les sœurs n'ont jamais pu articuler une gamme. Cette bizarrerie de la nature n'a rien de surprenant dans le pays bergamasque, où l'espèce humaine est comme celle des oiseaux ; les mâles seuls ont le don du chant; les femmes doivent se borner au ramage parlé, dans lequel elles savent prendre leur revanche.

Notre Rubini Gian-Battista est né, le 7 avril 1795, à Romano, petite ville de la province de Bergame; Gian-Battista Rubini, Catarina Bergamo, tels sont les noms de ses père et mère. Professeur de musique à Romano, jouant la partie de cor au théâtre, le père de Rubini joignait à cette industrie l'entreprise des fêtes et des cérémonies musicales des églises et des chapelles de la contrée. Il avait une troupe chantante et sonnante qu'il conduisait partout où l'on réclamait sa présence. Il y portait son répertoire de messes, de vêpres, de motets, de litanies, qu'il tenait à la disposition des chapitres et des couvens. Ses musiciens, exercés déjà par de nombreuses répétitions, arrivaient à l'heure marquée, et, pourvu qu'on leur préparât des pupitres et un déjeûner confortable, on était sûr de fêter le saint du jour avec toute la pompe musicale nécessaire et proportionnée aux localités

comme aux encouragemens promis. Rubini père figurait dans ces solennités comme entrepreneur et comme corniste; il tirait d'un sac deux montures; il fit mieux ensuite en enrôlant ses trois fils dans sa compagnie de musiciens. A huit ans, Gian-Battista, notre Rubini, avait déjà conquis les suffrages et croqué les bonbons d'une communauté de nonnes, en exécutant les solos d'un *Salve Regina*, qu'il chanta, monté sur un tabouret, afin que sa voix partit d'un point plus élevé que le manche des violons. Intelligent, laborieux, infatigable, véritable musicien de province, car c'est là que l'on rencontre des talens universels en musique, propres à tout, bien qu'ils ne puissent briller dans aucune partie, le père Rubini fit d'abord chanter ses trois fils; mais comme leurs voix n'étaient pas toujours nécessaires, sa prévoyante sollicitude mit les jeunes virtuoses en état de figurer aussi dans l'orchestre. Quand le chœur était complet sans leur participation, Gian-Battista et Giacomo jouaient du violon, et Geremia touchait l'orgue. L'entrepreneur des vêpres assurait ainsi l'emploi de son quatuor; il faisait face aux chances diverses du sort et savait combiner sa troupe de manière à ce que les recettes ne faiblissent jamais. Bon musicien et bon père, il a droit à nos éloges, à toute notre reconnaissance. Trouverait-on beaucoup d'illustres virtuoses qui aient rendu autant de services à l'art musical?

Figurez-vous cette caravane de troubadours partant de Romano avec armes et bagages, ayant en bandoulière violes et violons, cors et bassons, violoncelles et clarinettes. Voyez d'ici la contrebasse attachée sur le bât d'un âne et rendant un son étouffé, un certain grognement sourd à chaque pas du paisible animal. Voyez le général en chef avec ses poches pleines de partitions, Pergolèse et Cimarosa, Zingarelli et Mayer pliés en rouleaux, et mettant la tête à la fenêtre pour voir si quelque ondée ne menace pas leurs trop fragiles pages; car la troupe voyageait toujours à pied, parcourait les plaines, gravissait les montagnes, et s'aventurait même dans les vallons escarpés, dans les défilés périlleux. Cette manière de parcourir l'espace ne manque pas d'agrémens; le bruit de la voiture n'empêche point les pélerins de deviser sur leurs affaires ou de discuter sur une

question d'art; on ne court pas le risque de se casser le cou en versant par l'imprudence d'un postillon, on déjeûne de meilleur appétit en arrivant, et l'on peut se permettre une bouteille de plus avec l'argent que l'on eût remis au voiturier.

Or il advint, un jour que la bande joyeuse cheminait sans penser à mal, descendant à la file par un rapide sentier, dans la *valle Brambana*, qu'un homme sort de derrière les rochers, se campe sur une position élevée, et de là, baissant son espingole comme un chef d'orchestre abaisse le bâton de mesure, arrête symphonistes et chanteurs, et leur fait faire un point d'orgue au milieu de la route. Vous frémissez peut-être à mon récit, vous pensez qu'il s'agit d'un voleur, d'un brigand à figure effrayante et sinistre, aux vêtemens sales et déchirés, dont les paroles et le geste également terribles et menaçans mettaient nos voyageurs dans la cruelle alternative de vider leurs poches ou de recevoir une grêle de balles. Point du tout, l'homme à l'espingole était un fashionable vêtu d'un superbe costume de velours noir brodé en or, taillé sur le patron de l'habit de Figaro; sa taille élevée, ses formes athlétiques se déployaient avec grâce; un chapeau chargé de rubans ombrageait sa noble figure. Ce fashionable portant dague, poignard et pistolets à sa ceinture, était un philantrope, un redresseur de torts, rendant la justice à main armée, comme le faisaient jadis Thésée et Pirithoüs, et plus tard Lancelot-du-lac, Ogier-le-Danois, que les poètes ont immortalisés.

C'était le *carbonaro* Pacini, valeureux champion de la liberté et de l'égalité, dont il professait et propageait les principes au péril de sa vie. — « Va, disait-il au seigneur » châtelain, va faire une visite au vieux Gennaro dans sa » cabane, et porte-lui cent écus dont il a besoin pour te » payer demain ce qu'il te doit encore sur le prix de sa » ferme. — Marquis, tu vas envoyer ce soir même dix sacs » de blé, deux feuillettes de vin, un mouton, deux jam- » bons à la pauvre famille d'Antonio, qui depuis vingt- » quatre heures n'a rien à manger. — Ghitta, la plus belle » fille de la vallée, aux yeux bleus, aux longs cheveux » noirs, au teint basané, se marie jeudi. Prince, elle est ta

» vassale, je me sers de ce mot pour te faire connaître tes » devoirs; tu te charges de la dot que je fixe à 200 ducats, » et des frais de noces. Tu seras le parrain de son premier » enfant, si cela te plaît, c'est le seul droit du seigneur » que je veuille bien te permettre. Obéis sur-le-champ, ou » bien cette nuit je brûle ton château, je dévaste tes fer- » mes, je te lave la tête avec du plomb et te coupe menu » comme chair à pâté s'il te prend la fantaisie de sortir de » ton noble manoir ou de mettre la tête à ta fenêtre. » Ces ordres, lancés du haut d'un rocher avec une voix formidable, ou transmis par écrit, étaient exécutés avec une merveilleuse exactitude.

Pacini, que l'on poursuivait comme un brigand, ne volait pas; il n'a versé le sang qu'une seule fois pour frapper de mort un de ses compagnons, un traître qui s'était enrôlé parmi les sbires. Respecté, aimé, servi par tous les paysans de la vallée, Pacini trouvait un asile dans l'habitation du pauvre, dont il soulageait la misère en faisant réparer les injustices du sort. Tel était le héros philosophe que le hasard avait conduit à la rencontre des musiciens voyageurs. Ils s'arrêtèrent respectueusement devant le tromblon, et le père Rubini, chef de la cohorte chantante, avança à l'ordre pour connaître les intentions de ce redoutable mais généreux adversaire. — « Seigneur notre bagage vous a fait de- » viner, sans doute, quelle est notre profession, l'état de » nos finances et même l'objet de notre promenade cham- » pêtre. — Je sais tout, et je vous attendais. — Vous nous » attendiez? — Oui, mais ne vous effrayez pas; j'aime beau- » coup la musique, et je me fais honneur de protéger les » musiciens. Ma tête est mise à prix; je mourrai quelque » jour comme un chien, au coin d'un bois, sur un chemin, » tombant sous la balle d'un traître, sans secours religieux, » et mon cadavre sera profané. Non, il ne sera pas dit que » Pacini soit mort sans prières, et que son ame n'ait été » un instant consolée par les chants de l'église et vos har- » monieux accords. Vous allez à Vilminore, j'y serai à » l'heure de la messe, et vous chanterez pour moi, corps » présent, *De profundis* et *Libera*. — *Promto a suoi com-* » *mandi*, soit fait ainsi qu'il est requis, » dit Rubini le

père, en s'inclinant respectueusement, et la caravane défila devant le fier *carbonaro*.

Il tint parole. A peine les musiciens avaient-ils pris leur place dans le chœur que Pacini parut et resta sur la porte de la chapelle, son tromblon sous le bras et la main sur sa dague; il écouta son chant de mort avec la force d'ame d'un héros, la résignation d'un chrétien, et ne quitta son poste qu'après le *Credo* de la messe solennelle qui le suivit. La musique finie; il songea à faire retraite, et ne s'éloigna qu'après avoir remercié d'un geste protecteur et par de légères inclinaisons de tête sa troupe de musiciens, comme un souverain qui daigne faire connaître qu'il est content des virtuoses de sa chapelle. Pacini avait un compagnon qui ne le quittait jamais; ils veillaient sans cesse à leur propre sûreté, faisant sentinelle et dormant chacun à leur tour. Ce compagnon avait beau jeu pour obtenir les 10.000 ducats, prix de la tête de Pacini; il le fusilla pendant qu'il dormait.

Rubini père avait tant d'affection pour ses enfans, il était si ambitieux pour leur avenir, qu'il se défiait de ses talens et voulut confier Gian-Battista aux soins de don Santo, prêtre, organiste d'Adro dans la province de Brescia. Don Santo savait la composition avec quelques connaissances de l'art du chant; il fit travailler pendant un an son jeune pensionnaire, et le renvoya ensuite à son père en lui écrivant qu'il jugeait cet élève tout-à-fait incapable de réussir dans le chant, et qu'il fallait nécessairement lui choisir une autre carrière. Rubini le père se moqua de l'horoscope malencontreux, donna de nouveau des leçons à Gian-Battista, et quand il eut obtenu des résultats qui pouvaient démentir les prédictions de don Santo, il invita cet organiste à une messe où le jeune virtuose chanta le *Qui tollis* d'une manière ravissante. Comme père et comme professeur, Rubini goûta les douceurs d'un double triomphe.

A l'âge de douze ans, Gian-Battista fit son début sur le théâtre de Romano par un rôle de femme. Cette *prima donna* d'une singulière espèce, vêtue avec les habits du rôle qu'elle jouait, figura ensuite à la porte du théâtre, assise entre deux flambeaux et devant un bassin, où les

amateurs déposaient leur offrande pour sa représentation à bénéfice; elle fut très-satisfaite des éloges et de la recette. Après ce premier succès il alla à Bergame, avec un engagement pour jouer du violon à l'orchestre pendant les entr'actes de la comédie, et chanter dans les chœurs pendant la saison de l'opéra. Une pièce nouvelle était à l'étude, mais dans cette comédie il fallait que l'on chantât une cavatine. L'entrepreneur était dans un grand embarras; on cherchait quelqu'un pour exécuter ce morceau de chant; l'avertisseur parle de Rubini; on l'appelle, on lui offre cinq francs de récompense; il les accepte avec plaisir, chante la cavatine, et fait fureur. Cet air était de Lamberti; Rubini l'a conservé comme un monument, et le chante encore quelquefois par reconnaissance. La voix du jeune virtuose sonna victorieusement dans la salle de Bergame, qui est plus grande que celle de notre Académie royale de Musique; et pourtant l'entrepreneur des théâtres de Milan, venant recruter des choristes à Bergame, où ils sont très-renommés, entendit Rubini et le refusa comme n'ayant pas assez de voix. On formait une troupe pour Palaz-zuolo; on avait engagé Machetti pour l'emploi de premier ténor, Rubini fut chargé de la seconde partie; il avait alors dix-sept ans, l'entrepreneur le jugea digne de la première.

Le voilà sorti des chœurs et lancé dans la carrière dramatique d'une manière plus convenable pour son talent. Il se rend à Fossano en Piémont, avec une troupe ambulante qui s'était organisée en société, n'ayant pas de directeur qui voulût se charger d'une aussi périlleuse entreprise. Ils représentent à Fossano *I Due Priggionnieri*, de Pucitta, *Don Papirio*, de Guglielmi, *Il Venditor d'aceto*, de Mayer. Le public accueillit ces nouveaux acteurs avec une extrême bienveillance, mais sa curiosité fut trop tôt satisfaite. Après les premières représentations, la salle était à peu près déserte, l'emploi de caissier devenait inutile, on n'avait presque rien à partager. Il fallait vivre pourtant, et l'aubergiste inquiet parlait déjà de suspendre ses distributions quotidiennes. Chacun rêvait de son côté pour trouver un grand remède à de si grands maux; on s'assemblait ensuite, et les projets étaient examinés et toujours rejetés. Enfin, à

force de chercher, à force d'invoquer les divinités protectrices des chanteurs et des comédiens, une idée brillante, lumineuse, vint à scintiller et frappa l'imagination du *buffo napoletano* Ascolesi. « Je l'ai trouvé, s'écria-t-il comme Archimède, *il caso è serio, ma credete si farà.* L'opéra ne réussit plus dans la bonne ville de Fossano, le ballet doit y faire fureur, pendant quelques jours au moins, et ses recettes assureront notre avenir ou protégeront notre retraite. *Un ballo, amici miei ! un ballo !* » L'assemblée partit d'un grand éclat de rire, et l'on se sépara plus tristes encore après cette burlesque découverte.

Le lendemain, Rubini dans son lit rêvait aux menaces de l'aubergiste et n'avait pas d'espoir de déjeûner, situation très-désagréable pour un chanteur et même pour un philosophe. On frappe à sa porte, c'est l'avertisseur qui lui apporte son billet de convocation pour la répétition du *Molinaro,* ballet improvisé par le bouffon Ascolesi. La nuit porte conseil ; les fortes têtes de la société avaient eu le temps de réfléchir sur la mise en scène de cette composition chorégraphique ; Ascolesi, par son éloquence, triomphait de tous les obstacles, persuadait les plus incrédules ; il sautait de joie et dansait de plaisir en attendant Rubini qu'il avait chargé du rôle de premier amoureux et de premier danseur, en sa qualité de premier ténor. Rubini fait comme les autres ; obéissant aux lois suprêmes de la nécessité, il se résigne. On répète, on ajuste les décors et les accessoires ; on prépare les effets ; on dispose les groupes ; on affiche, et le soir même le ballet est livré au public. Rubini l'amoureux entre en scène, tenant une échelle ; après plusieurs lazzis exécutés avec plus ou moins de bonheur, en ayant recours au pas de bourrée ; après avoir chassé et déchassé à droite et à gauche du théâtre, il pose son échelle contre la fenêtre de sa belle, et chante joliment une jolie cavatine. On l'applaudit avec transport ; jusque-là tout va bien. Rubini s'introduit dans la maison en grimpant à son échelle. Arrive Ascolesi, grotesquement vêtu, représentant un rival ridicule ; il danse un pas avec le second ténor habillé en bergère galante. L'assemblée accepte d'abord cette bouffonnerie ; les deux concertans reçoivent pourtant une petite bor-

dée de sifflets à leur sortie. Ascolesi feignait de n'avoir pas entendu ce bruit de mauvais augure, il s'applaudissait lui-même et se dédommageait ainsi de l'humeur inquiète du parterre. Rubini s'élance de nouveau sur la scène; la *prima donna*, jouant l'amoureuse, le suit en voltigeant de son mieux; elle veut saisir un papillon que son amant lui montre au bout d'un bâton. Lazzis naïfs, jeu mimique enfantin, poses gracieuses, passes agiles, rien n'est oublié; voilà nos deux chanteurs jouant des bras, des jambes et de la prunelle, comme Belzébuth quand il présente la rose à Miranda; c'était une esquisse de notre *Tentation*, ballet formidable, dont quelques scènes ont été dessinées pour le théâtre de Fossano. Il paraît que ce jeu de *la farfalla*, du papillon suspendu à un fil, ces folâtreries villageoises exécutées assez gauchement par de bons chanteurs, ne furent pas du goût de l'assemblée. La tempête éclata d'une manière terrible; à travers le bruit des sifflets on entendait des mots sonores poussés avec une effroyable énergie *Birboni! furfanti! birbanti!!!* On déracinait les banquettes pour les jeter sur le théâtre. Toute la troupe dansante se sauva; les uns montèrent dans les combles, les autres descendirent dans le troisième dessous, à fond de cale, après avoir fermé les écoutilles. C'est là que Rubini trouva le compositeur Ascolesi et Ferrari, chef de la société, accroupis à terre comme deux gnomes, faisant l'inventaire de la caisse à la lueur d'une lanterne sourde. Belle recette, admirable coup de filet, salle comble; les habitans de Fossano, ravis d'être invités à pareille fête, s'étaient rendus en foule au spectacle. Ascolesi, dont les sifflets, les projectiles de toute espèce ne pouvaient point abattre le courage, triomphait encore en comptant les écus; il se souciait fort peu du tapage, de la foudre et du feu roulant qui grondaient sur sa tête. « Que » vous ai-je promis? disait-il, une recette? la voilà, belle » bonne, grasse, telle que mon imagination se l'était figu- » rée; elle est *in loco tuto;* les ennemis ne saisiront pas la » caisse du régiment; qu'ils s'amusent là haut avec les ban- » quettes; qu'ils imitent Jupiter tonnant, je me ris de leurs » fureurs, *vengan danari,* je les accepterai toujours à » cette condition. »

Le calme succède aux tempêtes,
La paix et le bonheur renaissent en ces lieux.

J'emprunte ces vers au livret d'*OEdipe à Colonne;* j'aurais pu les prendre autre part. Cet apophtegme a été tourné et retourné de mille manières par les rimeurs de tous les pays. Le mouvement perpétuel n'existe point dans la nature, et le plus intrépide coureur de postes est obligé de se reposer pour boire un verre de vin de Madère, y tremper un biscuit, et reprendre ensuite le fil de son discours, s'il en a le courage et s'il reste de l'huile à la lampe. Quand il n'y eut plus de banquettes à briser et de comédiens à poursuivre, les habitans de Fossano, un peu désorientés par l'obscurité dans laquelle on les avait laissés en faisant monter le lustre et descendre la rampe, se retirèrent à tâtons, et bientôt le silence le plus complet succéda aux fureurs de la guerre, aux sifflemens de l'orage. Les danseurs, guidés par l'astre mystérieux et discret que le bouffe Ascolesi portait en main, sortaient peu à peu de leur retraite. On fit l'appel, et, tant morts que blessés, tout le monde se portait bien. Comme Leporello, chacun dit à son voisin : *Ecco il tempo di partir*. On ouvre une lucarne pour s'assurer si la retraite ne présente pas de nouveaux dangers. O surprise! ô douleur! les enragés de Fossaniens cernent le théâtre, autant d'hommes que de pavés; ils sont sur la place et dans les rues, on distribue des bâtons à ceux qui n'en ont pas, et le mot d'ordre qui circule dans les rangs n'est pas dit avec assez de réserve pour que les infortunés danseurs n'entendent qu'il s'agit de leur casser bras et jambes, de les assommer sans pitié, pour qu'il ne leur prenne plus la fantaisie de baladiner à l'avenir.

Dans cette position périlleuse, Ascolesi ne s'alarmait pas : on le consulte pour savoir s'il faut donner tête baissée afin de se faire jour à travers les rangs ennemis. « Non, » mes braves, non, ne faisons pas cette folie. La force » d'inertie est la seule que nous puissions opposer à leurs » emportemens; les portes sont fermées, ils ne les brise- » ront pas, ils ne voudront pas incendier leur théâtre

» pour avoir le plaisir de brûler des danseurs dont le talent » n'égale point la bonne volonté. Je ne sache pas que l'on ait » jamais allumé des bûchers et jeté dans les flammes un » *ballerino* pour le punir de sa maladresse. *Io mi pongo* » *ad aspettar*, me voilà cloué sur les marches de cet esca- » lier : faites comme moi, voyons s'ils auront plus de pa- » tience que nous. » En effet, le drôle de corps, le loustic devina juste; deux heures après les entours de la salle étaient évacués. On attendit quelque temps encore pour avoir plus de sécurité. Après ce délai, utile précaution, ils délogèrent tous à pas de loup. Le bruit de leurs bottes ne pouvait les trahir ; ils avaient encore aux pieds leurs chaussons de danse, qu'un ruban de soie laçait élégamment autour de la jambe. Dans le désordre affreux qui suivit la représentation, aucun d'eux ne songea à reprendre ses habits de ville. C'est en costume galant de berger, de bergère, qu'ils se sauvaient à travers les champs. Ils auraient été sans doute fort incommodés par la rosée en traversant les prairies, les jardins *prià che spunti in ciel l'aurora ;* mais comme ils furent accueillis bientôt par une pluie battante, ils n'eurent pas à redouter l'inconvénient de n'avoir que les pieds mouillés. On pense bien que, dans une retraite si précipitée et que tant de dangers accompagnaient, il ne vint à personne l'idée d'aller éveiller l'aubergiste, pour régler avec lui et verser en ses mains une partie de la recette. Le précieux total arriva à Saluzzo avec la troupe fugitive.

Mais comment arriva-t-elle à Saluzzo? C'est ce que je dois vous raconter. Si le calme succède aux tempêtes, comme le disent si souvent les rimeurs, après la pluie vient le beau temps. Notre troupe dansante, trempée comme des canards, vit avec satisfaction Phébus dissiper les nuages et darder ses rayons brûlans sur des épaules qui réclamaient sa bienfaisante chaleur. Elle fit halte au premier abri pour mettre un peu d'ordre dans les toilettes et se sécher au soleil. Ascolesi, qui savait parfaitement employer le temps, proposa de faire la répétition de l'opéra qui serait joué à Saluzzo pour l'ouverture du théâtre. Il fallait commencer par un coup d'éclat. D'ailleurs, les études et les tribulations

du ballet pouvaient avoir troublé la mémoire des virtuoses chantans; une répétition était nécessaire, et n'empêchait nullement l'astre du jour de pomper le liquide si libéralement répandu sur le corps des acteurs. On répète, on met en scène au milieu d'un champ. Le décor était charmant, et voilà nos virtuoses chantant l'opéra, n'ayant pour symphonie que le violon du chef d'orchestre. Bien leur prit de réciter leur drame lyrique sous la voûte azurée. A peine avaient-ils attaqué la strette du finale qu'un carrosse s'arrête à cent pas du lieu de la scène. Du haut de son siège, le voiturier était placé aux premières loges; il assiste au spectacle gratis, et donne à ses chevaux le temps de reprendre haleine. Les comédiens ont bientôt remarqué leur spectateur : aucun museau jeune ou vieux ne se montre à la portière, la voiture est vide, *che fortuna!* vite, ils s'en emparent, montent dedans, derrière et sur l'impériale, enfin ils se logèrent quinze sur le véhicule, dont les soupentes fléchissaient, il est vrai, mais qui les porta sans encombre à Saluzzo. Le chargement décrit par Scarron faisant son entrée à Beaugency n'avait certainement pas un aspect si comique : M[lles] de L'Étoile, La Caverne et sa fille, les sieurs de La Rancune, Floridor et Léandre, n'étaient pas en costume de baladins.

Les représentations lyriques données à Saluzzo n'offrant rien de bien remarquable, je conduirai Rubini et ses camarades à Vercelli. Ils y chantèrent tout l'été, comme la cigale, d'une manière également satisfaisante pour le public et les acteurs, dont les affaires avaient pris une bonne tournure lorsqu'on ferma la salle pendant un mois pour la réparer. Un violoniste fort habile ayant nom Modi était alors à Vercelli; Rubini lui propose de courir le pays en donnant des concerts, afin d'employer utilement le loisir que lui laisse la clôture du théâtre. Les deux virtuoses font un appel de fonds pour les verser dans une bourse commune où l'on puisera pour les frais de route, où l'on versera les profits. Rubini possédait six louis, Modi n'en avait que quatre. Munis de ce pécule, ils louent un cabriolet, et les voilà partis pour Alexandrie de la Paille. Arrivés en cette ville, ils se présentent au maire pour obtenir la permission de

donner des concerts; il la leur refuse, attendu que la veille cette licence a été accordée à un autre violoniste, et qu'en pareille circonstance on ne doit pas favoriser la concurrence, *non bis in idem*. A Novi, c'est la comédie qui les empêche de se faire entendre. De longues discussions les arrêtent et n'ont d'autre résultat que de leur faire manger leur argent. A Valenza, nos deux troubadours ne trouvent ni rivaux ni théâtre, c'est à merveille; mais l'évêque est mort, et nul divertissement ne peut être offert aux ouailles qui pleurent leur pasteur. Le son des cloches, le faux-bourdon plaintif du *Requiem*, doivent frapper l'oreille des Valençais, qui sans doute auraient préféré les accords de la voix de Rubini et du violoniste Modi. Désespérés par tous ces contre-temps et n'ayant plus qu'un écu dans leur bourse, ils renoncent à leur pélerinage musical, et tournent bride, pour retourner à Vercelli. Ils passent par Trino; en entrant dans ce bourg leur équipage est arrêté par les nombreux troupeaux de porcs qui gisaient sur la place. C'était jour de marché. Trino est le Poissy de la contrée; c'est là que la gent marcassine est conduite pour arriver ensuite chez les marchands de saucissons. Au milieu de cet océan de cochons, ils aperçoivent un amateur de violoncelle qu'ils avaient connu à Vercelli, et lui content leur odyssée. Ce dilettante plein de zèle les retient pour donner un concert qu'il organise sur-le-
» champ. Vous n'aurez plus de frais, leur dit-il, je vous prête
» mon salon; le soleil nous éclaire et vous épargnera la dé-
» pense des chandelles. Je jouerai la partie de basse, je vais
» avertir un corniste qui sera enchanté de vous offrir ses bons
» offices. » En effet, à midi précis le trompette du village annonce le programme du concert. Les marchands de cochons et les charcuitiers accourent à l'appel, portent bravement leur pièce de dix sous pour entendre de belle musique bien exécutée, et la recette s'élève à 35 fr. Cette somme les ramène à Vercelli. Un air écrit pour Mlle Colbran avec solo de violon produisit un effet prodigieux. Rubini et Modi se signalèrent également dans ce morceau concerté.

Ferrari chantait les rôles de basse à l'opéra de Vercelli. Sa femme, sa fille et son fils étaient aussi employés dans la troupe. Ce Ferrari possédait les partitions et les

costumes nécessaires pour la mise en scène de tout le répertoire. Lorsque ce redoutable *basso* avait additionné tous ses prélèvemens sur la recette, fait sa part, celle de sa famille, et pris son droit pour la musique et les habits, il ne restait plus rien pour les autres. Tant de tribulations et si peu de profit dégoûtèrent Rubini de ce genre de vie. Il abandonna la troupe. Sa désertion la mit dans un grand embarras. On chercha vainement un ténor; et pour ne pas fermer le théâtre, Mme Ferrari fut obligée de s'habiller en homme pour tenir cet emploi et chanter la partie de Rubini.

Notre virtuose vient à Milan, où le marquis Belcredi, correspondant des théâtres, et dont l'ingénieuse industrie savait réunir au besoin une agence d'une autre espèce à ses affaires dramatiques, lui proposa de l'engager pendant un *piccolo autunnino*, un très-petit automne de *quatre mois*, pour Pavie, moyennant 11 écus par mois, 45 fr. « Mais comment puis-je faire pour voyager? — Tu iras à pied, ce n'est pas loin. D'ailleurs la *prima donna* part en même temps que toi; son amant l'accompagne, il est vrai, mais tu pourrais prendre une place à côté du cocher ou bien sur le brancard. — Pour me loger? — L'entrepreneur te trouvera quelque chambre étroite, mais commode; à Pavie on est logé pour rien. — Pour me vêtir? — Tes habits sont presque neufs; avec du soin tu peux les conserver six mois encore, et l'automne à Pavie n'est que de quatre mois. — Et pour manger? — Les chanteurs doivent toujours se tenir le ventre libre et ne pas se charger l'estomac; cela gêne l'action des poumons. La soupe et le bouilli le matin, la salade le soir, tu te porteras à merveille. Va, mon ami, pars, il n'y en a pas tant pour tous. Et Rubini partit; il réussit, et le bruit de ses succès retentit jusqu'à Milan. Le même Belcredi vient à Pavie, l'engage pour le carnaval suivant, celui de 1815, l'envoie à Brescia, et lui donne 1,000 francs pour la saison; il le fait passer ensuite au théâtre de *San Moisè* à Venise, pour le printemps, avec 2,000 fr. d'appointemens. Augmentation qui doit être considérée comme plus du double de la somme précédente attendu que les chanteurs ne sont jamais si bien payés que

pendant le carnaval. Il chante à Venise avec le *basso* Zamboni, et Mme Marcolini contralte. C'est pour cette cantatrice que Rossini avait écrit l'*Italiana in Algeri.*

Belcredi lui fait signer un engagement avec Barbaja, directeur des théâtres de Naples, pour six mois. 84 ducats par mois lui sont assurés (378 francs). Il chante au théâtre de *I Fiorentini* avec Pellegrini. Le contrat portait qu'après le premier trimestre on pourrait renouveler l'engagement pour un an à raison de 110 ducats (495 francs) par mois. Barbaja voulut renvoyer Rubini, quoiqu'il eût mérité la faveur du public. Celui-ci tenait à rester plus long-temps à Naples afin de mieux établir sa réputation. L'entrepreneur consentit à le garder en réduisant ses appointemens à 70 ducats, somme inférieure à celle du premier engagement, laquelle devait être augmentée, d'après les clauses du contrat. Rubini songeait plutôt à son avenir de chanteur qu'à gagner 1,000 f. de plus. Le séjour de Naples lui présentait de grandes espérances pour son avancement. Il s'y trouvait avec Nozzari, qui lui donnait d'excellentes leçons. Il le voyait manœuvrer sur le théâtre, et ses exemples étaient tout aussi précieux. Rubini se soumit aux dures lois de Barbaja. Le virtuose, qui connaissait déjà le pouvoir de son talent, lui dit en acceptant : « Vous profitez des avantages » que vous donne ma position, mais je vous rattraperai » cela plus tard. »

En 1816, Fioravanti compose *Adelson e Salvini.* C'est le premier opéra que l'on ait écrit pour Rubini. On remarqua dans cet ouvrage un duo chanté par ce ténor et Pellegrini. L'effet en était admirable. Le même maître écrivit *Comingio romito* en 1817. Le principal rôle fut confié à Rubini, dont le succès fut tel que Barbaja se vit forcé d'ajouter un complément notable aux encouragemens qu'il lui offrait chaque mois. Notre virtuose se rend à Rome en 1818 avec Pellegrini ; Fioravanti, devenu maître de chapelle de la basilique de Saint-Pierre, compose un opéra qui avait pour titre : *Enrico IV al passaggio della Marna.* Le musicien continuait d'écrire sa partition pendant que l'on apprenait les morceaux déjà terminés. Ce ne fut que la veille de la première représentation qu'il remit à Rubini la grande

cavatine de son rôle de Henri IV. Rubini la lit, la donne au souffleur, et la chante le lendemain.

Un évènement très-remarquable dans les fastes de l'Opéra de Rome, c'est la mise en scène de *la Gazza ladra*, que l'on joua pendant le carnaval de 1819. Rubini, Ambroggi, Pellegrini, Mlle Monbelli, figuraient dans ce chef-d'œuvre. Ambroggi représentait le podesta, dont la partie avait été écrite pour lui; Pellegrini était chargé du rôle de Fernando. Succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme; on faisait répéter tous les soirs le duo de la prison, *Forse un di conoscerai*. Il ne faut pas s'étonner si Rubini et Mlle Monbelli exécutèrent si bien ce morceau capital à leur première rencontre sur le Théâtre-Italien de Paris; ils avaient préludé depuis long-temps; ils étaient sûrs de leur victoire. Pendant tout le carnaval, les dames romaines portèrent dans les bals des poupées, des figurines représentant Giannetto et Ninetta en costume, les acteurs favoris de l'opéra à la mode. Bellini, que l'on avait envoyé en Italie pour former la troupe chantante du théâtre de Paris, voulut engager Rubini; mais Barbaja se garda bien de consentir à cet arrangement. La voix mélodieuse et touchante du ténor Raff guérit la princesse Belmonte d'une mélancolie affreuse qui l'avait conduite aux portes du tombeau. Pendant un mois, Raff lui fit entendre l'air *Solitario bosco ombroso*, pour lequel elle avait montré une affection particulière; et chaque fois la princesse versait un torrent de larmes. A force de pleurer, elle retrouva sa gaieté, qu'un océan de fluide lacrymal tenait captive : la voix de Raff en ouvrit les cataractes. La princesse Pauline Borghèse eut recours au même remède; mais, hélas! son mal était incurable, et les accens de Rubini purent seulement en adoucir les cruelles atteintes. Pauline appelait souvent auprès d'elle son médecin chanteur; elle lui témoigna sa reconnaissance en lui donnant un superbe diamant.

Rubini retourne à Naples, et part bientôt pour Palerme, où il chante avec Lablache et Donzelli. Il y débute dans un opéra de Mosca, pastiche infortuné qui fit *fiasco* sa première soirée, et dont le titre n'aurait plus reparu sur l'affiche sans l'heureuse influence qu'une cabalette de Rossini

porta sur sa destinée. Rubini n'était pas du tout content de la cavatine en *mi bémol* que Mosca lui destinait; l'*adagio* lui plaisait assez, mais le dernier mouvement était détestable. Le chanteur eut l'idée de substituer à cet *allegretto* celui de l'air d'Oreste dans *Ermione : Ah come mai nascondere*. Mosca se prêta de la meilleure grâce à ce changement, et permit à Rubini de greffer un *allegretto* rossinien sur un *adagio* mis au jour en Sicile. L'opéra fut sifflé dès le commencement; tous les morceaux éprouvaient l'un après l'autre le même sort, quand le premier ténor fit entendre la délicieuse mélodie de Rossini. Cette cabalette changea les dispositions hostiles de l'auditoire en transports d'admiration : les applaudissemens, les bravos, éclatèrent de toutes parts, et, à chaque salve, Mosca se levait pour saluer et remercier le public de la faveur insigne dont il daignait l'honorer. Le lendemain, dix jours après, on portait aux nues l'auteur de cette admirable cavatine. Elle seule avait sauvé l'opéra ; mais, hélas ! un exemplaire imprimé de ce petit chef-d'œuvre fut expédié de Naples à Palerme, et vint troubler les douceurs d'un aussi beau triomphe.

Rubini réussit complètement dans *Il Matrimonio segretto*. Il y parut avec Lablache, qui représentait alors le comte Robinsone dans cet opéra. Cet excellent acteur prit ensuite le rôle de Geronimo. Les succès, la vogue de Rubini, s'étendaient au-delà de l'enceinte du théâtre; il était recherché pour les concerts, et surtout pour les cérémonies religieuses. Le ténor favori chantait souvent dans les églises; sa voix ravissante, ses accens passionnés, charmèrent tellement toute une communauté de nonnes que la supérieure le fit appeler à la grille, et lui dit que sainte Rosalie avait sans doute formé cet admirable gosier, et que cette patronne puissante veillerait toujours à sa conservation.

C'est en Italie que l'on rencontre des maris d'un excellent caractère; la jalousie, cette passion fougueuse et calme tour-à-tour, qui médite la vengeance et l'exécute, ne trouble jamais leur ame insouciante. La paix du ménage, le bonheur de sa compagne chérie, voilà ce que désire cet époux-modèle, ce type du mari dont l'indulgence n'a point de bornes. Trouverait-on en France des maris de cette espèce?

Et pourtant on ose dire que les Italiens sont jaloux! Passez le détroit de Messine, et vous trouverez le poignard, le poison, la corde, le cachot toujours prêts à venger les injures faites aux époux siciliens. Ces messieurs n'entendent pas raillerie sur ce point; malheur au ténor, au *basso*, au *buffo* même qui se permet de diriger ses regards sur une loge avec trop de constance!

En arrivant à Palerme, Rubini se présenta chez une princesse dont je tairai le nom; il était porteur d'une lettre de recommandation, et fut accueilli avec toute la bienveillance que méritaient sa personne et son talent. Après avoir rempli les devoirs que lui imposait la civilité, Rubini parut sur la scène, et, sans songer à mal, sans avoir aucune prétention au cœur de sa belle patronne, il avait soin de lui adresser un regard respectueux; il lançait même du côté de sa loge ses roulades les plus brillantes, ses mélodies filées avec le plus de tendresse. Le prince était jaloux de sa nature, et peu sensible à cet hommage musical. Voici le moyen qu'il employa pour que le premier ténor mît un terme à ses innocentes galanteries, moyen un peu brutal, mais qui n'a rien de surprenant dans un pays encore barbare, où les nobles, comme au temps de la féodalité, ont des *bravi*, des coupe-jarrets, des assassins à leurs gages, où les magistrats poussent l'impudeur jusqu'à faire mettre en prison les chanteurs et même les cantatrices pour la plus légère faute d'insubordination. Rubini venait de figurer dans un opéra, la représentation avait été brillante; il sortait du théâtre encore tout électrisé par le feu de la musique et le bruit des applaudissemens. Deux hommes l'attendaient à la porte; ils le suivent, le saisissent par les bras, et lui jettent sur les yeux et la bouche un mouchoir qu'ils serrent fortement par derrière; ils l'entraînaient pour le poignarder et le précipiter dans la mer. Il ne pouvait appeler du secours, d'ailleurs à Palerme personne ne se dérange pour mettre obstacle à de semblables expéditions; c'est toujours un homme puissant qui les commande, et ses ordres doivent être respectés. Rubini recommandait son ame à Dieu, et croyait bien ne plus chanter de cavatine de sa vie, quand un des assassins le reconnaît, lui fait connaître

le crime dont on l'accuse, et la punition qui devait lui être infligée, le délivre, et l'invite à se sauver au plus vite. Ce bon larron était un *dilettante* de bas étage, fanatique de chant et de théâtre, espèce de lazarone, à qui notre premier ténor avait souvent donné des billets de spectacle. Jamais générosité de ce genre ne fut mieux placée ; nous lui devons le salut du gosier de Rubini, qu'un brigand insensible au charme de la mélodie aurait coupé sans pitié. Bonetti, premier ténor, paya de sa vie une espiéglerie un peu plus sérieuse; il était réellement coupable, on l'empoisonna ; c'est ainsi que les nobles hommes de Palerme traitent leurs rivaux en amour.

Rubini revient à Naples en 1819; il y trouve Mlle Chomel, pensionnaire du Conservatoire de Paris, qui s'était fait connaître déjà dans *Elisabetta* par le rôle du page. Elle eut beaucoup de succès dans celui de *Gianni di Parigi*, opéra de Morlacchi. Enfin la partie de Calbo du *Maometto* de Rossini vint placer cette virtuose sur le premier rang. Un air de contralte très-grave et très-élevé renfermant des mélodies hardies et brillantes, des traits dont l'exécution demande de la force et de l'agilité, fut écrit par Rossini pour ce rôle qu'il destinait à Mlle Chomel. Cet air et la cantatrice réussirent admirablement, et pourtant la virtuose française chantait à côté de Galli, de Nozzari, de Mlle Colbran, qui était alors dans tout l'éclat de son talent. Mlle Chomel venait de Bergame, et passait par Naples pour aller remplir un engagement à Palerme. Rossini l'entendit et fut tellement enchanté de sa voix et de son style d'exécution qu'il conseilla à Barbaja de la garder pour Naples, où elle a brillé sur les deux théâtres pendant plusieurs années. Rossini mit en scène *Il Barbiere di Siviglia*, que l'on exécuta à la française, avec le dialogue parlé, sans récitatifs. Galli, excellent Figaro ; Casaciello, bouffe plein de verve comique; Lombardi, Rubini et Mlle Chomel donnèrent une infinité de représentations de cet opéra, que le public entendait toujours avec un nouveau plaisir. Mlle Chomel obtenait tous les soirs les honneurs du *bis* pour sa cavatine *Una voce poco fà*. Almaviva-Rubini fit sa cour, exprima si souvent son amoureuse ardeur à Rosina-Chomel, et l'épousa

tant de fois avant la chute du rideau, qu'il voulut ratifier à l'état civil cet acte si souvent ébauché sur la scène. M[lle] Chomel devint M[me] Rubini. Il est malheureux pour ce couple si bien uni, pour l'art musical, que ce mariage n'ait produit aucun enfant qui puisse prétendre à la succession vocale du père et de la mère.

Barbaja perdit en 1824 la direction des théâtres de Naples; il fit refluer tous ses chanteurs sur Vienne, où l'on posséda la plus nombreuse et la plus belle compagnie chantante que l'on puisse imaginer. On y comptait pour ténors Davide, Rubini, Donzelli, Cicimara; les basses étaient Lablache, Ambroggi, Botticelli et Bassi; neuf *prime donne*, dont la plupart avaient un grand renom, et d'autres l'ont acquis plus tard, complétaient cette admirable réunion. On entendit à Vienne, ensemble ou tour-à-tour, M[mes] Mainvielle-Fodor, Rubini, Mombelli, Eckerlin, Ungher, Sontag, Giuditta Grisi, Dardanelli, Grimbaun, Mercadante écrivit alors *Il Podesta di Burgos*, dont le livret est une imitation de *l'Alcade de Molorido* de Picard. Rubini, Lablache et M[me] Mainvieille-Fodor y jouaient les principaux rôles. Cet opéra réussit complètement. Rubini conserva sa cavatine d'entrée qu'il nous a fait entendre dans *Matilde di Sabran*, où elle a produit un effet enchanteur.

Après cette brillante campagne, Rubini retourne à Naples, et vient enfin à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il y débute au théâtre Favart peu de jours après son ouverture, le 6 octobre 1825, par le rôle de Ramiro dans *Cenerentola*. On se souvient de la sensation qu'il y produisit en chantant, dès son entrée en scène, une cavatine de Raimondi. Le charme délicieux de son organe, son style élégant et pur, avaient séduit toute l'assemblée; l'audace de son exécution dans l'air du second acte l'étonna : on l'applaudit avec transport pendant tout le cours de la représentation. Le succès de ce ténor ne dura que six mois; nous devions le céder à Barbaja après ce terme trop court pour nos plaisirs. *La Donna del Lago*, dans laquelle il nous fit entendre la fameuse cavatine d'*Ermione*, *Se sorda a mesto pianto; la Gazza Ladra*, dont le duo capital, *Forse un di conoscerai*, qu'on n'avait jamais chanté à Paris,

fut rétabli par Rubini et Mlle Mombelli: *Otello*, dont il joua et chanta le rôle principal avec une grande supériorité de talent, donnèrent à sa réputation, à son crédit sur la faveur du public une impulsion toujours croissante; et Rubini partit de notre capitale en emportant les applaudissemens, les regrets de tous les *dilettanti* et le titre de *roi des ténors*, que les journalistes lui avaient décerné.

Il rentre à Naples en 1826, et vient à Milan, où Bellini écrit pour lui le beau rôle de Gualtiero dans *Il Pirata*. En 1827, il est engagé de nouveau pour Vienne et rentre à Milan. Donizetti compose alors *Anna Bolena*, et Bellini *la Sonnambula*, qui sont exécutées sur le théâtre Carcano par Rubini, Galli et Mme Pasta. Pendant cette période de cinq ans, la voix de notre ténor est devenue plus énergique et plus éclatante, sans rien perdre de son charme et de sa légèreté. Bellini, Donizetti, ont su mettre à profit ces précieux avantages en écrivant des airs, des duos, dont la mélodie simple, gracieuse et pathétique, ne réclamait que la douceur de l'élocution, la vigueur incisive de l'accent, la variété de coloris d'un organe si flexible sans avoir recours aux vocalises dont on avait abusé. Rubini s'est présenté dans le monde musical avec ce nouveau répertoire, et nous avons admiré en lui un chanteur nouveau. Les cavatines du *Pirata*, d'*Anna Bolena*, de *la Sonnambula*, j'ajouterai celle d'Ottavio dans *Don Giovanni*, dites par ce merveilleux ténor, sont le *nec plus ultrà* du chant vocal, de l'expression dramatique unie aux charmes de la mélodie.

Parti pour Londres, il y a débuté par *Il Pirata* avec sa femme, qui jouait le rôle d'Imogène; leur succès fut tel qu'on les appela sur la scène après la représentation. Bien que Mme Rubini puisse encore briller sur le théâtre et suivre le cours d'une carrière entreprise avec autant de talent que de bonheur, son mari a voulu qu'elle mît un terme à ses travaux dramatiques; il est assez fort pour se charger seul du soin de leur fortune. Rubini est resté pendant quinze ans à la solde de Barbaja, qui disposait de la personne et de la voix de ses chanteurs selon les différentes combinaisons des troupes qu'il dirigeait. Il cédait Rubini aux capitales de l'Europe, qui le payaient au poids de l'or, et cette

augmentation d'appointemens tombait dans la caisse de l'entrepreneur. Ce n'est que depuis deux ans que Rubini jouit de sa liberté et profite de tous ses avantages ; aussi a-t-il doublé la première année le produit de son talent, qui s'est élevé pour M. et Mme Rubini à 125,000 fr., au lieu de 60,000 fr. qu'ils recevaient par an de Barbaja.

Après une trop longue absence, Rubini, qui avait laissé tant de souvenirs, est venu charmer encore les amateurs Parisiens. Le 1er septembre 1831, il a reparu sur notre Théâtre-Italien dans *Anna Bolena*, et nous a montré son nouveau talent de chanteur dramatique. *Il Pirato, lo Sonnambula, l'Italiano in Algeri, Don Giovanni*, et beaucoup d'autres opéras; l'ancien répertoire, les compositions de Rossini, les ouvrages mis au jour récemment, toutes ces partitions diversement caractérisées ont offert à Rubini l'occasion de se signaler. Gracieux et léger dans le rôle de Lindoro de *l'Italiana in Algeri*, il donne une couleur suave, un *brio* surprenant à la partie d'Uberto de *la Donna del Lago* ; ses accens vigoureux s'élèvent jusqu'au ton de la tragédie dans *Otello*. Mais c'est dans les opéras de Bellini, de Donizetti, qu'il produit le plus grand effet : *Ogni terra ove m'assisi ; Vivi tu, te ne scongiuro*, cavatines d'*Anna Bolena*, d'un genre simple et d'un mouvement tranquille, font une plus vive sensation, quand Rubini les chante, que *l'agitato* le plus véhément renforcé par toutes les puissances de l'orchestre. L'effet ravissant, dramatique, est tout dans la voix, l'accent, l'expression, le génie d'un chanteur si bien inspiré. Je puis en dire autant des airs de *la Sonnambula*, du *Pirata;* on ne peut les entendre sans éprouver et manifester des transports d'enthousiasme, de délire.

L'air de *Don Giovanni*, *Il mio tesoro*, d'une mélodie si pure, où Mozart a versé tout le charme de sa mélancolie, est une merveille quand Rubini l'exécute. Haitzinger, ténor allemand, nous l'a fait entendre en l'élevant d'un ton; Rubini pourrait sans doute faire le même changement ; sa voix, toujours prête à monter, ne redoute point les transpositions de cette espèce ; mais, en homme de goût, en chanteur droit, il a préféré laisser la mélodie en place afin de se réserver un champ plus vaste à l'aigu pour les ornemens

qu'il ajoute. On sait qu'aux deux grands repos sur la dominante, que la voix tient en rondes pendant quatre mesures, succède un trille des premiers violons, qui attaquent le *la* pour ramener le motif. Ce trille sur la sensible contrariait Rubini; le virtuose à prié l'orchestre de le lui abandonner, et c'est sa voix qui l'exécute d'une manière charmante et prodigieuse. Après avoir tenu ses quatre mesures de *fa* avec toute la douceur et la puissance de son organe, sans reprendre haleine, il saute avec audace, à pleine voix sur ce *la* aigu, qu'il trille victorieusement pour arriver sur le *si bémol.* Ce trait est bien simple, sans doute, mais il montre une telle solidité de talent, une si grande confiance au milieu des périls, que les auditeurs les moins exercés en ont été frappés d'admiration. Les applaudissemens, les bravos ont toujours éclaté cinq ou six fois avec fureur après cet air, dont on a demandé la répétition. Rubini a fait entendre quatre fois le même trait avec le même succès, deux fois avec douceur, deux fois avec tout le *brio* de son organe. Les roulades ont été changées pour le *bis,* et le virtuose nous a donné une double gamme ascendante de *fa* en *fa* sur-aigu, avec une chute rapide sur le *fa* le plus grave.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Un air chanté de cette manière signale un virtuose autant qu'une année de succès dans vingt opéras.

La taille de Rubini est de cinq pieds trois pouces; sa figure est fort agréable, elle est dramatique, et le chanteur devient excellent comédien lorsqu'il est porté par la situation et la force musicale. Sa voix est un véritable *contraltino,* ténor élevé, partant du *mi* pour s'élever à l'*ut* en voix de poitrine, et se prolongeant jusqu'au *la* sur-aigu, au moyen du fausset. Une agilité merveilleuse, un volume puissant, un timbre délicieux, d'une extrême douceur ou d'un éclat brillant, un accent pathétique, incisif, une mise de voix tellement solide qu'il attaque la même mesure avec la plus grande force pour la répéter sur-le-champ *pianissimo,* bien que la mélodie en soit placée dans les cordes les plus

aiguës, lieux où les chanteurs ordinaires rencontrent le plus d'écueils. On remarque dans l'organe de Rubini un certain tremblement sur les notes tenues; au lieu d'être un défaut, ce tremblement ajoute un degré d'expression de plus aux traits pathétiques répandus avec profusion dans les rôles qui ont été écrits pour ce chanteur. Peut-être ne donne-t-il pas une parfaite unité de coloris aux airs à roulades; sa cabalette est dite ordinairement avec une force de sentiment qui ne laisse rien à désirer, tandis que le trait qui la suit, la roulade, offre les résultats d'une brillante exécution, sans que l'on y retrouve la même intention, le même accent que l'on a tant admirés dans la cabalette. Si Rubini voulait corriger ce défaut, il le ferait avec d'autant plus de facilité qu'il n'est pas nécessaire qu'un trait d'agilité présente la même vigueur dans ses nuances qu'un chant posé dont on peut gouverner le mouvement selon l'expression qu'il réclame. A tant de moyens de plaire et de séduire se joint l'inspiration toujours entraînante de Rubini, son accent qui va droit à l'ame, parce qu'il part de son cœur, et non de son gosier. C'est le chanteur le plus complet que j'aie jamais entendu; c'est la merveille musicale de notre époque; et, n'en déplaise aux *prime donne* les plus séduisantes, c'est la voix qui m'a fait éprouver les jouissances les plus douces et les plus vives. Je poursuivrai mon récit d'historien jusqu'au jour où cet article doit paraître. J'ajouterai donc, pour conclure, que Rubini, après nous avoir fait ses adieux au printemps de 1832, est allé en Italie et nous est revenu pendant le mois de septembre suivant; qu'il nous charmera long-temps encore, puisque le directeur de notre Théâtre-Italien l'a engagé pour trois années.

CASTIL-BLAZE.



ALBUM.

REVUE CRITIQUE.

—Contes fantastiques et littéraires, 2 volumes in-18, chez J. P. Meline, à Bruxelles. — J'ai eu le malheur de lire entre chaque conte un des feuilletons consacrés à M. J. Janin, et peu s'en est fallu que moi aussi je ne vinsse vous faire ma théorie du paradoxe et du sophisme pour vous traduire mon jugement de ces volumes. Heureusement je me suis souvenu de Montaigne, et il m'a semblé que M. J. Janin était tout simplement un métaphysicien de la même école, un grand douteur, qui ose nous dire comme écrivain ce qu'il pense comme homme, un philosophe « prime-sautier », qui n'étouffe pas l'originalité de ses idées sous les précautions oratoires, ces hypocrisies de style, qui font de tant de prétendus philosophes des comédiens solennels, toujours occupés à draper leur propre nudité ou à jeter bien vite, comme Tartufe, leur pudique mouchoir sur les appas les plus chastes. M. J. Janin n'est ni pédant, ni cagot; et dans sa franchise, dans ses caprices, dans son laisser-aller, dans son étourderie même consiste son originalité. Celui que vous appelez un écrivain paradoxal, les Anglais l'appelleraient un écrivain humoriste. Il y a dans M. J. Janin quelque chose de la sensibilité de Sterne et de la bonhomie malicieuse d'Addison. N'allez pas croire que J. Janin fasse des caricatures; à moins que vous n'appeliez caricatures aussi les portraits de *mon oncle Tobie*, les esquisses du *Spectateur* et les scènes peintes ou gravées d'Hogarth. J. Janin a été doué d'un sens exquis pour percevoir le ridicule partout où il se montre, partout où il se cache même. Ce monde si triste pour vous, ce monde qui fait quelquefois pleurer les anges, comme dit

Shakspeare, a toujours offert heureusement un mélange de tristesse et de gaieté; c'est sur sa face bouffonne que le regarde et le soufflette plus volontiers J. Janin. Ses contradictions l'amusent, et il rit de ses contradictions. Je suis sûr que J. Janin a dit maintes fois avec je ne sais plus quel grand critique : « J'avoue que j'aime la comédie mieux que la tragédie, la farce mieux que la comédie, la pantomime mieux que la farce, et Polichinelle mieux que tout le reste. » Voilà pourquoi J. Janin n'a pas craint d'attacher toute l'histoire du théâtre au nom de Deburau; voilà pourquoi la mort de Doyen lui a inspiré un si piquant chapitre. Enfin, si vous avez lu attentivement votre Shakspeare, vous savez que le poète a mis toute sa philosophie dans la bouche de ses fous. Direz-vous que Shakspeare était paradoxal? A ce propos je vous recommande un joli conte de J. Janin, où il vous transporte à Stratford sur l'Avon, dans la maison de Shakspeare. Lisez aussi *la Rue des Tournelles*, vous y verrez ce que dit la *folle* Ninon à la *sage* Maintenon. Aspasie plus philosophe que la dévote de Louis XIV! Quel paradoxe encore, n'est-ce pas? Eh bien! lisez, vous conviendrez que ce n'en est pas un.

On a voulu définir aussi le fantastique de J. Janin, et l'on s'est perdu dans toutes sortes de comparaisons. Non, ce fantastique n'est pas, Dieu merci, le produit de la creuse rêverie allemande; c'est le plus souvent une forme poétique donnée à une idée vraie, quelquefois à une exagération, jamais à une fausse nature. Aussi voyez comme tout ce qui semblerait, au premier abord, divagation chez J. Janin, reste naturel et vrai par le style. Or le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Eh bien! est-ce un style paradoxal que le style de J. Janin? Savez-vous où je chercherais le modèle du fantastique tel que J. Janin le conçoit, si, Dieu m'en préserve, je croyais qu'il eût pensé à un modèle? C'est dans le merveilleux des *Mille et une Nuit*, dans le merveilleux des contes comiques, bien entendu; car les histoires des monstres et les tragiques horreurs des *Mille et une Nuits* n'offrent pas ce mélange de bon sens et d'imagination, cette peinture fidèle des mœurs et des caractères qu'on admire dans les aventures du petit bossu, du tailleur et de la femme du meunier, du mendiant qui dîne avec le Barmecide, et surtout de l'inimitable barbier bavard de Bagdad.

En dernière analyse, J. Janin ne ressemble qu'à J. Janin; son esprit est français, son style est français; et c'est pourquoi

j'oppose plutôt que je ne compare son originalité au fantastique des Allemands et à l'*humour* des Anglais : aux uns Swift, Addison, Sterne, Ch. Lamb, parmi les *humourists;* aux autres Tieck et Hoffmann, parmi les rêveurs ; à nous J. Janin. A.

— L'ESPAGNE ROMANTIQUE, par DON TÉLESFORO COSIO Y TRUCBA, 3 volumes in-18 chez Ch. Gosselin. — Chaque époque a ses formes littéraires ; il fut un temps où c'était la mode de mettre l'histoire en madrigaux, on vous la met aujourd'hui en contes. L'ouvrage de don Télesforo, traduit par M. Defauconpret, ne peut donc qu'être le bien venu ; et quelle histoire prête plus au roman que celle de l'Espagne, depuis les rois goths jusqu'aux rois très-catholiques ? Don Télesforo a parfaitement conçu le plan de son travail ; chaque période est d'abord analysée dans un sommaire historique ; puis vient l'évènement le plus romanesque du règne ou du siècle raconté et mis en relief par les détails. Chaque récit est d'ailleurs bien moins un conte qu'une traduction de chronique ou l'imitation de quelque ballade des Romanceros. Bien loin de substituer l'invention à la tradition orale ou écrite, bien loin de broder ce fond déjà si poétique en lui-même, don Télesforo nous a paru au contraire avoir quelquefois le tort de se défier du goût des lecteurs modernes. Une traduction plus littérale de la naïve chronique de don Rodrigue eût été cependant préférable à la paraphrase un peu pâle qu'il en donne. Dans la chronique du Cid il a omis certaines particularités qui peignent cependant les mœurs antiques d'une manière assez dramatique. La question de don Diègue à son fils.

Rodrigue, as-tu du cœur? — Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure. — Agréable colère!

lui a suffi comme à Corneille. J'aurais mieux aimé la version de Guilhem de Castro. Don Diègue mord le pouce de Rodrigue, et celui-ci s'écrie : « *Si no fueras mi padre, dieraos una bofetada.* — Si tu n'étais mon père, je te donnerais un soufflet. — *Ya no fuera la primera.* — Ce ne serait pas le premier, » lui répond don Diègue, en embrassant son fils et en lui remettant l'épée qui doit le venger. De même, dans le récit intitulé *les Comuneros*, don Télesforo n'a pas assez tiré parti de la grande histoire

de Sandoval, ni des épîtres de Guevarra, et autres documens; aussi est-il moins dramatique que Robertson lui-même. Chose singulière que la glorieuse vie de don Juan de Padilla n'ait pas mieux inspiré des libéraux espagnols tels que don Télesforo et Martinez de la Rosa, dont la tragédie sur ce sujet est si classiquement froide. Mais il y a des compensations dans les trois volumes de l'HISTOIRE ROMANTIQUE D'ESPAGNE. Lisez *les frères Carvaja*, la *Légende de don Pedro*, le *Grand-Maître de Santiago*, *le Banquet rendu*, etc., etc. Comparez aussi *la belle Juive* à la *Rachel* de Cazotte, fondée sur la même tradition. C'est donc, à tout prendre, un ouvrage à la fois instructif et amusant que ces trois volumes de don Télesforo. Ils sont traduits par M. Defauconpret sur le texte anglais, car l'auteur, fixé à Londres, préfère écrire dans la langue de Scott plutôt que dans celle de Cervantes. Il a même fait jouer une comédie anglaise sur le théâtre de Drury-Lane.

— LE DUC D'ENGHIEN, histoire-drame, par E. d'Anglemont; un vol., chez M. Mame. Dans sa turbulente préface, l'auteur avoue modestement qu'il n'a prétendu que faire de l'histoire en dialogue. Il ne faut donc pas lui demander un drame artistement noué et dénoué; mais ceux à qui il jette le gant pourront bien lui reprocher dédaigneusement de n'avoir su qu'enfiler trois demi-douzaines de scènes un peu plus, un peu moins, *à la queue les unes des autres*, sans autre conjonction copulative que le fil chronologique des évènemens. Il en résulte que tout l'intérêt nouveau de cette œuvre simple et nue repose sur une sorte de révélation de la pensée intime de quelques-uns des personnages. Si c'est là toute la poétique du drame-histoire, M. d'Anglemont ne l'a pas inventée : elle était dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. A Dieu ne plaise que je veuille comparer M. d'Anglemont à Montesquieu; quoique Montesquieu eût dans son temps beaucoup d'esprit, témoin les *Lettres persanes;* mais sur l'auteur de l'*Esprit des Lois*, M. d'Anglemont a l'avantage d'être poète; aussi il a eu beau vouloir chasser l'imagination de son histoire-drame, la chasser à coups de fourche, *expellere furcâ*, comme le dit quelque part Horace du naturel; opiniâtre et indocile, l'imagination du poète est restée. L'imagination a donc introduit dans la première scène du drame-histoire une magicienne qui prédit au jeune d'En-

ghien la catastrophe de sa mort. C'est encore l'imagination qui a donné au prince endormi un songe où il démêle avec plus de certitude que nos procureurs du roi actuels la vérité vraie, comme disait Figaro, sur la mort du dernier duc de Bourbon. Ce songe, plus curieux que celui d'Athalie, sinon plus poétique, prouve les progrès qu'ont faits nos poètes dans les littératures étrangères. M. d'Anglemont, qui, sans doute, lit Goethe dans l'original, a fait du duc d'Enghien un admirateur du *Faust;* c'est sous la forme poétique des personnages de ce drame fantastique que le duc voit dans son songe les acteurs principaux de notre histoire contemporaine : Méphistophélès seul a fait une concession de costume dans ce tableau : il boîte toujours, comme le diable des traditions populaires, mais il a en tête une mitre d'évêque ! Vous comprenez cette allusion; les autres ne sont pas moins charitables, et voilà comme on écrit l'histoire. Il est juste d'ajouter qu'à la fin de la pièce de M. d'Anglemont on trouve des preuves historiques d'une importance plus sérieuse que ce songe : ces preuves forment même un tiers de volume; ce sont les pièces justificatives de la prédiction de la magicienne et du songe allemand du malheureux héritier du nom de Condé. M. d'Anglemont est un auteur consciencieux. Je le suis trop moi-même pour ne pas ajouter qu'il y a dans son drame-histoire quelques scènes qui méritent d'être lues. S.

— LE DUC CHARLES DE BRUNSWICK, un vol. in-8°, chez Alex. Mesnier, rue Louis-le-Grand. — Du temps de Candide les rois et princes détrônés s'en allaient gaiement ou philosophiquement passer le carnaval à Venise : aujourd'hui empereurs, rois, princes et deys, préfèrent notre opéra aux fêtes de la ville des lagunes. Parmi ces puissances découronnées le duc de Brunswick a eu le malheur de se brouiller avec notre police. Son départ forcé est un évènement d'hier qui a réveillé la curiosité sur Son Altesse : l'ouvrage publié par M. Chaltas est une espèce de mémoire biographique qui ne fera pas beaucoup de partisans au prince allemand. L'auteur est sévère; reste à savoir s'il est exact. Hélas! où est le prestige des légitimités dans notre prosaïque siècle? que de voix répètent : *les rois s'en vont,* après que les dieux se sont en allés. A en croire M. Chaltas, le duc de Brunswick, qui parle plusieurs langues, ne sait l'orthographe d'aucune. Il n'a jamais pu lire un livre en entier, si ce n'est toutefois l'*Histoire de Charles-*

Édouard : on devine pourquoi. Mais en récompense c'est un dandy; personne ne met mieux sa cravate ; il a des maîtresses et il donnait à la dernière mille francs par mois sans compter les cadeaux; enfin M. Chaltas ne s'est pas contenté de peindre son *héros* en buste. Les anecdotes ne manquent pas dans ce volume, dont la réfutation ne doit pas se faire attendre pour l'honneur de l'illustre proscrit. Déjà une lettre de M. Ch. Comte, publiée dans plusieurs journaux, doit nous tenir en garde contre cette biographie.

— L'ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par M. Balbi, l'un des maîtres de cette science, doit prendre rang parmi nos meilleurs traités élémentaires. M. Balbi n'a rien avancé dans la simple et lumineuse distribution de son plan, qu'après avoir observé, comparé et jugé durant dix années. Il y a dix années que ce travail occupe tous ses momens : il s'en est à peine détaché à quelques rares et courts intervalles : voilà pour ses études directes, spéciales. A cela il a joint ses connaissances en statistique, en économie politique, en histoire, en politique, en ecthonographie, ses connaissances de trente années de recherches faites avec courage, intelligence et amour ! Pendant la longue route qu'il a parcourue, il a été heureusement servi par les communications des gouvernemens, des bibliothèques, des archives et des hommes qui ont activé avec le plus de succès, dans les deux mondes, les progrès de la géographie. Ces parties, habilement fondues dans son ouvrage, M. Balbi pourtant ne les a point admises sans les soumettre au contrôle d'une vérification consciencieuse.

La manière de M. Balbi est nette, jamais aride bien que précise, et ce qu'elle retrace demeure dans votre esprit. M. Jules Renouard, habile éditeur, a su resserrer dans un volume unique de 1,500 pages, d'une très-belle impression et très-lisible, toute la matière de cet *abrégé*, qui, imprimé avec des combinaisons d'*espaces* moins économiques et moins heureuses, eût fourni facilement le texte de huit forts volumes in-8°.

Le prix de l'ouvrage est à peine celui de deux volumes de roman. Prix, broché, 15 fr.; cartonné à l'anglaise, 17 fr.; et relié à l'anglaise, 20 francs.

— THÈSE DE SIR WALTER SCOTT. — Nous donnons dans la livraison de ce jour deux articles de sir Walter Scott sur une des plus

curieuses chroniques de la littérature du Nord. La mort récente de l'illustre poète ajoute un nouvel intérêt à ses productions les plus indifférentes. Ainsi l'on vient de réimprimer en Angleterre la thèse qu'il soutint à l'école de droit d'Édimbourg pour être reçu avocat. Cette thèse est en latin, selon l'usage des facultésde la Grande-Bretagne. En voici le titre traduit littéralement :

DISCOURS JURIDIQUE,
sur le 24e titre du 48e livre des PANDECTES,
concernant les CORPS DES CRIMINELS.
Lequel discours, avec la faveur divine,
par l'autorisation du très-illustre et très-savant
HENRI ERSKINE DE NEWHALL,
doyen de l'honorable faculté des avocats,
avec la permission et par le décret de ladite faculté,
fut soumis à la discussion publique
afin d'obtenir le grade d'avocat,
par WALTER SCOTT, auteur et répondeur;
le dix juillet, à l'heure et la place accoutumées.
ÉDIMBOURG.
De l'imprimerie de Balfour et Smellie,
imprimeur de la faculté des avocats.
M DCC XCII.

Vient ensuite la dédicace à l'honorable Robert Macqueen de Braxfield, lord-juge de la cour des sessions. Le jeune candidat cite le respect des anciens pour les morts, l'opinion des Romains exprimée par les vers de Virgile, celle des philosophes stoïciens, Juste-Lipse, Macrobe, Pline, Cicéron, etc. Il passe ensuite aux traditions des premiers chrétiens, qui respectèrent aussi les dépouilles mortelles, croyant qu'une vague relation existait encore entre le corps et l'ame après la mort. Après avoir rappelé l'exposition des cadavres des voleurs et autres criminels au gibet ordonnée comme exemple pour les vivans par les lois féodales, Walter Scott approuve l'usage moderne de les livrer aux anatomistes, comme un moyen de convertir à quelque chose d'utile le corps de ceux qui ont passé leur vie à nuire à la société, etc. Parmi les points de droit annexés à la thèse, on remarque ces deux-ci : 1° Un serment contient une sorte de contrat. 2° Un accusé peut

être mis deux fois à la torture s'il est deux fois soupçonné du même crime.

— ROMANS.—VALENTINE, par M. G. Sand, auteur d'INDIANA, 2 volumes in-18; chez J. P. Meline, à Bruxelles; avec cette épigraphe de M. Delatouche : *Souvent la femme résiste dans sa faiblesse, et succombe dans sa force.* — L'épigraphe est bonne à citer, car elle prouve que l'auteur s'est proposé une leçon morale, et que s'il y a encore un adultère dans ce roman, il y est du moins représenté comme une faute, comme un crime que les circonstances seules peuvent atténuer. Ce n'est donc pas une de ces prédications hardies et presque cyniques selon la poétique des romanciers du jour, mais un tableau de mœurs, une page du livre de la vie ordinaire. M. G. Sand avait trop de talent pour nous donner, comme tant d'autres contemporains, sous forme de roman nouveau, une cent et unième édition des *Liaisons dangereuses* et de *Faublas*. VALENTINE est venue justifier les critiques qui avaient promis au romancier un grand avenir littéraire. Nous l'avons déjà dit, si INDIANA peut paraître une œuvre plus originale, VALENTINE est l'œuvre d'un talent plus mûr, plus exercé, plus sûr de lui-même et de son public. Il y a progrès dans le style, et un choix de personnages plus naturels. Quant à l'action, la voici, ou à peu près : — Nous sommes introduits dans une ferme du Berry; le fermier et sa femme sont de bonnes gens qui sont devenus riches et qui, par un malheur assez commun aux parvenus, n'ayant pas leur esprit fait pour leur fortune, ne sont pas moins remarquables par leurs ridicules que par leur bon cœur qui a résisté heureusement chez eux à l'épreuve de la prospérité. Leur fille, qu'ils ont glorieusement nommée ATHÉNAÏS, car les noms de baptême *distingués*, à défaut de la particule, flattent les vanités bourgeoises; leur fille a été bien élevée, elle est jolie, elle a des talens, etc.; mais le péché originel de sa naissance lui reste : elle a encore quelque reminiscence des *vulgarités* paternelles qui la met bien au-dessous de Mlle Louise et surtout de Mlle Valentine de Raimbault, nées au château voisin, d'un père comte et fils de marquis. Le *préjugé* aristocratique, si c'est bien un préjugé, domine dans la ferme : on veut enfin s'y révolter contre l'inégalité des rangs : les *manières* donnent tout l'avantage aux châtelaines sur la fille du fermier. Le fiancé de celle-ci lui-même, Bénédict, son cousin que

son oncle a généreusement fait élever en monsieur, n'aime pas long-temps sa jolie cousine, et après avoir hésité entre M[lles] Louise et Valentine, c'est Valentine, la plus jeune, la fille favorite de sa mère, qui s'empare de son cœur. Bénédict ne se dissimule pas son *infériorité;* il n'espère rien; mais, au risque d'imiter le chien de La Fontaine nageant après une ombre, il laisse épouser Athénaïs par un rival, renonce au mariage et aime Valentine pour le plaisir de l'aimer. Valentine, par malheur, a un autre soupirant moins platonique; c'est M. de Lansac, jeune débauché, qui veut payer ses dettes avec son mariage; indifférent à tout autre intérêt qu'à celui de ses créanciers (l'honnête débiteur!), peu jaloux de sa femme avant comme après la noce, la laissant seule après comme avant, seule à cheval dans les champs, seule dans un pavillon, témoin même assez complaisant de ses tête-à-tête, car M. de Lansac, encore une fois, a une idée fixe, la monomanie de payer ses dettes; il spécule en un mot sur les torts de sa femme, convaincu qu'elle *signera* tout quand elle sera coupable, et il finit par la dépouiller ainsi de sa fortune. Donc Valentine est trahie par les circonstances, par les occasions, par ceux-là même qui devraient la protéger..... *Elle succombera dans sa force.* Bénédict a pour lui toutes les fatalités de l'amour coupable: il veut en vain se tuer, et il y a même chez lui tentative sérieuse de suicide; il veut en vain tuer M. de Lansac, tuer Valentine, etc.: il ne tue personne, survit à un coup de pistolet qu'il s'est tiré dans un accès de rage, et l'adultère est consommé.

La moralité de l'histoire est satisfaite toutefois, car une fin tragique attend Bénédict au retour du rendez-vous où il a triomphé de la vertu. Voilà l'histoire de Valentine, mais à ce sujet, assez commun sans doute, l'imagination de l'auteur a su rattacher des incidens romanesques habilement amenés. Dans cette intrigue entre une noble dame et son vassal figurent des caractères finement analysés, soit qu'ils offrent entre eux un contraste complet, soit qu'ils ne se distinguent que par des nuances. Les mœurs aristocratiques de la province, les mœurs bourgeoises, tout y est peint avec l'impartialité d'un talent supérieur. La vieille marquise de Raimbault, sa fille la comtesse, Valentine, Louise et M. de Lansac, ont tour à tour posé devant vous en groupes ou isolés chacun dans leur cadre, avec des attitudes si franches que vous les reconnaîtrez partout où vous les rencontrerez dans le monde. Oui, ce sont là

des personnages vrais. Il faut en dire autant du père Lhery, de sa femme et d'Athenaïs; mais peut-être serez-vous moins content de Bénédict : son amour en fait un frénétique, un être d'exception, dont je ne saurais où trouver le modèle dans notre civilisation actuelle, et qui, même dans la classe romanesque, sinon sociale, à laquelle il appartient, ressemble trop aux Antonys de M. A. Dumas pour être original. Il y a bien aussi dans ce roman un jeune homme que je n'ai pas nommé, un enfant de l'amour et du mystère, qui me semble calqué sur l'éternel modèle des enfans du mystère et de l'amour dans les romans et les mélodrames; mais il ne paraît que vers les derniers chapitres, et là l'intérêt s'est progressivement élevé si haut, que la critique serait bien injuste d'interrompre l'auteur pour faire une querelle au nouveau venu. Voilà enfin M. G. Sand en droit, par ce second succès, de nous imposer tous les personnages et toutes les invraisemblances qu'il voudra. Nous avons trop de confiance en son goût et son talent pour ne pas espérer qu'il n'abusera pas du privilège.

— BULLETIN DES THÉATRES ET DE LA LITTÉRATURE.—Nous différons à regret, jusqu'à notre livraison prochaine, quelques articles qui nous parviennent sur les pièces nouvelles et les livres nouveaux; car le nombre des unes et des autres s'accroît prodigieusement. Une concurrence de plus est venue menacer nos théâtres, celle de la troupe anglaise, conduite par Miss Smithson, et dont, heureusement pour eux, Miss Smithson est jusqu'ici le seul artiste qui ait quelque talent; mais arrive Macready, Young, etc.; la salle Favart sera pleine les jours du théâtre anglais comme les jours du théâtre italien.

Parmi les productions de la librairie, nous signalerons, en fait de vers, LE PÉLERIN, du chevalier Joseph Bard, de la Côte-d'Or, auteur des *Mélancoliques;* en fait de romans, LE CAPUCIN DU MARAIS, par M. Mortonval, roman de l'école de l'abbé Prevost, où il y a aussi quelques traits d'observation dignes de Le Sage; L'INDIENNE, de Mlle Hortense Allart, où, dans le cadre d'une fiction, l'auteur nous fait assister au spectacle de la réforme parlementaire en Angleterre; LES PILOTES DE L'IROISE, roman maritime de M. E. Corbière, où il y a des scènes d'une attachante vérité; le premier volume des piquans MÉMOIRES DES TRELAWNEY, si long-temps attendus; LES CONTES D'UNE LAIDE, par Mme Foa,

titre qui ne saurait s'appliquer à l'auteur, nous osons le parier; LA STREGA, par M. Fournet, roman remarquable par le style autant que par l'intérêt du sujet, etc.

— THÉATRE-FRANÇAIS.—LE ROI S'AMUSE. — Nous avons compris, à cette représentation, pourquoi il en coûtait tant à l'orgueil de lord Byron de livrer aux jugemens de la foule son œuvre de poète; au lieu d'une solennité académique, nous avons cru par momens assister à une émeute littéraire. Nous attendrons une seconde épreuve, plus calme, sans doute, pour savoir si cette conception étrange d'un homme de génie doit rester au théâtre. La curiosité excitée par le nom de M. Victor Hugo, la magnificence des costumes et des décors, le jeu de Ligier, la beauté de quelques scènes, la bizarre inconvenance de quelques autres, etc., appelleront une foule de nouveaux juges au Théâtre-Français. Quoi qu'il en soit de la fortune de la pièce, nous aimons déjà à y trouver, dès le premier acte, une de ces scènes où le poète se verra applaudir par tous les partis de la république des lettres. Au milieu d'une fête qui a un peu le caractère d'une orgie, et où François I[er] lutte de gaiété et de folie avec son bouffon, survient le vieux comte de Saint-Valier, dont le personnage grave, sévère, personnification dramatique de la vengeance divine, rappelle la Marguerite de Shakspeare dans *Richard III*.

— Je veux parler au roi! s'écrie-t-il. — Et, malgré courtisans et valets, il pénètre jusqu'au monarque.

LE ROI.

M. de Saint-Vallier!

M. DE SAINT-VALLIER, *immobile au seuil.*

C'est ainsi qu'on me nomme.

Le roi fait un pas vers lui avec colère. Triboulet l'arrête.

TRIBOULET.

Oh, sire! laissez-moi haranguer le bonhomme.
A M. de Saint Vallier, avec une attitude théâtrale.
Monseigneur! — vous aviez conspiré contre nous,
Nous vous avons fait grâce, en roi clément et doux.
C'est au mieux. Quelle rage à présent vient vous prendre
D'avoir des petits-fils de monsieur votre gendre?

Votre gendre est affreux, mal bâti, mal tourné,
Marqué d'une verrue au beau milieu du né,
Borgne, disent les uns, velu, chétif et blême,
Ventru comme monsieur,

Il montre M. ae Cosse, qui se cabre.

bossu comme moi-même.
Qui verrait votre fille à son côté, rirait.
Si le roi n'y mettait bon ordre, il vous ferait
Des petits-fils tortus, des petits-fils horribles,
Roux, brèche-dents, manqués, effroyables, risibles,
Ventrus comme monsieur,

(*Montrant encore M. de Cossé, qu'il salue et qui s'indigne.*)

et bossus comme moi!
Votre gendre est trop laid! — Laissez faire le roi,
Et vous aurez un jour des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

Les courtisans applaudissent Triboulet avec des huées et des éclats de rire.

M. DE SAINT-VALLIER, *sans regarder le bouffon.*

Une insulte de plus! — Vous, sire, écoutez-moi,
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi!
Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève,
Là, vous m'avez fait grâce, ainsi que dans un rêve,
Et je vous ai béni, ne sachant en effet
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
Or, vous aviez caché ma honte dans la mienne. —
Oui, sire, sans respect pour une race ancienne,
Pour le sang de Poitiers, noble depuis mille ans,
Tandis que, revenant de la Grève à pas lents,
Je priais dans mon cœur le dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé

Diane de Poitiers, comtesse de Brezé!
Quoi, lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane!
Et lui, ce roi, sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le compte,
Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte,
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser!
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour, devait être, ô misère!
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père!
O Dieu! qui nous jugez! qu'avez-vous dit là-haut,
Quand vos regards ont vu, sur ce même échafaud,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante et souillée,
La luxure royale en clémence habillée!
Sire! en faisant cela, vous avez mal agi.
Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritait, étant de ceux du connétable.
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant,
Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie, et dont vous rendrez compte!
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas,
Le père était à vous, mais la fille, non pas.
Ah, vous m'avez fait grâce! — Ah! vous nommez la chose
Une grâce! et je suis un ingrat, je suppose!
— Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot!
Je vous aurais crié : — Faites-moi mourir, grâce!
Oh! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race!
Oh! faites-moi mourir! la tombe, et non l'affront!
Pas de tête plutôt qu'une souillure au front?
Oh! monseigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme,
Soit moins décapité, répondez, mon seigneur,
Quand au lieu de la tête il lui manque l'honneur?
— J'aurais dit cela, sire, et le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant baisant ma barbe grise,

Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré!
— Sire, je ne viens pas redemander ma fille;
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.
Gardez-la. — Seulement je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête,
Et jusqu'à ce qu'un père, un frère, ou quelque époux,
— La chose arrivera, — nous ait vengé de vous,
Pâle, à tous vos banquets, je reviendrai vous dire :
— Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire! —
Et vous m'écouterez, et votre front terni
Ne se relèvera que quand j'aurai fini.
Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,
Me rendre au bourreau. Non. Vous ne l'oserez faire,
De peur que ce ne soit mon spectre qui demain
Montrant sa tête.
Revienne vous parler. — cette tête à la main!

LE ROI, *comme suffoqué de colère.*

On s'oublie à ce point d'audace et de délire!... —
A. M. de Pienne.
Duc! arrêtez monsieur!
M. de Pienne fait un signe, et deux hallebardiers se placent de chaque côté de M. de Saint-Vallier.

TRIBOULET, *riant.*

Le bonhomme est fou, sire!

M. DE SAINT VALLIER, *levant le bras.*

Soyez maudits tous deux! —
Au Roi.
Sire, ce n'est pas bien.
Sur le lion mourant vous lâchez votre chien!
A Triboulet.
Qui que tu sois, valet à langue de vipère,

Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit! (*Au Roi.*) J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolens,
Vous, de fleurs-de-lis d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez ; — c'est Dieu qui venge l'autre !

— Nous apprenons à l'instant que les représentations du drame de M. V. Hugo sont suspendues *par ordre. Le roi s'amuse,* 1 vol. Chez J. P. Meline à Bruxelles.



TABLE DES MATIÈRES.

